
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01953355 3





ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO 5, CANADA





LES GRANDES IDÉES
D'UN GRAND PEUPLE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

6 exemplaires sur papier de Hollande á la forme
de van Gelder Zonen, d'Amsterdam,
numerotés á la presse de 1 á 6.

LAZARE WEILLER

Les GRANDES IDÉES d'un GRAND PEUPLE

A. F. Simard
22 Nov. 1904



PARIS
FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR
122, RUE RÉAUMUR, 122



5

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège,
la Hollande et le Danemark.



I

Si, à mon tour, je me décide à découvrir l'Amérique, ce n'est pas que j'ignore combien est prétentieuse et téméraire l'idée d'augmenter d'un nouveau volume la bibliothèque déjà considérable que les Français ont consacrée au Nouveau-Monde. Mes compatriotes, lorsqu'ils ont commis l'acte imprudent qui consiste à sortir de chez eux, résistent difficilement à la tentation de le raconter. De là est née une collection innombrable de Voyages en Amérique, écrits par des Français appartenant à toutes les conditions et exerçant toutes les professions : chercheurs de dot, romanciers, peintres, journalistes, littérateurs, philosophes, membres de l'Institut.

Dans cette nomenclature, les chefs d'industrie sont rares, pour ne pas dire tout à fait absents. Voilà ma première excuse d'avoir écrit ce livre.

La seconde, c'est que cette fois l'industriel a été bâti sur les pilotis d'un ancien élève de l'université d'Oxford, ce qui l'empêchait, en allant voir les Américains dans leurs bureaux, leurs usines et leurs offices financiers en même temps que dans leurs sa-

lons, de se désintéresser des questions de philosophie générale, de littérature, d'art et même de théâtre.

Pourvu d'une mission qui avait pour but d'étudier les méthodes économiques, financières, industrielles de l'Amérique, et qui, grâce à son élasticité, ne m'imposait aucune entrave, j'ai traversé l'Océan avec un de mes amis et compagnon de travail, M. Maurice de Lagotellerie, et j'ai arpenté avec lui une portion des Etas-Unis. Je n'ai pas la prétention d'avoir vu tout ce qui s'y passe ni entendu tout ce qui s'y dit; j'ai seulement regardé et écouté de mon mieux. Et, après avoir rendu compte de cette mission au gouvernement de mon pays, j'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant et même opportun de révéler au public ce que j'avais eu l'occasion de récolter pour lui.

Avant de partir, j'avais lu la plupart des voyageurs modernes, et en particulier *Outre-Mer* de M. Paul Bourget. En arrivant là-bas, je me suis aperçu que je ne savais que peu de chose de la vie américaine. En revenant, j'ai lu la *Démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville, et j'ai retrouvé dans cette peinture, non seulement presque toutes les particularités qui m'avaient frappé, mais encore leur genèse et leur explication présentées par un écrivain et un philosophe, dont la perspicacité prodigieuse a atteint une véritable divination.

L'analyse pénétrante et d'une subtilité un peu mièvre de M. Paul Bourget a paru à quelques-uns de ses modèles injuste, cruelle et même caricaturale Reçu par la société américaine avec cet entrain

cordial et cette délicatesse somptueuse qui, pour l'Européen fraîchement débarqué, transforment les centres mondains de là-bas en de véritables paradis où l'enchantement des surprises le dispute au charme des habitudes retrouvées, M. Paul Bourget a rapporté de ses hôtes des croquis qui les ont, je crois, justement froissés. Peut-être ces victimes n'ont-elles pas suffisamment compris les procédés de dissection auxquels elles étaient soumises. Peut-être sont-elles encore trop près des sources primitives de la vie sociale et des contacts fortifiants de la nature, pour apprécier les supériorités de l'ironie latine, arme ultra-civilisée réservée aux épidermes délicats de quelques salons parisiens, restés fidèles à cet écrivain longtemps à la mode.

Plus j'ai vu les Américains, plus j'ai observé l'Amérique, plus j'ai admiré Alexis de Tocqueville, dont les touches, immuables depuis cinquante ans, donnent encore aujourd'hui une impression du modèle plus profonde et plus vraie que celle qui émane des œuvres postérieures, dont les auteurs ont cru devoir ajouter aux ressources d'un pinceau moins solide les trompe-l'œil de la photographie. Notre génération ne connaît guère cependant cette œuvre admirable que par les plaisanteries semées sur elle par Edouard Pailleton dans le *Monde où l'on s'ennuie*. Mais elle fut une révélation pour nos grands-pères, et elle restera un monument pour nos petits-fils, car les années en se succédant ne feront qu'ajouter à sa gloire.

Enfin, je crois que les temps approchent où

l'Amérique va justifier les prévisions de Gladstone en 1878, et prendre dans les affaires humaines un rôle qui en fera la reine du vingtième siècle. Sans le moindre effort et par le développement rationnel de leurs facultés, les Américains sont destinés à guider l'humanité et à peser sur elle. Et il semble déjà que la terre, en roulant à travers l'espace, soit plus lourde à l'endroit qu'ils habitent.

Il y a donc un intérêt immédiat et pressant à ce que le Vieux Monde connaisse le Nouveau, à ce que la vieille France surtout connaisse la jeune Amérique qu'elle a tenue sur les fonts baptismaux de la gloire et de la liberté, et en qui elle a une filleule qui n'oublie rien.

Je me souviens qu'il y a plusieurs années, les personnes qui aiment à tirer des prévisions de tous les événements nous annonçaient une pénétration très intense de l'Amérique et réciproquement, parce qu'on venait de construire et d'expérimenter un type de paquebot qui développait 12.000 chevaux et qui faisait la traversée en un peu moins de douze jours. Le paquebot que j'ai pris développe le double de chevaux et fait le voyage en moitié moins de temps; il s'appelle la *Savoie* et il ne tient le record ni de la jauge ni de la vitesse qui appartient pour le moment aux navires allemands. Je dis, pour le moment, car j'espère qu'un jour prochain viendra où notre grand port du Havre, ou bien quelque port français nouvellement créé, en augmentant ses dimensions, permettra à la Compagnie Transatlantique de montrer qu'elle peut disputer à tous ses rivaux la primauté

de la vitesse comme elle a conquis celle du confort.

D'aussi vastes entreprises sont soumises à l'inéluctable loi qui attribue au dernier-né le bénéfice des efforts accomplis par ceux qui l'ont précédé ici-bas. Nos petits enfants auront plus de chance que nous et seront mieux armés contre les fléaux naturels. De même, une Compagnie nouvelle trouve en naissant les résultats déjà acquis par ses devancières, et part toute fraîche du point où celles-ci arrivaient déjà fatiguées; elle n'a pas à conserver et à user un matériel qui, comme l'enfant, a été une espérance, avant de devenir, comme le vieillard, un encombrement.

Le spécimen du splendide matériel transatlantique sur lequel je pris passage m'avait inspiré par son allure hardie et son apparence luxueuse les pensées les plus calmes de stabilité et de confort. A l'aspect de ses salons somptueux et de ses vastes galeries, je m'étais dit qu'il était impossible que cela fût agité par les convulsions de l'eau salée, et je m'embarquai avec une confiance absolue. Cette confiance fit bientôt place à une certaine perplexité, puis à de l'anxiété, et enfin, pourquoi le cacher ? à un effondrement complet, lorsque le gracieux monstre se mit à danser comme une simple coquille de noix sur le sein agité de l'Océan. Il fallut m'enfouir dans ma cabine et m'abandonner aux plus sombres pensées et aux regrets les plus amers.

L'objet de ces regrets était multiple. Mes yeux avaient naturellement conservé l'empreinte d'une mélancolie profonde depuis le moment où le mouchoir, que la main amie agitait une dernière fois du haut

des quais, avait disparu dans la brume. Je regrettais aussi la table du commandant dont je fus un hôte si fugitif après m'y être promis des sujets d'étude et d'observation, d'autant plus qu'un de mes sujets, dès le premier repas, s'était offert à moi, en la personne d'un riche marchand de Philadelphie. Il m'était apparu comme un très curieux type d'Américain que je m'étais promis d'explorer pendant la traversée. Avec sa tête glabre, ses cheveux grisonnants coupés ras, ses petits yeux en trous de vrille, d'un bleu lavé, il aurait eu un masque napoléonien sans son menton à triple encorbellement qui descendait dans les profondeurs d'un col large, non empesé. Sa cravate était d'un rouge d'aurore boréale et sur sa chemise apparaissaient deux énormes boutons de diamant comme je n'en ai vu nulle part en Amérique, excepté sur un des rois de la viande à Chicago.

Après avoir employé les courts loisirs que lui laissaient les affaires à s'assimiler les éléments de presque toutes les langues parlées, il venait de parcourir l'Europe pour la première fois, à plus de soixante ans, afin de commencer une éducation qu'il se proposait de mener aussi loin que possible.

Nature confiante et aimant à entretenir les gens de ses petites affaires, il me révéla son état d'âme dès la première phase de notre intimité. Il rapportait de chez nous des petits volumes qu'il tenait à me montrer. Je vis les programmes des théâtres où il était allé, les menus des restaurants où il avait soupé, les noms des hôtels où il était descendu ; des adresses

de grandes couturières, d'autres adresses de personnes aimables et hospitalières qu'on rencontre plus volontiers dans les music-halls qu'aux sermons, des noms d'actrices et de prédicateurs à la mode, de violonistes célèbres, de masseurs et de chevaux favoris. Tout cela était relié avec luxe en une demi-douzaine de petits volumes élégants.

Pendant que je parcours avec curiosité cet amoncellement de renseignements disparates et bizarres, mon compagnon tire un album de sa valise et s'adressant à un ténor célèbre qui voyage avec nous, le supplie de vouloir bien écrire son nom sur le programme d'une soirée donnée à Londres. M. A*** s'exécute de bonne grâce. En même temps, l'Américain avise la jeune femme d'un de nos plus grands peintres qu'il ne connaît pas encore et lui demande avec timidité si Madame ne voudrait pas ajouter son nom fameux à côté de celui du grand chanteur. Mme ***, que ce manège amuse beaucoup, lui répond en riant :

— C'est que je ne chante pas. Je ne suis pas une artiste. Je suis une femme d'artiste.

— Mille pardons, Madame ! Je croyais que vous voyagiez avec la troupe. Et qu'est-ce qu'il fait, votre mari ?

— Des tableaux.

— Oh ! alors ! s'il vous plaît, marquez votre nom, je vous prie. Je regrette de n'avoir pas su cela avant, parce que la seule chose que j'ai acquise à Paris, c'est une peinture. Le peintre est un Norvégien. Je ne sais plus son nom, mais l'image est magnifique et je l'ai payée très cher. Seulement, si j'avais connu votre

mari, c'est à lui que j'aurais acheté un tableau, parce que moi, voyez-vous, j'aime beaucoup encourager le commerce!

Tout cela était débité avec une rondeur et une bonhomie qui me firent regretter que les bonds de la *Savoie* me missent dans un état incompatible avec la culture d'une si charmante connaissance. Car, j'aime mieux l'avouer tout de suite, le magnifique navire qui me fit, au départ, l'effet d'un immeuble de la plaine Monceau tout battant neuf et reluisant sous ses vernis et ses dorures, était devenu inhabitable pour moi. Et dans ma détresse physique, j'étais prêt à recueillir et à admettre les informations les plus inexactes et les versions les plus saugrenues sur l'Amérique et sa découverte par Christophe Colomb.

Tout a une fin ici-bas. Au bout du septième jour, une pâle lumière se montra dans la nuit et l'immense caravansérail des docks arriva sur nous. Quand je mis le pied sur le sol immobile, une joie profonde succéda à mon abattement. Les choses eurent pour moi un aspect réjouissant. Les gens avaient pris à mes yeux un air de bonté, de prévenance et de délicatesse. Qui donc a raconté qu'on était bousculé là-dedans? Les commissionnaires et les douaniers se faisaient une joie de jongler avec les bagages éventrés des voyageurs. Mais j'eus l'impression qu'ils avaient pour nos colis des enveloppements de nourrice attentive. Un inspecteur des douanes se trouvait là pour protéger les bagages des délégués du gouvernement français. Une nuée

de reporters épiait et accueillait les infortunés malades qui descendaient de la *Savoie*. Il fallut leur promettre de les recevoir le soir même à l'hôtel *Waldorf Astoria*.

Colis et gens y arrivèrent bientôt, hissés dans une des grandes voitures qui stationnent sur le quai. A l'hôtel, les appartements que j'avais fait retenir étaient envahis déjà par plusieurs photographes qui, dès notre arrivée, braquèrent sur nos faces décomposées leur objectif. C'est ainsi que le lendemain matin les journaux quotidiens publièrent de Lagotellerie et de moi des portraits que je me permettrai de ne pas recommander aux chercheurs de documents humains.

L'hôtel n'a guère que quinze cents chambres et une soixantaine de salons immenses et de salles à manger, desservis par une trentaine d'ascenseurs à grande vitesse qui vous prennent sur le sol et vous projettent à vingt mètres au-dessus du niveau de la rue sans vous laisser le temps de voir défiler les étages qui se succèdent. Vers la fin de la journée, au moment où nous y arrivons, quatre à cinq mille personnes entrent, sortent, circulent à l'intérieur de l'hôtel dans l'espace de deux heures. L'Européen qui y pénètre à ce moment-là subit quelques minutes d'indescriptible affolement. C'est la première manifestation de la vie américaine avec son mouvement vertigineux et gigantesque. Je devine du premier coup que, dans le monde qui m'accueille, tout va être imposant et grandiose.

II

L'HOSPITALITÉ AMERICAINE
LES NEW-ENGLANDERS OU PURITAINS

Il est impossible au Français qui n'en a pas savouré le charme incomparable, de concevoir ce qu'est l'hospitalité américaine. En France, il est d'usage, quand on arrive dans une ville, d'aller faire une visite, ou au moins d'aller déposer une carte chez les personnes que l'on désire fréquenter. Chez eux, les Américains devancent les gens qui viennent les visiter et vont les premiers à leur rencontre. En n'attendant pas votre démarche pour mettre une carte à votre porte, ils veulent vous marquer leur désir empressé de vous recevoir. Mon étonnement alla jusqu'à la gêne lorsque je trouvai, en arrivant à l'hôtel, une véritable cargaison de cartes de visite qui m'attendaient et qui portaient les noms de personnages américains. C'est ainsi que j'ai connu, avant tout autre, l'éminent président de la Chambre américaine de commerce de New-York, M. Morris K. Jesup, qui vint, pour ainsi dire, me cueillir chez moi.

M. Morris K. Jesup est le chef d'une des plus anciennes familles américaines. C'est un *New-Englander*. Son superbe hôtel de Madison Avenue, empreint d'un luxe ancien, ou, comme on dit là-bas, très « old fashion », renferme les plus merveilleux spécimens de peinture anglaise du XVIIIe siècle, et notamment un portrait original de Washington qui est un chef-d'œuvre de force et de puissance. Cette vieille demeure, encore que très fermée comme celles de la plupart des anciennes familles anglaises, baigne les rares privilégiés qui y sont admis dans une atmosphère de grâce que le charme de la maîtresse de maison parfume d'une singulière distinction. Mme Jesup est une de ces femmes à grande figure un peu hautaine du XVIIIe siècle, réservant à ses amis les délices d'un accueil empressé, et profondément indifférente à tout ce qui n'est pas eux. Elle voulut bien faire de nous ses hôtes assidus.

— Qui voulez-vous rencontrer à dîner ? nous disait-elle quand elle nous conviait.

Et souvent, elle souriait de son fin sourire de marquise douairière, en nous proposant d'inviter avec nous telle ou telle jeune femme américaine « fascinating » pour laquelle nous avions précédemment montré quelque enthousiasme.

D'ailleurs, il régnait dans ce milieu un esprit subtil et même un peu mordant qui n'eût pas été déplacé à Trianon ou à l'hôtel de Rambouillet. C'est ainsi qu'un jour, frappé du mot « fascinating » appliqué à certaines Américaines qui sont

d'ailleurs vraiment fascinantes, je me permis de dire à une jeune femme que je rencontrais souvent dans la maison : — Quel dommage que cette expression si gracieuse et si pittoresque ne soit jamais appliquée chez nous à nos jolies femmes françaises! Et je dus subir, non sans protestation, cette réplique un peu inattendue : — *Perhaps it is because in France you haven't the ladies for it!* C'est que, peut-être en France, vous n'avez pas les femmes pour!

M. Morris K. Jesup, qui fut dès son enfance et qui est resté l'ami fidèle de J. Pierpont Morgan, vint avec lui en France lorsqu'ils étaient encore jeunes tous les deux. C'est chez nous que ces deux hommes puissants ont traité leurs premières opérations. Les chemins de fer américains commençaient seulement à prendre du développement et l'industrie du fer aux Etats-Unis était encore en enfance. Il s'agissait de commander les premiers rails. C'est à la France que Jesup et Morgan vinrent les demander. M. Jesup se complut à me raconter souvent ce voyage. Les rails valaient alors quatre fois les prix d'aujourd'hui. Les Français étaient timides et difficiles en affaires. Il fallut discuter longtemps pour les décider à exporter de si grosses quantités de matière. Les vendeurs étaient si troublés d'avoir à traiter une affaire si importante pour un pays si lointain qu'ils oublièrent de tenir compte du transport et du fret. Il fallut refaire un traité déjà signé, ce qui fut toute une histoire.

Je ne pouvais aborder ce chapitre, consacré à

l'hospitalité américaine, sans mentionner M. Morris K. Jesup en tête des personnalités qui prirent envers moi l'initiative des plus délicates prévenances.

M. Ad. L..., l'un des rois du cuivre, ne s'était pas contenté de déposer sa carte à mon hôtel, il avait laissé à ma porte une de ses voitures attelée de chevaux magnifiques, qu'il mettait à ma disposition pour tout le temps de mon séjour à New-York. Et quand je voulus présenter quelques objections, M. L... m'arrêta violemment : — Puisque vous vous permettez de protester, me dit-il, je vais ajouter une de mes voitures électriques pour votre service du soir ! Et il exécuta sa menace.

Chez un autre New-Yorkais, l'hospitalité prit des formes encore plus touchantes. M. James S..., est un personnage qui affecte ses nombreux millions à des œuvres de philanthropie et de charité. Non seulement, il voulut se constituer mon cicerone, mais il se fit mon ombre. Il m'obligea à le charger de mes moindres courses, et quand j'avais le malheur d'exprimer devant lui le plus petit désir, il n'avait de cesse que ce désir ne fût accompli. Et cette cordialité ne se démentit pas une minute pendant tout mon séjour en Amérique.

C'est chez James S... que nous nous réunîmes un soir avec M. Jules Cambon, notre ambassadeur, qui m'en voudrait si je disais ici le rôle considérable qu'il a joué aux Etats-Unis, le bien qu'il y a fait à la France et les regrets unanimes qu'il laissa derrière lui, lorsque, pour son avancement, il fut trans-

féré de l'ambassade de Washington à celle de Madrid.

On avait tenté de constituer ce soir-là la Société des citoyens américains membres de la Légion d'honneur, car tout s'organise là-bas en clubs, en sociétés, en réunions, en trusts, en syndicats. L'esprit d'union qui n'est que l'esprit de charité, c'est-à-dire l'esprit de l'Evangile, domine l'Amérique, et fait le fond de sa grandeur et de sa force. Il y avait, là, une foule nombreuse et illustre d'habits décorés, car la démocratie américaine est parfaitement accessible à nos conceptions des formes symboliques de l'honneur, comme elle est, d'ailleurs, pénétrée par toutes les vieilles chansons qui nous bercent : académies, noblesse, décorations, religion, amour ! Méfiez-vous des étrangers qui tournent en ridicule les signes extérieurs que vous respectez vous-même, et si vous cherchez bien, vous les trouverez plus fétichistes que nous. C'est ainsi que j'ai entendu quelquefois des Anglais parler avec dérision de notre ruban rouge, et toujours je me suis aperçu que ces fiers insulaires guettaient une croix du Bain, une pairie, ou même une simple promotion de Baronet.

Parmi les invitations qui m'attendaient à l'hôtel, il en était une qui me parut particulièrement intéressante. Elle me conviait à un dîner de Puritains. Les Puritains, les New-Englanders, sont les fondateurs des Etats-Unis. Nul n'ignore que tandis que la plupart des colonies européennes ont dû leur existence à des forçats ou à des hommes dont la tur-

bulence ne s'accordait pas toujours avec les lois de leur pays, les Etats-Unis de l'Amérique du Nord furent fondés par des émigrants venus d'Angleterre, qui s'appelaient des Pilgrims, c'est-à-dire des Pélerins, et faisaient partie de la secte austère des Puritains. Le Puritanisme n'était pas seulement une doctrine religieuse; c'était un ensemble d'idées, de mœurs, dont les représentants appartenaient presque tous aux classes moyennes, également éloignés de l'opulence qui démoralise et de la misère qui abrutit. Ils se faisaient remarquer par une très grande pureté de mœurs, par un attachement presque superstitieux aux préceptes de l'Evangile et par une conception tout à fait démocratique et même républicaine de la vie politique. Les premiers émigrants qui arrivèrent sur le sol américain ont eu un historien, qui raconte ainsi leur départ d'Europe et leur arrivée en Amérique (1) :

« J'ai toujours cru, dit-il, que c'était un devoir sacré pour nous, dont les pères ont reçu des gages si nombreux et si mémorables de la bonté divine dans l'établissement de cette colonie, d'en perpétuer par écrit le souvenir. Ce que nous avons vu et ce qui nous a été raconté par nos pères, nous devons le faire connaître à nos enfants, afin que les générations à venir apprennent à bénir le Seigneur ; afin que la lignée d'Abraham, son serviteur, et les fils de Jacob, son élu, gardent toujours la mémoire des miraculeux ouvrages de Dieu (Ps. CV. 5. 6.). Il faut qu'ils sachent

(1) Nathaniel Morton (*New Englanders memorial*, p. 14, Boston 1826).

comment le Seigneur a apporté sa vigne dans le désert, comment il l'a plantée, et en a écarté les païens. »

L'auteur continue et dépeint ainsi le départ des émigrants :

« C'est ainsi qu'ils quittèrent cette ville (Delft-Haleft) qui avait été pour eux un lieu de repos. Cependant, ils étaient calmes, ils savaient qu'ils étaient pèlerins et étrangers ici-bas. Ils ne s'attachaient pas aux choses de la terre, mais levaient les yeux vers le ciel, leur chère patrie, où Dieu avait préparé pour eux sa cité sainte. Ils arrivèrent enfin au port où le vaisseau les attendait.

« Ils avait passé maintenant le vaste Océan, ils atteignaient le but de leur voyage; mais ils ne voyaient point d'amis pour les recevoir, point d'habitation pour leur offrir un abri; on était au milieu de l'hiver, et ceux qui connaissent notre climat, savent combien les hivers sont rudes, et quels furieux ouragans désolent nos côtes. Autour d'eux n'apparaissait qu'un désert, hideux et désolé, plein d'animaux et d'hommes sauvages, dont ils ignoraient le degré de férocité et le nombre. La terre était glacée, le sol couvert de forêts et de buissons. Le tout avait un aspect barbare. Derrière eux, ils n'apercevaient que l'immense Océan, qui les séparait du monde civilisé. Pour trouver un peu de paix et d'espoir, ils ne pouvaient tourner leurs regards qu'en haut. »

Les gens qui débarquaient ainsi sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre ont laissé des lignées, et les descendants des Puritains constituent la plus belle

et la plus véritable aristocratie qu'ait jamais connue un peuple, puisqu'ils ne sont séparés que par quelques générations de leurs pères qui furent bien les fondateurs de la nation. C'est d'ailleurs un des privilèges les plus originaux du grand peuple américain, de représenter devant la terre entière les phénomènes d'origine et de croissance qui, chez les autres nations, étant déjà perdus dans la nuit du passé, sont entourés des fables et des préjugés issus du temps. Le monde moderne peut se regarder dans l'Amérique. Darwin prétend que chaque être vivant, dans l'évolution qui l'amène de la conception à la naissance, parcourt les phases qu'a traversées l'espèce à laquelle il appartient, et, dans chaque vie individuelle, l'immortel savant retrouve un abrégé de la vie de la race tout entière. C'est ainsi que, au point de vue politique, social et moral, les différentes portions de l'humanité, constituées en nations, peuvent surprendre les mystères de leur origine et les lois de leur transformation, en examinant l'histoire du peuple américain qui appartient tout entière à la période moderne.

C'était précisément la Société des New-Englanders de New-York, c'est-à-dire des arrière-petits-fils de ces pèlerins qui touchèrent dans la première moitié du XVI[e] siècle aux rives américaines, c'était cette Société qui me faisait l'honneur de me convier au quatre-vingt-seizième de ses banquets annuels.

Le dîner avait lieu dans une des grandes salles à manger de l'hôtel Waldorf-Astoria, qui par ses dimensions rappelle nos grandes salles de spectacle;

et ce qui complète la ressemblance, c'est le double rang de loges dans lesquelles, après le dîner, les dames sont admises à écouter les toasts et les discours. Une table d'honneur était installée sur une estrade et dominait les autres tables.

Je ne m'étais pas encore présenté chez les différents personnages pour lesquels j'avais des lettres d'introduction, et j'allais me trouver, conduit par un hasard favorable, auprès de la plupart d'entre eux, dans cette première manifestation officielle de ma présence en Amérique. C'est ainsi que je fus placé non loin de M. J. Pierpont Morgan, que je ne comptais voir que la semaine suivante. Il était assis lui-même à la droite du président, M. William E. Dodge, l'un des Puritains les plus considérables de New York, le plus justement réputé pour sa générosité et ses vertus.

Ce qui me frappa, à mon entrée dans la salle, ce fut de voir tous les *leaders* assis à la table d'honneur chamarrés de décorations. Je ne m'attendais pas à voir figurer sur les revers d'habits des républicains de l'Union ces hochets de la vanité humaine, que je croyais accaparés par les prétentions françaises ou l'orgueil de l'Amérique du Sud.

Je fus donc reçu Puritain aux côtés de Pierpont Morgan, le grand leader des trusts et de la finance, dont la bonne grâce et la rondeur brusque de bourru bienfaisant écartèrent les formalités d'une présentation officielle. Le dîner lui-même fit les frais de la conversation et nous convînmes de nous retrouver le lendemain chez lui. A cette même table était

assis Seth Low, lord-maire de New-York; il m'entretint, sur-le-champ, des excellents souvenirs rapportés de nos compatriotes français, le président de la Chambre des députés Léon Bourgeois et le baron d'Estournelles de Constant, avec lesquels il s'était rencontré à la conférence de la Paix à la Haye.

Je m'aperçus du reste tout de suite que mes nouveaux frères les Puritains n'étaient pas des ascètes ni même des végétariens. Le menu, arrosé de champagne sec, était d'une somptuosité rare, et quand l'heure des toasts approcha les loges se garnirent de dames en grande toilette, familiarisées avec le parfum violent du tabac de Virginie marié à l'arome du café. Chez nous, chaque convive, en s'asseyant à table, trouve une carte où sont énumérées les jouissances réservées à son palais. Là-bas, on joint au menu des mets le menu des toasts avec le nom des orateurs, le sujet de leurs discours et l'épigraphe tirée de la Bible ou de la littérature qui en résume l'esprit. Nous devions avoir, ce jour-là, un toast du Président des Etats-Unis. M. Roosevelt s'excusa, retenu au dernier moment pour une cause politique; mais nous eûmes des dédommagements, et l'éloquence coula à pleins bords, pendant que mes nouveaux amis m'emmenaient dans les loges, pour me présenter à leurs femmes ou à leurs filles.

Je n'ai malheureusement pas retenu les discours qui furent prononcés ce jour-là; mais dès ce moment, il m'est resté une impression générale de l'éloquence américaine. Sa qualité principale est, semble-

t-il, l'extrême concision, non pas que les discours y soient moins longs que chez nous, mais chez l'Américain, il y a rarement un mot inutile, jamais la moindre redondance dans l'expression. Leur langage s'adapte à leur pensée comme le maillot aux jambes de la danseuse. C'est d'une précision merveilleuse. Joignez-y quelques-uns de ces traits d'humour qui amènent une décharge d'irrésistible hilarité. J'en eus ce soir-là un exemple mémorable. Le gouverneur du Connecticut, M. Mac Lean, — car je crois bien que c'était lui, à moins que ce ne fût son voisin immédiat, — avait la parole et traitait un sujet qui est en Amérique une source d'intarissables plaisanteries : la supériorité des habitants de Boston. Il faut savoir que beaucoup d'entre eux descendent des grands ancêtres. C'est à Boston que le philosophe Emerson créa le centre littéraire dont la ville a conservé l'empreinte. Mais les éminentes qualités des Bostoniens ne sont pas appréciées seulement par les autres Américains, ils les connaissent aussi eux-mêmes et il en résulte dans leur manière d'être un peu de suffisance, qui ne va pas jusqu'à les empêcher de rire les premiers des flèches qu'on leur décoche avec esprit.

Donc, M. Mac Lean tirait un feu d'artifice en l'honneur de Boston et des Bostoniens. Il rappelait la supériorité de leurs procédés, la distinction de leurs manières ; il faisait ressortir combien leurs femmes, comparées aux autres femmes, paraissent plus intelligentes. — Oui, messieurs, s'écria-t-il, tout ce qui vient de Boston est incontestablement

supérieur à ce qui vient d'ailleurs. Nous le savions déjà mais il est bon de le rappeler de temps en temps. Aussi ma joie fut-elle grande de rencontrer l'autre jour chez un de mes amis un vrai Bostonien, un Bostonien de Boston. Je le pris à l'écart, et lui dis : « Voyons, vous qui êtes un pur Bostonien, dites-moi franchement quelle est parmi les choses si belles que vous avez à Boston, celle que vous considérez comme la plus remarquable? » Alors, avec un délicieux sourire, mon ami m'entraînant dans un coin un peu sombre, me dit tout bas : « Vous voulez savoir ce que nous avons de plus remarquable à Boston? Eh bien — mais gardez-le pour vous — c'est le train rapide de 5 h. 30 pour New-York!!! »

La salle faillit crouler sous les trépignements accueillant le mot que les journaux français auraient certainement qualifié de trait bien parisien.

III

LA CITÉ DE NEW-YORK
J. PIERPONT MORGAN

La Cité de New-York est un des endroits qui ont été le plus souvent reproduits par l'image, la gravure, la photographie. Pour s'y rendre mieux et plus vite qu'avec les plus rapides équipages on prend un de ces *elevated* ou tramways aériens circulant, à raison d'un train tous les cent mètres, sur des portiques de colonnes formant des ponts sans fin qui suivent le cours des avenues et des rues au lieu de le traverser.

Etant très familiarisé avec la Cité de Londres, je m'attendais à trouver ici un mouvement analogue, fébrile, agité, bruyant, mais c'est bien autre chose. Les hommes, les animaux, les véhicules, voitures à bras, commissionnaires et porteurs sont entassés, s'emmêlent et se démêlent, au milieu d'un affolement général et dans une bousculade sans fin. Ce qui frappe d'abord c'est le nombre d'enseignes allemandes qui sillonnent la devanture des hautes maisons. On sent le rôle prépondérant que jouent

nos voisins d'outre-Rhin dans la vie commerciale de l'Amérique. Tous les éléments de nos foules se trouvent confondus dans la grande Cité, même les éléments les plus inattendus, les camelots par exemple. New-York, comme Paris, a ses camelots, vifs, spirituels, impertinents, gouailleurs, inquiets du policeman, et autour d'eux, comme à Paris, des badauds un peu moins patients peut-être, mais tout aussi disposés à s'amuser et à s'étonner. Cependant en dépit de son humour, de ses *jokes*, le camelot américain est concis. Il comprend qu'on ne l'écoutera pas longtemps et qu'il doit placer beaucoup d'idées en très peu de mots.

Cette foule bruyante a son flux et son reflux, au milieu de ces bâtisses énormes, si souvent reproduites par les journaux illustrés, et qui ont jusqu'à vingt, trente et même trente-quatre étages. Le rocher sur lequel est bâti New-York est d'une étendue restreinte. Il est donc nécessaire d'économiser le terrain et de faire tenir dans la même surface six ou sept fois plus de gens et de meubles que chez nous. Je connais peu de choses aussi franchement laides que ces maisons monstres qui ressemblent tantôt à des tours carrées disproportionnées et tantôt à des quadrilatères lourds et informes, rappelant ces hauts blocs de savon massif que Marseille fournit à nos ménagères et qui font la gloire des devantures d'épiceries. Leur disproportion ajoute encore à leur laideur.

La nature nous offre des exemples d'animaux gigantesques auxquels notre œil s'habitue pourtant.

Il les trouve énormes ; il ne les trouve pas ridicules parce qu'ils restent dans la ligne. Elle ne nous présente pas d'exemples de bêtes disproportionnées, si l'on excepte peut-être la girafe, née d'un moment de distraction du Créateur. Certaines maisons de la Cité sont aux autres maisons de la Cité ce que les girafes sont aux autres quadrupèdes. On les trouve disgracieuses parce qu'elles ne correspondent pas aux rapports que notre esprit et nos yeux sont habitués à établir entre les dimensions de l'homme et celles de sa demeure. Elles ne sont d'ailleurs pas seulement laides; elles sont aussi dangereuses à habiter, car on n'a pas encore réussi, en cas d'incendie, à établir des méthodes de sauvetage rationnel. Aussi la préoccupation des habitants des étages supérieurs est-elle toujours très grande, car il est souvent impossible d'atteindre ces hauteurs avec l'eau des pompes, ou avec les échelles de sauvetage.

Abstraction faite de leur aspect extérieur, ces maisons, surtout les plus récentes et par conséquent les plus hautes, paraissent avoir atteint l'apogée du luxe et du confort. Les différents étages sont, pour la plupart, occupés par les bureaux des commerçants, industriels et hommes d'affaires, et leur aménagement est partout à peu près semblable. Les meubles confectionnés avec le chêne américain, débité en plein bois, ont, avec leurs panneaux luisants et leurs arêtes arrondies, des physionomies particulièrement élégantes et gracieuses. Des sièges de bureau où les formes du corps

sont indiquées mollement dans l'ébénisterie massive, et ces grands fauteuils capitonnés recouverts de cuir, profonds comme des lits de repos, qui ressemblent à des matelas étendus sur des brancards, composent avec des casiers, des coffres-forts et d'immenses cartes géographiques automatiquement distribuées dans des panneaux de chêne, le mobilier des grands bureaux américains.

Ah ! ces cartes que la pression d'un bouton fait mouvoir sous l'élégant appareil qui les renferme, que de mystères ne contiennent-elles pas dans le tracé gigantesque des lignes ferrées et des mers vers lesquelles vont aboutir les richesses américaines ! Dans les bureaux des monarques de l'acier, du cuivre, du pétrole, du charbon, je n'ai pu m'empêcher de méditer longuement devant ces taches multicolores où s'agrandit petit à petit le champ d'action de ces géants de l'industrie.

Les employés et les patrons sont réunis en de très vastes salles et ne sont séparés les uns des autres que par des barrières à hauteur d'appui qui seules les protègent contre les incursions du public. On entre, et du premier coup d'œil on embrasse tout le personnel de la maison où voisinent, dans une promiscuité parfaite, les millionnaires qui la dirigent, les chefs de bureau, commis et comptables qui l'administrent et les expéditionnaires qui la mettent en contact avec la clientèle.

Rien n'égale, du reste, la simplicité des manières et l'absence d'apprêt et de cérémonie qu'on peut

constater chez tous ces grands Américains dont les noms nous parviennent, accompagnés de titres qui semblent empruntés à un protocole fabuleux : roi des trusts, roi de la viande, roi du cuir, roi de la finance. On me permettra de présenter un de ces rois, puisqu'il fut de ceux que je connus tout d'abord et qu'il occupe encore aujourd'hui la première place dans l'attention européenne. Il s'appelle J. Pierpont Morgan.

J. Pierpont Morgan nous donne tout de suite l'impression d'un homme plus grand que les autres, avec sa poitrine large, sa grande tête, posée sur des épaules fortes, ses traits accentués, son nez de dimensions peu communes, son front haut et dominateur, son menton carré et volontaire et ses yeux gris, étranges, profonds, pénétrants, enfoncés sous d'épais sourcils, tantôt perçants comme des flammes, tantôt doux et charmeurs quand ils sourient.

Il a les cheveux gris de fer et assez rares, la moustache courte à peine argentée. Il paraît d'une activité extraordinaire et ses mouvements semblent fébriles. C'est un silencieux. Ses paroles sont rares, parfois brèves et assez souvent caustiques. Jamais il ne parle le premier à un interlocuteur. Il attend qu'on lui parle. Mais ses décisions sont d'une rapidité presque foudroyante. On raconte volontiers autour de lui l'histoire d'un jeune courtier qui vint le trouver, il y a quelque temps, de la part d'un client, pour emprunter une grosse somme. Lorsque l'intermédiaire eut énuméré les garanties offertes, Pierpont Morgan lui jeta un coup d'œil et dit :

« J'accepte. » La transaction, qui portait sur une somme supérieure au total annuel de la plupart des banques, n'avait pas duré une minute et demie.

M. Pierpont Morgan est persuadé qu'il doit faire lui-même, sans perdre le moindre temps, le plus de travail possible, mais qu'il ne doit pas accomplir un acte dont un de ses subordonnés peut le décharger. Ainsi il prend la peine de recevoir tous ceux qui désirent lui parler, grands ou petits, riches ou pauvres, mais il se donne rarement celle de signer lui-même un chèque. C'est exactement le contrepied de ce que font chez nous les hommes d'affaires. Ils ne délèguent pas leur signature, mais ils n'aiment pas recevoir les clients, parce que le client disent-ils, leur fait perdre du temps.

Dès le moment où il arrive à son office — il y est presque toujours à temps pour entendre le « stock-ticker », signal d'ouverture des bureaux — jusqu'à quatre heures de l'après-midi, M. Pierpont Morgan paraît l'homme le moins occupé de son entourage. Il se promène à travers les pupitres des employés, examinant de loin en loin la rédaction d'un secrétaire, effleurant les pages des rapports, des prospectus, des brouillons, des consultations d'avocat. Dans les bureaux de Morgan il n'y a pas d'antichambre. D'un rez-de-chaussée légèrement surélevé on pénètre tout droit dans une pièce d'où les yeux ont accès sur toutes les autres. D'un côté, les grands chefs, de l'autre les employés. Au fond où Morgan se tient rarement est une pièce immense, isolée, grave, avec quelques tableaux accrochés au mur et de grands

bureaux vides. C'est là qu'on s'enferme quand on veut causer à l'abri des employés et des autres visiteurs.

Le spectacle de la vie de sa maison et la preuve de son activité lui donnent des joies d'enfant. Ne vous fiez pas pourtant à ces façons de paraître négliger la surveillance. Cela fait partie d'un système. Il connaît chacun des livres à dos vert qui s'alignent dans les casiers aussi bien que ceux qui les ont écrits; il trouve instantanément la mention de n'importe quelle affaire dans laquelle sa maison a figuré. Un beau jour, après quelques semaines de flânerie. au milieu de ses bureaux, il réunira ses associés pour leur apprendre qu'il a acheté une ligne de chemin de fer, et qu'il l'a revendue, avec un profit qui, pour n'importe quelle maison de « Wall Street » paraîtrait une rémunération suffisante pour une année de travail. Jusqu'à ce moment-là, aucun de ses collaborateurs n'avait la moindre idée de la transaction gigantesque, et peut-être chacun d'eux y avait-il travaillé sans le savoir. En se livrant à une opération préparatoire, l'un d'eux avait peut-être fait des achats, un autre avait dirigé une opération à la Bourse; un troisième avait préparé un rapport sur un point de la jurisprudence des chemins de fer; tous étaient convaincus qu'ils prenaient part au train habituel des affaires de la maison. C'est le rôle de Morgan de diriger toutes ces opérations isolées vers un but unique, résolu dans sa pensée.

Pour un homme qui sait ce qu'il faut faire et

comment il doit le faire, rien n'est plus rassurant que de savoir que ses ordres sont exécutés au pied de la lettre. La responsabilité des subordonnés est limitée à la partie de la tâche qui leur est confiée; elle ne doit pas être troublée par des craintes ou des espérances concernant le but final. L'homme qui dirige n'admet pas de conseils ni de critiques, et ses subordonnés ne doivent discuter ni ses plans ni la tâche qu'il leur confie.

Pour les grands hommes d'affaires, on peut, comme pour les conquérants, envisager deux catégories : celle des constructeurs, et celle des destructeurs. Il y a des conquérants qui édifient comme Alexandre ou Frédéric II. Il y en a que la fatalité entraîne, malgré leur grandeur, vers la destruction comme Attila ou Napoléon. De même pour les grands hommes d'affaires, tandis que les uns vivifient tout ce qu'ils touchent, la tâche des seconds est parfois marquée par la ruine, à moins qu'ils ne parviennent à réparer leur insuccès passager dans la résurrection du triomphe final.

M. Pierpont Morgan a toujours été parmi les premiers. Jamais encore il n'a été un destructeur. Quand il a mis la main sur une ligne de chemin de fer ou sur toute autre œuvre industrielle, les dépenses inutiles ont disparu, les services de transport et de voyageurs ont été améliorés, les chances d'accident ont été diminuées, la concurrence ralentie. Ce sera un succès, comme ils disent.

Plus d'une fois, en matière de fonds publics, il a eu la gloire d'éviter des catastrophes, et souvent

il a déclaré qu'on trouverait chez lui à un taux normal tout l'argent comptant qu'on voudrait, lorsque la situation monétaire était faussée par des circonstances artificielles. Sa connaissance de l'Europe et l'influence financière, qu'il a héritée de son père et qu'il a agrandie par sa probité et son habileté, lui ont permis plusieurs fois de trouver à l'étranger les sommes nécessaires au crédit de son pays, à ce point que des capitalistes européens, dans leurs engagements avec l'Amérique, en sont arrivés à s'assurer contre la mort de M. Morgan, ce qui est un hommage indirect rendu à sa personnalité, et la preuve de l'influence qu'il exerce sur les finances du monde entier. D'ailleurs, son œuvre féconde a toujours résisté aux critiques. Par trois fois, il put venir financièrement au secours du gouvernement de son pays. Une de ses interventions est restée célèbre. Il s'était formé un groupe qui avait pour but d'accaparer l'or aux Etats-Unis. Morgan aida le gouvernement dans la lutte contre ce projet d'affaiblissement national. Au lieu de reconnaître ce service on profita de ce que cette intervention lui avait été fructueuse pour lui demander des explications. Une commission nommée par le Sénat fut chargée d'examiner sa conduite, mais lorsqu'elle lui demanda de déclarer quel profit sa maison de banque avait tiré de cette opération, il refusa nettement de répondre

« Ceci, dit-il, messieurs, est une affaire qui ne regarde que ma maison, et qui n'a absolument rien à faire avec la Trésorerie des Etats-Unis ni

avec personne. » Il fit preuve d'une indépendance semblable dans toutes ses réponses aux demandes qui touchaient à son droit d'employer comme il veut les richesses qu'il a acquises.

Lorsque à quatre heures de l'après-midi, M. Pierpont Morgan quitte son travail, il laisse derrière lui toutes ses préoccupations en même temps que les murs de sa banque, et il reçoit aussi mal les gens qui viennent lui parler d'affaires hors de ses bureaux que ceux qui viennent lui parler d'autres choses que d'affaires dans ses bureaux. Il est à la fois brutal, violent, impulsif, généreux et délicat. Je n'ai jamais rencontré de caractère plus excessif, et plus contradictoire. Mais toujours la bonté domine.

Il hérita de son père une fortune considérable, mais de très bonne heure il montra cette puissance d'organisation qui lui a sans doute permis de la décupler. Il ne faut pas s'étonner d'ailleurs de trouver dans le caractère personnel d'un tel homme le reflet de son existence. Chez J. P. Morgan l'individu est aussi intéressant que les actes, et sa force, son habitude de primer se manifestent aussi bien dans ses procédés envers ses familiers et ses partisans que dans ses relations avec ses amis, et dans ses passe-temps, ses distractions et même sa philanthropie.

Sa main gauche ignore-t-elle ce qu'a donné sa main droite? Il est assez difficile de le constater, mais ce qui est certain c'est qu'il n'aime pas que le

public sache ce qu'a donné aucune de ses deux mains. Pendant ces dernières années il a distribué à différentes œuvres au moins vingt-cinq millions de francs, et cependant il n'y a pas un seul des édifices fondés par lui qui porte son nom. Son nom n'est accouplé à aucune de ses œuvres. Cela fait partie de son système.

Sa constitution physique répond d'ailleurs à cette mentalité; il était en effet physiologiquement nécessaire qu'un mécanisme humain spécial correspondît aux facultés de cet être exceptionnel. Il a rassemblé autour de lui des hommes habitués à exécuter sa volonté, à ne jamais discuter les ordres qu'ils reçoivent, et même à ne lui adresser aucune question, comme dans la vie monastique où la foi en abolissant la volonté laisse les religieux dans une quiétude absolue. Mais cette sérénité que Morgan inspire, il la partage, et il faut qu'il en soit ainsi car autrement ses nerfs succomberaient vite à la tâche. Il a déjà usé le mécanisme cérébral de nombreux agents, mais le sien a résisté, jusqu'à présent du moins.

On a raconté de lui une histoire qui montre par quels procédés il obtient cette parfaite et nécessaire sérénité. Il y a quelques années, à un dîner, M. J. P. Morgan se trouvait assis à côté du colonel Auchmaley. La conversation tomba sur l'éducation industrielle. Le colonel parla d'un projet qu'il avait imaginé pour l'érection d'une école où les jeunes gens pourraient apprendre des métiers, ce qui ne leur était pas possible avec les différents systèmes d'ap-

prentissage en vigueur. Au fumoir, M. Morgan dit brusquement au colonel : « Tout ce que vous m'avez raconté à table est très intéressant, j'y ai réfléchi. « Go ahead ». Allez-y. Mais dressez vos plans, procurez-vous vos terrains et ne m'ennuyez plus jusqu'à ce que l'affaire soit prête à marcher. »

Le colonel dresse ses plans, se procure ses terrains, prend à sa charge les frais préliminaires, et au bout de trois ans il se rend au coin de Wall Street dans les bureaux de Pierpont Morgan, fait passer sa carte, est introduit et commence ainsi :

— A propos du projet d'école d'Arts et Métiers dont nous avons parlé...

— Ah! oui, répondit M. Morgan, nous allons voir tout de suite où nous en sommes. Il sonne et il dit au secrétaire qui survient : Apportez le dossier du colonel Auchmaley pour l'école des Arts professionnels. On apporte le dossier et le colonel stupéfait reçoit immédiatement le montant entier des devis avec intérêt à 6 % calculé à partir du jour où M. Morgan lui avait promis son concours.

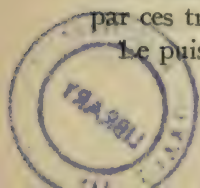
M. Morgan ne reçoit pas ses amis que dans ses bureaux. Les plus favorisés peuvent le rencontrer dans sa maison de Madison Avenue et pénétrer ainsi dans sa vie intérieure. La maison est simple, garnie de lierre, comme les vieux collèges d'Oxford, et le principal ornement de la façade qui donne sur l'Avenue est un immense « bow-window » agrémenté d'un balcon en pierre qui précède de larges baies dont les vitrages sont encadrés de bois brut.


LIBRARY

L'entrée, qui n'est ni spacieuse ni solennelle, est cependant impressionnante parce qu'en face du visiteur se dresse un marbre de Houdon qui ferait la gloire d'un musée d'Europe. A gauche, en entrant dans le vestibule rempli de bibelots et de tableaux excellents de l'Ecole française, un portrait de Mrs Morgan par Benjamin Constant, dont personne dans la famille ne se déclare satisfait, mais que je considère pour ma part comme une des plus belles œuvres de ce maître. Tout dans cette maison est simple et ravissant hormis les salons où des choses anciennes admirables coudoient des meubles modernes de mauvais goût. Par contre, la pièce où M. Morgan passe sa vie et qui est à la fois un fumoir et un cabinet de travail a un grand caractère de simplicité distinguée et somptueuse, avec sa belle cheminée anglaise où de très menus carreaux de lapis se substituent aux traditionnels carreaux de faïence d'Angleterre.

C'est entre cette maison et ses bureaux que se partage la vie de cet homme vraiment unique dans son propre pays. On ne le voit que très rarement dans les réunions mondaines et jamais à l'Opéra où sa loge est toujours occupée par sa famille ou ses amis. Il semble que ses uniques distractions soient son travail et ses voyages en Europe. C'est là qu'il apporte cette parfaite sérénité et cette imperturbable assurance qui lui font peindre ses sentiments au sortir d'une entrevue avec l'Empereur d'Allemagne par ces trois mots : « Il me plaît. »

Le puissant Empereur fut beaucoup plus prolixe



lorsqu'il parla de son interlocuteur américain. La scène assez curieuse a été racontée par M. de Ségur dans la *Revue de Paris.* Cet écrivain visitait avec quelques compagnons un fjord norvégien dans lequel était amarré le yacht impérial le *Hohenzollern.* Selon sa coutume Guillaume II invita les étrangers à son bord où, rangés comme les officiers à la parade, ils eurent avec lui une conversation animée qui porta principalement sur les Etats-Unis en général et sur Morgan en particulier. « Supposez, dit l'Empereur en substance, que Morgan réussisse à grouper autour de son drapeau plusieurs des lignes de l'Océan; il n'occupe aucune position officielle dans son pays en dehors de sa fortune ; il serait par conséquent impossible de traiter avec lui s'il arrivait qu'il y eût un incident international ou qu'une puissance étrangère fût entraînée dans son entreprise. Il serait également impossible de recourir contre l'Etat qui, n'ayant aucun bénéfice dans l'entreprise, déclinerait toute responsabilité. Alors contre qui faudrait-il se tourner ? » Rapprochez cette prolixité des trois mots du grand Américain : « Il me plaît », et l'on sera forcé de conclure qu'en cette circonstance l'*Imperatoria brevitas* ne fut pas du côté de l'Empereur qui, pour la plus grande gloire de son Empire, peut-être, discuta comme un marchand, tandis que le marchand parlait comme un souverain.

C'est ainsi que se présente à nous le type achevé des grands Américains actuels dont les entreprises colossales semblent parfois défier les forces du cer-

veau humain et sa faculté d'attention, comme les grandes conceptions de Napoléon, qui finirent par avoir raison de sa matière cérébrale surmenée et le jetèrent à peu près inerte et à bout de phosphore à Waterloo et à Saint-Hélène.

IV

PHYSIONOMIE DES CLUBS ET DES AFFAIRES DE LA CITÉ

Il y a à New York les clubs de la Cité et ceux de la ville. Les clubs de la ville sont ceux où l'on va lire, flâner, dîner et passer la soirée. Au point de vue du luxe et du confortable ils n'ont guère d'équivalent qu'à Londres, et dépassent tout ce que l'imagination de nos clubmen français peut concevoir. Les clubs de la Cité ne sont fréquentés que par des gens d'affaires, et pendant qu'on fait des affaires, c'est-à-dire le matin. On y déjeune, et comme on sait où trouver ceux avec qui on a besoin de s'entretenir, les transactions deviennent par le fait des clubs plus faciles et plus rapides.

Le plus récemment fondé est le « City Midday Club » le Club de Midi. Il occupe en face du « Stock Exchange » le vingtième étage d'un de ces monstres de marbre qui entourent le palais de la Bourse. Il étale ses galeries au-dessus des dix-neuf autres étages de la maison où se trouvent les bureaux les plus somptueux de la Cité. On se rend

à ce Club au moyen des ascenseurs express qui vous font faire un bond de près de cent mètres en moins d'une minute.

Un autre club dont l'utilité pratique n'a pas besoin d'être démontrée, est celui des *lawyers* ou des hommes de loi. On est toujours sûr d'y trouver, aux heures des repas, tout ce qu'il faut pour perdre un procès et même le gagner. Les *lawyers* sont des gens qui remplissent et centralisent des fonctions réparties chez nous entre plusieurs professions. Ils sont avocats, avoués, notaires. Ils grossoient, ils plaident, ils rédigent des actes constitutifs de sociétés et des statuts. Ils sont par conséquent les chevilles ouvrières de toutes les opérations gigantesques qui s'accomplissent chaque jour dans la vie américaine. Le club des lawyers occupe un étage du célèbre bâtiment de « l'Equitable » qui fit l'admiration de M. Paul Bourget, et dont les dimensions ont été bien dépassées depuis, encore que « l'Equitable » ait conservé et même considérablement augmenté son importance.

Tout le monde sait ce que c'est que *l'Equitable*. C'est le type de la société d'assurances américaine, qui est elle-même la forme la plus moderne et la plus perfectionnée sous laquelle apparaît aux Européens le génie commercial des Américains. C'est aussi l'aboutissement presque fatal de l'idée collectiviste qui jusqu'à présent chez nous — à de très rares et d'ailleurs très remarquables exceptions près — n'a encore enfanté que des criminels ou des déséquilibrés, et grâce à eux des ruines. Les Américains, qui

sont plus près que nous de la formule collectiviste, l'exploitent sans qu'il y paraisse.

Quelle notion philosophique se dégage du collectivisme et comment pourrait-on, en langage abstrait, indiquer son but? Cette notion philosophique est évidemment la substitution de l'irrésistible effort collectif à l'impuissant effort individuel. Et ce but c'est aussi la réalisation par tous, au bénéfice de chacun, d'une somme de bien-être et de sécurité que chacun est incapable de recueillir pour soi-même. Or cette notion s'applique exactement à la définition même d'une société d'assurances, et ce but est précisément celui que préconisent, en termes plus concrets, les prospectus de ces sociétés.

Il semble que, de même que les Américains, bâtissant sur un sol vierge, ont pu du premier coup dépasser en perfection et en audace les institutions politiques de la vieille Europe, ils ont pu aussi, à l'aide d'éléments entièrement neufs, réaliser les rêves confus de philanthropie et de socialisme qui s'agitent dans nos cerveaux latins surmenés par l'âge et la production.

Qu'il s'agisse de se garantir contre le principal fléau produit par l'entassement, c'est-à-dire contre l'incendie, ou contre les maladies qui ravagent l'humanité agglomérée, ou contre la mort qui détruit les familles en les décapitant, ou contre la vieillesse qui fait la vie précaire en rendant le travail impossible, les Américains ont trouvé des formules plus ingénieuses et aussi plus simples que les nôtres, et ils en usent abondamment.

Les sociétés d'assurances ont réussi chez eux beaucoup plus vite que chez nous. Si l'on cherchait les raisons de ce succès rapide de l'autre côté de l'Océan et de ses progrès si lents de ce côté-ci, peut-être les trouverait-on dans un double fait. Les Européens, constitués depuis longtemps en nations, sont enclins à ne pas chercher de protection en dehors de leurs mécanismes nationaux et sociaux. Les Américains, au contraire, mis subitement en face de l'impitoyable nature, ont été obligés d'improviser des formes nationales qui ressemblent pour ainsi dire à celles de l'assurance. Il en est résulté que le succès de ces grandes entreprises de mutualité a accumulé entre les mains des hommes qui les dirigeaient, des capitaux gigantesques dont l'emploi a exigé d'eux un effort cérébral encore plus grand que celui qu'ils avaient dû faire pour les recueillir. Chez nous une compagnie d'assurances croit avoir rempli consciencieusement et intelligemment son mandat lorsqu'elle a placé les fonds qui lui sont confiés en valeurs de tout repos. Ces placements lui sont d'ailleurs imposés par la loi elle-même. Il en résulte que les opérations de ces compagnies sont très solides, sans doute, mais fatalement un peu étriquées. Elles opèrent avec des bas de laine plus grands que ceux de la petite épargne, mais avec des bas de laine tout de même.

L'Américain ne s'en accommode pas. Chez lui la société d'assurances est un capitaliste hardi comme les autres, entre les mains de qui les valeurs doivent se multiplier et pulluler suivant un mode plus

rapide que chez nous. C'est pourquoi à la tête de toutes les grandes et fructueuses entreprises américaines vous trouvez les hommes qui administrent les sociétés d'assurances. Et ces hommes ne représentent pas seulement leurs ressources et leurs qualités administratives personnelles, mais ils représentent aussi leurs compagnies, tant pour leurs capitaux que pour leurs programmes. C'est une des choses qui m'ont le plus frappé dans la conception des organisations financières américaines. Elle explique l'influence considérable des compagnies d'assurances là-bas, et aussi leur succès puisque pour ainsi dire chaque affaire leur apporte sa quote-part de bénéfice.

Il est bien certain du reste que si cette audace n'avait pas pour contre-partie un esprit d'examen rigoureux et une prudence absolue, l'échafaudage de cette puissance se serait déjà effondré vingt fois. Cette prudence, les Américains la possèdent au plus haut degré et la perfection même de leurs instruments la leur impose.

Il en est un peu de ces opérations financières rapides et à grande envergure comme de nos moyens modernes de locomotion. Autrefois, quand les gens cheminaient sur des chars à bœufs, les conducteurs pouvaient, sans grand inconvénient, flâner en route; ils étaient sûrs de rattraper l'attelage paisible. Lorsque, du bœuf tranquille, on a passé au cheval, il a fallu se procurer des cochers plus prudents que les bouviers. Et maintenant que nous faisons du 90 à l'heure avec les automobiles,

il faut que le chauffeur conserve l'œil tendu en face de lui et la main crispée sur son guidon, sous peine d'envoyer dans le fossé ou contre les arbres qui bordent la route, la cargaison de sa voiture. Cette cargaison n'a pourtant pas sensiblement changé depuis le jour ou un char à bœufs lui suffisait. L'homme, c'est-à-dire la cargaison, est resté le même, mais les procédés ont changé et leur perfection exige le perfectionnement de ceux qui les emploient.

Je ne sais pas pourquoi, à propos de la question des assurances, je me laisse aller à une comparaison avec l'automobile, car précisément un des chefs suprêmes de « l'Equitable », Mr. James H. Hyde, a l'horreur de cet instrument de transport. Il est, par contre, un des hommes les plus passionnés pour le « mail coach » qu'il conduit avec autant de dextérité que les grosses entreprises financières auxquelles il est mêlé. Mr. Hyde est aussi connu à Paris qu'à New York, et l'on peut se demander s'il n'est pas aussi Français qu'Américain. Il occupe dans les deux pays une situation vraiment exceptionnelle. A Paris il ressemble à un ambassadeur des Etats-Unis, et aux Etats-Unis il ressemble à un ambassadeur de France.

Un jour, pour me faire goûter un peu de repos nécessaire à un Européen lancé depuis des mois dans le tourbillon d'Amérique, il m'a entraîné dans son admirable propriété de Bay-Shore, au bord de la mer. Nous sortîmes dans un de ses nombreux mail-coaches, et nous trouvâmes sur la route une

automobile en panne. C'était celle d'un des Vanderbilt : Hyde poussa une véritable clameur de joie et il cria à son ami désemparé : « Vivent les vrais chevaux! à bas les automobiles. » Et là-dessus, il rassembla les quatre rênes de son équipage et poussa un éclat de rire de vrai gamin de Paris perdu dans les grands chemins de New-York.

Il est difficile, en parlant de James H. Hyde, de ne pas évoquer le souvenir qui lui est le plus cher, celui de son père. Henry Baldwin Hyde fut un de ces grands organisateurs d'Amérique, dépassant en intelligence et en audace toutes les conceptions européennes. C'est lui qui fonda la compagnie d'assurance « l'Equitable ». Sa statue de bronze érigée dans le hall, grand comme une place publique, semble encore surveiller cette grosse entreprise comme il l'a surveillée lui-même au temps où il lui donna cette impulsion irrésistible et durable qui a entraîné toute l'industrie de l'assurance et en a fait ce qu'elle est aujourd'hui. Le principe de travail qui a plané sur sa vie semble devoir dominer aussi celle de son fils. En Amérique, d'ailleurs, la fortune acquise par le père ne constitue jamais pour le fils un droit à l'inactivité. Cette fortune, le père en dispose à son gré et cette situation, qu'on peut critiquer ou approuver, oblige en tous cas les enfants à se créer par eux-mêmes une position sous peine de se voir priver de tout à la mort du père.

Il en est tout autrement en France où beaucoup de nos fils de famille s'entraînent, dès leur jeunesse, à profiter d'un héritage qui, à leurs yeux, semble

devoir les dispenser de tout travail personnel. Et c'est ainsi que notre génération voit circuler de par le monde des jeunes hommes qui auraient peut-être pu faire quelque chose d'utile, aussi bien que d'autres, si la fortune que leur ont laissée leurs parents ne les avait pas réduits par avance au rôle de jouisseurs inutiles et parfois dangereux.

Mais revenons aux clubs. Puisque j'ai parlé de celui des *Lawyers*, je ne puis manquer d'en nommer un autre qui offre lui aussi un intérêt particulier. C'est celui qui domine l'immeuble de la *Commercial Cable Company*.

J'ai raconté ailleurs (1) le rôle considérable que la télégraphie sous-marine a joué dans les transactions économiques et politiques du monde, et j'ai démontré la puissance que le peuple anglais a su tirer du système de câbles qu'il a immergé comme un filet immense dans les profondeurs de la mer. Les Américains ont compris à leur tour que le développement des communications rapides deviendrait pour leur pays une source de grande richesse. Ils n'ont pas encore d'usines à câbles sous-marins, ni par conséquent de bateaux pour poser les câbles, mais ils tiennent déjà entre leurs mains un système d'exploitation qui constitue pour leur fortune publique un auxiliaire précieux.

Parmi les enseignes gigantesques qui ornent les hautes maisons de la Cité, celles des différentes

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 Juillet 1898. — La suppression des distances.

compagnies télégraphiques sont les plus fréquentes; les transmissions télégraphiques ne constituant pas comme en France un monopole, il naît entre ces compagnies une concurrence de chaque jour qui stimule leur zèle et exalte leur activité. Nous sommes loin de l'époque où le négociant américain était obligé d'attendre six mois la réponse à une communication qu'il avait faite à Calcutta. Trente mille bureaux alimentent les différentes compagnies télégraphiques des Etats-Unis. On se souvient du fameux match d'échecs organisé entre la « House of Commerce » de Londres et l' « United States of Representatives » de New-York. L'annonce des coups et le retour parcouraient en treize secondes et quart une distance de plus de quatorze mille kilomètres!

L'Allemagne, de son côté, vient de poser un nouveau câble la reliant directement à l'Amérique, avec laquelle elle a conclu une entente pour développer son influence en Chine, grâce au nouveau câble du Pacifique que l'on finit d'immerger au moment où je termine cet ouvrage. Enfin les Anglais étendent leur réseau sur la Perse et les Indes, jusqu'au Cap et à la Nouvelle-Zélande. Et les Pays-Bas eux-mêmes viennent de conclure un traité reliant par câbles leurs colonies des Indes néerlandaises avec les colonies allemandes.

Dans tous les pays, les gouvernements suivent avec sollicitude et protègent de leur mieux les instigateurs de ces entreprises. La France, par sa situation géographique, était en état de disputer à tous

ses rivaux la suprématie des transactions télégraphiques sous-marines. Elle a laissé passer des occasions qu'elle ne retrouvera plus. Elle s'est heureusement reprise. Notre Parlement s'est enfin préoccupé de la question et paraît devoir persévérer activement dans cette voie. Déjà deux câbles unissent Brest à New-York, et notre réseau des Antilles formera avec ces lignes et celles qui sont en projet un circuit reliant à la France l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, et nos colonies d'Afrique.

Les lecteurs qui sont au courant de la part que j'ai prise aux questions de télégraphie sous-marine, ne seront point surpris d'apprendre que dans cette branche j'ai trouvé aux Etats-Unis un accueil de confraternité non moins empressé que dans les autres. En outre, mon compagnon et ami, M. de Lagotellerie, étant lui-même un des administrateurs les plus vigilants de la Compagnie française des câbles télégraphiques, il était naturel que nous fussions reçus un peu comme chez nous à la Commercial Cable C° de New-York.

Cette compagnie a été fondée par Messrs. John William Mackay et Gordon Bennett. Mr. Gordon Bennett est habitué à ce que chaque auteur d'un livre sur l'Amérique lui rende un hommage mérité. Je tiens, moi aussi, à me conformer à ce rite, car, avant mon départ de Paris et pendant mon séjour aux Etats-Unis, il n'a rien négligé pour me guider dans l'œuvre que j'abordais.

Quant à Mr. Clarence Mackay, le fils et mainte-

nant le successeur du célèbre fondateur des câbles américains, il a transformé le club qui domine ses bureaux en une sorte de cité hospitalière, où sont reçus avec un faste royal, à l'heure du déjeuner, ceux qui ont la bonne fortune d'être de ses amis. Ces privilégiés peuvent se retrouver aussi à son hôtel de Madison Avenue où se rencontrent tout ce que New-York renferme d'hommes intéressants et de femmes remarquables. Mais par-dessus toutes les autres plane la maîtresse de maison elle-même. Peu de femmes du monde en France possèdent autant d'érudition que Mrs. Clarence Mackay, et j'avoue avec humilité qu'elle m'a démontré plus d'une fois l'insuffisance de mes relations personnelles avec Pascal et Montaigne.

Les Clubs ne constituent d'ailleurs pas, on le pense, le principal intérêt de la Cité de New-York. Ils n'en sont pour ainsi dire qu'un des accessoires, et le moteur central de la grande machine, c'est le Stock Exchange, *Wall Street*, la Bourse.

V

LE « STOCK EXCHANGE » (WALL STREET)

La Bourse est un terme qui n'a pas besoin d'être expliqué à des lecteurs français, « Stock Exchange » en est la traduction anglaise. Quant à *Wall Street* qui est le vocable sous lequel on désigne le plus fréquemment la Bourse new-yorkaise, c'est simplement le nom de la rue qui y mène. On dit *Wall Street* comme on dirait à Paris place Vivienne.

Beaucoup de gens sont convaincus que la Bourse n'est pas autre chose qu'une maison de jeu où les agents de change jouent le rôle de croupiers, et où les cartes sont remplacées par de grandes feuilles de papier luxueusement imprimées, qu'on appelle tantôt des actions, tantôt des obligations. Ce préjugé est corroboré un peu partout par la pauvreté des formules littéraires, qui emploient les mêmes mots pour exprimer des choses aussi différentes que la chance au baccara et l'intelligence des événements qui pèsent sur les destinées d'une valeur. Ou encore une série de coups malheureux à l'écarté et l'entêtement à ne pas voir la répercus-

sion possible des événements politiques, sociaux ou économiques sur les cours du marché.

On dit d'un homme : il a perdu sa fortune au jeu ou à la Bourse — de telle sorte que l'assimilation entre la Bourse et le tripot naît d'elle-même sous l'influence des mots. Chez nous, en France, les passions politiques et la basse envie d'une classe nouvellement créée se sont faites les complices de la littérature. Un certain nombre d'écrivains, qui ne passent pourtant pas pour mépriser l'argent, ont essayé d'en gagner en calomniant tous ceux qui en possèdent. Ils ont fait subir au langage une déformation telle que, pour beaucoup d'âmes naïves et malveillantes, le mot financier et le mot malfaiteur sont devenus synonymes.

On peut penser que cet accès de folie ne durera pas et que sa disparition restituera aux mots leur sens normal. En attendant, c'est un devoir pour tous les gens raisonnables de combattre ce préjugé stupide et de rappeler aux égarés, volontaires ou non, que non seulement la Bourse n'est pas une maison de jeu, mais qu'elle est le moteur central et l'âme même de toutes les transactions humaines, le régulateur naturel de tous les rapports économiques des hommes entre eux.

A New-York, la Bourse ne se présente pas avec un grand apparat extérieur. La rue est petite, la place restreinte et le bâtiment lui-même, encore inachevé, sera superbe, mais de dimensions moyennes. Il se dresse en face de la maison de

J. Pierpont Morgan, dont il semble être l'annexe, et bien des fois pendant mon séjour à New-York j'ai contemplé, par les froides matinées d'hiver, ces grands murs de marbre, blancs comme la neige qui tapissait les rues et j'ai suivi, de la fenêtre de mon bureau, les pâles rayons du soleil d'hiver accrochés à toutes ces blancheurs.

Le palais de la Bourse de New-York ne recouvre que 1,700 mètres carrés, mais il les recouvre neuf fois, car il a neuf étages qui sont reliés ensemble au moyen de ces combinaisons ingénieuses et pratiques que les Américains savent si bien adapter à leurs besoins. On trouvera peut-être quelque intérêt à être initié au mécanisme des échanges qui se pratiquent là et aux mœurs du boursier américain.

A la Bourse de Paris, les opérations officielles sont entre les mains des agents de change qui représentent une corporation formée de soixante-dix membres jouissant d'un véritable monopole reconnu par l'article 76 du Code de commerce. Les agents de change français se réunissent à la Bourse de midi à trois heures, et s'occupent en personne des opérations sans pouvoir se faire remplacer en cas d'absence par des commis ni même des fondés de pouvoirs. Le capital de chacune de leurs charges varie entre 2 millions et 2 millions et demi. Mais, en France, toutes les valeurs ne sont pas inscrites à la cote officielle et à côté des agents de change pour les négociations qu'ils dédaignent, il y a « la coulisse ». La coulisse comprend environ

350 maisons représentant un capital évalué à 100 millions; elle est divisée elle-même en trois compartiments : 1° la coulisse des rentes françaises; 2° la coulisse des valeurs; 3° la coulisse du comptant. Toute maison de coulisse peut être inscrite dans les trois compartiments. Tandis que les agents de change suivent les règles établies par leur chambre syndicale, les coulissiers sont eux aussi, en grande partie, syndiqués et obéissent aux règlements qui ont été rédigés par leurs comités syndicaux.

On appelle coulissiers « inscrits à la feuille » les coulissiers syndiqués, et coulissiers « hors feuilles » les coulissiers non syndiqués. Comme bien d'autres institutions, la coulisse a dû son existence officielle aux nécessités budgétaires de l'Etat, porté à reconnaître tout ce qui lui rapporte de l'argent. Quand il s'est agi d'établir un impôt sur les opérations de bourse, la loi a dû se préoccuper de l'existence de ceux qui les pratiquaient. Et c'est ainsi que la loi du 28 avril 1893 a reconnu aux coulisses le droit de traiter les valeurs non inscrites à la cote officielle. Les chefs des maisons de coulisse ne donnent pas de leur personne comme les agents de change; leurs opérations sont traitées par des « teneurs de carnets » qui se groupent auprès de la corbeille des agents de change pour les opérations sur la rente française, et sous le péristyle pour les opérations sur les autres valeurs. Naturellement, les agents de change se sont réservé les plus importantes valeurs, presque tous les fonds d'Etat et

presque toutes les actions susceptibles d'être inscrites à la cote officielle.

La coulisse a de nombreuses petites valeurs au comptant; mais à terme, elle est réduite actuellement aux mines d'or sud-africaines, à quelques valeurs de cuivre, aux lots turcs et à un ou deux fonds d'Etat non admis au Parquet.

Les agents de change, officiers ministériels, liés par de nombreuses dispositions des lois et décrets qui ont établi leur monopole, astreints à suivre les règlements de leur chambre syndicale composée d'un syndic et de ses adjoints élus chaque année, solidaires les uns des autres, sauf le cas de force majeure, offrent au public des garanties de premier ordre. Mais on peut reprocher aux lois et règlements qu'ils observent d'avoir été votés et édictés avant que la Bourse ait pris le développement et l'essor dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Ces lois et règlements, par leur vétusté et leur étroitesse, ont réduit l'agent de change au rôle de simple officier ministériel. En outre, la corporation est trop restreinte pour les nécessités du marché et comme elle est liée par la solidarité financière, elle constitue une caste dont tous les membres sont orientés dans le même sens, de telle sorte que les intérêts du public peuvent se trouver sacrifiés, non aux intérêts personnels des agents de change, mais à ceux de la corporation, tandis que l'habitude de porter toujours du même côté l'effort des soixante-dix charges provoque des mouvements très brusques et amène des crises purement boursières, mais pé-

riodiques et néfastes aux intérêts du petit capitaliste.

Le recrutement des agents de change ne corrige pas ces défauts. Les textes veulent bien que le titulaire nouveau ait été employé quatre ans dans une charge, mais il est convenu entre agents que le démissionnaire désigne toujours son successeur. Ce mode de recrutement amène parmi les agents de change beaucoup d'hommes incompétents au point de vue des affaires, ce qui pourrait, à un moment donné, constituer un véritable danger public, car la camaraderie ne saurait, sans inconvénients, se substituer à l'intelligence. Tous ces défauts ne sont guère dans la corporation des agents de change que la reproduction de vices analogues qu'il serait facile de relever dans presque toutes les branches de notre activité nationale, et qui ne sont eux-mêmes que les résultats forcés du monopole, de la protection, du privilège, et de toutes ces bandelettes qui compriment et atrophient les nations vieillies.

Quant au coulissier, comme il faut qu'il se nourrisse des miettes du parquet, il est nécessaire qu'il s'agite, se démène et fasse preuve d'intelligence pour vivre. L'inertie le condamnerait à une mort fatale et rapide. Lorsqu'un agent de change est insuffisant, il a 69 camarades qui dissimulent son insuffisance et l'aident à surnager, tandis que si un coulissier est insuffisant, il a 349 rivaux qui exploitent cette insuffisance et se hâtent de l'envoyer au fond de l'eau. Donc, dans la première corporation, tout semble organisé pour une sélec-

tion à rebours qui aurait pour but la survivance des moins aptes, tandis que, dans la seconde corporation, tout est organisé d'après les règles de la sélection naturelle qui a pour effet la survivance des êtres supérieurs.

Cependant les coulissiers ne sont pas à l'abri des défauts de leurs propres qualités et on peut leur reprocher de ne pas assez se contrôler les uns les autres. En outre, dans la coulisse, on peut déplorer que certaines maisons prépondérantes abusent de leur situation pour tyranniser les maisons de second ordre et même pour les exploiter dans les moments difficiles.

En somme, la corporation des agents de change français est organisée de façon à inspirer au public une confiance illimitée à cause des garanties qu'elle lui offre au point de vue matériel. Elle est organisée aussi de façon à ne pas mériter la confiance qu'elle inspire à cause du peu de garantie qu'elle offre au point de vue intellectuel. Pour la coulisse, c'est tout le contraire. Elle n'inspire confiance que dans la mesure d'une garantie matérielle très limitée, et elle la mérite par les qualités d'activité et d'intelligence qui résultent de sa propre constitution.

Les règlements trop étroits ont des répercussions désastreuses non seulement sur les hommes, mais encore sur les affaires. En entravant l'esprit d'initiative, ils laissent le champ libre aux personnages peu scrupuleux qui commencent dans des bureaux

admirables pour finir dans des maisons centrales. Voilà pour les hommes.

Pour les valeurs, c'est la même chose. Leur réglementation excessive, les exigences du fisc éloignent de notre marché les valeurs étrangères, sérieuses et rémunératrices qui ne veulent pas se plier à la tyrannie officielle, et laissent passer les valeurs douteuses ou illusoires dont les émetteurs sont d'avance résolus à payer toutes les taxes qu'on voudra, puisque leur papier ne représente généralement pas grand'chose, mais leur rapporte de l'argent.

Un exemple caractéristique de ce que peut la réglementation à outrance est l'invention du fameux *Répertoire*. Le Répertoire est un registre qui a été constitué au moment où la loi française sur les opérations de bourse a été votée. Ce registre est destiné à contenir les noms de tous les clients des agents de change et l'énoncé des opérations qu'ils font à la Bourse, afin que le fisc puisse s'assurer *de visu* qu'il n'est lésé en rien dans la perception de ses taxes. Qu'est-il résulté de ce système? Une chose bien simple. Les principaux financiers de France se sont refusé à voir leur situation quotidienne en quelque sorte contrôlée par les agents du fisc, et ils ont renoncé à acheter et à vendre des valeurs sur le marché de Paris. Ils font la plus grosse partie de leurs affaires à Londres ou à Francfort.

Traversons maintenant l'Océan et nous allons découvrir un nouveau monde des affaires financières, basé sur ces principes rationnels et méthodiques que nous retrouverons plus tard indifférem-

ment dans le monde des sports, dans le monde du théâtre, même dans le monde de la religion.

Pour acheter et pour vendre des valeurs à la Bourse de Wall Street, il faut être membre du Stock Exchange. Les membres du Stock Exchange sont au nombre de 1100. Ce nombre est fixe. Chacune de ces 1100 charges représente, à l'heure actuelle, 80,000 dollars, soit 400,000 francs, c'est-à-dire 440 millions pour la totalité des 1100 charges. Il n'y a pas là un monopole de droit car aucune loi ne confère de privilège aux membres du Stock Exchange, mais une sorte de monopole de fait exercé par une corporation, dont les membres préviennent toute concurrence, puisqu'ils ne négocient qu'entre eux.

Le nombre des agents et leur indépendance réelle suppriment, on le conçoit, la plupart des inconvénients et des abus auxquels est vouée la Bourse de Paris. Pour devenir membre du Stock Exchange, il faut attendre qu'une des onze cents charges devienne vacante. Ceux qui les possèdent sont à la fois des agents de change, des coulissiers et des banquiers. Ils s'intitulent « bankers and brokers », banquiers et agents.

La phalange des onze cents membres du Stock Exchange peut paraître considérable, auprès de notre petit bataillon d'agents de change et de coulissiers. Mais on s'expliquera facilement ce développement du nombre des intermédiaires américains, si l'on compare les mœurs financières de l'Europe avec celles de l'Amérique.

« En France », dit Tocqueville (1), « nous sommes habitués à regarder comme un grand danger social l'inquiétude des esprits, le désir immodéré des richesses, l'amour extrême de l'indépendance. Ce sont précisément toutes choses qui garantissent aux républiques américaines un long et paisible avenir. Sans ces passions inquiètes, la population se concentrerait autour de certains lieux et éprouverait aussitôt, comme parmi nous, des besoins difficiles à satisfaire. Heureux pays que le Nouveau-Monde, où les vices de l'homme sont presque aussi utiles à la société que ses vertus ! »

Si l'on transporte ce principe dans le monde des affaires on ne s'étonnera plus qu'en Amérique la spéculation ait atteint un développement dont ce qui se passe sous nos yeux en Europe ne peut donner aucune idée.

Chez nous les opérations de Bourse n'affectent pas la masse, et il faut des circonstances peu communes pour que le grand public s'intéresse aux destinées d'une valeur. Les seules grandes affaires qui aient pénétré récemment dans les couches profondes de notre société sont « l'Union Générale » et le « Panama ». Mais pour « l'Union Générale » il y avait derrière un titre financier une somme énorme d'efforts politiques et religieux ; derrière les obligations et les actions de Panama, il y avait le nom magique d'un grand conducteur de foules, le souvenir d'une entreprise similaire gigan-

(1) Alexis de Tocqueville, *La Democratie en Amérique.*

tesque effectuée à Suez et en pleine prospérité. Et néanmoins, pour pénétrer jusque dans les réduits où se cache la petite épargne, il a presque fallu couper le bas de laine et fracturer les tiroirs des commodes par l'appât du bon marché et l'attrait de la loterie. Le succès même de ces deux opérations est la preuve de la défiance invétérée du grand public français pour les opérations de bourse.

En dépit des bulletins financiers trop souvent abaissés au rang de prospectus, lorsque chez nous les particuliers ont des économies à placer, ils vont demander des conseils à quelqu'une de ces grandes banques qui sont, pour le commerce de l'argent, ce que les grands magasins sont pour le commerce de la nouveauté, et presque toujours ils suivent, les yeux fermés, les avis qu'on leur donne. Quelques-uns se laissent prendre aux promesses des prospectus distribués. Les valeurs et les remèdes se trouvent également bien de la littérature fallacieuse des réclames, car tel d'entre nous qui se montre méfiant pour un achat sans importance, croit tout ce que lui débitent les charlatans acharnés après sa santé ou son épargne.

Dans son « Paris en Amérique » Edouard Laboulaye esquisse à ce sujet quelques lignes qui méritent d'être citées :

« A Paris, centre de l'intelligence, capitale de l'esprit, tout le monde sait que les affaires qui font courir le public sont toujours celles où il ne comprend rien. Qu'est-ce que peut donner une

affaire connue? Cinq, six pour cent tout au plus, tandis que l'inconnu promet quinze ou vingt pour cent. C'est là qu'est le secret du banquier. Ici on troque valeurs contre valeurs : c'est un misérable commerce. A Paris, on achète l'espérance. C'est la poésie du jeu, c'est le charme de la loterie. Perdre son argent, qu'importe à un Français? C'est de la prose. Dévorer en pensée la richesse, satisfaire en rêve passion, caprice, ambition, voilà l'idéal. On paie, il est vrai; mais peut-on payer trop cher l'illusion? »

Aux Etats-Unis, la plus grande partie de la population est initiée aux affaires de bourse, le public et les commerçants aussi bien que les professionnels. Il y a des moments où tout le monde paraît saisi de la fièvre des affaires, citadins, fermiers, domestiques, tout le monde s'intéresse aux spéculations, tout le monde guette les fluctuations des cours des compagnies de chemins de fer, des compagnies télégraphiques et autres entreprises. Tout le monde discute les probabilités de hausse ou de baisse, commente l'attitude des grands spéculateurs. Tout le monde vend ou achète des actions, et pas toujours avec prudence. Beaucoup de petites gens se ruinent. C'est à ce point que certains Etats ont essayé de supprimer le jeu par une sanction pénale. Cette maladie envahit jusqu'aux plus petites villes de province. Elle ravage surtout les quatre ou cinq premières villes de l'Est. Là, c'est sur les chemins de fer qu'on spécule. Dans le Far-West, c'est sur les mines. A San Francisco, les

bonnes d'enfants et les Chinois eux-mêmes jouent sur les valeurs minières. Les avis indiquant les variations des cours sont placardés aux portes des journaux et sur des poteaux dans les rues. On les change d'heure en heure. De même dans les districts argentifères et aurifères du Colorado et du New Mexico.

Bryce (1) raconte que dans une ville du Colorado où il passa une nuit, la propriétaire de son hôtel lui proposa de former à Londres une compagnie, pour exploiter une mine qu'elle avait achetée et lui offrit ce qu'on appelle une « option. » Il demanda combien il faudrait d'argent pour commencer l'exploitation et extraire le minerai. Moins de cent cinquante mille francs, répondit-elle. Dans le Colorado, les phosphates sont à la surface du sol.

— Et quel sera le capital de votre compagnie? demanda le voyageur.

— Cinq millions de dollars, répondit l'aubergiste.

Naturellement, dans des endroits pareils, la fièvre est des plus intenses, mais vous pouvez aller aux Etats-Unis, partout vous sentez des actions et des obligations dans l'air autour de vous. Les gens commencent à parler de spéculation en ouvrant les yeux, et en étendant la main vers le journal qui les attend déjà. Et c'est encore la spéculation qui fait le fond de la causerie nocturne, compagne du dernier cigare.

(1) American Commonwealth.

Or, toutes ces causeries, toutes ces pensées, tous ces rêves convergent de tous les coins de l'Amérique vers *Wall Street*, qui est le centre de New-York comme New-York est le centre des Etats-Unis. *Wall Street* qui contient la sous-trésorerie des Etats-Unis, le Stock Exchange, les bureaux des grands chemins de fer, ceux des financiers et des agents de change, représente une agglomération de capitaux et d'intelligence pour le moins comparable à celle de Londres.

Il y a longtemps qu'on a dit que le marché des valeurs de New-York était la chose la plus curieuse à voir après le Niagara et les Geysers. *Wall Street* ressemble aux Geysers. par la violence de ses explosions et par la rapide ascension et le non moins rapide affaissement de son activité. De même que la colonne étincelante des Geysers est cachée par des nuages de vapeurs, de même la hausse et la baisse des valeurs y sont accompagnées de rumeurs artificielles ou spontanées, écloses dans l'atmosphère d'excitation, de curiosité, de crédulité et de méfiance qui plane sur *Wall Street*. L'opinion y change d'un moment à l'autre, car l'espoir et la peur sont également irrationnelles, au milieu de ces hommes, perpétuellement balancés entre la superstition et le scepticisme, et que le calcul des probabilités porte à croire à leurs propres chimères et aux histoires qu'ils arrangent eux-mêmes.

Cette ardeur et cette passion de New-York laissent bien en arrière les marchés européens. L'effer-

vescence qui, à Paris et à Londres, se manifeste à de rares moments, dure des semaines à *Wall Street*, et même des mois avec quelques intermittences. Par suite, les opérations de *Wall Street* sont plus vastes, plus étudiées et mieux exécutées que celles des spéculateurs européens. On n'y guette pas seulement la répercussion des événements nationaux, des phénomènes économiques ou naturels sur la prospérité des chemins de fer et des autres grandes entreprises représentées par des actions, on y commente aussi les actes, les attitudes et jusqu'au caractère des grands spéculateurs. Et les incidents qui marquent la vie des financiers y sont suivis comme en Europe on suivait la fortune du prince de Battenberg, ou celle du général Boulanger.

Wall Street n'est, d'ailleurs, que le reflet du développement des Etats-Unis. Pendant la guerre civile, la création d'un papier monnaie de circulation, bien vite déprécié, produisit une grande spéculation sur l'or, et pendant plusieurs années les fluctuations de *Wall Street* furent suivies avec intérêt. Ces fluctuations, en indiquant la valeur des billets de banque faisaient connaître à tous le crédit de la nation et l'opinion du comité financier sur l'issue de la guerre. Le rétablissement de la paix amena une grande activité industrielle, la construction de nouveaux chemins de fer et l'ouverture générale de l'Ouest. Il en résulta que les yeux habitués à regarder du côté de *Wall Street* ne s'en détournèrent pas, car ces grandes entreprises accaparèrent de grandes fortunes, centralisèrent

d'immenses quantités de petits capitaux, et furent réellement très profitables au pays, surtout la construction du chemin de fer transcontinental.

Sans doute, un peu après, la construction des chemins de fer s'est ralentie, comme elle l'avait fait en Angleterre pendant la génération précédente, mais de temps en temps il s'est encore construit des lignes rivales, et les valeurs minières sont moins suivies depuis la grande baisse de l'argent. Néanmoins les cours des « United States Banks » sont moins stables que ceux de la rente française. Et les époques de dépression commerciale ont beau être tranquilles, la raréfaction des transactions ne diminue pas l'intérêt que prend le public aux valeurs. Celles qui représentent le commerce et l'industrie couvrent tout l'horizon des Etats-Unis. Elles forment la préoccupation principale du pays. On peut même y joindre l'agriculture qui elle aussi a été commercialisée. Comme en France, il y a des usines en actions. Il y a des magasins en actions. Il y a aussi des domaines en actions. Et plus le capital susceptible de circuler au Stock-Exchange est grand, plus il est facile aux petits capitalistes de prendre part aux spéculations de toutes sortes, plus générale est la diffusion des informations, trop souvent inexactes, relatives à la situation de toutes ces entreprises et à leur avenir. Plus fréquents et plus séduisants sont les exemples de grandes fortunes produites par une opération intelligente ou au moins heureuse ; plus impressionnables deviennent les imaginations; plus l'attention se porte sur

les opérations de bourse, dont l'intérêt tend à gagner toutes les classes de la société.

Or, en admettant même que les circonstances qui ont donné à *Wall Street* son importance ne se reproduisent pas, qu'il n'y ait plus jamais une stimulation semblable à celle qui fut amenée par la guerre de Sécession, qu'on ne voit plus les grands mouvements financiers de la période qui suivit la guerre, il est certain que l'activité de *Wall Street* survivra aux causes qui l'ont enfantée. On a observé bien souvent que les habitudes créées par des besoins transitoires ne disparaissent pas toujours avec ces besoins, mais peuvent devenir un élément permanent et héréditaire dans la vie d'un peuple.

Il y a lieu de se demander si ce mouvement gigantesque de *Wall Street* est utile ou nuisible. Au point de vue politique, les Américains ne pensent pas qu'il soit nuisible. Il ne se fait aux Etats-Unis pour ainsi dire aucune spéculation sur les valeurs étrangères, et l'on ne saurait faire assez ressortir le caractère nettement national de leurs marchés. Les occasions que trouve l'argent de s'employer aux Etats-Unis sont tellement fréquentes que les Américains ne sont pas tentés par les placements à l'extérieur. Je ne parle pas seulement de leurs mines, de leurs métaux, de leur charbon, de leurs pétroles, qui donnent lieu par des entreprises connues à des opérations considérables. Mais ce qu'on peut appeler leur industrie de transformation, leurs sociétés électriques, leurs travaux, leur système de captation et de distribution

de force motrice, leurs machines, leurs produits fabriqués, soieries, chausssures tout cela leur permet de drainer l'argent dans le reste du monde, et d'en exporter rarement eux-mêmes sur le marché des valeurs.

Les Etats-Unis sont si peu engagés dans les complications continentales que leurs capitalistes sont presque complètement soustraits à l'action politique d'un pouvoir européen quelconque. Et jamais on ne verra chez eux les porteurs de valeurs étrangères influer sur la politique étrangère. La bourse et la politique habitent chacune un compartiment absolument étanche, tandis que chez nous elles ont des infiltrations réciproques qui leur nuisent à toutes deux. En ce qui concerne la politique intérieure, la discussion des pouvoirs entre le congrès et la législature d'Etat est toute à l'avantage de l'indépendance des entreprises industrielles. Il n'y a guère que les valeurs des chemins de fer concessionnaires de terrains qui pourraient être impressionnées par la perspective de l'intervention législative. C'est le seul point de contact entre les spéculateurs et les politiciens.

Ce n'est pas à dire cependant que dans ces dernières années la bourse de New-York n'ait jamais causé d'orages financiers sur les marchés petits et grands. Et comment pourrait-il en être autrement, lorsqu'un peuple tout entier semble avoir la spéculation dans le sang, et lorsque des générations trouvent dans leur berceau cette habitude de

courir des risques que leurs devanciers y ont déposée et qui est devenue une seconde nature?

En Amérique, on spécule sur des objets qui, dans le Vieux Monde, sont rarement matière à transactions de bourse. On spécule sur les élections. On spécule sur des produits qui n'existent pas encore, sur le coton, le froment, le maïs, le lard, sur des denrées à naître et à livrer à terme. Chaque année, sur le marché du coton, on vend au moins cinq fois la valeur du coton à récolter dans l'année, et l'on a constaté qu'en 1887 les gens qui spéculaient sur le pétrole ont vendu cinquante fois la valeur de la production de l'année.

Dans l'Est, où la valeur de la terre peut être considérée comme stable, on spécule encore sur les maisons et sur les terres ; on vend et on achète sans avoir la moindre intention de livrer ou de prendre possession. Au bout de quelques heures ou de quelques jours, les haussiers et les baissiers se paient réciproquement d'après la valeur conventionnelle acquise ou perdue par les objets de leur trafic, et ils recommencent.

On peut s'en fier, d'ailleurs, à l'ingéniosité des agents pour flatter ce goût national et inventer des combinaisons qui permettent au plus petit capitaliste de le satisfaire. La plupart de ces combinaisons existent déjà dans notre Vieux Monde ; mais encore peu d'hommes, dans ce Vieux Monde, ont appris la manière de s'en servir. L'Américain, d'une adaptation beaucoup plus rapide, les a tout de suite comprises et pratiquées. Elles cadrent avec

cette haute tension nerveuse dont il est fier et dont il tire, d'ailleurs, un si merveilleux parti.

Si tout le monde spécule, tout le monde est exposé aux inconvénients de la spéculation, et *Wall Street* donne parfois naissance à de vrais cyclones qui ravagent les marchés financiers de l'Amérique, petits ou grands, et créent parfois aussi de violentes perturbations jusqu'en Europe. Ces cyclones naissent dans des circonstances très diverses. La plus fréquente est ce qu'on appelle un *corner*.

Je suppose que vous ayez cent moutons. Vous les vendez, et quand le moment de les livrer est arrivé, vous les conduisez dans l'étable de l'acheteur. Tout cela est très régulier. Mais si n'ayant que cent moutons vous en avez vendu cent cinquante, quand le moment de la livraison arrive, il faut bien que vous achetiez vous-même les cinquante qui vous manquent, et si vous ne les trouvez pas autour de vous, il faut bien que vous vous arrangiez avec votre acheteur qui devient maître de la spéculation, et peut vous forcer à les lui racheter, à lui-même, au prix fixé par sa seule fantaisie et sa seule cupidité. Il résulte de cette opération un véritable étranglement. Cela s'appelle un « corner ». Remplacez maintenant les moutons, dont le marché est à peu près illimité, par des titres d'une entreprise quelconque, dont le nombre est fixé d'avance, et vous comprendrez tout de suite combien il est facile de faire un *corner*, c'est-à-dire d'étrangler les gens qui ont vendu plus de titres qu'ils n'en possédaient, et qui, pour effectuer la livraison de ces titres, sont

obligés d'aller les demander à ceux-là mêmes à qui ils les ont vendus.

En dehors de ces étranglements qui désorganisent toute une cité, et sans aller jusqu'au krach, il y a des entreprises de bourse, d'ailleurs parfaitement légales, qui rappellent de fort près des actes de piraterie et d'envahissement ; celle, par exemple, qui consiste à faire main basse, à prix d'argent, sur la majorité des actions d'une société et à profiter d'une assemblée générale pour en changer la direction et en modifier à la fois le personnel et le caractère. Avec de pareilles mœurs, la société financière n'offre plus aucune espèce de stabilité. Et ceux qui dirigent une compagnie par actions doivent toujours s'attendre à trouver, assis dans leur fauteuil, à leur bureau, des inconnus représentant une coalition fortuite et passagère, soit d'actionnaires mécontents, soit de spéculateurs audacieux.

L'histoire financière de ces dernières années nous a offert de nombreux exemples de ces accidents aux Etats-Unis. De semblables bouleversements ont rendu les fortunes précaires, les hommes d'affaires craintifs, les banquiers nerveux et l'Europe capitaliste défiante. Les remèdes ne sont pas faciles à trouver, car la Bourse sera toujours un lieu d'élection pour les joueurs adroits. Mais, néanmoins, un courant assez intense s'est créé à *Wall Street* parmi les financiers sérieux, afin d'assurer une certaine sécurité, non pas aux joueurs, mais aux petits financiers. Personne n'est en état de garantir le public contre des événements imprévus tels que les guerres ou les révolu-

tions, ou même contre les infortunes d'une entreprise industrielle; mais il est possible de protéger le capitaliste contre le vol organisé, contre les entreprises déloyales, contre le mensonge. La déloyauté et le mensonge sont les facteurs habituels des paniques artificielles qui amènent tant de ruines. En Amérique pas plus qu'en Europe on n'est en état de prévenir ce qu'on appelle la distribution de dividendes fictifs. L'an dernier, au mois de mai, les actions de « l'International Power Company » montèrent jusqu'à 995 dollars. Soudain, les cours s'effondrèrent et, en une bourse, la valeur perdit près de deux mille francs. Le président de la Compagnie affirma que les actions étaient bonnes, et annonça qu'il en avait acheté lui-même pour 75 millions de francs à quatre mille francs l'une. Une enquête fut ordonnée, elle démontra que « l'International Power Company » n'était en état de donner qu'un dividende annuel de 3,73 %, et que sa direction en avait annoncé un de 10 % (1). Trois maisons du Stock Exchange furent ruinées. Une banque de New-York, et d'autres banques dans le Connecticut, subirent des pertes considérables.

L'affaire de la *Northern Pacific C°*, que tous ceux qui s'occupent de questions financières ont encore présente à la mémoire, amena une intervention inattendue de la justice. Les personnes qui s'étaient engagées à vendre des actions de la « Northern Pacific », mais qui ne pouvaient pas les livrer parce que

(1) The World's Work.

le *corner* avait fait le vide devant elles, assignèrent celles qui s'étaient engagées à l'achat de ces actions. Cette assignation reposait sur le raisonnement suivant : « Vous avez acheté les titres parce que vous saviez que le vendeur ne pouvait pas les livrer. La loi n'autorise pas un homme à passer un contrat lorsqu'il sait que l'autre contractant ne peut pas tenir l'engagement qu'entraîne ce contrat. Vous ne pouvez donc pas exiger la livraison des actions que vous avez achetées à quelqu'un que vous saviez ne pas pouvoir vous les livrer. » Cette assignation suffit pour rétablir l'équilibre, et le lendemain les actions étaient ramenées à leur prix normal. Mais l'orage avait causé des ruines, et l'on a évalué les pertes à plus de 300 millions de francs.

Cette affaire de la « Northern Pacific » permit à M. Pierpont Morgan de se révéler une fois de plus. Il fonda une société appelée la « Northern Securities Company », au capital de 400 millions de dollars, soit 2 milliards de francs. Il a, lui-même, dans une déposition, expliqué le mobile de son acte, en disant : « Je voulais savoir, une fois pour toutes, si lorsque je quitte mon bureau de New-York, je ne suis pas exposé, en revenant le lendemain ou huit jours plus tard, à trouver une autre personne ou une autre société propriétaire d'une affaire où je suis intéressé. Voilà pourquoi j'ai fondé la « Northern Securities Company ». J'ai pensé que, si nous placions nos actions entre les mains d'une compagnie, assise sur un capital de deux milliards de francs, personne ne pourrait acheter la direction

de cette entreprise et que nos actions seraient solides autant qu'il peut exister quelque chose de solide ici-bas. »

Un autre orage célèbre de ces dernières années est celui qui fondit sur les Compagnies de Louisville et de Nashville. Dans ce mouvement figura un des personnages les plus marquants de *Wall Street*, un des financiers américains les plus remarquables et les plus audacieux, M. John W. Gates. Dans cette affaire, les directeurs du Stock Exchange intervinrent et dirent à M. Gates, qui avait d'ailleurs agi très légalement, que s'il accaparait ces valeurs, ils prendraient une mesure arbitraire, et autoriseraient l'émission d'un gros chiffre d'actions nouvelles. Les lois de finances ne permettent pas d'émettre des actions à volonté. Elles ont été construites pour protéger le public contre une spéculation effrénée. Supposons, en effet, qu'une société dont les actions sont en hausse, puisse en doubler ou en tripler le nombre. Le plus novice en matière de finances comprendra que cette société se trouverait exactement dans la situation d'un particulier qui aurait le droit de fabriquer des billets de banque. Or, voilà que pour protéger le public contre la spéculation, il se trouve que le meilleur moyen est précisément d'abroger ou de méconnaître ces lois protectrices! Il est bien évident, en effet, que si la spéculation achète tous les titres d'une société, elle peut tordre le cou à cette société et que cette société n'a pas d'autre moyen de se défendre que d'émettre des titres nouveaux au fur et à mesure

qu'on veut la tuer. Mais ce moyen constitue une opération des plus graves; à première vue il paraît même inconcevable qu'on ait dû l'envisager. Saluons donc au passage une des innombrables preuves de l'infirmité humaine et de la relativité des choses!

Nous avons vu tout à l'heure les vendeurs invoquer contre les acheteurs un principe de droit tellement vieux qu'il semble dépaysé en face des maux modernes. Nous voyons maintenant un règlement, édicté contre la spéculation, détruit par les excès de cette spéculation elle-même. Cela nous prouve que les lois ne sont pas tout, mais que les mœurs sont aussi quelque chose. Or, les mœurs se traduisent quelquefois par des exemples, et ces exemples sont donnés par des hommes. C'est pourquoi peu à peu la bourse de New-York, comme le pays tout entier, éprouve le besoin de se laisser envahir et guider par quelque grande personnalité, ayant le droit de dire aux hommes ordinaires : il faut faire ceci, il ne faut pas faire cela, et puisant ce droit nécessaire dans la rencontre, très rare en un seul homme, de beaucoup de volonté, de beaucoup de fortune et de beaucoup d'honnêteté. C'est cette triple alliance d'un nouveau genre qui a mis en relief Pierpont Morgan et qui l'a forcé, plus d'une fois, à jouer à *Wall Street* un rôle d'arbitre public et de redresseur de torts.

J'ai parlé tout à l'heure d'un des financiers les plus audacieux et les plus marquants des bourses américaines, John W. Gates. Je l'avais connu dans

une autre fonction; il fut même le premier Américain que j'eus l'occasion de rencontrer avant mon voyage. Il était alors président du premier trust qui s'était formé sur les affaires d'acier, et il vint en Europe avec l'intention de faire entrer dans son trust toutes les aciéries de la terre. De cette façon eût été réalisé, bien avant que l'idée même en ait été indiquée, ce qu'on appelle aujourd'hui un trust mondial. John W. Gates vint donc à Londres où il convoqua les principaux métallurgistes européens, et ce fut dans ces circonstances que j'entrai en rapport avec lui. C'était un colosse au physique comme au moral. Sur ses lèvres les affaires les plus compliquées devenaient claires comme de l'eau de source et, dans ses doigts, les « Magnums » de champagne prenaient des dimensions de dés à coudre, se succédant dans son vaste estomac sans apporter le moindre trouble à ses facultés. Et quelle verve intarissable! Au dessert du premier repas que nous fîmes ensemble à l'Hôtel Cecil de Londres, il nous raconta l'histoire de son trust. Le Sénat américain s'était ému de cet essai primitif d'institution qui devait, par la suite, acquérir de si colossales dimensions. Il avait nommé une commission pour examiner le trust de Gates. Dans les usines du trust cette commission avait vu fonctionner un laminoir qui débitait à lui seul des centaines de mille kilos de fils d'acier par jour, et le président de la commission, interrogeant Gates sur cet outil merveilleux lui dit : « Vous devez avoir un contremaître bien remarquable pour

diriger une pareille machine. — Très remarquable, répondit Gates, aussi je le paie vingt-quatre mille dollars par an. — Mais c'est plus que ne gagne le président de la Cour suprême! reprit le sénateur un peu scandalisé. — Parfaitement, répondit Gates, mais si je perdais mon contremaître, je ne trouverais personne pour le remplacer, tandis que vous avez en ce moment plus de trente candidats qui, depuis la mort récente du président de la Cour suprême, briguent ses fonctions et les méritent presque tous! »

Pour en finir avec Wall Street, il faut faire remarquer que, de plus en plus, les directeurs du Stock Exchange y conquièrent une autorité qui leur permet de dire à un de leurs onze cents collègues : « Il faut faire ceci ou quitter *Wall Street.* » Et peu à peu s'établissent, dans ce tumultueux cœur financier de l'Amérique, des habitudes de calme et de devoir suffisantes pour que le public ait conscience que toutes les garanties lui sont offertes, et que s'il y perd de l'argent, il ne devra accuser que sa légèreté ou l'insuffisance de ses renseignements.

Maintenant, il nous reste à étudier une des formes les plus modernes, les plus savantes et les plus grandioses sous lesquelles se manifeste l'esprit d'initiative de l'Amérique : le *trust*, — le trust qui se relie étroitement à *Wall Street* par des liens que je n'ai pas besoin d'expliquer.

VI

LES TRUSTS. — L'ÉVOLUTION DES METHODES FINANCIÈRES AUX ÉTATS-UNIS

Le trust est, on le sait, une entente entre les producteurs d'une matière quelconque, dans le but d'en maintenir ou d'en élever les prix, soit en la raréfiant, soit en mettant la production en rapport exact avec la consommation. Les opérations de ce genre sont aussi vieilles que le travail, peut-on dire. Elles se sont exercées à travers l'histoire, principalement sur les denrées alimentaires. On leur a donné le nom d'accaparements. On les a combattues, on les a même défendues. La Convention est allée jusqu'à les punir de mort. Et le Code pénal les a interdites par les articles 419 et 420.

Tout cet arsenal législatif a répondu aux nécessités d'époques qui ne connaissaient ni les facilités modernes des communications, ni les moyens puissants mis par la science au service de l'agriculture. Aujourd'hui, il subsiste mais il est démodé, et après avoir été une précaution, il est devenu une entrave. C'est ainsi que les ceintures de murailles, après

avoir protégé les bourgeois contre les incursions des Barbares, les auraient condamnés à l'étouffement, lorsque les Barbares furent devenus des agriculteurs paisibles. Les articles 419 et 420 ne constituent plus qu'un des nombreux obstacles opposés dans notre pays à l'esprit d'initiative et d'association, et d'ailleurs, l'accaparement qu'ils sont censés devoir réprimer se réprime par lui-même. Des exemples récents et célèbres ont prouvé qu'il tourne invariablement au détriment de ceux qui le tentent.

En France, en ce moment, il n'est pas difficile de découvrir un besoin, une tendance au groupement, à l'entente, au trust. C'est en vertu d'un trust inconscient que le notaire parisien que vous allez consulter vous refuse son ministère si vous êtes déjà le client d'un de ses confrères. C'est en vertu d'un trust naissant que les épiciers, ou les bouchers, ou les fleuristes, vous avertissent, au moyen de placards disposés dans leurs vitrines, que, pour obéir à une décision prise par leur corporation, ils fermeront tous les dimanches, à telle heure. C'est en vertu d'un trust déjà avancé que les producteurs d'aciers français ont établi une sorte d'organe central qu'ils ont appelé le *Comptoir* de tel ou tel acier transformé — auquel ils sont censés avoir vendu toute leur production, et qui a pour but d'unifier les prix et de proscrire les concurrences ruineuses. C'est en vertu d'un trust réel que nos grandes compagnies de chemins de fer se présentent devant l'Etat et devant le public sous

la forme d'une association dont les décisions les engagent toutes.

Les Américains sont arrivés très vite à comprendre les avantages et la nécessité de l'union entre gens accomplissant des fonctions similaires, entre domestiques, entre ouvriers, entre employés, entre professeurs, entre négociants, entre industriels. Et ils ont appelé « trust » leur première tentative d'organisation, d'enrégimentation.

Leurs essais primitifs ont été informes, comme il arrive toujours. Je suppose, dans une ville de l'Union, les cordonniers au nombre de soixante décidés à faire un « trust ». Ils se réunissent. Ils élaborent et votent des statuts qu'ils s'engagent à observer. Ils fixent eux-mêmes les sanctions qui atteindront ceux d'entre eux qui manqueront à leur parole, et pour simplifier les choses, ils remettent tous d'avance au président de leur « trust » des traites en blanc pour le montant des amendes qu'ils pourraient encourir; de sorte que celui d'entre eux qui aura négligé les obligations du « trust » recevra en quelque sorte automatiquement sa punition. Et le « trust » fonctionne dans les conditions reconnues avantageuses pour ses membres. La concurrence est supprimée. Tout va très bien.

Tout va très bien, à condition qu'il ne surgisse pas d'autres cordonniers qui entament la lutte avec le syndicat primitif, le troublent dans sa possession et lui démolissent son ouvrage, en l'obligeant à des mesures de défense, à la guerre et au dé-

sordre que comporte la guerre. En outre, dans ce premier mécanisme, on voit bien l'intérêt des négociants et des industriels qui composent le trust; mais on ne voit pas l'intérêt du travailleur, de l'ouvrier. On ne voit surtout pas l'intérêt du consommateur.

Le travailleur et le consommateur étaient obligés d'en passer par où voulaient les organisateurs du trust, ou d'attendre de la discorde et de la lutte une amélioration de leur sort. Il fallait donc perfectionner l'outil. Il fallait trouver un système où le membre du trust fût attaché au trust, non plus par la crainte des amendes, mais par un intérêt permanent, un système où les intérêts de l'ouvrier fussent également sauvegardés, et enfin, où les intérêts du consommateur lui-même fussent respectés.

Il le fallait d'autant plus que, dans un très grand nombre d'Etats américains, le public avait pris parti contre les trusts, et les parlements locaux avaient voté des mesures législatives assez semblables à nos fameux articles 419 et 420 du Code pénal. D'ailleurs, les Américains sont trop pratiques pour aimer la lutte en elle-même, et les trusts primitifs multipliaient les champs de bataille.

Exemple : un trust s'est créé qui s'appelle le « Beef Trust » entre les producteurs de bœuf. Le premier résultat du beef trust a été une hausse excessive de la viande provoquée par les *Stockyards* de Chicago. Les bouchers de New-York prirent mal la chose et résolurent de fermer boutique. Un

matin, les ménagères trouvèrent les boucheries closes et sur les devantures, cette pancarte : « N'achetez plus que des œufs. Cela vous coûtera moins cher que notre bœuf. » Le lendemain, la maison Armour, de Chicago, télégraphiait à ses représentants de rafler tous les œufs qu'ils pourraient trouver. Elle en achetait cinquante millions. Les œufs devinrent plus cher que la viande et les bouchers de New-York se résignèrent à rouvrir leurs boutiques. Seulement, ces plaisanteries-là ne sont pas destinées à durer longtemps; c'est pourquoi l'on a trouvé autre chose : une sorte de désarticulation du trust qu'on appelle une « consolidation ». Pour bien faire comprendre ce qu'on appelle une consolidátion le meilleur procédé sera, je crois, de prendre un exemple.

Voici dans une circonscription, un territoire, un Etat, cinquante fabricants de bonneterie. Chacun d'eux a des voyageurs, des employés, des frais généraux. Les uns ont des machines perfectionnées qui pourraient produire davantage. D'autres, moins heureux, ont un vieil outillage dont le travail est moins rémunérateur. Tous se font concurrence et, à cause des sacrifices exigés par la concurrence, à cause des défectuosités des outillages, la bonneterie du territoire en question est dans une situation précaire.

Un homme intelligent arrive et propose une « consolidation ». Chacun des cinquante bonnetiers apporte ses livres, chacune des cinquante bonneteries est évaluée. La valeur totale de l'industrie

est immédiatement représentée par un nombre déterminé d'actions, qui sont réparties entre les participants au prorata de la valeur particulière de leur établissement. Le travail continue dans des conditions plus rémunératrices parce que les bons outillages sont employés à la place des mauvais, parce que les frais généraux diminuent, parce que le nombre des voyageurs et des représentants se restreint, parce qu'il n'y a plus de bouches inutiles. Le poids mort est retranché et tout le monde est content.

Cette « consolidation » de fabricants traite de puissance à puissance avec les syndicats ouvriers, qui évoluent vers l'anonymat du travail comme les patrons ont évolué vers l'anonymat du capital. Et alors les directeurs de la « consolidation », au lieu de marcher dans les ténèbres comme les patrons isolés, voient ce qu'ils font et peuvent s'orienter vers ce rêve de tout économiste et de tout sociologue : la balance exacte entre la production et la consommation. Ils peuvent aussi supprimer les intermédiaires inutiles, parasitaires, réunir les éléments qui concourent à la confection du même produit, concentrer le travail au lieu de le diviser, suivant la formule du président de la « United States Steel Corporation », ce syndicat de l'acier qui représente à lui seul une « consolidation » de cinq milliards et demi de francs. « C'est l'intérêt de la United States Steel Corporation de posséder les actions de ces entreprises », me disait le président, « comme ce serait notre intérêt, à nous deux, si

nous possédions, vous un cheval et moi un chariot, de nous associer pour avoir tous les deux le cheval et le chariot. »

On va dire que c'est l'écrasement des petits !... Non, puisque les petits peuvent faire partie de la « consolidation ». Seulement ils ne peuvent pas créer de nouvelles industries, avec l'espoir de la détruire, parce qu'elle dispose de moyens trop puissants pour que la lutte soit égale.

A New-York, il y a une « consolidation » de pharmaciens. J'avais, au collège, un camarade qui est devenu pharmacien là-bas, et qui, ayant appris mon arrivée par les journaux américains, m'avait fait promettre de l'aller voir. J'y suis allé. Je l'ai trouvé muni d'une « consolidation » et pas content. « Ce n'est pas, m'a-t-il dit, que je gagnerai moins; on me paye en actions ma pharmacie plus qu'elle ne vaut, et elle me rapportera davantage, mais je ne serai plus patron, je ne serai plus mon maître, j'aurai un président, j'aurai un directeur général. »

— Alors, n'entrez pas dans la consolidation, résistez.

— Merci bien! Ils installeront demain en face de chez moi une pharmacie qui vendra tous mes remèdes à vil prix. Et je n'aurai plus un client. Je vois bien qu'il faut que je laisse ces diables d'Américains faire mon bonheur malgré moi.

A l'heure actuelle la valeur nominale des « consolidations » américaines, en ne tenant compte que

de celles qui ont un capital d'au moins un million de dollars, représente pour l'ensemble des Etats de l'Union un capital de vingt-deux milliards et demi de francs, décomposé en vingt milliards d'actions et deux milliards et demi d'obligations. La presque totalité de la Dette française !

En admettant, d'autre part, qu'une superposition de toutes les entreprises industrielles et commerciales françaises fût possible demain sous la forme américaine d'un « trust » unique et global, ou sous la forme chimérique d'un Etat collectiviste, il est hors de doute qu'une semblable organisation du capital national n'aboutirait pas, tant s'en faut, à mettre en mouvement des ressources représentant un chiffre aussi élevé. Et cette constatation, qui s'autorise de résultats vérifiés et par conséquent certains, est, on l'avouera, éminemment propre à provoquer les méditations de tous ceux que préoccupent à juste titre les intérêts de la production française, et les éventualités de tout genre que nous réserve l'avenir.

Pour bien comprendre les conditions économiques d'où les « trusts » tirent leur raison d'être, la première chose à faire est d'étudier le fonctionnement des capitaux en Amérique, les méthodes financières américaines, les banques américaines. Sans capital, en effet, et par conséquent sans banques, pas de « trust ».

Au début de la guerre de Sécession, en 1861, les Etats-Unis d'Amérique ne connaissaient que les

banques d'Etat et les banques privées. Les banques d'Etat étaient des institutions de crédit créées par la législature des Etats qui émettaient du papier monnaie pour les besoins de la circulation de chaque Etat. Toutes ces banques et tous ces papiers-monnaie offraient des dissemblances très préjudiciables à ces établissements et au public. Les banques d'Etat, n'étant pas conçues d'après un type uniforme, collaboraient difficilement entre elles ; leurs billets de banque, émis d'après des lois et des types différents, étaient de circulation difficile et quelquefois périlleuse. Nous avons connu quelques mois d'une situation analogue après la guerre de 1870, et tous ceux qui ont voyagé en Italie avant la restauration financière de ce pays peuvent se rendre compte des difficultés que rencontrait le public américain avant 1861 pour payer ou encaisser des sommes quelconques.

Survint la guerre de Sécession. Il fallait beaucoup d'argent pour payer les frais de la guerre. Les soldats de Grant coûtaient un dollar par jour et par homme. Les Etats-Unis du Nord, pour faire face à ces dépenses, émirent des bons du Trésor. Ces bons du Trésor n'ayant pas été absorbés par le public, le secrétaire d'Etat, M. Chase, eut l'idée géniale d'une combinaison qui devait à la fois ouvrir un marché à ces bons du Trésor et unifier les différents types de papier-monnaie de l'Union. Il proposa donc au Parlement fédéral, qui l'adopta, une loi instituant des banques dites nationales, autorisées à mettre en circulation des billets de

banque pour une somme égale au montant des bons du gouvernement, qui furent déposés au Trésor.

En outre, il fit frapper d'un impôt de 10 0/0 tous les billets émis par les banques d'Etat et qui étaient en circulation. Cet impôt constituait une prime pour le papier-monnaie des banques nationales, et les banques d'Etat furent rapidement conduites à se transformer en banques nationales. Par cette remarquable combinaison, les Etats-Unis eurent un billet de banque unique, et tous les Etats de l'Union eurent le bénéfice des mêmes méthodes financières. Le rapport du contrôleur de la circulation en date du 10 décembre 1901 constate qu'actuellement il existe aux Etats-Unis 4,291 banques nationales disposant de 4 milliards 750 millions de francs.

Le Français doit être frappé de la dispersion et de la complexité de ce système financier, surtout s'il le rapproche du système qui fonctionne sous ses yeux. En France, en Angleterre, en Allemagne, les banques disposent de moyens d'action plus puissants, de capitaux abondants et mobiles. Elles sont pourvues de méthodes rigoureuses, de directions rationnelles centralisées. Elles se ramifient en succursales et s'épanouissent en un système à la fois souple et résistant qui leur permet d'étreindre dans tous ses contours et de satisfaire dans tous ses besoins le monde si vaste et si complexe des affaires.

La banque est donc un des compartiments de l'activité humaine dans lequel la vieille Europe maintient son avance sur la jeune Amérique et peut

lui donner des leçons. Ces leçons, l'Amérique les cherche, et les Américains étudient en ce moment-ci nos mécanismes financiers, afin de transformer et de perfectionner les leurs. Car les banques nationales, qui réalisèrent un progrès considérable, ne sont plus, de l'autre côté de l'Atlantique, à la hauteur des besoins du commerce et de l'industrie dans leur marche rapide. On leur reproche d'abord le manque d'élasticité dans la circulation du papier-monnaie. Le billet de banque n'ayant pour contre-partie nécessaire et pour base d'émission que les fonds d'Etat, les banques d'émission ne peuvent s'assouplir au mouvement des affaires. Cette première difficulté a donné lieu à de nombreux projets de réforme dont aucun n'a encore abouti devant le Parlement.

Second grief : les banques nationales ne peuvent prêter aux particuliers ou aux sociétés plus de la dixième partie de leur capital réel. Il suit de là qu'une banque comme la « Chemical national bank », qui possède un capital de 1,500,000 francs et 30 millions de réserves ne peut prêter à un industriel ou à une société plus de 150,000 francs. Certaines banques nationales ont des capitaux plus élevés et des réserves considérables. Aucune d'elles n'atteint la moitié du capital du *Crédit Lyonnais*, de la *Société Générale* ou du *Comptoir National d'Escompte*. Le capital d'aucune d'elles ne dépasse 50 millions de francs, et les plus favorisées, comme la « National City bank », la « National Bank of Commerce », la « First National

Bank » ne peuvent faire des avances que jusqu'à concurrence de 5 millions de francs. Les banques ont une tendance irrésistible à enfreindre cette clause draconienne et le contrôleur des finances lui-même en a plusieurs fois, de son plein gré, demandé l'abrogation.

Enfin, il est interdit aux banques nationales de créer des succursales, même dans les nouvelles possessions américaines comme Cuba, Porto-Rico, les Philippines, alors que nos grandes banques européennes suivent pour ainsi dire pas à pas le drapeau national et ouvrent des comptoirs à presque toutes ses étapes.

Quand une loi est trop rigoureuse, l'esprit de ceux qui la subissent s'ingénie à la tourner, et si ce phénomène se remarque chez des gens aussi dociles, aussi habitués à vivre en troupeaux que les Européens, que doit-il produire dans des esprits aussi indépendants, aussi personnels et aussi industrieux que ceux des Américains? Les banques américaines ont donc trouvé le moyen de desceller leurs fers, sans quoi elles n'auraient jamais pu aider les municipalités à établir des services de traction et d'éclairage électrique d'une envergure encore inconnue chez nous, et coopérer à la puissante organisation manufacturière qui, par le perfectionnement incessant de son outillage, a fait baisser dans des proportions invraisemblables le prix des objets fabriqués.

Pour tourner la loi qui les aurait tuées et qu'elles

ne pouvaient violer ouvertement, certaines ont créé des « filiales », en apparence indépendantes les unes des autres, mais en réalité administrées par le même président. On a vu naître, sur certains points, des groupes de banques dont le même capitaliste possédait la majorité des actions et se faisait représenter dans chacune d'elles par des administrateurs qui n'étaient que ses commis. A New-York, à Boston, à Baltimore, on a adopté un autre système de dissimulation ; on a fait acheter plusieurs banques par une plus grande et l'on a concentré plusieurs capitaux dans un seul établissement devenu plus puissant. C'est ce qui explique comment à New-York, par exemple, sans qu'il y ait eu de krach financier, en cinq ans, de 1896 à 1901, le nombre des banques nationales est descendu de 49 à 42 alors que leur capital-actions montait de 252 millions et demi à 352 millions et demi.

Et pourtant, malgré toute cette stratégie, les banques nationales ont vu se dresser devant elles l'inévitable et fructueux outil des grandes transformations que les chinoiseries législatives leur avaient interdites. Je veux parler d'organismes financiers qui n'ont cessé de s'accroître depuis cinquante ans aux Etats-Unis. Ces banques, rivales des banques nationales, sont des banques de dépôts qui s'appellent des « Trust Companies », qu'il faut bien se garder de confondre avec les trusts industriels auxquels, précisément, elles viennent de donner l'essor.

Nous n'avons pas en Europe l'équivalent des « Trust Companies » qui remplissent des fonctions

éparses entre diverses mains, des fonctions de tuteur, de curateur, de notaire.

Chez nous, un homme riche meurt, laissant un enfant en bas âge. Le juge de paix rassemble le conseil de famille qui nomme un tuteur, lequel administre les biens jusqu'à la majorité de l'enfant. Là-bas, on dépose la fortune dans les « Trust Companies », qui l'administrent, remploient les sommes non dépensées et rendent leurs comptes de tutelle.

Chez nous, vous allez déposer dans une banque vos titres, dont elle touche les coupons, ou vos capitaux disponibles, sur lesquels elle vous sert un intérêt plus ou moins minime selon qu'elle les tient à votre disposition à première réquisition ou dans des délais convenus d'avance. Là-bas, vous portez une somme déterminée aux « Trust Companies » vous stipulez qu'une partie reste toujours disponible et que l'autre partie entre dans les affaires de la banque, qui vous sert non plus un intérêt de dépôt, mais un dividende, selon la prospérité de ses affaires.

Naturellement, la condition première de ces sortes d'établissements, c'est d'inspirer confiance. Et pour inspirer confiance au public, il faut que la loi et les statuts sociaux astreignent les administrateurs aux règles de la plus scrupuleuse probité et les renferment dans les limites de la plus sage circonspection.

C'est ce qui est arrivé en Amérique pour les « Trust Companies ». La confiance du public s'est

traduite par l'accumulation de capitaux immenses dans ces établissements qui, n'étant pas soumis aux mêmes entraves que les banques nationales, ont pu faire des avances considérables à de grandes entreprises étudiées par eux et leur offrant toutes les garanties de rémunération et de sûreté pour les capitaux de leurs déposants. Les « Trust Companies » de New-York en particulier ont transformé les compagnies de chemins de fer américaines; elles ont « consolidé » plusieurs de ces compagnies et des grandes compagnies de traction en une seule. Et les « Trust Companies » ont fait ce que les banques nationales ne pouvaient point faire, en allant étendre leurs entreprises et exercer leur influence dans les nouvelles colonies et jusqu'en Chine, où l'une de ces sociétés a soumissionné le dépôt d'intérêts de l'indemnité chinoise.

C'est pourquoi les dépôts des « Trust Companies » et de leurs avances sur titres, qui n'étaient, il y a dix ans, que de 1 milliard 800 millions de francs, ont atteint, en 1901, le chiffre énorme de 6 milliards 500 millions de francs.

La « Trust Company » apparaît donc aujourd'hui comme le type des établissements futurs de banques américaines et comme l'instrument perfectionné, à la fois sensible et irrésistible des transformations industrielles de l'Amérique. Elle est appelée à succéder au type démodé des banques nationales. Il n'est pas téméraire de penser que, lorsque les méthodes importées d'Europe et perfectionnées aux Etats-Unis seront admises par la

législation financière, ce pays si résolument novateur se trouvera en possession d'un instrument de crédit qui paraît devoir dépasser toute prévision. On verra plus loin comment ces organes financiers se rattachent aux trusts et aux consolidations, qui datent d'environ cinquante ans, tandis que c'est depuis une quinzaine d'années seulement que se sont développées les « Trusts Companies ». Ces sociétés diffèrent essentiellement des banques européennes en ce que leur principal rôle, celui dont elles ont tiré leur nom, consiste dans la gestion des biens successoraux.

Dans presque tous les Etats de l'Union la liberté de tester est absolue et aucune règle, aucun privilège naturel ou acquis ne gênent la personne humaine dans la disposition de ses biens. Lors donc qu'une personne quelconque arrête ses dernières volontés, elle peut stipuler que l'administration de ses biens sera transférée après son décès à une « Trust Company » qui deviendra son exécuteur testamentaire.

Ainsi un mari qui n'a pas confiance dans les capacités financières de sa femme, un père qui croit ses enfants hors d'état de conserver la fortune acquise, peuvent remettre, en mourant, à une « Trust Company », la charge de conserver et de répartir leurs biens. Ainsi les veuves sont mises à l'abri de spoliations, les enfants prodigues sont protégés contre eux-mêmes, et les intentions charitables ou généreuses des défunts sont ponctuellement exécutées.

On peut dire que depuis qu'elles existent les « Trust-Companies » se sont toujours montrées dignes de leurs délicates et nobles fonctions, ainsi que de la confiance du public américain. Cette confiance, elles la doivent à leur permanence, à leur compétence, non moins qu'à la surveillance incessante dont elles sont l'objet de la part d'un corps de fonctionnaires publics qu'on peut assimiler à nos inspecteurs des finances. D'ailleurs le souci de leur propre existence leur commande une prudence extrême et une recherche perpétuelle des garanties destinées à frapper l'esprit public, car le moindre écart, la plus petite défaillance, les condamneraient en quelque sorte à mort. C'est ainsi qu'elles recherchent comme conseils les hommes de loi les plus réputés, et comme administrateurs les financiers les plus solides et les plus écoutés.

Théoriquement, rien ici-bas n'est parfait, et il suffit qu'une institution dépende des hommes pour qu'elle participe à leur fragilité. Il serait donc absurde de dire qu'une compagnie financière quelconque est à l'abri de la ruine ou de la faillite. Mais on peut dire que toutes les précautions semblent avoir été prises pour assurer la solidité des « Trust-Companies » et qu'en fait, depuis qu'elles existent, aucune de ces sociétés n'a encore été victime d'un désastre financier.

Les lois leur interdisent les placements aléatoires, les opérations aventureuses. Leur constitution les met à l'abri de paniques auxquelles aucun de nos établissements financiers ne pourrait peut-être ré-

sister, en ce sens qu'elles ne reçoivent pas, ou qu'elles reçoivent très peu de dépôts de fonds immédiatement exigibles, qu'elles font très peu d'escompte et qu'elles n'emploient guère les fonds qui leur sont confiés qu'à des avances sur titres, consenties avec toutes les marges et toutes les garanties usitées.

Le public leur a confié un rôle analogue à celui que remplissent chez nous certains établissements de crédit aux époques des conversions. Lorsqu'il s'est agi de réunir en de vastes corporations des entreprises industrielles similaires, et jusque-là concurrentes, les « Trust-Companies » sont devenues médiatrices entre les actionnaires anciens et les actionnaires nouveaux. Elles ont négocié les transactions relatives au remplacement des titres des sociétés dissoutes par des titres unifiés des nouveaux syndicats. Les propriétaires des anciennes valeurs les remettaient à une « Trust Company » qui leur délivrait en échange des certificats donnant droit à des actions ou obligations de la nouvelle émission. La « Trust-Company » garantissait la souscription des nouvelles valeurs dont une partie était réservée aux porteurs des certificats provisoires. Et, pendant toute la durée des opérations de la conversion, elle se substituait aux sociétés en voie de fusion. Elle assumait donc de la sorte la responsabilité des fonds engagés, ce qui constituait pour le public une garantie inappréciable. On a appelé les certificats provisoires ainsi délivrés les « Trust-certificats ».

Les « Trust-Companies », bien mieux que les

banques privées, ont donc donné un état civil à ces entreprises puissantes qu'on appelle tout simplement des « trusts ». Elles ont présidé à leur naissance. Elles les ont rendues possibles, le trust n'étant à proprement parler que l'application dans le domaine économique du système de fédération qui a prévalu sur le territoire de l'Amérique du Nord dans le domaine politique et social. Le groupement politique des populations américaines s'est appelé « Etats-Unis d'Amérique ». Leur groupement économique pourrait s'appeler « Syndicats-Unis d'Amérique ».

VII

HISTOIRE DES TRUSTS
LE TRUST MARITIME

Avant la guerre de Sécession les trusts étaient inconnus en Amérique, car on ne peut appeler trusts les essais d'abord timides des compagnies d'anthracite de Pensylvanie ou des propriétaires des différents réseaux télégraphiques. Mais de 1873 à 1877, une crise commerciale éclata, qui s'est reproduite plusieurs fois depuis. Le tarif Morris, et plus tard les tarifs Mac Kinley et Dingley, en accordant des primes à l'industrie nationale, attirèrent vers les placements industriels les capitaux disponibles qui n'ont pas la ressource des placements d'Etat, puisque les Etats-Unis amortissent leurs dettes au lieu d'en contracter de nouvelles. Cette surabondance de capitaux amena des perfectionnements d'outillage et par conséquent un accroissement considérable de production.

Or, en même temps, les débouchés extérieurs, par suite de légitimes représailles, se fermaient devant les produits américains. La surproduction devint

donc un fléau et, dans l'une des crises les plus périlleuses, qui éclata de 1882 à 1886, le besoin de réagir et de se défendre amena les premiers essais de trust. On comprend cependant que, puisque le mal durait depuis plus de treize ans, les Américains n'avaient pas attendu jusque-là pour essayer de le conjurer. Ils avaient inventé ce qu'on a appelé les « pools ».

Les « pools » étaient des conventions passées entre des sociétés industrielles, et plus particulièrement entre les compagnies de chemins de fer et les compagnies de navigation, en vue de remédier aux effets de la concurrence. Les participants versaient leurs bénéfices dans une caisse commune qui les leur répartissait ensuite d'après des conventions antérieures. Mais des abus se produisirent, car les « pools » enfantèrent des prix de monopole. Le législateur intervint et cette forme d'association contre la concurrence fut abandonnée. Il n'en est pas moins vrai que le « pool » contenait en germe le « trust ».

Le « trust » fit son entrée dans le monde en 1882 sous les auspices de John D. Rockefeller. Il s'appela la « Standard Oil combination ». Tout le monde connaît aujourd'hui cette colossale entreprise qui, par l'intermédiaire du pétrole, a englobé soit directement, soit indirectement, les produits les plus divers, tels que le sucre et le cuivre.

M. John D. Rockefeller pensait que le bonheur du plus grand nombre est lié à l'intensité de la production, qui est en fonction de l'extension des mar-

chés et de l'abaissement des prix. Il recueillit l'adhésion d'une cinquantaine des plus notables actionnaires et administrateurs des principales compagnies qui se livraient à l'extraction et au raffinage du pétrole et qui mirent en trust la propriété de tous leurs gisements, leurs usines et leurs actions.

Ensuite il obligea trois compagnies de chemins de fer à lui accorder des tarifs inférieurs de 50 0/0 à ceux que subissaient les producteurs de pétrole non engagés dans le trust. Par ce moyen il réduisit à merci les dix-neuf autres sociétés qui produisaient du pétrole ou le raffinaient, et il en résulta que la « Standard oil combination » devint la maîtresse absolue des marchés et régla elle-même la production et les prix de vente. Son arrangement avec les compagnies de chemins de fer ayant été déclaré illégal, elle s'affranchit de leur concours en établissant une canalisation, une *pipe-line*, aux ports de l'Océan. Et cette canalisation lui procura une économie de 70 0/0 sur ses frais de transports.

A elle seule elle raffinait les trois quarts du pétrole extrait en Amérique. Rien que pour la manutention de ses produits elle occupait 25,000 ouvriers et quand elle prononça sa dissolution, en mars 1892, pour se reconstituer sur de nouvelles bases, en dix ans d'exploitation, ses participants avaient gagné 300 millions.

Le succès de ce premier trust en fit pulluler d'autres. Tout fut mis en trust : le sucre, les minerais, le whiskey, l'huile végétale, les cuirs, les cordages, l'amidon, les tabacs, le gaz d'éclairage, la quincail-

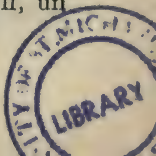
lerie, les clous, les machines à écrire et les réseaux télégraphiques. La spéculation s'empara des actions des trusts émises à la Bourse. Un mouvement de capitaux considérable s'établit qui se reporta heureusement sur les procédés industriels.

La fondation des trusts coïncide toujours, sinon avec des crises, au moins avec des périodes où les affaires sont rares et où, par conséquent, l'outillage, étant libre, peut être plus facilement perfectionné d'après les derniers résultats acquis par la science appliquée.

Ainsi la « Standard Oil », grâce au perfectionnement de son outillage, a pu baisser le prix du pétrole de l'unité de 26 fr. 35, qu'il cotait en 1870, à l'unité de 7 fr. 39 en 1882, pour le laisser en 1892, au moment de sa première disparition, à 6 fr. 07. Par conséquent, ce produit coûtait quatre fois moins au public sous le régime du trust que sous le régime de la libre concurrence.

Non moins qu'à ce perfectionnement de l'outillage, le succès des trusts fut dû à l'unité et à l'intelligence de la direction. Partout où vit l'homme, ses entreprises ne valent que ce qu'il vaut lui-même. Mais cette vérité qui domine le vieux monde est encore bien plus puissante dans le nouveau, car dans ce pays neuf, ouvert à toutes les initiatives, la personnalité des directeurs est l'élément essentiel du succès des entreprises. C'est pourquoi certaines conceptions gigantesques n'ont pu aboutir que parce qu'elles ont trouvé un Rockefeller, un Vanderbilt, un Carnegie, un H. C. Frick, un Jacob Schiff, un

7



Henry Baldwin Hyde, un Edward J. Berwind ou un J. Pierpont-Morgan.

De tout ce qui précède, on aurait tort de conclure que ces organes ingénieux et grandioses furent acceptés en Amérique dès qu'ils fonctionnèrent, et que la vie leur fut plus facile qu'elle ne l'est à tout ce qui naît ici-bas. Dès que les trusts eurent conquis des amis, ils eurent des ennemis.

Tout d'abord, les industriels qui ne furent pas appelés à faire partie des premiers trusts conçurent contre eux une méfiance, une hostilité assez explicables. Puis les producteurs de matières premières, fournisseurs des trusts, commencèrent à trouver qu'un trust était un acheteur bien considérable et, par cela même, bien peu maniable. Si la concurrence entre les vendeurs profite aux acheteurs, la concurrence entre les acheteurs profite aux vendeurs. Et les acheteurs étaient les premiers à se montrer jaloux des trusts dont ils ne faisaient point partie. Les détaillants suivirent. Le consommateur lui-même hésita.

Et puis, il y avait les chemins de fer. Le premier souci des trusts avait été d'imposer des combinaisons aux compagnies de chemins de fer, et ces combinaisons causèrent dans plusieurs Etats des troubles économiques sur lesquels l'attention des Congrès fut attirée. Il y eut, pendant deux années, de 1883 à 1885, des enquêtes et des débats qui révélèrent la tendance des trusts à mettre la main sur les voies ferrées ; le rapporteur Edwards dénonça ces évolutions naissantes, le grand mot d'accaparement fut



prononcé et, en 1885, malgré l'opposition du Sénat, le congrès vota une loi dite « Interstate Commerce Act », qui avait pour but et qui eut pour effet de prohiber les tarifs différentiels des chemins de fer, et d'empêcher les compagnies de conclure des pactes ou de former des trusts.

Cette loi donna le signal d'une campagne anti-trustiste furibonde où se distingua par sa véhémence le publiciste Coock. On reprocha aux trusts d'être des sociétés secrètes, qui ne publiaient ni statuts, ni bilan, d'être les instruments de financiers masqués qui déniaient à leurs propres actionnaires le droit de s'ingérer dans leur administration, et qui les écartaient systématiquement de tous les arrangements jugés opportuns et nécessaires. L'imagination populaire fut surexcitée, comme toujours, par ce côté mystérieux et inconnu. Elle ne distingua pas entre les critiques sincères et les critiques intéressées. Elle prit pour un grand zèle en faveur du bien public le dépit des concurrents des trusts. Elle exigea et obtint des enquêtes multipliées, et un jour vint où le président Cleveland lui-même dénonça les trusts comme des fauteurs de calamités publiques.

Il en résulta que les législations des Etats, cédant à un besoin irrésistible de popularité, se mirent à légiférer contre toute combinaison susceptible d'entraver ou d'atténuer le principe de la libre concurrence et de la lutte entre les individus isolés. Dix-huit d'entre elles édictèrent contre les administrateurs, gérants ou actionnaires reconnus coupables

de coopération contre la libre concurrence, d'arrière-pensée de coalition, des amendes de 5,000 à 10,000 dollars et des emprisonnements de cinq à dix ans.

L'Etat de Georgie avait ouvert le premier le feu en 1877, en interdisant les trusts et même les pools entre compagnies de chemins de fer, comme en 1894. Au fur et à mesure que de nouveaux Etats se constituèrent, ils introduisirent dans leurs lois des articles contre les monopoles et, en 1894, vingt-deux Etats possédaient des lois contre les trusts. Les chambres fédérales avaient adopté une loi relative au contrôle des prix stipulés en vertu de marchés ayant un caractère de coalition, et le tarif général de douanes de 1894 prévoyait lui-même des mesures analogues.

Comment les trusts allaient-ils pouvoir résister à cette avalanche de mesures répressives ? Grâce à ces mesures elles-mêmes, et grâce aussi à cet invincible besoin d'association qui a créé les Etats-Unis et qui les soutient, en vertu de cette loi évolutionniste qui dit que les êtres vivent par les mêmes causes qui les ont fait naître; enfin grâce à ce besoin d'association qui groupe les travailleurs aussi bien que les capitalistes. Donc, en dépit des résistances, les premiers trusts industriels continuèrent de vivre, de se transformer en agglomérations plus grandes.

L' « Interstate Commerce Act » avait mis fin à la lutte entre les chemins de fer et à la crise qu'elle avait provoquée. Cette crise avait fait place à une prospérité croissante. Le marché intérieur était devenu prospère, l'opinion avait cessé d'être craintive.

Enfin, Mac Kinley, avec son impérialisme économique et ses tarifs protecteurs, ouvrit la voie à ce qu'on a appelé la politique des trusts, qui rentrèrent en grâce devant les esprits à cause de la multiplicité infinie de leurs formes.

On vit, à ce sujet, un phénomène bien curieux. Les enquêtes instituées pour les détruire aboutirent à les consolider et à les imposer. Ainsi tout le monde connaît les fameux « Stock Yards » de Chicago. Les maisons Armour, Swift, Nelson-Morriss, qui représentent à elles trois un capital de plus de deux milliards, ont formé une sorte d'association, de trust, qui oblige leurs patrons à se concerter entre eux, leurs représentants à ne jamais se faire concurrence. Les achats sont concentrés et les produits sont vendus à un tarif uniforme, de sorte qu'en fait les bouchers libres sont annihilés par l'action combinée de ces puissantes maisons. J'ai eu le plaisir de connaître leurs chefs, hommes simples, énergiques et doux, exclusivement absorbés dans leurs travaux, sauf peut-être M. Armour et son associé M. Meeker, tous deux automobilistes passionnés. Eh bien, l'enquête parlementaire de 1889-90 a prononcé que les « Stock-Yards » de Chicago n'étaient pas un trust, mais une « ligue », parce que chaque maison agissait pour son propre compte. C'est, d'ailleurs, sur ce type de maisons autonomes agissant dans un but commun que se sont aussitôt orientés les trusts. On appliqua la même distinction à la « Milk-exchange » de New-York ou bourse du lait, dont la suppression avait été demandée. Tant il est vrai que rien, pas

même la loi, ne prévaut contre l'esprit de la race et contre la tyrannie du bon sens.

Donc, après bien des tâtonnements et bien des vicissitudes, les trusts apparaissent aujourd'hui sous la forme suivante :

Plusieurs sociétés industrielles livrées à une même spécialité ou à des spécialités dépendant les unes des autres se constituent en un syndicat unique sur l'initiative de la plus puissante d'entre elles, et, tout en conservant leur autonomie intérieure, se soumettent à une direction commune. Les actions particulières sont mises en commun et échangées contre de nouveaux titres, les « Trusts-certificats », répartis entre toutes les sociétés et par elles entre tous leurs actionnaires, au prorata des actions antérieures. Chaque actionnaire particulier devient actionnaire du trust et prend sa part du bénéfice total résultant du capital-actions, du capital-technique (outillage, brevets, usines) et de tous les capitaux que le trust peut mettre en mouvement.

Les grands inconvénients, les grands dangers de l'opération financière sont la majoration des dividendes, la spéculation et la surcapitalisation. C'est ici que l'intervention des « Trusts companies » apparaît comme remède, grâce aux habitudes prudentes de ces banques et à la confiance justifiée qu'elles ont inspirée au public.

Du reste, un phénomène curieux de bascule économique corrige la tendance humaine des trusts à exagérer leurs principes et leurs systèmes. Il est établi par des expériences répétées que les

trusts florissent surtout dans les temps de crise et s'anémient dans les temps de prospérité. Lorsque les affaires marchent, le public témoigne d'une certaine répugnance à prendre des valeurs industrielles. Il oblige ainsi les banquiers à n'avancer que très prudemment des fonds aux lanceurs d'affaires, qui sont contraints de modérer leurs plans de capitalisation. Il y a donc là une sorte de frein automatique.

N'est-il pas curieux aussi de voir que le trust est la manœuvre naturelle des industries en face des crises, comme l'agglomération est celle des moutons en face des orages, et que la dispersion devient la tendance des industriels en face de la prospérité et des moutons en face des pâturages?

Cependant, la capitalisation sans cesse croissante semble naturelle aux trusts, à condition que les capitaux s'accumulant répondent à des besoins industriels et non à l'orgueil des dirigeants ou aux arrière-pensées des spéculateurs. La fusion des neuf syndicats de l'acier en un trust unique, sous le nom d' « United States Steel Corporation », en est la preuve. Ce trust des trusts qui possède un capital-action de 5 milliards de francs et un chiffre d'obligations de 1,500 millions, organisé par J. Pierpont-Morgan, m'apparaît comme le premier spécimen d'organes que nous verrons naître et vers lesquels évolue visiblement la fédération industrielle.

Je voudrais maintenant illustrer par un exemple vivant toutes ces considérations un peu abstraites. En 1860, les Etats-Unis distillaient trois fois plus

d'alcool de whiskey qu'ils n'en buvaient. Les distilleries ne subsistaient que grâce à la fraude, et l'alcool se vendait généralement à un prix inférieur à celui de l'impôt dont il était frappé. En France, nous connaissons cela. Nous avons les bouilleurs de cru et leurs privilèges.

En 1870, afin de remédier à cette situation, les trois principales usines du Nord se concertèrent pour limiter leur production à ses deux cinquièmes. Mais voilà qu'en 1878, le phylloxera et nos mauvaises récoltes européennes ouvrent de nouveaux débouchés à la distillerie américaine. Elle exporte 160 millions de litres d'alcool. Immédiatement de nouvelles distilleries sont fondées. Cinq ans après, les récoltes européennes et les tarifs protecteurs refermaient les débouchés. L'exportation du whiskey avait passé à 80 millions de litres, puis elle était descendue annuellement, pour arriver en 1888 à 900,000 litres. De sorte que les distilleries américaines produisaient quatre fois plus de whiskey que les Américains n'en pouvaient boire.

Elles firent appel au Congrès. Elles réclamèrent des primes. Le congrès fit la sourde oreille. Les distilleries conclurent des pools. Les pools furent infructueux.

Enfin, en mai 1887, un trust se forma sous le titre de « Distillears and Catle feeders trust ». Et pour provoquer des adhésions, il commença par vendre son eau-de-vie à un cours inférieur au prix de revient. Cette tactique réussit et bientôt 80 distilleries, représentant 85 % de la production générale de

l'alcool aux Etats-Unis, firent partie du trust. Leur capital fut majoré des deux tiers dans la répartition des « Trusts certificats » et fixé à 30 millions de dollars.

Avant de s'agréger au trust, chacune de ces usines, selon les besoins de l'exercice, ne fournissait que de 28 à 40 o/o de sa capacité de production. Après leur agrégation, douze usines seulement sur quatre-vingts continuèrent de produire, mais donnèrent leur plein et parvinrent à assurer le même rendement et à suffire à la rémunération du capital, qui reçut de 12 à 15 % de dividende.

Ici, une objection se pose. Que devinrent les ouvriers des usines supprimées? Je le dirai plus loin Mais l'exemple est topique pour la réduction des frais d'exploitation et de main-d'œuvre qu'un trust peut réaliser. Le « Distillear and Catle feeders trust » a sauvé l'industrie de l'alcool aux Etats-Unis; il a réglé la production, la main-d'œuvre, le cours des grains et le tarif des transports.

Sur le même modèle et avec le même succès, M. Haffemayer a fondé le trust des raffineurs de sucres en leur faisant comprendre l'intérêt que présentait pour eux cette association. Pour l'industrie des aciers, les gigantesques usines Carnegie à Pittsburg furent un centre d'attraction irrésistible, auquel les industries rivales vinrent d'elles-mêmes s'adjoindre dans l'espoir de conjurer, par leur adhésion, une concurrence qui les eût ruinées. Mais vers la fin de 1893, M. Carnegie prononça lui-même la dissolution de l'association, parce qu'un des contrac-

tants avait produit une quantité supérieure à celle qui lui était assignée. Depuis est né le gigantesque trust de l'acier.

Un autre trust intéressant fut celui des compagnies de télégraphie transatlantique. En 1885, toutes les compagnies américaines s'entendirent pour établir un tarif uniforme qui mettait le mot à 3 fr. 75, et la compagnie française du télégraphe de Paris à New-York fut admise dans l'association. Mais MM. Mackay et Gordon Bennett ayant créé un service à 1 fr. 25 le mot, le syndicat abaissa son prix à 0 fr. 60 le mot, dans le dessein évident de ruiner la compagnie nouvelle. Celle-ci résista et la lutte dura trois ans. Elle a fini par la victoire de MM. Mackay et Bennett, dont le tarif, 1 fr. 25 le mot, a été adopté pour la France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne. C'est le premier exemple d'une entente internationale.

L' « International mercantile marine company », qu'on appelle chez nous le trust de l'Océan, va nous faire apparaître plus ouverte et plus nette cette tendance à l'internationalisme.

Les Etats-Unis d'Amérique n'ont pas une marine marchande suffisante pour leur puissance actuelle, ni qui soit adaptée à leurs rêves d'avenir. Lors de la guerre de Sécession leur marine de commerce représentait plus de deux millions de tonnes. Elle en représente aujourd'hui à peu près cinq millions. Cet accroissement, si on le compare à celui de la population, à celui de l'industrie et à celui du commerce est une diminution.

L'industrie navale a été frappée là-bas par le système économique de prohibition qui proscrivait le matériel naval étranger et l'incorporation des navires construits au dehors. Elle a été frappée par les exigences des équipages dont les salaires rendent l'entretien d'un navire plus coûteux en Amérique que partout ailleurs. Un bâtiment de 2,500 tonnes coûte par an 30,000 francs en Norvège, 39,000 fr. en Allemagne, 51,000 francs en Angleterre et 89,000 francs en Amérique. Les autres nations s'étant entourées, elles aussi, d'une ceinture protectrice, l'industrie des transports maritimes se trouve comprimée aux Etats-Unis.

Enfin la flotte de commerce souffre, comme la flotte de guerre, d'une pénurie d'officiers et de quartiers-maîtres. On a bien vu des ingénieurs américains, embarqués sur des cuirassés, démolir à coups de canons les flottes de la chevaleresque et maritime Espagne, tant il est vrai que, dans la guerre de demain, la victoire s'attachera plus à la science qu'à la vaillance. Il n'en est pas moins vrai que les flottes américaines manquent de cadres.

Les cinq millions de tonneaux de la flotte de commerce sont répartis entre 23,333 bâtiments, dont 22,003 naviguant sur les côtes de l'Atlantique, du Pacifique, des îles, sur les grands lacs, les fleuves et les rivières se consacrent au cabotage, et dont 1,330 seulement, représentant 826,694 tonnes, sont employés au commerce extérieur. C'est insuffisant. Les Américains le savent, le sentent, et, en ce moment, un projet de loi, un « subsidy-bill », qui a

pour but l'extension de la flotte, a été proposé au Congrès par le sénateur Freye. Il institue des primes à la navigation et à la vitesse, et il règle l'admission des navires construits à l'étranger. Le vote de la loi Freye est impatiemment attendu en Amérique, et un courant analogue se dessine dans les principaux ports d'Angleterre vers les primes à la navigation. L'impérialisme de M. Chamberlain et celui de feu Mac Kinley empruntent les mêmes procédés.

Mais en attendant que la marine nationale soit à la hauteur des besoins nationaux, comment correspond-elle à la production intensive des Etats-Unis? Produire plus qu'on ne consomme, c'est produire pour l'exportation. Produire au plus bas prix possible, c'est assurer à cette exportation la suprématie sur les produits étrangers et sur les marchés du monde, à condition toutefois de n'être pas l'esclave de flottes rivales, maîtresses de leurs tarifs et qui peuvent faire perdre aux exportateurs le bénéfice des efforts et des combinaisons des producteurs. Il faut donc lutter ou s'entendre.

On s'entendra, car toutes les compagnies trouveront leur avantage dans la disparition de la concurrence ruineuse qu'elles se faisaient entre elles, et aussi dans l'inépuisable fret que vient offrir à leurs efforts combinés la terre d'Amérique avec les trésors de son sol et de son sous-sol. Pour ne citer qu'un exemple, le charbon, sait-on que les houillères américaines, qui n'en sont encore qu'à leur début, extraient déjà le tiers de la production générale;

qu'elles exportent depuis 1900 seulement, et que la qualité de leur houille, les perfectionnements de leurs procédés de chargement et de déchargement les destinent à devenir un jour les principaux fournisseurs de l'industrie européenne?

On s'est montré surpris en France de ne pas voir solliciter l'adhésion de nos compagnies maritimes au trust de l'Océan, et cet étonnement s'est fait jour jusque dans le monde parlementaire et politique. On ignore sans doute que l'exportation des Etats-Unis en France représente un chiffre d'affaires à peu près insignifiant et trop faible pour que nos intérêts soient véritablement lésés par notre abstention.

Ainsi, l'exportation hebdomadaire de New-York sur Liverpool est de 40,000 tonnes, sur Londres de 26,000 tonnes, sur Hambourg de 8,000 tonnes, et sur le Havre, de 2,000 tonnes seulement. En outre, Boston envoie chaque semaine 20,000 tonnes à Liverpool; Baltimore et Philadelphie 20,000 tonnes, le Canada à lui seul 20,000 tonnes. Or, de tous ces ports au Havre il n'existe même pas un service régulier, la ligne de New-York au Havre étant la seule voie maritime qui nous relie aux Etats-Unis. Cela est triste à constater, mais il faut bien le dire, la plus grosse partie du fret français pour l'Amérique et du fret américain pour la France, depuis longtemps déjà, appartient aux compagnies étrangères.

En France, pour les transports maritimes comme pour la plupart des entreprises chargées d'un service public, il règne une mortelle nécessité qui pousse les compagnies à solliciter les subsides de

l'Etat, et l'Etat à leur faire acheter ces subsides par les charges sans cesse croissantes qui les écrasent. C'est pourquoi les compagnies françaises, alourdies par leurs cahiers des charges, ne peuvent pas lutter avec les compagnies étrangères qui ne leur laissent guère que les passagers, et encore! Or, le fret, la marchandise, représente le cheval de camion, et le passager représente le cheval de course. Le cheval de course gagne parfois un prix, mais le cheval de camion gagne tous les jours sa vie et celle de son propriétaire. Il y a donc, entre nos compagnies françaises et les compagnies étrangères, la même différence qu'entre une fragile écurie de courses et une solide entreprise de camionnage.

Il n'est pas impossible que l'harmonie, si parfaitement établie aujourd'hui aux Etats-Unis, entre la production et la consommation, se détruise un jour ou se déséquilibre.

Alors peut-être pourra-t-on assister à la fameuse descente en Europe. La flotte américaine qui s'organise avec une grande activité sera devenue formidable. Elle aura instruit et rempli ses cadres et pourra être tentée d'appuyer au besoin l'action économique des Etats-Unis par une action militaire. Peut-être, dans un avenir que je voudrais croire encore lointain, verrons-nous les Etats-Unis d'Amérique lutter avec les Etats désunis d'Europe afin de leur apprendre les avantages, la nécessité de l'union; et devant ces gigantesques conflits, nos idées actuelles sur les frontières et les douanes seront contraintes de se modifier. Alors le vieux

monde sentira le besoin de détruire ses cloisons étanches pour lutter avec le nouveau. Que dis-je, lutter? Je devrais dire collaborer par un règlement pacifique et amiable de toutes les difficultés, car sans doute ce n'est pas la guerre universelle qui sortira des arrangements nouveaux, ce sera la paix, la paix universelle. J'en atteste les progrès de la science et ceux de l'humanité dans notre vieille Europe, progrès que nient encore quelques amants du passé, mais que reconnaissent ceux d'entre nous qui consentent à ouvrir les yeux. J'en atteste cette forte génération de géants américains qui se dressent devant nous, tous ces hommes d'action et de devoir qui honorent à la fois le Nouveau Monde et les vieilles races humaines, rajeunies et croisées, qui les ont produits, et que nous devons apprendre à connaître.

En attendant, ce qui distingue le trust maritime qui a soulevé tant d'inquiétudes jusqu'en Russie où il semble que la diplomatie elle-même veuille le surveiller, c'est précisément son caractère international, délibérément international : là est son originalité et c'est ce qui fait de lui une tentative du plus haut intérêt pour l'homme d'Etat, le sociologue et le penseur.

VIII

CRITIQUE DES TRUSTS
LEUR RÉPERCUSSION SUR LES OUVRIERS

J'ai déjà noté certaines des critiques dont les trusts furent l'objet, au fur et à mesure que les péripéties de leur histoire mettaient ces critiques en lumière. Aux griefs économiques sont venus s'ajouter des griefs financiers. On a reproché aux trusts de favoriser la spéculation. Il était bien difficile aux organisateurs des trusts primitifs de résister à la tentation d'attirer à eux et de gagner les actionnaires des entreprises participantes par une majoration de capital et par l'appât d'un « trust-certificat » destiné à remplacer l'action originelle et valant beaucoup plus qu'elle. Ils ne résistèrent pas assez à cette tentation, et en créant ainsi un capital partiellement fictif, ils permirent l'écoulement des titres sur le marché à des conditions vraiment trop lucratives pour eux et trop onéreuses pour le public. Ces gains faciles attirèrent les syndicats financiers qui s'agrégèrent aux trusts, dans le dessein d'en soutenir les titres, et finirent par se livrer à un agiotage scandaleux.

Ces excès déterminèrent l'enquête parlementaire de 89, enfantèrent des mesures répressives prises par les législatures particulières des Etats et créèrent un mouvement d'opinion en faveur d'une loi fédérale qui réglementerait les trusts. On a même représenté le président Roosevelt comme résolu à intervenir personnellement pour obtenir du Congrès cette réglementation.

Je ne serais pas étonné que le président fût guidé par quelques unes des intentions qui animèrent les législateurs français lorsqu'ils votèrent la loi de 1867. Cette loi est loin d'être parfaite; elle a besoin d'être refondue et mise à la hauteur des progrès financiers qui ont été réalisés depuis sa naissance. C'est ainsi que nos règlements de tir ont dû s'adapter au perfectionnement des armes à feu. Mais elle contient des garanties qui résultent de la publicité des statuts, de la publication des bilans, et qui suffiraient, à la rigueur, à des actionnaires intelligents, décidés à s'en servir. Ces garanties ne pèsent point sur les trusts, et l'on comprend que le président Roosevelt cherche à diriger une action dans ce sens.

Enfin, après les griefs économiques, après les griefs financiers, il faut noter les griefs sociaux. On a reproché aux trusts, agglomérations toutes-puissantes de syndicats patronaux, d'aboutir parfois au chômage. En effet, dans les manœuvres de concentration méthodique des moyens de production, il est arrivé souvent que les usines à outillage inférieur, défectueux, étaient sacrifiées aux usines à outillage plus parfait; il est arrivé souvent que les

trusts ont acheté des entreprises rivales pour les éteindre et supprimer la concurrence. Il est arrivé enfin plus d'une fois que les trusts ont payé des concurrents pour ne rien faire, afin de ralentir la production, jugée excessive. Que deviennent, s'est-on demandé, les ouvriers de ces usines imparfaites qu'on a fermées, ou de ces usines rivales achetées pour être éteintes, ou de ces industries concurrentes, payées pour ne rien faire ?

Je n'ai pas la prétention de résoudre ici la question ouvrière aux Etats-Unis. Je veux simplement faire remarquer tout d'abord qu'en ce qui concerne les ouvriers, il est aujourd'hui hors de doute que les trusts ont augmenté leurs salaires. En outre, on comprend que l'activité imprimée à la production par ces associations est plutôt de nature à alimenter le travail qu'à le tarir. Elles ont un intérêt évident à s'assurer la main-d'œuvre pour un avenir déterminé, à écarter les grèves qui nuiraient à leur puissance sur le marché et aux intérêts de leurs actionnaires, à s'assurer la confiance et la sympathie des grandes associations ouvrières, à se préoccuper en somme de la situation matérielle de leurs collaborateurs, ouvriers et employés.

Evidemment, il y a, au début des trusts, des fermetures d'usines et des licenciements d'ouvriers, et cela s'explique par le but même du trust. Dans notre vieux monde, qui ne connaît des trusts que des ébauches informes, toute transformation d'outillage aboutit forcément à une réduction de la main-d'œuvre, puisqu'elle a pour effet de charger la

machine des fonctions qu'accomplit la main de l'homme.

Mais d'ordinaire, pour ne pas dire toujours, la fusion du capital marche en même temps que la fusion de la main-d'œuvre. Les ouvriers congédiés retrouvent, surtout aux Etats-Unis où la main d'œuvre est rare et chère, un emploi plus judicieux de leurs forces. Ces mutations sont rendues plus faciles par un phénomène bien connu de tous ceux qui s'occupent du travail : la simplification de jour en jour croissante du rôle des ouvriers qui, avec des machines, peuvent faire aujourd'hui tous les métiers sans les avoir appris. Jamais l'instruction technique des ouvriers d'élite n'a été aussi parfaite que de nos jours, mais aussi jamais l'instruction professionnelle des masses ouvrières n'a été aussi rudimentaire.

C'est comme pour l'armée. Le rôle du soldat s'est simplifié, tandis que celui de l'officier s'est compliqué. L'industrie des chemins de fer nous offre un exemple saisissant de ce phénomène. Les trains ont pour mission de transporter des voyageurs ou des marchandises d'un endroit à un autre. Or, parmi les 500 chantiers dont un seul train représente aujourd'hui l'effort, on n'aurait jamais pu trouver jadis l'équivalent d'un mécanicien; mais tous, individuellement, devaient avoir plus de connaissances techniques pour soigner et conduire les chevaux que n'en ont les employés ordinaires de chemins de fer, devenus de simples commissionnaires. Et puis, les ouvriers américains sont agglomérés en fédérations

syndicales puissantes parfaitement capables de faire valoir leurs intérêts et de les faire respecter par les trusts.

Ce qui est incontestable, c'est que les salaires ouvriers ont subi une progression croissante depuis l'apparition des trusts, et l'on se demande si, au lieu d'aboutir à des chômages, les progrès de leur outillage et les perfectionnements de leur administration n'amèneront pas les trusts précisément à une réduction rationnelle des heures de travail qui, en fait, s'est déjà produite plusieurs fois.

Les ouvriers américains se sont, du reste, livrés eux-mêmes à des enquêtes dont les résultats sont connus. Car, s'ils ne forment pas un parti politique distinct; s'ils ne sont pas une classe comme celle qu'on s'efforce de créer chez nous; si leur solidarité n'a pas encore trouvé une forme politique; s'ils sont les uns démocrates, les autres républicains, les uns protectionnistes, les autres libre-échangistes, ils sont certainement plus au courant que nos ouvriers de leurs intérêts matériels. Or, toutes leurs enquêtes ont abouti à démontrer et à prouver qu'ils avaient profité de l'organisation actuelle capitaliste et industrielle des Etats-Unis. C'est ce qui est arrivé notamment pour les ouvriers des chemins de fer, les ouvriers du fer, du pétrole et des industries sucrières.

La preuve que les ouvriers ne sont pas mécontents du régime des trusts ressort précisément de ce fait, que les trusts sont tout-puissants dans l'Etat américain, qu'ils ont triomphé dans les élec-

tions présidentielles de 1896 et de 1900, et qu'ils disposent de la majorité dans le Congrès. Si leurs administrateurs n'étaient pas pénétrés de l'idée de leurs devoirs envers la classe ouvrière, ce succès politique ne durerait pas, car les travailleurs choisiraient des représentants qui auraient mandat de légiférer contre les oppresseurs et les monopolisateurs.

Enfin, les ouvriers eux-mêmes, dans leurs diverses industries, ont une tendance à organiser des sous-trusts en agglomérant plusieurs de leurs associations libres. J'ai causé de cette question ouvrière avec le président de la colossale association ouvrière : « The American Federation of labor. » Je lui ai demandé ce qu'il pensait des trusts, et il m'a répondu : « Il arrive quelquefois que les industriels et les financiers des trusts ne s'entendent pas entre eux, mais nous, nous arrivons toujours à nous entendre avec les industriels et les financiers des trusts. »

Le grand-maître des « Knights of labor » (chevaliers du travail) est partisan de la nationalisation des grandes entreprises comme nos collectivistes. Mais d'autres leaders ouvriers, et parmi eux Dodd, pensent au contraire que l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, comme dit Saint-Simon, est plus facile lorsque le capital, producteur du travail et de la richesse, est concentré dans les mains d'administrateurs habiles, contrôlés par leurs collègues et leurs pairs. Et pour appuyer son avis, Dodd m'a cité les noms de Van-

derbilt, Standford, Rockefeller, Carnegie, créateurs et décentralisateurs de richesse par leur générosité incessante et éclairée.

Enfin, on a remarqué aussi que les grèves si fréquentes aux Etats-Unis sont moins nombreuses dans l'industrie trustée que dans l'industrie libre, et qu'elles n'y ont jamais porté sur des questions de salaire, mais plutôt sur des questions de doctrine. Je citerai en exemple la grève de la corporation de l'acier qui dura six semaines. Les ouvriers de ce trust énorme avaient obtenu jadis des sociétés isolées qui le composèrent : 1° la promesse de n'employer jamais que des ouvriers syndiqués; 2° l'institution d'un congrès annuel où les délégués des ouvriers et ceux des patrons discutaient et votaient les conditions du travail pendant l'année suivante. Lorsque le trust fut formé le comité-directeur des ouvriers voulut lui faire confirmer cet accord. Le conseil d'administration refusa, et les ouvriers durent céder après six semaines de résistance. Ils ne regrettèrent pas leur soumission, car leurs salaires augmentèrent sensiblement dans la nouvelle combinaison.

Je tiens à signaler, à propos de la question ouvrière, l'action intelligente et les tendances modernes du clergé catholique américain pour tout ce qui touche au bien-être du travailleur. Ce clergé est de son temps. Il l'aime. Il en comprend les besoins et sa pensée devance, en quelque sorte, les nécessités de l'avenir. Son plus illustre représentant, Mgr Ireland, le grand archevêque qui m'a laissé de

mes conversations avec lui un souvenir ineffable, a été le promoteur de l'évolution du Saint-Siège vers les questions sociales et vers ce que je me permettrai d'appeler la consécration religieuse de l'Etat démocratique. Ce prélat distingué jouit d'une autorité morale inexprimable dans ce pays du libre examen, des Franklin, des Channing et des Emerson. Il consacre son prestige à servir les ouvriers en les dirigeant à la fois vers l'habileté professionnelle et vers les meilleures conditions d'existence matérielle. Lorsqu'un conflit doit surgir là-bas entre le capital et le travail, Mgr Ireland en est l'arbitre indiscuté et écouté.

En définitive, il me semble que les trusts américains sont dans le sens de l'intérêt général parce qu'ils garantissent : 1° aux industriels la régularisation de la concurrence; 2° aux consommateurs le plus juste prix des produits; 3° aux capitalistes des placements avantageux; 4° aux ouvriers des salaires plus élevés et un travail plus permanent; 5° à l'Etat lui-même, enfin, cet élément d'ordre général qui résulte de l'harmonie entre les facultés de la production et les besoins de la consommation.

Ils obtiennent ces résultats par ce que j'appellerai un bon gouvernement, c'est-à-dire l'unité de direction, de méthode et de contrôle; par une coordination plus étroite de tous les facteurs de production et par le renouvellement progressif des procédés mécaniques de rendement.

Ils aboutissent, dira-t-on, à la centralisation de la richesse? Pour la faire fructifier seulement, mais en

fait ils aboutissent à sa décentralisation et à sa diffusion.

Ils aboutissent à un fédéralisme économique ? Certainement, puisqu'ils sont nés sur une terre qui a été fécondée et au sein d'un peuple qui a grandi par le fédéralisme politique et le fédéralisme social.

Ils sont encore enfants. Ils naissent, et aucune loi ne leur a donné un état civil, des statuts, des organes, des limites. Nul ne sait ce que deviendront ces consolidations gigantesques qui inspirent des inquiétudes et qui paraissent menaçantes à nombre d'esprits éclairés en Europe. D'autres esprits, non moins éclairés, il est vrai, ont été frappés de voir que pendant que l'Europe s'attardait dans sa méthode intellectuelle et abstraite de la division du travail, l'Amérique s'inspirait d'instinct de la théorie positive et toute opposée : la concentration du travail. Cette orientation nouvelle créa la puissance industrielle et commerciale des Etats-Unis. Et cette puissance est à la fois l'origine, le moyen et la fin de leur action internationale qui commence à se faire sentir..

Et voilà, dirait-on, que le soleil rétrograde, puisque sur notre vieille terre européenne, les nations sans s'en douter font des trusts, en concluant entre elles des alliances à deux, à trois, pour rendre leur solidarité plus solide et plus générale. Et dans ces alliances, ce n'est plus seulement des armées qu'il s'agit; c'est encore du commerce et de l'industrie.

Triplice, duplice, trusts. Qui pourrait dire que ce fédéralisme économique et militaire n'aboutira pas

à un fédéralisme politique et social, en dehors duquel il n'y a que misère et ruine, et reprise des guerres fratricides qui ont rempli d'interminables cauchemars la vie de l'humanité? Qui sait même si la conciliation rêvée entre le capital et le travail, si la solution de la question sociale n'est pas déjà enfermée, germe fragile, dans ces trusts puissants?

Les hommes ne sont pas seulement les esclaves de leurs passions, ils sont aussi les esclaves des choses qu'ils créent et de celles qui les entourent. N'ayons pas confiance dans les hommes, si vous voulez, mais fions-nous aux choses, à la nature, à la bonne nature que nous nous sommes si longtemps obstinés à contrarier et à déranger, mais dont la science récente nous a révélé à la fois les procédés et les leçons.

S'il est absurde parfois d'accepter sans enquête les exemples venus du dehors, il est absurde toujours de se montrer rebelle aux nouveautés au lieu de les accommoder à ses facultés, à ses traditions, à ses besoins et à ses intérêts.

IX

LA « SOCIÉTÉ » AMÉRICAINE OU LES « QUATRE CENTS » LES ISRAÉLITES ET LA SOCIÉTÉ

En pénétrant dans la « Société » américaine, l'observateur est tout d'abord étonné d'y constater l'existence de certaines cloisons, analogues à celles qui séparent les sociétés du vieux monde en compartiments dont les habitués ne voisinent pas entre eux. A Paris, nous avons le faubourg Saint-Germain, ou pour parler plus simplement, le *Faubourg*. C'est une coterie de familles, généralement titrées, qui se fréquentent entre elles et se montrent assez réfractaires à l'introduction de l'élément bourgeois. On peut pourtant pénétrer dans le « Faubourg » sans lui appartenir, à la condition d'être un étranger, un homme politique réactionnaire ou même un homme éminent dans n'importe quelle branche de l'activité humaine, avec cette réserve, toutefois, qu'il faut s'être fait connaître comme défenseur des partis ou des causes qui répondent aux aspirations du « Faubourg ». En dehors de ces exceptions, d'ailleurs de

plus en plus fréquentes, le reste de l'humanité ne compte pas pour lui. S'il en pénètre, par suite de circonstances particulières, des bribes dans ce noble réduit, c'est à titre de curiosité, de phénomène et de distraction.

Cependant le Faubourg n'est pas resté intact. D'abord il a connu les dégradations qui naissent des changements de milieu et de temps. Il a en partie quitté la rive gauche de la Seine où il était concentré, pour s'éparpiller dans des quartiers nouveaux, aux Champs-Elysées, dans la Plaine Monceau. Les familles aristocratiques n'y habitent plus toutes des hôtels; elle se trouvent quelquefois entre deux couches bourgeoises dans la promiscuité des maisons de location. Le Faubourg a été disloqué, comme beaucoup d'autres choses, par les vingt années du Second Empire. Un certain nombre de ses représentants, quand ils ont vu que ce régime durait, se sont résignés à figurer aux Tuileries et à porter l'étrenne des robes de leurs femmes dans les salons impériaux. Peut-être étaient-ils les grands oncles de ceux qui se sont ralliés à la République au moment de sa dernière résurrection, et qui flirtent maintenant avec elle pour ne pas trop ressembler, aux yeux des électeurs, à ces « fossiles » dont parle un écrivain d'élite qui les connaît bien puisqu'il est des leurs.

En outre, il s'est créé des fortunes issues de l'industrie, du commerce et de la finance qui ont laissé bien loin derrière elles les patrimoines alimentés par la terre ou les revenus de moins en moins rémunéra-

teurs des fonds d'Etat. Sous peine de tomber dans la pauvreté et la misère, les gens du Faubourg ont dû se préoccuper des conditions économiques nouvelles qui naissaient autour d'eux. De tous temps des nobles ont épousé des filles de roture richement dotées. Une partie de notre littérature et de notre histoire devrait être supprimée si ce genre de mésalliance était tenu pour nul et non avenu. Mais jamais ces marchés qu'on flétrit en même temps qu'on les envie n'ont été plus nombreux que dans notre génération actuelle et dans celle qui l'a précédée. Il y a là entre l'argent et la naissance un courant aussi irrésistible qu'un phénomène naturel d'endosmose basé sur des différences de densité, et il est inutile de chercher lequel des deux éléments prend l'initiative de la combinaison, si c'est l'argent qui cherche la naissance, ou la naissance qui cherche l'argent. Ils se cherchent tous deux avec une égale impétuosité, chacun apportant à l'autre ce qui lui manque. « Le désir du luxe », a dit M. de Tocqueville (1), « est un désir qui s'accroît en se satisfaisant. » C'est pourquoi le Faubourg Saint-Germain a été envahi, non seulement par de nombreuses filles de banquiers et d'industriels qui épousaient de jeunes nobles, mais même par des financiers qui demandaient et obtenaient d'aristocratiques jeunes filles. Il a été enrichi aussi par une autre catégorie d'aspirants à la noblesse. Ce sont ceux qui ont fait appel au Saint-Siège pour obtenir le droit d'accoler

(1) Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique.*

un titre à leur nom roturier. Chez ceux-là, plus que chez les aristocrates de vieille souche, le rigorisme devient rapidement excessif. Les bourgeois leur pardonnent et sourient ; les domestiques s'inclinent en proclamant leur titre; seul le Faubourg fait des réserves avant de leur ouvrir ses portes.

Cependant chaque année nouvelle introduit dans la circulation pour près de deux milliards d'or nouveau, qui amènent avec de nouvelles ressources un renchérissement correspondant de tous les produits humains, car l'or restant la mesure des valeurs, c'est le prix des choses de la vie contre lesquelles on échange l'or qui monte ou descend. On ne peut pas négliger ce phénomène économique, ni exclure les gens qui directement ou indirectement s'emparent de ce nouvel élément de la civilisation. Devant eux le Faubourg Saint-Germain s'est ouvert, et ainsi s'expliquent les mariages exotiques, ainsi s'expliquent même ceux qui ont uni tant de familles nobles, choisies parmi les plus éclatantes, à des familles juives. Aucun être humain, capable de dépasser par la pensée ce qu'il lit dans son journal quotidien, ne pourra blâmer ces combinaisons qui s'imposaient par la force même des choses. En s'y résignant, que dis-je, en s'y résignant ? en les provoquant, en les recherchant, en s'y livrant avec empressement, le Faubourg Saint-Germain a donné la preuve d'une clairvoyance dont il s'était montré trop avare jusqu'ici, pour qu'on ne l'en félicite point avec sincérité. Ces mariages mixtes avec des étrangers, ces alliances avec des êtres de races différentes régé-

nèrent le Faubourg Saint-Germain. Malheureusement ce qui l'a régénéré l'a tué, et ses prétentions, il faut le reconnaître, ne reposent plus sur aucune sélection naturelle.

On peut objecter qu'il existe encore un grand nombre de vieilles familles aristocratiques qui, en dépit des circonstances, se révoltent à l'idée d'une mésalliance. Mais les ancêtres de ceux qui aujourd'hui s'y soumettent et vont jusqu'à les provoquer s'étaient révoltés aussi ; de même les fossiles d'à présent verront leurs enfants s'évader des traditionnelles formules, pour accepter à leur tour la fusion dont ne voulaient pas leurs pères. Et c'est ainsi que se fera un jour l'équilibre des races comme finira par se faire celui des nations.

A New-York, le Faubourg est représenté par un groupe de familles américaines constituant l'aristocratie et qu'on appelle les « Quatre Cents. » Ces « Quatre Cents » fréquentent entre eux.

On fait partie des « Quatre Cents » comme on fait partie des onze cents membres du *Stock Exchange*, avec cette différence qu'on ne paie pas pour entrer, et qu'on n'a pas besoin d'attendre que ceux qu'on désire remplacer aient fait de mauvaises affaires. On ne naît pas « Quatre cents ». On est reçu « Quatre Cents », mais tout le monde ne peut pas être reçu « Quatre Cents ». Le nombre n'est d'ailleurs pas limité.

Les événements n'ont pas permis aux « Quatre Cents » d'avoir des ancêtres forgeant à grands coups d'épée, dans le feu des batailles, un nom retentis-

sant à leurs générations futures. Ces ancêtres n'avaient pas tous le loisir de garantir leurs descendants contre la dégénérescence physique et la médiocrité. Mais précisément parce qu'elle est récente, la noblesse des « Quatre Cents » leur impose l'obligation de la soutenir par la culture intellectuelle, la fortune et une honorabilité absolue. La plupart des « Quatre Cents » feraient assez bonne figure d'ancêtres, avec cette réserve pourtant, qu'ils sont aussi exclusifs que s'ils étaient déjà des petits fils. Ils n'ont pas encore tous les défauts des aristocraties usées, et s'ils parviennent à s'y soustraire, il n'y a pas de raisons pour qu'ils ne créent pas entre eux un corps d'élite qui stimule à la fois le sentiment de l'honneur et celui de la richesse. Il appartient à ceux qui professent pour les Américains une tendresse non équivoque, de les mettre en garde contre la fâcheuse tendance que leur suggère la contemplation des vieilles races. Je sais bien que leur amour des traditions anciennes ne détruit jamais chez eux l'équilibre du sens pratique. Et ce n'est pas moi qui leur reprocherai leurs alliances avec la noblesse française, d'autant moins que les circonstances les rendent eux-mêmes de plus en plus circonspects. Mais il leur arrive parfois de dépasser la mesure de l'enthousiasme pour tout ce qui porte un grand nom.

Je me souviens à quel point les esprits étaient surexcités par l'arrivée prochaine du prince Henri de Prusse, frère de l'empereur Guillaume. Pour la plupart des « Quatre Cents » cet événement était

envisagé bien plus comme une manifestation mondaine que comme un acte de politique internationale. J'ai encore présent à l'esprit ce propos d'une Américaine un peu forte et un peu mûre, disant dans un dîner chez l'un des rois des rois, avec cet accent spécial aux « swells » anglais : *O my dear Sir, I cannot say how fond I am of nobility!* Je ne peux pas vous dire, cher monsieur, à quel point je suis folle de noblesse.

J'ai souri devant la candeur de cette déclaration, mais elle dénote un état d'esprit réel en Amérique où l'opinion des femmes, même un peu fortes et un peu mûres, compte pour quelque chose. Il faut d'ailleurs rendre cette justice au prince Henri de Prusse, qu'il a déconcerté les Américains par sa simplicité, et qu'il a causé une surprise égale à ceux qui ont fait le voyage de retour avec lui. Il m'a dit lui-même, quand nous sommes revenus ensemble sur le *Deutschland*, qu'en allant aux Etats-Unis il était décidé d'avance à abdiquer toute étiquette, et à la vérité il a accueilli avec une bonne grâce parfaite, les nombreux « shakehands » et les « very glad to meet you » dont il a été gratifié au cours de son voyage.

Il est un autre côté par lequel cette admirable société américaine, si tolérante et si ouverte qu'on la désigne à tous les autres peuples comme un exemple de grandeur et de libéralisme, m'a vivement surpris et quelque peu interloqué. C'est la façon dont elle envisage la question sémite. Il n'y a pas encore bien longtemps, il ne fallait aucun courage pour

avouer son origine juive. Je suis plus peut-être qu'un autre à même d'en parler sans passion, encore que je remonte, paraît-il, assez directement à « ceux de Nazareth ». Mais dans ma jeunesse je n'avais jamais entendu traiter cette question brûlante. La raison en est bien simple. Depuis plusieurs générations il s'est contracté dans ma famille des alliances mixtes d'où est sortie une majorité de chrétiens au milieu desquels j'ai été élevé et dont j'ai subi dès mon enfance la tradition et les idées. Je les ai connus et aimés en même temps que certains éléments juifs auxquels je suis resté attaché. Il semblait alors tout naturel que chacun pratiquât les alliances et les doctrines religieuses qui lui plaisaient. Les préjugés du moyen âge subitement remis à jour ont paru monstrueux à ceux mêmes qui pensent, non sans raison, qu'il reste beaucoup à perfectionner dans le monde israélite.

En Europe, quelques contrées sont encore agitées par la crise qu'ont soulevée ces questions irritantes; il y règne des violences et des haines qui montrent combien l'humanité a fait peu de progrès depuis qu'elle est sortie des cavernes, et combien est mince la couche de civilisation dont sont enduites nos âmes de sauvages. Mais je pensais trouver les Américains plus dégagés que nous du préjugé de race. Quand nos inventions modernes pénètrent chez un peuple primitif, elles y entrent de toutes pièces avec leurs perfectionnements les plus récents. C'est ainsi qu'au moment où le téléphone n'était encore considéré chez nous que comme un jouet, les Norvégiens

l'avaient déjà appliqué à leur vie courante, et avaient relié tous leurs quartiers et toutes leurs maisons par des réseaux qui leur permettaient de causer entre eux. Il en a été de même pour la lumière électrique; elle s'est développée sans résistance dans tous les pays où le gaz manquait ; elle a fait des progrès beaucoup plus lents parmi les populations déjà encombrées par les canalisations existantes. Supposons que demain on découvre un mode de locomotion supérieur aux chemins de fer, il sera beaucoup plus facile de l'appliquer entre Alger et Tombouctou qu'entre Paris et Lyon, parce que pour le moment entre Alger et Tombouctou il n'y a pas de moyen de communication à détruire pour en créer d'autres, tandis qu'entre Paris et Lyon il y a des voies se reliant à un réseau de chemin de fer français qui a coûté plusieurs milliards, et dont la disparition amènerait une crise épouvantable.

C'est pourquoi, appliquant aux problèmes moraux des règles analogues à celles qui régissent les problèmes économiques, je pensais que les Américains en s'assimilant notre civilisation l'auraient débarrassée de tous ces vestiges du passé, de toutes ces alluvions où les générations disparues ont laissé ce qu'elles avaient de pire, c'est-à-dire leur ignorance et leurs haines. Il n'en est pas ainsi. Les préjugés qui ne sont reçus ni dans les comptoirs, ni dans les bureaux, ni dans les clubs d'affaires, prennent leur revanche dans les salons. Dans la société américaine chrétienne, je n'ai pas rencontré de femmes juives. Dans la haute société juive je n'ai pas rencontré de

femmes chrétiennes. En constatant que ces femmes ne se fréquentaient pas, j'ai essayé de m'expliquer un exclusivisme si extraordinaire dans un monde pourvu d'idées larges et ouvertes. Les femmes américaines ne manifestent ni haine, ni dédain, ni jalousie pour les femmes juives. D'ailleurs pourquoi les haïraient-elles et pourquoi les dédaigneraient-elles, et que pourraient-elles leur envier? Cependant elles sont profondément séparées, et cette séparation commence en même temps que l'éducation, au collège, à l'école, c'est-à-dire dans l'endroit où tout doit concourir à la fusion de jeunes êtres humains réunis dans une égalité absolue de condition et d'existence. Les jeunes filles chrétiennes de la haute société et les jeunes filles juives ne fréquentent pas les mêmes écoles. C'est pourquoi, sorties du collège et rentrées dans leurs familles, elles n'existent pas les unes pour les autres. Elles n'ont même pas entre elles ces liens néfastes que crée l'animadversion. Et pourtant il en est parmi elles qui se ressemblent comme des sœurs. J'ai vu à New-York des femmes juives remarquablement belles et dont la beauté n'a rien d'oriental. Leurs cheveux, blonds ou bruns, ont ces mêmes ondulations élégantes et gracieuses qui caractérisent la chevelure des autres Américaines. J'en connais plusieurs que je voudrais pouvoir nommer afin de leur rendre hommage en passant, et dont il est impossible de dire que leurs manières ne sont pas aussi distinguées, aussi simples, aussi naturelles, aussi dépourvues d'apparence judaïque que celles des plus nobles créatures françaises ou an-

glaises. Elles sont dignes d'appartenir à toutes les élites, elles pénétreront un jour dans l'élite de leur nationalité, car il n'est pas possible que les grandes familles américaines s'entêtent dans un ostracisme d'un caractère si inférieur.

Les Américains imiteront les Anglais, leurs ancêtres et leurs modèles, chez qui le mariage mixte est d'un usage fréquent. L'aristocratie anglaise, si jalouse de ses prérogatives, et la haute bourgeoisie du Royaume-Uni sont loin d'exclure l'apport du sang juif, et ce mélange crée non pas des Juifs, mais des Anglais très bons et très solides. Pour obtenir une aussi heureuse transformation, les Israélites américains devront montrer qu'ils sont avant tout citoyens de l'Union. Ils comprendront eux aussi que le mélange du sang juif et du sang chrétien ne constitue ni une tare ni un acte inhumain, comme le leur enseignaient peut-être les dogmes d'un temps où ils étaient confinés à l'état de victime. Ils ont des pas à faire dans ce rapprochement désiré. Plus d'un, en France surtout, aurait déjà parcouru la moitié du chemin, sans la crainte d'avoir l'air d'obéir au vent de tempête qui souffle sur eux. Il faut attendre, et ils attendront le moment où ils ne pourront plus avoir l'air de s'abandonner à un acte de lâcheté.

Quant aux chrétiens, ils finiront, de leur côté, par découvrir que la race juive qui leur a déjà donné un Dieu peut encore leur céder quelques qualités précieuses; et, à ceux qui prétendent succomber sous la tyrannie juive, on peut répondre que cette tyran-

nie se détruira d'elle-même lorsqu'ils dilueront dans leur propre sang le sang de leurs persécuteurs.

Que de fois j'ai développé ces thèses et ces idées à la table hospitalière de mes amis de là-bas. C'est sur eux, c'est sur les chrétiens d'Amérique que je compte pour donner à l'Europe la solution de ce problème en un grand exemple de solidarité humaine. Tout porte à croire que le vingtième siècle qui commence appartiendra à l'Amérique, et nous, les penseurs de la vieille Europe, saluons d'avance avec joie la suprématie de la race nouvelle qui a déjà tant appris à ses aînés. Elle leur a appris comment l'homme doit lutter contre les éléments hostiles conjurés contre son existence. Qu'elle leur apprenne donc aussi comment l'homme doit lutter contre ses propres passions coalisées contre son propre repos. J'espère bien, avant de mourir, saluer la solution américaine du problème judéo-chrétien, après avoir salué la solution américaine de celui qui a mis aux prises sur notre continent le capital et le travail. Mon esprit, séduit avant tout par l'harmonie qui règne entre le monde matériel et le monde moral, après avoir vu nos vieux pampres régénérés par les jeunes vignes américaines, se plaît à concevoir la vigne du Seigneur elle-même rajeunie par un sarment américain.

De ce que je me sois permis de toucher à d'aussi graves problèmes il ne faudrait pas conclure que les dîners américains se passent en sermons perpétuels sur les questions religieuses ou sociales. Chez nous, à Paris, lorsqu'un convive a l'audace de prononcer

l'une après l'autre trois phrases qui se tiennent, vous pouvez être sûr qu'un voisin ou une voisine se penchera vers vous pour vous murmurer à l'oreille : connaissez-vous ce « raseur » ? Là-bas, il est vrai, on est moins prodigue de ces épithètes irrévérencieuses. On ne craint pas d'échanger quelques idées tout en mangeant. Ainsi un jour, dans un grand dîner chez Mr. W. E. D... j'ai assisté à une véritable conférence sur l'astronomie faite par un des convives très versé dans cette science qui a de nombreux et de remarquables adeptes aux Etats-Unis. L'orateur parlait pendant qu'on prenait le café au salon ; les hommes n'étaient pas allés au fumoir et tout le monde était réuni autour de lui. Une autre fois, j'ai entendu à table, au dessert, un convive prendre la parole et, devant une société de millionnaires et de femmes élégantes, exposer, pendant plus d'une heure, les devoirs des patrons envers les ouvriers, les relations du capital et du travail et les avantages de l'arbitrage qui aplanit entre eux des conflits jusqu'ici réputés insolubles. Ce convive n'était autre que Sa Grandeur Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, et personne n'avait l'air de trouver le temps long. Cependant ces festins où l'esprit est aussi alimenté que le corps sont exceptionnels. A la plupart des tables, les conversations voltigent aussi ailées et légères qu'à Paris, effleurant tous les sujets et de préférence ceux qui n'engendrent ni la mélancolie, ni l'amertume des réflexions.

En France, sous peine de passer pour un membre de l'Académie des Sciences morales on

n'oserait pas parler à une femme d'autre chose que de chiffons, de théâtre, de romans, de propos de salon ou d'amour. Dans cette préférence pour les sujets frivoles il y a à la fois du culte et du mépris. Du culte, parce que l'homme essaie de plaire à la femme en lui parlant de choses qu'elle comprend, et du mépris, parce qu'il avoue qu'il la croit incapable de s'élever jusqu'aux sujets qui l'intéressent lui-même. En Amérique, c'est tout le contraire, et, la plupart du temps, c'est la femme qui s'abstient d'aborder certaines questions parce qu'elle les trouve trop sérieuses pour l'homme. Il n'est pas rare, là-bas, de voir un homme mûr obligé de se défendre pied à pied et de rompre devant une toute jeune fille, enchantée de lui prouver qu'elle connaît, au moins aussi bien que lui, un de ces problèmes littéraires, sociaux ou moraux qui intéressent et passionnent l'adulte pourvu d'une culture solide. Et ces conversations se poursuivent au milieu de néologismes, d'expressions originales qui prouvent l'intensité de la réflexion et la profondeur de la pensée dans ces jolies petites têtes. L'étranger est généralement réduit à un rôle défensif. L'Américaine s'offre, dès qu'il paraît, le plaisir de le questionner. Qu'est-ce qui vous a le plus frappé dans le monde américain ? C'est là une phrase à laquelle le voyageur doit se préparer à répondre des milliers de fois dès qu'il a mis les pieds sur le sol de l'Union. C'est la phrase toute faite par excellence, qui sert de début à toutes les conversations, et qui a ce double avantage de four-

nir une facile entrée en matière et de répondre au trait le plus saillant du caractère américain.

L'Américain est avant tout un être orgueilleux, mais chez lui l'orgueil est supportable parce qu'il se traduit par un besoin naïf d'éloges, qui est en somme facile à satisfaire, et qui constitue une véritable flatterie à l'adresse de l'interlocuteur. L'orgueil du Nouveau Monde et celui du Vieux Monde ne se ressemblent pas. L'orgueil de l'Européen est un défaut solitaire, qui le porte à dédaigner tout de ceux qui l'entourent, tout, même leurs suffrages. L'orgueil de l'Américain est une vertu sociale, qui l'invite à être aimable et accueillant pour son visiteur afin de gagner son approbation. L'orgueil de l'Européen, c'est la fatuité de l'adulte aigri qui se croit trop au-dessus de ses compagnons pour entrer en rivalité avec eux, et que le mépris conduit à l'inertie. L'orgueil de l'Américain, c'est l'orgueil de l'enfant qui veut mériter l'approbation de ses parents et de ses maîtres, qui veut être le premier et à qui l'émulation impose l'effort. Vous pouvez être certain que lorsqu'une jeune femme vous pose la question sacramentelle : — qu'est-ce qui vous a le plus frappé dans le monde américain? — elle sera plus charmée que surprise si vous lui répondez : — madame, c'est la beauté des femmes; — et, au point de vue de la vanité, le riche marchand de Chicago partagera la joie naïve de sa jolie compatriote si vous lui dites : — ce qui m'a le plus frappé dans le monde américain, c'est la grandeur de son commerce et l'intelligence de ses commerçants. — Il faut remarquer

toutefois que chacun d'eux, aussi bien la jolie femme que le riche marchand, se tiendra satisfait d'un éloge collectif encore plus qu'individuel. Et c'est là une des marques les plus indéniables de ce sentiment de solidarité nationale que nous appelons le patriotisme, et qui fait la force réelle des peuples.

La phrase classique, traditionnelle, inévitable vint frapper un certain soir mes oreilles. Elle tombait des lèvres pures d'une jeune fille, des plus cultivées de New-York, et sonnait doucement dans la tiédeur assourdie du salon qui précède l'une des loges de l'Opéra, rendez-vous habituel des fameux « Quatre Cents ». Il faut savoir qu'à New-York l'Opéra a pour directeur un Français, M. Grau, auquel on doit de très intelligentes innovations. Non seulement il y fait défiler, à des prix qui défient toute concurrence en Europe, l'élite des artistes lyriques du monde entier, mais il y fait exécuter les ouvrages français par des Français, la musique italienne par des Italiens et l'opéra allemand par des Allemands. Dans ce centre aristocratique et mondain, on écoute et on cause en se rendant visite et les choses les plus délicieuses à écouter ne se débitent pas toujours sur la scène. Donc, ce soir-là, Mlle Emma Calvé chantait *Cavalleria Rusticana* et expliquait, avec sa chaleur tragique et son admirable voix, à sa famille d'Italiens groupés autour d'elle, l'abominable farce dont elle était victime de la part de son séducteur. Et dans le salon de la loge, miss *** me répétait la phrase consacrée : « Dites, Monsieur, qu'est-ce

qui vous a le plus frappé dans le monde américain ? » Je répondis avec une légèreté coupable : « Je crois bien que c'est l'absence de modestie chez les Américains. » Le châtiment ne se fit pas attendre. « Vous avez raison, Monsieur, nous ne sommes pas modestes, parce que la modestie est une forme bâtarde de la fatuité, et que dans nos sentiments tout est légitime. C'est bon pour vous d'être modestes. Chez vous, on se vante d'être modeste, parce que vous avez dénaturé les sentiments et les mots. Chez nous, on ne se vante pas d'être modeste, nous savons ce que nous valons. Avant tout il faut *savoir* et, tenez, si vous voulez, je vais vous dire un proverbe un peu long, pas très connu, mais qui résume bien exactement l'état d'âme des Américains :

« Celui qui ne sait pas, et qui ne sait pas qu'il ne sait pas est un imbécile ; tuez-le.

« Celui qui ne sait pas, et qui sait qu'il ne sait pas est un ignorant; instruisez-le.

« Celui qui sait et qui ne sait pas qu'il sait est un rêveur; éveillez-le.

« Celui qui sait, et qui sait qu'il sait est un sage ; imitez-le (1). »

J'écrivis aussitôt sur la carte même qu'elle me

(1) He who knows not and knows not that he knows not is a fool; shoot him.

He who knows not and knows that he knows not is a simple; teach him.

He who knows and knows not that he knows is asleep; wake him.

He who knows and knows that he knows is a wise; follow him.

remit le proverbe dicté par la délicieuse Américaine. Comme la plupart de ses compagnes elle aurait pu faire graver sur son cachet ce mot admirable, recette laconique de la grandeur du peuple américain : *Savoir.*

La science est la déesse américaine; elle domine la table de famille aussi bien que l'usine; mais elle a ses chef-lieux et ses sanctuaires qui sont au peuple d'à présent ce que les temples étaient aux peuples d'autrefois; ce sont les Universités. L'histoire nous apprend que lorsqu'un étranger arrivait chez les peuples antiques, sa présence faisait sensation, non seulement parce qu'il était considéré comme un hôte envoyé par les dieux, mais parce qu'il permettait aux sages d'apprendre quelque chose de nouveau sur des êtres et des mœurs inconnus. Cette vieille tradition est précisément entretenue dans les Universités américaines si éprises de science, si curieuses de nouveauté, si imbues du proverbe de ma jeune amie de New York. C'est pourquoi l'étranger qui savoure l'hospitalité américaine est exposé à se voir inviter, par les chefs des Universités, à venir parler au public dans des conférences qui sont presque toujours sensationnelles. Et cette coutume est si répandue qu'un voyageur à l'étranger, de quelque notoriété, à qui on ne demanderait pas des conférences, aurait jusqu'à un certain point le droit de croire qu'il a passé inaperçu. Je n'avais pas dîné dans trois maisons lorsque j'eus le plaisir de rencontrer le président de l'Université de Columbia, Mr. Butler, qui m'invita à aller rendre visite à

son Université. Là, je fus accueilli par les professeurs, qui ne me laissèrent pas partir de la salle à manger où ils prennent leur repas de midi dans l'établissement même, avant que je leur eusse promis une conférence. Parmi eux se trouvait un professeur français, M. Adolphe Cohn, qui est précisément le chef du département des langues romanes auquel devait se rattacher ma conférence. J'eus infiniment de plaisir à trouver, dans ce milieu intellectuel, le maître distingué qui a voué sa vie, on peut le dire, à propager parmi les Américains les idées françaises, l'influence française, l'amour de la France.

Comment aurais-je pu décliner l'honneur de parler à l'Université de Columbia? Je choisis un thème qui répondait à la fois aux aspirations françaises de l'Université et à mes sympathies américaines, et je parlai sur « la poésie de la science et la poésie des affaires ». Il ne m'appartient pas de raconter la fortune de cette conférence. Je dirai seulement qu'elle ne resta pas impunie, et que son auteur fut sommé de lui donner des sœurs. James H. Hyde, qui a porté à un si haut point la splendeur du Cercle français de l'Université de Harvard à Boston, vint me requérir, et je dus lui promettre une conférence, que j'avais l'intention de faire sur la femme américaine.

La destinée de cette conférence fut assez curieuse. Les vacances de l'Université survinrent au seul moment où j'aurais pu être libre, et quand la rentrée s'effectua je devais quitter l'Amérique pour retourner en France. J'allais donc rapporter avec moi mes

idées sur les femmes américaines, lorsque, peu de jours avant mon départ, le président de la *Silk Association* vint me prévenir que la corporation désirait m'offrir un banquet. La *Silk Association*, ou association de la soierie, est devenue une puissance industrielle qui, pour la soie courante, est tantôt la rivale et tantôt l'associée de notre belle industrie lyonnaise. Je me rendis au banquet de la *Silk Association*, espérant bien m'en tirer avec quelques mots de remerciements au dessert. Mais voilà que le quart d'heure de Rabelais étant survenu, le président de la soierie se lève, m'adresse un speech aimable et prévient les autres convives que je vais leur faire connaître, au moyen d'un discours, ce qui m'a le plus frappé dans le monde américain, c'est-à-dire dans l'industrie de la soie en Amérique. Intérieurement, j'hésitais entre le plaisir d'être ainsi promu à l'état d'encyclopédie et la honte d'avouer, en rougissant que la soierie américaine ne m'avait inspiré aucune idée particulière. J'épargnai cet aveu à ces fabricants si charmants, et me levant pour répondre au toast de leur président, je leur déclarai que ce qui m'avait surtout frappé dans la soierie américaine c'était la façon ravissante dont elle était portée par les femmes de leur pays. Un pont était ainsi jeté entre l'Université d'Harvard et le banquet des fabricants de soie. Toute ma conférence y passa, et comme elle était soigneusement préparée, mes auditeurs durent être stupéfaits de mes facultés d'improvisateur.

Pendant mon premier séjour à New-York, je me

suis rencontré avec quelques Français de passage en Amérique, et parmi eux je nommerai tout d'abord Léopold Mabilleau, directeur du Musée social, qui a remporté là-bas de si grands succès comme conférencier. Il prépare, lui aussi, un livre sur les questions universitaires et sociales, qui seront traitées avec sa magistrale compétence. Je fus heureux aussi de rencontrer M. Philippe Bunau-Varilo que je connaissais depuis longtemps comme un des ingénieurs les plus remarquables qu'ait produits l'Ecole Polytechnique. Là, j'ai pu apprécier à la fois l'ingénieur, l'homme, le diplomate. Il avait à cœur de démontrer que le problème du Panama était soluble, et c'est grâce à son activité intelligente qu'il sera définitivement résolu en Amérique. Enfin je liai commerce d'amitié avec le peintre Chartran, qui est le peintre favori des Américains. Chaque printemps on s'entasse pour contempler l'exposition de ses œuvres chez Knoedler, qui a tant fait, concurremment avec Durand-Ruel, pour l'école des peintres français en Amérique. La carrière américaine de Chartran fourmille d'anecdotes et de légendes.

Un jour un gros marchand de Chicago interpelle le maître et lui demande : « Que prendrez-vous pour me faire mon portrait? » Chartran répond par l'énoncé de son prix habituel, cinq mille dollars. « Il ne s'agit pas d'argent, dit le marchand de Chicago, mais de temps. Combien de jours vous faudrait-il pour me faire mon portrait? »

Chartran, qui travaille avec une rapidité et une légèreté incomparables, se piqua au jeu et ne mit

que quarante-huit heures pour peindre son modèle. Le brave homme, complètement ahuri et enchanté, lui amena sur-le-champ sa femme, ses deux filles, ses deux gendres et plusieurs autres membres de sa famille, dont quelques-uns étaient déjà morts et représentés par des photographies, de quoi remplir une galerie de têtes à vingt-cinq mille francs !

Je fis encore la connaissance de M. Hugues Le Roux, qui m'apparut comme un charmant compagnon. Hugues Le Roux a aussi une légende dans sa jeune carrière américaine, et j'espère qu'il ne m'en voudra pas de la raconter. Il avait été prié, par le cercle français de l'Université de Harvard, de venir faire des conférences en Amérique. Mr. James H. Hyde lui avait offert de descendre dans son hôtel de la quarantième rue. Lorsqu'il y arriva, Hyde était allé passer trois jours à la campagne, et ses domestiques, comme eussent fait les nôtres, en avaient profité pour disparaître avec ensemble; Hugues Le Roux se trouvait ainsi, sans le savoir, tout seul dans l'hôtel lorsqu'il entendit sonner à la porte pendant la nuit. C'étaient des cambrioleurs qui connaissaient, eux aussi, l'absence du maître de la maison. Les cambrioleurs d'Amérique, comme les autres corporations de leur pays, sont arrivés du premier coup à la perfection de leur industrie. Ceux de la vieille Europe entrent parfois comme des étourneaux dans les maisons habitées, où ils se font pincer. En Amérique, ils ont toujours soin de sonner pour savoir si les gens qu'ils vont dévaliser sont chez eux. Si on vient leur ouvrir, ils s'excusent

de s'être trompés ou filent sans explications. Si on ne leur ouvre pas, ils cambriolent avec sécurité. Donc Hugues Le Roux, entendant sonner avec insistance à la porte de sa demeure, crut que c'était son hôte qui rentrait et que les domestiques laissaient à la porte. Et comme il ne trouva personne pour répondre à son appel dans la maison, il descendit lui-même en chemise pour ouvrir à son hôte. Lorsque les cambrioleurs virent la porte s'ouvrir, ils détalèrent et Hugues Le Roux, n'apercevant plus que les dos de gens qui fuyaient, fit un pas dans la rue pour se rendre compte de cette situation anormale. A ce moment un coup de vent poussait la porte qui se fermait derrière notre infortuné compatriote.

Que les âmes sensibles s'imaginent quelle peut être la situation d'un conférencier français se trouvant, au milieu de la nuit et de la neige, par plusieurs degrés de froid, en chemise sur le trottoir de la quarantième rue de New-York ! Pour y mettre un terme, Hugues Le Roux alla sonner à la maison voisine occupée par Mme Hyde mère, dont les domestique, à l'aspect d'un inconnu en chemise au milieu de la nuit, repoussèrent avec horreur la porte et retournèrent se coucher. Il a fallu à Le Roux, qui manqua périr de froid, de longs pourparlers pour se faire reconnaître et recueillir par les domestiques voisins. Il raconte lui-même cette histoire avec beaucoup de bonne humeur, et est naturellement le premier à en rire.

X

LA « MATIÈRE PREMIÈRE » DE L'AMERICAIN

Après ce premier examen sommaire de la couche sociale qui forme l'extérieur, le « gratin », la crème, et dans tous les cas la partie essentiellement superficielle de la société américaine, il faut essayer de pénétrer plus profondément dans cette agglomération d'êtres humains. Et, après avoir noté les manies enfantées par la vanité, il faut chercher les mœurs imposées par la nécessité. Bien que cette enquête ne doive pas avoir d'apparence scientifique, elle ne doit pas non plus s'affranchir de toute méthode. Et puisque nous voici amenés à étudier des êtres dans un milieu et à une époque déterminée, ce que nous devons chercher tout d'abord c'est l'espèce, c'est la race de ces êtres, c'est la matière première de cette société. D'autant plus que la société américaine serait à peu près incompréhensible pour l'observateur qui ferait abstraction, non seulement des circonstances dans lesquelles elle a été fondée, mais encore et surtout des éléments qui ont servi à l'établir. Tandis qu'en se référant perpétuellement à ses

origines, les phénomènes actuels qu'elle présente s'expliquent tout naturellement, et à chaque pas, dans cette étude, on peut constater que ce qui se passe au sein de cette société au commencement du vingtième siècle, n'est que le développement logique, irrésistible et en quelque sorte fatal des conditions dans lesquelles elle naquit dans la première moitié du dix-septième.

Les Etats-Unis ont été fondés par quelques groupes d'émigrés anglais, dont les principaux étaient des puritains chassés de leur pays non seulement par le dégoût que leur inspirait la corruption de la société anglaise, mais encore par les persécutions dont ils étaient victimes. De tous ces groupes, le plus intéressant, celui dont le souvenir s'est le plus fidèlement transmis de génération en génération, celui dont l'empreinte est encore la plus visible, était une communauté religieuse, une église fondée à Leyde, dans les Pays-Bas, dès 1608, par des séparatistes anglais et dont le pasteur s'appelait John Robinson. Ces puritains, avant de s'embarquer sur le navire célèbre, le « May-Flower », pour la terre qu'ils devaient baptiser eux-mêmes du nom de Nouvelle Angleterre, allèrent donc passer en Hollande, dans un pays libre, une sorte de période d'apprentissage, qui ne dura pas moins de douze ans, de 1608 à 1620. Mais ils s'étiolaient dans les villes hollandaises, ils voyaient grandir leurs enfants en se demandant ce que l'exil en ferait. La nostalgie les ravageait à ce point que quelques-uns préféraient retourner en Angleterre où on les met-

tait en prison. C'est alors que l'idée leur vint d'aller fonder une société nouvelle dans les possessions anglaises du Nouveau Monde, où la terre était à qui voulait la prendre. Et cette société devait être une société chrétienne primitive, chrétienne jusqu'au communisme, jusqu'à la disparition du tien et du mien qui divise le monde.

Donc ces puritains, qui avaient en horreur la vie sociale politique de l'Europe, arrivèrent les uns à Plymouth, les autres dans la baie de Massachussets, après avoir négocié, pendant près de trois ans, avec le gouverneur de la Virginie nommé Sandys. Ce gouverneur, homme libéral et généreux, leur avait accordé une constitution qui le fit accuser d'avoir voulu créer une école de sédition. Cette constitution ne fut pas appliquée en Virginie puisque les hasards de la mer n'amenèrent pas les puritains dans cette contrée, mais elle fut installée avec les émigrants à Plymouth et dans la baie de Massachussets, et la vie, dans la nouvelle société, commença par une sorte de communisme pratique, résultant d'un contrat d'association formel. Ce contrat établissait une association qui devait durer sept ans pendant lesquels tous les profits et bénéfices de qui que ce soit dans les métiers, le commerce, la culture, la pêche ou autres arts, s'ajouteraient au capital commun. Au bout de sept ans le capital et les profits, maisons, terre, marchandises et biens mobiliers, devaient être également répartis entre tous les associés.

Ce contrat fut exécuté, et pendant sept ans, les

puritains venus de Leyde vécurent dans le communisme le plus parfait; ce n'est pas à dire qu'ils vécurent dans la joie la plus profonde, car déjà la civilisation naissante avait créé des besoins contraires au communisme. Des jeunes gens, les plus propres au travail, disent les chroniques, se plaignaient d'épuiser leur temps et leurs forces à travailler sans récompense pour les femmes et les enfants des autres. L'homme fort ne recevait pas plus dans le partage des vivres et des vêtements que le faible qui ne faisait pas le quart du travail de l'autre. Et quant aux femmes, obligées de servir d'autres hommes que leurs maris, de préparer leurs repas, de laver leurs habits, elles voyaient là une sorte d'esclavage et beaucoup de maris ne le supportaient pas volontiers.

Il faut croire que cet état rudimentaire de communisme absolu est une formation nécessaire aux sociétés qui commencent, puisque dix ans plus tard, en 1630, d'autres puritains qui n'étaient pas passés par la Hollande et vinrent débarquer à la baie de Massachussets, à l'endroit où s'élève aujourd'hui Boston, eurent recours au même système.

Ce souvenir historique est peut-être l'argument le plus irrésistible qu'on puisse apporter de nos jours contre l'établissement parmi nous du communisme, ou de sa forme plus civilisée qui s'appelle le collectivisme, avec suppression de la propriété individuelle. Car, de même que les aliments, les vêtements et les habitudes qui nous furent nécessaires dans notre enfance deviendraient dans notre âge mûr inutiles et gênants, de même les institu-

tions qui ont servi aux peuples naissants ne sont plus applicables aux peuples adultes. Et proposer à des citoyens du XXe siècle de revenir aux systèmes qui permirent à leurs ancêtres de fonder peu à peu les civilisations dont ils jouissent, c'est vouloir persuader à l'homme fait de coiffer un bourrelet et de s'offrir une nourrice. C'est vouloir substituer le char à bœufs à la locomotive, et la fronde aux fusils se chargeant par la culasse. Les esprits qui discutent sérieusement de pareilles énormités sont victimes de ce que les savants appellent des survivances ancestrales, et de ces fantaisies de l'insondable nature qui semble parfois s'amuser, dans des heures de désœuvrement, à reproduire ses ébauches primitives dans ses créations les plus récentes, comme l'enfant riche, fatigué des jouets luxueux et compliqués qu'on lui donne, emprunte à un camarade pauvre le poupard de deux sous dont il fait ses délices.

Quoi qu'il en soit, le fait constant et historique, dont on retrouve la trace dans le monde américain et qui explique les vertus et les défauts de cette étonnante société, est celui-ci : la race américaine procède de groupes humains à formation essentiellement communautaire et religieuse. Mais les habitants des Etats-Unis sont aujourd'hui au nombre de 66 millions, et les ancêtres débarquèrent au nombre de quelques centaines seulement; nombre réduit de moitié au bout de six mois par le scorbut, les fatigues et les fièvres. Or, quelque fécondité qu'on puisse supposer à l'homme régénéré par le contact

de la nature vierge, il y a entre ces deux chiffres une disproportion qui ne peut s'expliquer que par l'afflux incessant de nouvelles recrues. Les arrières-petits-fils des puritains de 1620 ne sont donc plus seuls en Amérique. Ils composent l'élite de la race; ils en sont le squelette, mais le corps même de la nation a été formé par des éléments qui leur étaient totalement étrangers. Seulement, et c'est ici un des phénomènes les plus extraordinaires de l'évolution humaine, tandis qu'en versant un sang vulgaire dans une race animale quelconque on l'abâtardit, nous allons voir en Amérique une élite préexistante imposer aux masses qui viennent la rejoindre, son esprit, ses mœurs et même ses caractères anatomiques et ethnographiques. Nous allons voir une nation faite par son aristocratie, et nous assisterons à la vérification du vieil adage : *Humanum paucis vivit genus.* Toutes les aristocraties ont été jalouses de leur sang par crainte de voir la race se vulgariser. L'aristocratie américaine a prodigué le sien et, au lieu de descendre au niveau de ceux auxquels elle ouvrait les bras, elle les a fait monter jusqu'à elle. C'est pourquoi les élus des premiers jours, les puritains de l'église de Leyde, revivent encore tout entiers dans cette nation admirable sur laquelle l'Europe, depuis tantôt deux siècles, ne cesse de verser ses déchets et son rebut.

Quand un steamer chargé d'émigrants arrive, il est d'abord soumis à une quarantaine. Cette quarantaine a pour but d'éliminer toutes les personnes atteintes de maladies incurables ou conta-

gieuses et, d'une façon générale, toutes celles qui sont susceptibles de devenir des charges publiques. Ici, nous prenons sur le vif une des causes pour lesquelles la santé publique est supérieure en Amérique à ce qu'elle est en Europe, et nous apprenons pourquoi là-bas on trouve moins de bossus, de bancals et de goitreux que chez nous. Il se passe pour la matière première humaine quelque chose de semblable à ce qui se passe pour le matériel des entreprises industrielles. Les Américains peuvent tailler en plein drap, tandis que nous autres nous sommes obligés de subir les produits de nos erreurs et de nos faiblesses.

Quand le steamer est libéré de la quarantaine, les étrangers qu'il contient sont considérés comme étant soumis aux lois du pays et, dans la baie, les paquebots sont abordés par les barques, les *cutters*, des inspecteurs de l'Etat qui demandent tout d'abord les déclarations des passagers étrangers. Ces déclarations qui sont exigées des Compagnies de navigation doivent indiquer : les nom et prénoms du voyageur, son âge, son sexe, s'il est marié ou non, son métier ou sa profession, s'il sait lire ou écrire, sa nationalité, sa dernière résidence, c'est-à-dire le port où il s'est embarqué, la localité vers laquelle il se dirige aux Etats-Unis ; s'il possède un billet direct pour y aller, s'il a acquitté lui-même les frais de son voyage ou si ces frais ont été acquittés par d'autres personnes que par lui, par une société, une municipalité ou un gouvernement; s'il possède de l'argent, si la somme qu'il possède

dépasse 150 francs et sinon, quelle somme il possède; s'il compte rejoindre un parent et, dans ce cas, le nom de ce parent et son adresse; s'il est déjà venu aux Etats-Unis et si oui, quand et où; s'il a jamais subi de la prison ou été à la charge d'une institution de bienfaisance; s'il est monogame ou polygame; s'il est engagé expressément ou tacitement pour travailler aux Etats-Unis; quel est son état de santé, mental et physique, s'il est infirme ou estropié, et dans ce cas, par suite de quelles circonstances.

C'est, on le voit, un interrogatoire dans les règles, dont les voyageurs ne s'accommoderaient pas aux frontières d'une nation quelconque. Quand le paquebot atteint la place qui lui est assignée sur les jetées, les inspecteurs de l'Etat laissent filer tout de suite quelques émigrants qu'ils ne jugent pas utile d'examiner et qui doivent ce traitement de faveur, soit à un extérieur distingué, soit à des papiers supérieurs, mais le nombre de ces privilégiés dépasse rarement quinze ou vingt par navire. Tous les autres sont embarqués dans des barges qui les conduisent à *Ellis Island.*

A leur arrivée dans les bureaux de l'émigration, on les divise en groupes différents d'après leurs déclarations, puis, alignés devant des barrières de fer, ils subissent une première inspection; chaque émigrant est questionné, afin qu'on puisse comparer ses réponses verbales avec ses déclarations écrites. Quand cet examen donne un résultat satisfaisant, l'émigrant est libre; dans le cas contraire, il est re-

tenu pour subir une enquête devant un comité composé de quatre inspecteurs dont les décisions sont définitives et ne peuvent être annulées que par le secrétaire de la trésorerie. Les émigrants attendent ensuite dans une grande salle que les agents des compagnies de chemin de fer viennent les prendre pour les conduire aux trains qui les mèneront à leurs destinations. Pendant leur court séjour dans l'île, ils sont logés par le gouvernement et nourris par les compagnies de navigation.

J'étais curieux d'explorer ce glacier humain dans sa descente. D'où venaient ces émigrants? Pourquoi étaient-ils partis? Combien d'argent possédaient-ils? Quels colis apportaient-ils? Comment trouveraient-ils du travail, comment s'assimileraient-ils? Voici ce que je désirais savoir :

Florio Vincenzo débarque pour devenir Américain. Florio a quatorze ans; il ne doute pas de l'avenir, il a confiance en son étoile; il arrive de Palerme et voyage, le cœur léger, en compagnie d'une boîte de carton qui paraît vide et qui contient cependant une paire de vieux souliers en fort mauvais état. Je souhaite la bienvenue à Florio Vincenzo qui salue très bas et sourit de grand cœur en montrant une rangée de dents blanches. « Je suis, dit-il, un homme pauvre et noble, je cherche fortune. » Il se dégage de Florio une odeur qu'un vieil inspecteur n'a pas de peine à reconnaître. Florio prend un de ses souliers et en retire, avec quelque effort, un morceau de saucisson de Bologne tordu et rétréci. L'autre soulier est garni d'une espèce de pâte molle,

collante et odorante, qui représente un morceau de fromage italien. Ces différents objets, une somme d'argent équivalant à environ dix francs, et les vêtements qu'il porte, forment la base des espérances de fortune de Florio Vincenzo.

Pietro Viarili a les cheveux gris, il est voûté et asthmatique; lui aussi veut faire fortune. Son bagage consiste en une valise de vieille tapisserie usée, munie d'un cadenas, dont l'intérieur doublé de papier contient deux chemises de coton rayé, un foulard de soie jaune à fleurs bleues et à bordure, un chapeau noir usé, un gilet, deux pantalons de laine à dessins clairs, un tricot, un litre d'huile d'olive et à peu près une demi-livre de biscuits secs. Pendant le voyage, la valise contenait aussi une bouteille de ce vin du Vésuve, à la riche couleur rouge, qu'on vend dans les estaminets de Naples; mais, en déchargeant sa valise, Pietro, dans sa brusquerie, a cassé la bouteille et le vin a inondé la provision de biscuits. Les compagnons de Pietro l'ont aidé à faire disparaître ses biscuits en les avalant, sans se donner la peine de les mâcher.

Les sacs et les malles des Scandinaves, des Ecossais, des Irlandais et des Anglais ont un contenu généralement plus varié. Ces émigrants apportent des objets de toilette et jusqu'à des ornements de leur demeure auxquels ils sont attachés. Les Scandinaves sont ceux qui ont le plus de bagages. Après eux viennent les Anglais et les Français. En général, les émigrants du nord de l'Europe ont plus

d'effets personnels que ceux du sud. Un matin, pendant mon séjour à New-York, un paquebot de Liverpool amena deux mille émigrants. Ils avaient 1185 colis à la consigne du bord, sans compter neuf cents colis qu'ils portaient à la main.

Pendant un des derniers mois de ma présence en Amérique, 21,367 colis ont été reçus à Ellis Island, examinés et expédiés sur différents points du territoire des Etats-Unis. La plupart sont mal emballés, informes, pauvres, sans autres signes distinctifs que des hiéroglyphes indéchiffrables. Le gouvernement ne fait rien payer pour le dépôt, et l'émigrant peut laisser sa malle pendant un an dans l'île si bon lui semble. Rarement un colis se perd. On dit que les vieux inspecteurs de la douane reconnaissent facilement de quelle partie de l'Europe vient un voyageur à la vue de son bagage. Les Italiens sont chargés de vin, de fruits, d'huile ou de noix. Les Anglais et Ecossais d'une pièce de drap ou de laine. Les Irlandais de leur drap national. D'une façon générale, on peut dire que, lorsqu'ils quittent leur pays, les émigrants emportent moins d'effets personnels qu'un ouvrier américain ne chercherait à en sauver d'une maison en flammes, et qu'il les choisissent avec à peu près autant de discernement.

A l'inspection on exige des émigrants qu'ils montrent leur argent. Les uns, par ruse, oublient de tout montrer. D'autres étalent complaisamment leur petit magot. Cet argent est chaque fois soigneusement compté et, après que la somme

en a été notée, on la rend à son propriétaire. On offre ensuite aux émigrants de changer leur monnaie. Beaucoup refusent par crainte d'être volés; d'autres, au contraire, s'arrêtent d'eux-mêmes aux guichets des changeurs placés au fond de la salle d'inspection.

Les 388,931 émigrants de l'année dernière ont montré aux inspecteurs 27,500,000 francs, soit en moyenne 70 francs par tête. Les Français venaient en tête de la liste, dépassant de beaucoup tous les autres, avec une moyenne de deux cents francs par tête. Les Allemands suivaient avec une moyenne de 155 francs. Quant aux Juifs, ils arrivaient en dernier lieu, après les Italiens du Sud, avec une moyenne de 40 francs. On rencontre de temps en temps quelques émigrés exceptionnellement riches. En voici un. C'est un petit homme au visage sympathique éclairé par des yeux bleus à l'expression franche, qui s'arrête devant le guichet du changeur. A côté de lui, sa femme, au type allemand, et leurs trois enfants forment un groupe qui attend patiemment. Il est habillé d'un complet taché et usé et porte les bottes et la casquette pointue du paysan allemand. Il fouilla dans ses poches et de tous les coins de ses vêtements sortirent des *thalers*, des *marks*, des billets de banque et des pièces d'or. Les inspecteurs regardaient avec étonnement ces capitaux qui s'échappaient de ces mains sales. Le petit Allemand se fit donner six cents dollars en billets de banque américains. Quand il reçut sa liasse de papiers verts, il eut un sourire

et, ouvrant sa chemise, il plaça sa fortune le plus près possible de son corps afin d'en sentir perpétuellement le contact.

Comment trouve-t-on un emploi ? La chose semble assez facile, car c'est à qui s'y prêtera. On peut même dire que le travail vient au devant de l'émigration. Leur rencontre a lieu dans un bâtiment construit en pierre grise sur la « Battery » et dont la salle basse n'a pour tous meubles que quelques rangées de bancs. Dans un coin, trois hommes d'âge respectable se tiennent assis à un bureau. Ce sont des courtiers et des directeurs d'office de placement, ils servent d'intermédiaires. Une balustrade de fer les sépare des émigrants à la recherche du travail. Ceux-ci traînent sur les bancs et somnolent dans l'attente de l'occasion désirée ; quelques-uns lisent des morceaux de vieux journaux, d'autres attendent tout simplement les yeux baissés. De temps en temps des patrons viennent et disent à un des vieux fonctionnaires du bureau ce qu'ils cherchent.

Voici par exemple un garçon blond en bras de chemise qui arrive et parle au directeur :

— Qui veut travailler pour un boulanger, demande celui-ci à haute voix ? Un jeune homme se lève comme ferait un écolier à l'appel de son nom et vient causer en allemand avec le patron, puis il retourne s'asseoir. Un autre émigrant qui lisait son journal lève à son tour la tête et va parler au boulanger. Bientôt le patron et l'ouvrier s'en vont en causant comme deux camarades : l'affaire est conclue.

Ce bureau est une institution entretenue par la

Société allemande de la cité de New-York et par la Société des émigrants irlandais. Il réussit à placer environ cinquante personnes par jour. D'ailleurs, les émigrants comptent plus pour se placer sur leurs amis et connaissances que sur de semblables institutions. Tout n'est d'ailleurs pas rose dans la vie de ces pauvres gens. Jusqu'à ce qu'ils aient passé un an dans le pays, ils sont soumis aux lois qui s'appliquent aux émigrés et ces lois sont parfois fort dures. Si, par exemple, pendant cette première période de douze mois un émigrant mendie, s'il tombe à la charge du public, il est purement et simplement déporté aux frais de la compagnie de navigation qui l'a amené. Chaque année, environ deux mille pauvres diables se trouvent dans cette triste situation. Une institution charitable, subventionnée par la cité de New-York et qui s'appelle *Out door Poor Bureau* s'occupe de ces épaves dont quelques-unes ont des destinées singulières. On se raconte encore l'aventure du prince Randjie T. Sinilie. Il était venu à New-York comme un potentat oriental accompagné d'une suite de serviteurs basanés. Ce prince n'était autre qu'un cuisinier indien dont l'arrivée avait été exploitée intelligemment par un restaurant oriental, où le prince devait entrer comme chef de cuisine et ses serviteurs comme garçons. Moins d'un an après, le restaurant ayant fait faillite, les garçons faisaient appel à la charité publique. Ils furent ramassés, envoyés à Ellis Island et déportés.

Voici encore un nommé Ario Tokian, âgé de trente et un ans et se disant ministre d'un culte. Il

ne peut d'ailleurs dire le nom de ce culte ni même celui du bateau sur lequel il est venu. Ce dernier cas d'amnésie est assez fréquent. Lorsqu'il débarqua au mois de juillet il possédait vingt-cinq francs. Il avait encore quinze francs lorsque, onze mois plus tard, il sollicita du secours : également déporté.

Le dernier bulletin de recensement établit que de 1821 à 1900 dix-neuf millions d'êtres humains ont débarqué aux Etats-Unis dans des conditions à peu près analogues à celles que je viens d'exposer. L'Allemagne en a envoyé cinq millions, l'Irlande trois millions huit cent soixante-dix mille, l'Angleterre trois millions vingt-six mille, l'Autriche-Hongrie, y compris la Bohême, un million, l'Italie un million ; la France n'a fourni que des quantités négligeables. Autrefois, le courant principal venait du nord de l'Europe, aujourd'hui il vient du sud et les Américains n'en sont pas plus fiers, car les gens du nord de l'Europe passent pour devenir de meilleurs citoyens que ceux du sud. Les plus intelligents et les plus riches se dirigent vers les campagnes. La classe inférieure s'écoule dans les villes. De tous les Européens les Grecs sont les moins appréciés. Les Italiens du sud de la Péninsule passent aussi pour fournir des citoyens médiocres, mais ceux du Nord, et avec eux les Suisses, sont parmi les mieux cotés. Cependant ces Grecs et ces Italiens du sud qui gagnent leur vie en transportant et en vendant des fruits sur des petites voitures dans les rues des villes, ramassent parfois beaucoup d'argent. L'an dernier, un vieil Italien arrivé à New-

York sans un sou avait été enfermé à *Ellis Island* et attendait sa déportation. Il pria les inspecteurs de faire venir son fils qui habitait l'Amérique depuis plus d'un an et qui précisément était pousseur d'une de ces petites voitures. Le garçon, qui n'avait pas vingt ans, arriva avec un carnet de chèques qui prouvait qu'il avait déposé, dans une banque, deux cent cinquante dollars, ses économies. Il déclara aux inspecteurs qu'il prenait à sa charge son père, qui fut admis. Le jeune Italien dépensait sept dollars par semaine et il était son propre patron.

Quand on s'arrête à fouiller cette profonde alluvion humaine on déterre d'innombrables histoires, amusantes ou sombres. Mons et Mills étaient deux émigrants scandinaves auxquels leur père laissa cent vingt arpents de prairie, soit soixante à chacun d'eux. Mons, qui était pêcheur, dit à Mills : « Si je te donne mes soixante arpents, me donneras-tu à vivre afin que je puisse continuer à pêcher ? » Mills accepta, et aujourd'hui ses cent vingt arpents sont devenus plusieurs milliers qui nourrissent le plus beau bétail de la contrée. Quant à Mons, il pêche du matin au soir dans le lac, n'attrape pas grand'chose, mais se déclare content de son sort.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce courant d'émigration, c'est que près de la moitié se dirige vers New-York. Les contrées industrielles absorbent beaucoup plus de ce que j'ai appelé la matière première américaine, que les contrées rurales. Tous ne viennent pas, d'ailleurs, sans esprit de retour et la

moitié au moins déclarent qu'ils ne cherchent qu'une occupation temporaire et qu'ils ont l'intention de retourner dans leur pays. Ceux-là ne montrent aucune tendance à s'établir et à se fixer en colonies. Ce qu'ils veulent, c'est du travail, des salaires ou des gages aussi élevés que possible qui leur permettent de réaliser des économies au moyen desquelles ils iront vivre leurs derniers jours dans le pays natal, car le doux visage de la patrie continue à hanter les cerveaux de ces pauvres gens qui ont quitté la terre des aïeux parce qu'elle leur refusait les moyens d'exister.

Les émigrants paraissent toujours heureux de faire naître l'occasion d'aller revoir le berceau de leurs familles, et les paquebots qui partent au printemps se remplissent d'Américains qui retournent en Europe auprès de parents quittés depuis plusieurs années. Tout récemment, lorsque la grève des mineurs a été déclarée en Pensylvanie, c'est par milliers que les grévistes s'embarquèrent pour l'Europe. Sur la digue de la *Battery* il y a de longues rangées de bancs qui font face à la mer et, par les belles matinées, ces bancs sont envahis par des multitudes d'hommes et de femmes aux vêtements bariolés de couleurs vives, dont l'aspect ne rappelle pas du tout la race anglo-saxonne, et dont le ramage paraît étrange aux oreilles de l'observateur habitué au son fermé de la langue de Shakespeare. Ce sont les étrangers qui habitent New-York. Ils ne viennent pas là pour respirer l'air pur de l'Océan, ni pour fuir l'agitation de la grande

Cité commerciale. Ils viennent là, poussés par le mal du pays, par la nostalgie. Ils viennent là pour se raprocher des vallées de la Toscane, des villages de la Crète et des vieilles cités de la Méditerranée. Ils viennent voir arriver les navires qui leur apportent quelque chose de là-bas. Et chaque fois que le bateau d'*Ellis Island* amène des émigrants nouveaux, une poussée se produit parmi ces pauvres gens qui veulent voir de plus près débarquer ceux qui arrivent d'où ils vinrent eux-mêmes.

Sur le paquebot on les reconnaît, les chapeaux pointus se lèvent, les mouchoirs clairs s'agitent et parfois un cri de bienvenue et de sympathie fait répéter par les échos d'Amérique les syllabes sonores de la *dolce lingua*. Ce sont les Italiens d'Amérique qui regardent à travers les espaces sans fin l'endroit où est l'Italie !

XI

A TRAVERS LA FAMILLE

Le mari américain, par lequel il convient de commencer la galerie de la famille puisqu'il en est le fondateur, est avant tout un bon « provider », c'est-à-dire un bon pourvoyeur. Il s'obstine à être le soutien unique de sa femme et de ses enfants. Dans ce rôle comme dans tous les autres, l'Américain veut avant tout être fort, et pour se prouver sa force il va au-devant des responsabilités désintéressées. Rien n'est amusant et suggestif pour un Français comme de voir l'expression de dégoût ou d'ahurissement qu'il amène sur le visage de l'Américain quand il prononce devant lui le mot de « dot ». L'Américain ne peut pas comprendre qu'un homme en état de se marier puisse avoir des raisons ou des excuses pour accepter une dot. Il est encore trop près des origines humaines pour comprendre par suite de quelle complication, quand un père de famille est parvenu à élever une jeune fille, à l'orner de tous les dons de l'esprit, du cœur et de la beauté physique, lorsqu'il est parvenu à en faire ce que les hommes appellent,

dans tous leurs idiomes, un trésor inestimable, il faut encore qu'il se dépouille d'une partie de sa fortune pour la donner au jeune homme qui consentira à prendre possession d'un objet aussi précieux. Pour l'Américain, réclamer une dot ou même l'accepter serait se déclarer dans un état d'impuissance et d'infériorité physique et morale, dont l'aveu le dégraderait à ses propres yeux.

Chez nous le mépris public s'attache à tout homme qui accepte de l'argent d'une femme, excepté quand il l'épouse. D'où il semblerait résulter qu'on a le droit de faire payer aux femmes le service qu'on leur rend en les épousant, et ce service seulement. En Amérique le mépris public est plus logique qu'en France puisqu'il n'exige pas, pour atteindre l'homme, que la femme soit elle-même méprisable. Là-bas, recevoir l'argent des femmes est en toute circonstance indigne d'un homme et, par ce mot d'homme, l'Américain entend quelque chose de très considérable. Au théâtre, quand un jeune premier se trouve placé par l'auteur dans une de ces situations pathétiques et abominables qui tirent des larmes à tout être sensible, il n'a qu'à mettre la main sur son cœur et à s'écrier : « I am a man ! » — « Je suis un homme, » pour entendre crouler sur sa tête une avalanche d'applaudissements.

Les sentiments des Américains semblent extraits de nos vieux romans de chevalerie. Ecoutez, par exemple, ce toast que vous êtes sûr de retrouver à la fin de tous les banquets où assiste un militaire américain capable de coudre trois mots l'un à

l'autre : « *Here's to the ladies, God bless them! May our arms be their defence, and their arms our recompense!* » — Je bois aux dames, que Dieu les bénisse! Puissent nos bras être leur défense; puissent leurs bras être notre récompense!

Le jeune et beau Dunois n'a pas dit des choses plus gracieuses, lorsque, partant pour la Syrie, il priait Marie de bénir ses exploits. Si l'Américain avait le geste aussi beau que la parole, il réaliserait le type du chevalier moderne, car d'un chevalier il a toute la tendresse et toute la galanterie, mais ses membres raidis par le « football » et sa langue au vocabulaire restreint, ne se prêtent ni aux poses élégantes ni aux expressions subtiles.

En Amérique on se marie jeune, et avant de se chercher une fiancée l'époux ne se préoccupe pas toujours d'avoir une situation stable. Il est certain d'avance de se tirer d'affaires, de trouver dans les exigences de son home un aiguillon pour son œuvre et dans l'affection de sa femme la cause de son succès. Dès qu'il est fiancé il se range, c'est-à-dire qu'il abandonne tout commerce de galanterie avec les jeunes filles qu'il connaît, et qu'il passe uniquement à son Club les heures qu'il dérobe à sa fiancée. Il se pique d'être fidèle, absolument fidèle, et si par hasard pendant les longs mois de ses fiançailles il se laisse aller à quelque accroc dans ses bonnes résolutions, soyez sûrs qu'il a été entraîné par des amis et que quelques verres de champagne sont plus responsables que lui de l'infraction commise à la règle qu'il s'était imposée.

Le plus cher de tous ses droits, celui qui est en quelque sorte le symbole de son indépendance, est de choisir la femme qui lui plaît, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, et de se l'approprier envers et contre tous. Cette appropriation légitime est d'ailleurs une chose facile. Il suffit pour la réaliser de trouver un ministre protestant ayant un moment de loisir. L'heure et le jour sont sans importance ; la soirée est aussi propice que la matinée. Comme l'enterrement, la bénédiction nuptiale est gratuite et les bénéficiaires prouvent leur reconnaissance en offrant au ministre une indemnité proportionnée à leurs moyens. On m'a raconté l'anecdote d'un ministre qui reçut un jour la visite d'un gentleman dont la physionomie ne lui était pas inconnue, et dont il aurait pu se rappeler le nom.

— Voilà ce que je vous dois, dit le visiteur en alignant une assez forte somme.

— Ce que vous me devez ?

— Oui, vous m'avez marié il y a quelques années. Je ne vous ai rien offert au premier abord parce que si j'avais été trompé sur la qualité de ma femme j'aurais été obligé d'en prendre une autre, mais celle-ci est parfaite et je vais la garder ; c'est pourquoi je viens acquitter ma dette.

Ces facilités extrêmes dans la cimentation des liens conjugaux combinées avec la moindre habitude d'intempérance conduisent parfois à des résultats déplorables. C'est ainsi qu'on a vu un célèbre citoyen new-yorkais se réveiller un matin marié

à la fiancée de son frère. Mais si ces unions à grande vitesse sont possibles, elles sont rares et les Américains en parlent avec sévérité.

Le véritable type de l'épouse américaine est la femme jeune fille, qui a l'air d'être la jeune sœur de son mari et la grande sœur de ses enfants. Les filles américaines ne sont pas élevées, comme les filles françaises, à regarder le mariage comme un sacerdoce et la maternité comme une tragédie. Les deux fonctions leur sont légères et les plaisirs qu'elles en tirent les amènent à penser que les souffrances et les soucis qui en dérivent valent la peine d'être supportés et vécus.

D'autre part, lorsqu'il épouse une femme très jeune, l'Américain se montre jaloux de lui conserver cette insouciance et cet entrain qui semblent chez nous s'évaporer le jour même du mariage. La jeune femme garde toutes ses habitudes de jeune fille, continue à fréquenter ses amies, va golfer avec elles et ne se sépare même pas de ses allures un peu efflanquées et toujours athlétiques. Et lorsqu'elle ne se marie pas très jeune l'Américaine entend profiter de sa jeunesse ; elle veut apprendre la technique de la vie et elle ne se choisit un mari qu'après de très longues délibérations. La femme mûre obtient par la déduction et l'observation ce que la jeune fille a obtenu par l'intuition, la certitude d'avoir découvert l'être unique et rêvé. Et voilà comment deux Américains, un homme et une femme, de facultés ordinaires, s'y prennent pour créer une chose qui leur est supérieure à tous les

deux, et qui est leur mariage. Ce phénomène est l'inverse de celui qui se passe dans les corps inertes au point de vue de l'électricité, le coefficient de conductibilité d'un alliage étant toujours inférieur au coefficient du moins conducteur des corps qui le composent.

Je sais bien que je fais du ménage américain une sorte d'Eldorado qui ne cadre guère avec les histoires si fréquentes de divorces. Mais c'est précisément parce qu'on peut divorcer avec une facilité relative que tous les ménages sont heureux, puisque lorsqu'on n'est pas satisfait d'être marié on peut s'en aller, et qu'alors il n'y a plus de ménage. Il se passe là un phénomène analogue à celui de la sélection par la maladie. Quand la nature fait passer sur une population un courant de fièvre typhoïde ou de tuberculose, elle améliore cette population en emportant tous les éléments malingres et chétifs. Tout ce qui subsiste est bon ; de même pour les ménages américains, tous ceux qui subsistent sont bons. Tous les maris et toutes les femmes sont satisfaits d'être ensemble puisque s'ils ne l'étaient pas ils pourraient se séparer.

Les Américains protègent si bien leurs femmes contre tout souci que les femmes négligent de s'enquérir du tracas des affaires. Elles finissent même par en oublier l'existence et par accepter le dévouement de leurs maris « *as a matter of course* », c'est-à-dire comme quelque chose qui va de soi. Les filles de parents riches sont portées à exiger plus que le nécessaire, et si leur mari est incapable de leur pro-

curer le luxe qu'elles réclament, elles ne cachent pas leur mécontentement. On voit cependant aussi des jeunes filles riches épouser des jeunes hommes sans fortune et se soumettre gaiement aux exigences de la situation, mais c'est une minorité imperceptible, et on peut dire que les épouses américaines sont plutôt difficiles à satisfaire au point de vue pécuniaire. L'étranger qui observe tout cela est scandalisé de cette exigence financière des épouses, parce que chez lui c'est une spécialité que les femmes galantes ont monopolisée. Mais quand on considère les choses sans parti pris et de près, on ramène ce scandale aux proportions d'un phénomène économique et on se dit que dans la vie à outrance celui des deux associés qui est chargé de dépenser l'argent réussit d'ordinaire mieux dans sa tâche que celui qui est chargé de le gagner. C'est ce qui arrive dans les ménages américains où la femme dépense et où le mari gagne, et plutôt d'avouer qu'il gagne moins qu'elle ne dépense, il se lance dans les combinaisons et les aventures. Il arrive que le mari meurt de désespoir ou autrement, après avoir fait de mauvaises affaires. La femme et les filles restent sans ressources et sans connaissances pratiques de la vie. C'est là une situation qui est tirée à plusieurs milliers d'exemplaires dans toutes les villes américaines. Les pauvres créatures se mettent courageusement au travail et non moins courageusement essaient de faire des économies. Mais l'économie américaine consiste à augmenter ses revenus et non pas à diminuer ses dépenses, et même les femmes

laissées seules apprennent plus facilement à gagner de l'argent qu'à en restreindre l'emploi. Alors les amis se cotisent pour combler le déficit. On accepte simplement ce qui est offert simplement, et dans la détresse la plus extrême le pauvre est persuadé qu'il n'accepte les bienfaits qu'à titre de revanche.

Il n'y a pas de pauvres honteux en Amérique, excepté parmi les millionnaires obligés pour conserver leur crédit de laisser ignorer qu'ils dépensent plus du double de leur revenu. Et non seulement on n'a pas honte d'être pauvre, mais on méprise profondément l'argent. Cette phrase a l'air d'un paradoxe lorsqu'elle est écrite en français ; elle est cependant rigoureusement vraie. L'Américain méprise l'argent comme il méprise la femme qui se donne à tout venant. Il méprise l'argent parce qu'il a perpétuellement sous les yeux le spectacle de la prostitution de la fortune, qu'il s'efforce de violenter lui-même parce qu'il n'a pas d'autre occupation ici-bas, et aussi parce que le fond même de son âme est un besoin extravagant de confort, pour ne pas dire de gaspillage.

Il ne s'agit pas d'appliquer là les façons de penser et de juger de nos races vieilles et compliquées. Les Américains sont au milieu du ras de marée de leurs affaires comme des nageurs au milieu d'un tourbillon qui les roule. Ils n'ont pas le temps de faire des politesses, chacun tire sa coupe sans saluer le voisin. Quand on ne veut pas faire d'affaires, quand on veut s'initier aux grimaceries des salons, on passe en Europe. Le Fran-

çais, tranquille et modéré, restreint et prévoyant, hausse les épaules devant cette activité enragée et dit d'un ton de reproche : « Ces Américains, ils n'en ont jamais assez. » C'est justement ce qui fait leur force. Ils ne s'évertuent pas à en posséder davantage pour entasser leurs dollars dans des bas de laine, car alors il viendrait un moment où le bas étant plein, il y aurait assez de dollars. Ces dollars, il les font rouler, ce qui constitue un travail pour l'homme et une prolifération pour l'or.

Le Français dit aussi des Américains : « Ils ne cessent jamais de travailler. » C'est vrai, et c'est pour cela qu'ils se civilisent si rapidement. Vers cinquante-cinq ans le Français songe à prendre sa retraite et à réaliser le rêve qu'il a caressé pendant un demi-siècle, après l'avoir vu caresser par ses parents auxquels leurs parents en avaient transmis le culte. Ce rêve est petit. Il consiste à manger de petites rentes dans une petite maison. L'Américain de cinquante-cinq ans se considère comme un homme qui vient de finir son apprentissage. Il va maintenant pouvoir aborder une carrière nouvelle, et si la nécessité du pain quotidien ne le harcèle plus il songe aussitôt à faire bénéficier son prochain de ce qu'il a acquis comme intelligence et comme savoir-vivre.

Le Français passe sa vie dans un carcan. Jusqu'à ce qu'il ait de la fortune, il se restreint pour l'acquérir et dès qu'il en a, il se restreint pour ne pas la dépenser. L'Américain lui, au contraire, vit en pleine liberté; il ne respecte pas l'argent pour lui-même.

Pour lui, le dollar n'a pas de majesté; le prestige du mot et de la chose est un produit essentiellement européen. Mais il s'extasie sur l'idée qui a assuré le gain d'une fortune, sur l'idée, faculté créatrice de l'esprit. L'idée est l'idole du Nouveau Monde.

En Europe, quelqu'un qui voudrait vendre des idées passerait pour un fou. En Amérique, l'idée a une valeur marchande. On achète des idées, on n'achète même que cela et l'achat des idées revêt la forme la plus inattendue ; celle-ci par exemple : sans être journaliste, vous avez l'idée d'un article; vous allez la soumettre à un rédacteur en chef européen qui commence toujours par répondre : « Donnez-moi d'abord l'article, quant aux idées elles sont à tout le monde. » Vous vous adressez alors à une feuille américaine avec votre idée neuve et le rédacteur en chef vous la prend, vous la paie et fait écrire l'article par un écrivain à gages qui, lui, a une plume, mais qui n'a pas d'idées.

Dans ce petit fait éclate toute la différence qu'il y a entre l'Ancien et le Nouveau Monde. L'Ancien Monde n'est séduit que par la forme. Le Nouveau n'apprécie que la substance. Aux Latins, l'ombre, aux Anglo-Saxons, la proie. Et cet amour de la substance est tellement fort qu'il lance des Américains sur la piste de choses qui nous paraissent à nous autres Latins purement conventionnelles. C'est probablement le mépris de l'argent qui provoque chez les Américains cet enthousiasme enfantin pour les quartiers de noblesse. Ils espèrent trouver dans

notre aristocratie quelque chose de meilleur que ce qu'ils possèdent. Ils finissent par s'agenouiller devant un titre, parce qu'ils s'imaginent que c'est une chose qui ne s'achète pas.

Ils ne se doutent pas, les grands naïfs qu'ils sont, ils ne se doutent pas qu'en domptant la nature vierge, leurs pères ont accompli des exploits autrement utiles et autrement éclatants que les rixes, rencontres, mêlées et capilotades qui ont rempli notre histoire et d'où sont sortis, tout flambants neufs, dans la dorure de leurs panaches et l'éclat de leurs particules, ceux qui avaient distribué le plus de coups et qui en avaient reçu le moins.

Enfin en Europe nous désirons l'argent pour la sécurité qu'il nous assure dans l'avenir. Là-bas en Amérique on désire l'argent pour le confort qu'il donne dans le présent. Et quand on a le confort on veut le luxe, le luxe fût-il inintelligent et brutal, le luxe ressemblât-il à ce nègre que je connais : il avait des dents admirables, seulement ayant remarqué que toutes les personnes qu'il respectait avaient une partie de leurs dents en or, il dépensa ses économies de plusieurs années à se faire tarauder les dents pour y entasser des feuilles d'or. L'amour du confort qui enfante la nécessité d'agir est peut-être le trait principal du caractère américain. L'Américain se dépêche toujours. Il se dépêche de se coucher pour se dépêcher de se lever. Dans notre tempérament même, l'atmosphère américaine produit une sorte d'effervescence qui se traduit non point par une nécessité de nous dépenser, mais par

une impossibilité de nous reposer, bientôt suivie d'une dépression considérable. On pourrait recommander l'Amérique aux hommes affaiblis. Cependant il ne faudrait pas en faire une station pour les hommes mûrs, car presque toujours les Européens âgés qui s'en vont faire une visite ou une tournée aux Etats-Unis, s'y laissent surprendre par un regain de vitalité, s'y surmènent pendant quelque temps et sont exposés à rentrer chez eux malades et à rendre bientôt un dernier soupir d'épuisement satisfait. C'est ce qui est arrivé, pour ne citer que ceux-là, à Charles Dickens et à Thackeray.

Ce climat n'est pas moins cruel pour la beauté des femmes. Leurs visages se contractent; la vieillesse n'y creuse pas ces lignes profondes qui donnent un caractère auguste à la face humaine, mais elle se manifeste par une sorte de craquelé de la peau comme si les muscles s'effritaient sous elle. Une seule année suffit pour faire disparaître les jolies couleurs roses des émigrantes irlandaises. Seulement ce climat américain semble posséder d'étonnantes propriétés d'épuration, et l'Amérique qui n'est, en somme, pour parler brutalement, que le dépotoir de l'Europe depuis trois siècles et demi, n'a besoin que de trois ans pour épurer un émigrant et le transformer en un citoyen américain pourvu de toutes les qualités et nanti aussi de tous les défauts de sa nouvelle race. La nourriture et le genre de vie sont bien pour quelque chose dans ces transformations rapides. D'abord l'Amérique nourrit abondamment tous ses enfants. L'Irlandais qui chez

lui ne mange que des pommes de terre, le Sicilien qui est obligé de tuer en hiver ses animaux familiers, son chien et son chat, pour les manger, en arrivant dans le Nouveau Monde gagnent tout de suite assez pour manger de la viande tous les jours. Il faut savoir, en outre, que tous les objets nécessaires, la viande, les légumes, les fruits, les étoffes, se vendent bien meilleur marché en Amérique qu'en Europe. Le loyer seul est plus cher. Mais comment comparer avec nos taudis européens les logements américains pourvus de gaz, d'eau froide et d'eau chaude et d'une baignoire, la baignoire inévitable qu'on retrouve même chez les plus pauvres ? Même l'ouvrier des campagnes habite toujours seul une maison entourée d'un jardinet, car l'Amérique aime tant ses aises qu'elle s'étale partout où elle peut, jusque dans ses cimetières, qui ressemblent à de grands parcs anglais semés de pierres commémoratives. Les villes espacent leurs maisons et les entourent de vastes pelouses; elles ne poussent en hauteur que par accident, comme New-York, ville plantée sur un rocher à l'embouchure d'un fleuve et qui ne peut s'agrandir qu'en montant vers le ciel.

Mais l'homme ne vit pas seulement de pain et ce n'est pas la nourriture seule qui chasse les vices de l'émigrant. Elle régénère son corps, tandis que l'espérance, la divine espérance vient régénérer son âme. L'émigrant voit s'améliorer rapidement son sort, il n'a plus peur pour lui, il n'a plus faim. Mais les petits sont là qu'il a amenés avec lui et

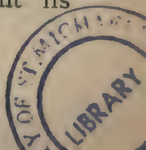
l'émigrant pense : « Le petit fera comme moi, il n'a qu'à vouloir s'en donner la peine. » Voilà ce que notre vieille Europe sceptique, blasée et vaniteuse de son passé doit envier au Jeune Monde : sa foi dans l'avenir.

Nous venons de voir que le mari américain était un bon pourvoyeur et qu'en outre il se croirait déshonoré s'il acceptait une dot, c'est-à-dire s'il prenait de l'argent à une jeune fille bien née pour la transformer en mère de famille. Nous avons vu qu'il ne recule devant aucun travail ni devant aucune peine pour satisfaire aux goûts dispendieux de sa compagne, et qu'il s'expose au besoin à la ruine, pour lui donner les aises qu'elle réclame, les bijoux dont elle a envie. Cet être dévoué, bon et généreux, qui donne tout et ne réclame rien, étant un mari idéal, devrait faire prime sur tous les marchés du Nouveau et de l'Ancien Monde. Or, non seulement il est très peu demandé dans l'Ancien Monde, où il rappelle toujours un peu aux jeunes filles Robinson Crusoë avec sa hache, sa scie, ses nombreux fusils et son complet en peaux de bête, mais encore il est primé chez lui-même par des représentants de la soi-disant élite européenne qui sont bien loin de le valoir. Ils ne le valent pas au point de vue physique, car ils portent très souvent dans leur corps chétif l'appauvrissement d'une race qui pendant trop longtemps n'a pas voulu s'ouvrir aux richesses d'un sang nouveau, tandis que lui, l'Américain, est presque toujours un spécimen superbe de la race humaine, telle qu'elle sortit dans sa jeunesse élé-

gante et forte des mains de son créateur. L'Américain est grand, svelte, vigoureux. Sur un corps bien charpenté que soutiennent deux jambes infatigables, il porte une tête énergique et fine, droite entre deux épaules carrées et qui, par l'éclair de ses yeux presque toujours bleus et l'épaisseur de sa chevelure séparée en deux masses par une raie médiane, révèle à la fois l'intelligence et la force. Je ne parle pas de la barbe parce qu'elle existe fort peu. Les hommes la sacrifient sans pitié à une coquetterie qui les porte à montrer la structure de leur face et les traits caractéristiques de leur beau type humain. C'est une mode qui a même passé l'Atlantique avec beaucoup d'autres choses et qui sévit pour le moment dans le Royaume Uni.

A la rigueur, les habitudes casanières des jeunes filles européennes excusent leur répugnance pour les mariages d'outre-mer. Mais les habitudes voyageuses des jeunes filles américaines ne suffisent pas pour expliquer l'enthousiasme avec lequel elles accueillent le mariage avec un Européen. Il faut évoquer des sentiments plus compliqués qui siègent dans ces régions de l'âme qu'on n'aime pas à explorer, parce qu'on y découvre plus de scories que de perles et de diamants.

La diplomatie européenne s'américanise rapidement par le mariage de ses représentants avec les héritières américaines. Je pourrais citer des noms éclatants de diplomates étrangers ou des noms connus de diplomates français qui ont épousé des Américaines pour la plupart exquises, dont ils



avaient presque tous fait la connaissance pendant leur séjour en Amérique. La marine a suivi l'exemple de la diplomatie et enfin la noblesse est arrivée sur leurs traces, de sorte que notre prosaïque XXe siècle, à ses débuts, assiste encore à des expéditions qu'avec un peu de poésie on pourrait relier aux classiques voyages des chefs grecs réunis pour conquérir la Toison d'Or. Car c'est bien à la conquête de l'or que se lancent généralement ces épouseurs plus ou moins titrés, bien que les jeunes filles américaines destinées à devenir des épouses et des mères accomplies n'aient pas besoin de leurs dollars pour être aimées. Elles sont si séduisantes qu'elles pourraient se payer le luxe d'être pauvres.

Il convient de remarquer tout de suite, pour répondre à une objection qui s'impose et qui est tirée de l'habitude des Américains de ne pas donner de dot à leurs filles, que les jeunes filles américaines destinées à rajeunir et à radouber les nobles familles du continent, sont généralement des héritières qui ont déjà réalisé leur héritage ou des filles de famille affligées de cette maladie mentale qu'on appelle le snobisme. Ces familles qui, par exemple, n'ont pas réussi à figurer dans l'aristocratie de leur pays, estiment que leur introduction dans l'aristocratie de la vieille Europe est une revanche qui vaut bien un sacrifice pécuniaire. La plupart de ces unions sont d'ailleurs parfaitement heureuses, et même quand elles ont commencé par être des mariages d'argent elles deviennent du jour au lendemain des mariages d'inclination.

Quelle peut être la répercussion de tous ces mariages de chaque côté de l'Océan? Du côté américain on peut répondre sans hésiter que c'est un appauvrissement, puisque l'Amérique se prive de ce qu'elle a de mieux en fait de créatures humaines qui emportent avec elles une forte part du produit du travail de la génération précédente. Mais l'Amérique est d'une fécondité inépuisable. L'amour du travail de ses habitants ont vite fait de réparer les pertes de sang et d'or que la vanité leur inflige. Du côté européen c'est tout bénéfice. Il arrive à la vieille Europe de belles filles qui la rajeunissent matériellement, mais cependant il lui arrive aussi des capitaux qui, en s'agglomérant dans les mains de son aristocratie vieillie, lui impriment une oscillation vers le passé qui reconstitue les fortunes territoriales et par conséquent l'influence de la noblesse. L'avènement fatal de la démocratie se trouve ainsi retardé. Et ce n'est pas un des exemples les moins étonnants des jeux de la Providence, que de voir l'argent de la démocratie américaine refluer vers l'Europe, entre des mains intéressées à reconstituer l'édifice d'intolérance, de mensonge et d'abus qui amena l'émigration des fondateurs primitifs de ce capital. Les puritains d'Ecosse quittèrent l'Europe avec horreur pour échapper à ce qu'ils appelaient la contagion romaine. Et voilà que leurs arrière-petites-filles reviennent dans cette Europe munies de l'argent des ancêtres, pour réveiller cette contagion et la faire ressortir des cendres mal éteintes du passé.

C'est là un problème troublant auquel ne réfléchissent pas les virginales fiancées qui appuient leurs petites mains tremblantes et gantées de blanc sur le bras grêle du jeune épouseur blasé et blasonné, et auquel ne pense certainement pas non plus leur père, intimement persuadé que le fait d'appeler « mon gendre » un marquis authentique le vengera du déboire de n'avoir pu compter parmi les *four hundred*.

Par une transition à laquelle jusqu'à présent nul n'a songé à se soustraire, la question du mariage m'amène à celle des enfants et à celle des enfants américains, car les enfants issus de mariages mixtes ne peuvent nous préoccuper. Ils suivent la destinée de leurs pères et sont de petits Européens. Je dirai tout de suite que les bébés américains coûtent bien plus cher à établir que les bébés français. Rien que les préparations antiseptiques qui les attendent à leur arrivée, la note du docteur, celle de la nourrice et l'aménagement de la nursery supposent presque une petite fortune. La chambre spacieuse destinée à l'enfant et à sa nourrice est préparée dans des conditions spéciales. Pas de tentures pas de tapis. Des nattes ou du linoléum sur le parquet, des rideaux d'indienne pouvant se laver fréquemment. Sous les meubles d'immenses plaques de propreté d'un verre épais. La chambre est toujours exposée au midi afin que le soleil vienne y détruire les microbes.

Quand le reste de la maison est chauffé au

calorifère, la nursery a une grande cheminée et du feu de bois. La mère nourrit rarement son enfant, et quand elle le nourrit ce n'est presque jamais que partiellement. Il boit du lait pasteurisé, c'est-à-dire du lait à demi stérilisé, mais encore nutritif. L'enfant est alimenté à intervalles réguliers, généralement toutes les deux heures. S'il pleure dans l'intervalle on le laisse crier à son aise dans son berceau, sans même s'occuper de le changer de position. Jamais on ne le promène en le secouant comme font les nourrices françaises. Tous les matins on le pèse; tous les matins on le baigne dans de l'eau chaude à laquelle on ajoute graduellement de l'eau froide. Jamais on ne l'emmaillotte, jamais on ne lui met un bonnet. Il a un berceau d'osier portatif que la nourrice place en plein air toute la journée, même en hiver, à moins pourtant qu'il ne pleuve ou qu'il ne tombe de la neige. Les fenêtres de sa chambre sont ouvertes toute la nuit comme celle des chambres à coucher des grandes personnes. On prétend que les enfants qui naissent au printemps et passent les six premiers mois de leur vie au soleil et en plein air sont plus grands et plus forts que les autres. C'est là une observation qui peut être vraie, mais que je ne garantis pas. On ne porte pas les bébés américains. Jusqu'à ce qu'ils sachent marcher on les pose par terre; on les laisse se rouler et essayer de se mettre sur leurs pieds. On peut dire des enfants américains qu'ils ne connaissent pas la saveur du baiser. Jamais un père de famille n'embrasse son petit garçon. Les Américains

trouvent parfaitement ridicule l'habitude qu'ont les Français de s'embrasser.

Deux ou trois années de ce régime suffisent naturellement pour faire du petit Américain un enfant que nous jugeons insupportable. On n'essaie pas de corriger sa brillante impétuosité. Il interrompt la conversation de ses parents pour donner son opinion ; il ne mange que ce qui lui plaît et on le laisse pousser tout seul dans une bienheureuse ignorance. Son intelligence qui n'est pas tourmentée se tourne déjà vers les choses pratiques dont il fait lui-même la découverte.

Quand l'enfant atteint l'âge de cinq ou six ans il nous paraît d'une précocité surprenante, et c'est ici, je crois, le moment de placer deux ou trois histoires vécues d'enfants : Le petit Townsend a six ans. Il est venu avec ses parents passer quelques jours à Paris et il a lié commerce d'amitié avec Jean-Pierre, mon fils aîné, qui a le double de son âge. Ils causent ensemble comme deux hommes. Un jour j'interromps leur conversation pour demander au petit Townsend s'il veut aller se promener. Il me répond gravement : « Mon cher, vous voyez bien que je suis en train de causer avec votre fils. Je ne peux pourtant pas faire deux choses à la fois; je ne m'y reconnaîtrais plus. » Je m'incline devant cette raison péremptoire, mais je pense tout de même que Townsend n'avait pas beaucoup envie de sortir.

Le petit Dan a huit ans. Il a accompagné sa mère sur le *Deutschland* qui m'a ramené en

Europe. La traversée est longue et la femme est jeune. Elle s'ennuie et cause souvent avec un des officiers de la suite du prince Henri de Prusse qui est aussi sur le bateau. Un jour le petit Dan dont j'ai gagné la confiance vient se camper devant moi et me dit : « Mon cher, qu'est-ce que vous pensez de voir ma mère causer si souvent et si longtemps avec cet Allemand. Ne vous semble-t-il pas qu'elle perd, en vérité, le contrôle de sa dignité ? »

Pour comprendre la saveur de cette remarque, il faut savoir que les Américains font du mot *contrôle* un usage qui touche à l'abus. Ils l'emploient toutes les fois qu'ils ont à exprimer une idée de surveillance, de direction, d'autorité. Quand un financier, pour s'emparer d'une affaire, achète la majorité des actions qui la représentent, on dit de lui qu'il en brigue le contrôle. Par une évolution assez fréquente dans le langage américain cette métaphore s'est peu à peu répandue dans tous les compartiments et elle a passé notamment de la région des affaires dans celle du sentiment. C'est ainsi qu'une jolie Américaine résolue à repousser les obsessions trop impatientes d'un Européen, et je dis d'un Européen parce que les Américains sont justement renommés pour leur patience en cette matière, dira à son amoureux entreprenant : « Non, monsieur, vous savez bien que je ne suis pas femme à perdre mon propre contrôle » (my self control). Donc en Amérique tout le monde contrôle quelque chose. J. Pierpont Morgan contrôle

ses lignes de chemins de fer et autres entreprises. La jeune fille à marier contrôle sa vertu et l'enfant trouve dans son berceau cette idée un peu abstraite de contrôle. On lui apprend à se contrôler lui-même dès qu'on lui apprend à parler, et dans ces petites têtes on établit des cribles précoces pour les mots, pour les actes et pour les idées elles-mêmes.

Quand on entend parler un petit garçon ou une petite fille américaine on s'imagine être tombé sur un prodige, sur un monstre de lucidité, sur un petit être doué pour la vie pratique comme l'était Mozart pour la musique, et quand on va en Amérique on retrouve sur toutes les lèvres enfantines ces fleurs de précocité qui donnent à ces ébauches humaines l'apparence de créatures adultes. On est déconcerté devant les enfants américains comme on le serait devant des hommes et des femmes aussi petits que des enfants, et malgré soi on leur laisse prendre, c'est le cas de le dire, le contrôle sur soi-même. On en arrive à les consulter comme de grandes personnes expérimentées.

Comme les enfants se contrôlent eux-mêmes, on ne se croit pas obligé de les surveiller et on laisse aux garçons notamment toute liberté de courir et de s'amuser. Les enfants en profitent et s'ils tombent, s'ils se font mal, c'est qu'ils se sont insuffisamment contrôlés : ils ne se plaignent pas. Un enfant américain ne pleure jamais quand il se blesse ; il pleure quand on lui refuse ce qu'il désire, mais, pour les inconvénients de son indépendance, il les

méprise et montre vis-à-vis d'eux un courage extraordinaire.

Harry a six ans. Sa famille habite l'Etat de New-Jersey. Dans la maison il y a un vieux cheval en retraite dont le caractère offre toute sécurité. Le bébé et le cheval sont inséparables. On pose le premier sur le dos du second et ils s'en vont tous deux dans les champs jusqu'à la nuit noire. Un jour pourtant le cavalier et sa monture rentrèrent à la maison dans l'après-midi, marchant non plus l'un sur l'autre, mais l'un devant l'autre. Harry s'avançait en tête tenant le vieux cheval par la bride. « Comment avez-vous fait pour descendre de cheval, lui demanda-t-on ? Oh ! répondit-il, le cheval a passé dans un jardin, et dans ce jardin il y avait une corde tendue entre deux piquets sur laquelle séchait du linge. Le cheval a passé en courant sous la corde, la corde m'a arrêté et je suis tombé, mais je veux repartir ; voulez-vous me remonter ? On reposa l'enfant sur le cheval et ils repartirent tous deux. Le soir, quand on déshabilla le petit, on s'aperçut qu'il avait au flanc une grande tache bleuâtre que les médecins appellent une ecchymose, en forme de fer à cheval, et l'enfant donna cette explication toute simple : « Oh ! c'est là que le cheval m'a marché dessus. »

Mon petit ami Townsend dont j'ai parlé plus haut loge avec ses parents à l'Elysée Palace Hotel. Un jour je vais voir sa famille. Les parents ne sont pas encore rentrés pour dîner, bien qu'il soit sept heures. Campé devant un majestueux

maître d'hôtel le petit Townsend commande son dîner. Il insiste sur un plat préféré. « N'oubliez pas surtout cela, dit-il, car je l'aime beaucoup. » Et comme il me voit survenir il m'invite à partager son dîner. « Mes parents ne sont pas rentrés, dit-il, nous dînerons sans eux, cela leur apprendra à être exacts. » Il a six ans!

Toutes ces anecdotes seraient incomplètes s'il y manquait une histoire d'enfant terrible. En voici une dont le héros est un peu plus âgé. Il a près de douze ans. Sa mère avait invité ses amis à une réception à laquelle l'enfant s'était mis en tête d'assister. Supplications; refus formel. Le grand jour arrive; l'heure suprême s'avance, elle passe et personne ne vient. Stupéfaction de la maîtresse de la maison, qui finit par s'apercevoir que le petit garnement a attaché un crêpe à la sonnette. En Amérique quand il y a un mort dans une maison on a la coutume d'attacher au bouton de sonnette un long ruban noir quand le défunt est adulte, blanc quand il est jeune ou même des fleurs en gerbe si c'est une jeune fille, et de laisser le tout en signe de deuil jusqu'à la levée du corps. Or les invités en voyant le crêpe à la porte s'en étaient allés sans insister.

On voit que le Nouveau Monde n'a rien à envier à l'ancien, pas même ce qu'on appelle l'enfant terrible. Il est juste de reconnaître que chez l'enfant américain, vers la quatorzième année, une sorte de détente bienfaisante se produit. L'enfant s'assagit du soir au lendemain. Toute son exubérance se porte vers l'étude.

Il se met à travailler, non parce qu'on l'y oblige, mais parce qu'il a découvert que c'était intéressant. En résumé, la première vertu qu'on s'efforce d'inculquer à l'enfant, la seule en quelque sorte, et avec raison puisqu'elle implique toutes les autres, c'est le « self control » moral et physique. Cela revient à dire, en dépouillant l'idée de sa métaphore financière pour lui restituer notre formule philosophique, que ce qu'on apprend tout d'abord aux enfants américains c'est la maîtrise sur eux-mêmes; cette maîtrise sur soi-même qui, pour nous autres, est le couronnement de la culture morale. C'est pourquoi, quand les enfants américains sont devenus des hommes, ils sont tellement maîtres de leurs passions qu'un psychologue comme M. Bourget a pu se laisser décevoir par les apparences et déclarer que les Américains manquent de tempérament et que, s'ils sont vertueux, c'est qu'ils n'ont pas de tentations!

Cette assimilation trop rapide de l'enfant à l'homme a pour résultat et pour inconvénient de détruire à peu près radicalement le respect de l'enfant pour l'homme fait, sinon dans son essence, au moins dans ses manifestations extérieures. C'est ainsi que nos oreilles latines sont presque toujours choquées par les expressions familières qu'emploient en Amérique les fils pour désigner leur père. Ils l'appellent le vieux Monsieur « *the old man* » ou encore « le gouverneur » *the governor !* Pourtant il est à remarquer que toujours la mère échappe à la familiarité des désignations, et cette simple remarque est pour moi le résumé de tout ce que je pourrais

dire sur la femme américaine. Après avoir été la fleur de sa race elle en devient la mère auguste et conservatrice. Il y a quelque chose d'attendrissant dans la transformation de cette enfant évaporée et tendre qui conjure les dangers du *flirt* par cette formule nationale, murmurée à travers la nacre de ses dents blanches : j'ai le contrôle de moi-même, en une sorte de cybèle qui transmet aux générations futures le flambeau vigoureux et fécond des générations passées. Ce flambeau est toujours aussi brillant et aussi brûlant que lorsqu'il vint se raviver au contact des immensités vierges du continent américain, après s'être allumé au pur foyer du christianisme.

L'Amérique, c'est avant tout la femme américaine ; d'ailleurs on peut dire d'une façon générale que les hommes valent surtout par leurs mères. On peut prendre un à un les hommes les plus extraordinaires de l'histoire humaine, et presque toujours, derrière eux, on découvre une mère dont ils ont pour ainsi dire extériorisé les qualités cachées, tandis que bien plus rarement se manifeste l'influence du père. Et cette règle, vérifiée par l'histoire, est encore vérifiée par les observations personnelles de chacun de nous, qui retrouve en soi l'empreinte de sa mère plus profonde que celle de son père. C'est pourquoi il faut faire remonter à la femme américaine tout le bien qu'on dit et qu'on pense du peuple américain.

Quant au problème de savoir si la vertu américaine repose sur un manque de tempérament, je

l'ai entendu résoudre par une femme de New-York qui possédait toutes les aptitudes nécessaires à cette solution ; un âge déjà mûr, une beauté encore merveilleuse, un esprit affiné et l'habitude des grandes relations mondaines cultivées à Paris et à Londres, où elle avait vécu au milieu des hommages et des adulations. Cette femme disait : *the American has more passion and the Frenchman more sensuality.* L'Américain a plus de passion et le Français plus de sensualité. Dans tous les cas, vertueux ou non, l'Américain a au moins le bon goût de ne pas se vanter de n'être pas vertueux et c'est déjà le commencement de la vertu que de ne pas se faire gloire du vice.

Si l'Américaine est ce qu'il y a de mieux en Amérique, le proverbe « nul n'est prophète dans son pays » ne s'applique pas à elle, car elle y est traitée véritablement en reine, avec la liberté en plus. Seulement, dans cette société étonnante, la femme a pu s'émanciper sans cesser d'être femme. Chez nous le mot de féminisme employé pour qualifier l'émancipation éveille l'image d'un petit être insexué qui a sacrifié les qualités de la femme pour s'annexer les vices de l'homme. Il a éliminé tout ce qu'il pouvait montrer de gracieux avant sa transformation, la fraîcheur de son teint aussi bien que les ondulations de ses cheveux ou les courbures voluptueuses de sa taille, et il a acquis notre sécheresse, notre raideur, nos brusqueries et jusqu'à nos pires brutalités. Là-bas, au contraire, les féministes sont restées des femmes et de très

jolies femmes, des femmes parfaitement désirables. Cela provient de ce que l'Américaine unit à sa situation de reine une indépendance absolue, dont on pourrait peut-être expliquer l'origine par la répartition des sexes sur le Nouveau Continent. A travers le temps et à travers l'espace, l'Amérique partage avec l'ancienne Grèce le rare privilège de posséder plus d'hommes que de femmes. Chez les anciens cette proportion avait abouti à la divinisation de la femme. Chez les modernes elle aboutit à sa royauté par le même mécanisme qui a conduit à sa domestication chez les peuples où la proportion est inverse, c'est-à-dire où la femme est beaucoup plus nombreuse que l'homme. Là fleurit le harem, c'est-à-dire la femme en troupeau. En Amérique, s'il pouvait y avoir des harem, ce serait des harems d'hommes et l'usage ne s'en est pas encore établi, heureusement. Mais le fait est là, il y a en Amérique plus d'hommes que de femmes. La femme y est un objet relativement rare, et c'est ce qui explique à la fois l'indépendance de la femme, le respect dont on l'entoure et la coutume de ne pas lui donner de dot puisque toutes les femmes ont l'occasion de se marier pour rien, si cela leur plaît. Le surplus des hommes, cet excédent qui rehausse la condition de la femme, s'explique de son côté par la composition même du peuple américain, qui était une population d'émigrés pour laquelle l'homme était une valeur recherchée et la femme un objet encombrant. Aujourd'hui même, dans les régions où fleurissent les villes, les femmes

tendent à devenir plus nombreuses que l'homme tandis que, dans l'Ouest, encore ouvert à l'émigration, les hommes l'emportent par le nombre. Ne nous étonnons pas, nous qui avons appris au collège l'histoire de Rome où il n'y avait presque que des hommes, à ce point qu'il fallut faire une expédition guerrière pour se procurer des femmes chez les Sabins. Là aussi, pour des raisons analogues, la femme jouait un rôle éminent, et les annales humaines ne nous ont pas transmis de figure plus auguste que celle de la matrone romaine.

Il me paraît presque impossible de parler de la famille, qu'elle soit américaine ou européenne sans consacrer quelques pages aux êtres qui la complètent, qui vivent sous le même toit et qui la servent. A New-York et aux Etats-Unis l'aube du vingtième siècle coïncide, semble-t-il, avec une crise sur les domestiques. Elle inspire au public des doléances qui remplissent les éditions du dimanche des grands journaux. Il n'y a plus de bons domestiques ; le bon domestique s'en va. Ces pensées désolantes sont enveloppées comme il convient dans des tirades amères et dans des aperçus philosophiques profonds sur l'éternel problème de la poule et de l'œuf. Est-ce l'œuf qui fait la poule, est-ce la poule qui fait l'œuf? Ce problème appliqué à la question des domestiques se réduit à savoir si les bons maîtres font les bons domestiques ou si les bons domestiques font les bons maîtres, et par conséquent à discerner lequel de ces deux êtres doit se frapper la poitrine : celui qui sert ou celui qui est

servi. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on s'imaginerait, en lisant les feuilles éplorées de la jeune Amérique, retrouver les lamentations qui traversent l'ancien continent à propos de la disparition de ce type admirable du vieux serviteur, ressource suprême du conteur aux abois et du dramaturge en détresse.

Les Américains paraissent désolés de devoir renoncer à ces douceurs qui ont jeté tant de charme sur le théâtre de Scribe et sur la littérature de certains membres de l'Académie française. On se plaint de voir les domestiques de plus en plus exigeants. Il est vrai que, comme compensation, on constate qu'ils sont de moins en moins dévoués et qu'ils ne font guère de progrès que dans l'ignorance de leur service.

Si on voulait saisir cette crise dans ses racines, il conviendrait d'étudier l'état d'âme d'un émigrant actuel qui débarque à New-York et va se présenter dans un bureau de placement. Cet émigrant est presque toujours un rural qui ne sait absolument rien de ce qui se passe dans une maison des villes. Il ne sait qu'une chose, c'est qu'en Amérique le travail est bien payé. Il demande donc pour débuter des gages de quinze ou vingt dollars par mois fondant cette prétention sur une science du service qui se réduit généralement à l'épluchage incomplet des pommes de terre. Avec ce bagage il ne peut rester longtemps dans la même place et change de maison tous les deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'enfin un de ses collègues ou un de ses maîtres

lui suggère l'idée de se présenter dans une fabrique où il trouve un emploi, en dépit de son ignorance et même de sa stupidité. Cette ignorance et cette stupidité ne sont d'ailleurs pas inutiles à ses successeurs, car la maîtresse de maison, obligée d'essayer huit ou dix rustres avant de découvrir un être pourvu d'une lueur d'intelligence, est disposée à faire des concessions énormes pour attacher cette lueur à son service, de sorte que la situation de domestique aux Etats-Unis est infiniment plus profitable que celle d'ouvrier. Evidemment l'émigré venu pour être domestique et contraint de se faire ouvrier s'explique à lui-même sa métamorphose par les mots virils qui résonnent autour de lui : liberté, indépendance. Liberté et indépendance s'achètent par des sacrifices que ne soupçonne pas toujours celui qui les accomplit.

On ne peut se rendre compte à quel point la famille américaine est devenue l'esclave de ses domestiques. Ils lui ont imposé jusqu'à l'habitude de changer l'heure des repas le dimanche pour pouvoir leur donner un congé hebdomadaire. Ce jour-là on dîne vers deux heures, et à sept heures on mange de la viande froide en prenant le thé que la maîtresse de maison prépare elle-même. L'aristocratie new-yorkaise s'en tire encore en allant le dimanche prendre son repas du soir dans les restaurants à la mode, bondés d'une foule élégante, contente de voir et d'être vue, et résignée à payer jusqu'à quinze dollars par tête le plaisir de ne pas dîner chez soi et d'accorder aux domestiques une demi-journée de

liberté. A Boston, dans beaucoup de maisons, on prépare le samedi les aliments pour le dimanche. Il suffit de faire réchauffer les légumes et c'est un soin que la cuisinière en congé peut confier à n'importe qui.

Une chose m'étonne, c'est qu'on n'ait pas encore fondé pour les émigrés une école préparatoire où ils pourraient venir passer six mois pour apprendre à se tenir proprement, à coudre, à faire l'argenterie et le service de table. Si cette école existait, bien peu d'émigrés préféreraient le travail pénible et souvent malsain de la manufacture aux besognes faciles et hygiéniques de la domesticité, tandis que les domestiques sont tellement rares que dans presque toutes les traversées on voit des passagers de première classe, revenant d'Europe, aller faire des visites aux passagers de troisième classe pour retenir d'avance parmi eux des serviteurs. Il leur arrive ainsi de choisir pour femme de chambre, par exemple, une Irlandaise qui a passé toute sa vie dans une étable.

Peut-être aussi les mots qui ont déjà rendu tant de services à l'humanité déçue pourront-ils aider à résoudre la « servant question », le problème des domestiques. Déjà l'appellation de domestique tend à disparaître du vocabulaire d'où a été bannie l'appellation d'esclave. Encore un effort et nous verrons le mot trop familier de cuisinière remplacé par une périphrase qui indiquera une femme ayant le contrôle de la cuisine. A mesure que l'humanité s'affirme cérébralement, les idées qui sont les besoins

de l'esprit remplacent les besoins du corps. L'imagination se substitue à la sensualité et il est naturel que les mots, éveilleurs d'idées, remplacent les réalités tangibles.

En somme les domestiques aux Etats-Unis tiennent le haut du pavé; ils bénéficient de la supériorité de l'offre sur la demande et ils ont l'air d'être vos bienfaiteurs quand ils consentent à faire pour vous ce qui concerne leur état. Je n'ai pas besoin de dire que dans ces conditions, les anses de paniers se mettent d'elles-mêmes à danser. Le gaspillage d'un ménage américain terrifierait les économes ménagères françaises. Rien n'égale les exigences du domestique américain si ce n'est les prévenances qu'on a pour lui. Il va sans dire qu'on évite tout service pénible aux femmes et que jamais une domestique américaine ne cirerait une paire de bottes. Les Américains vont au coin de la rue se faire cirer pour dix sous. Lorsque le prince Henri de Prusse, accompagné de sa suite, traversa les Etats-Unis, l'horaire des trains l'obligea à coucher dans une petite ville de l'Ouest encore tout imbue du préjugé américain contre certaines fonctions de la domesticité, celle qui consiste à cirer les chaussures, par exemple. Les citoyens de la libre Amérique se trouvèrent pris entre deux nécessités contradictoires. Ils ne pouvaient pas laisser un prince emporter de chez eux sur ses souliers la boue qu'il y avait apportée, et ils ne soupçonnaient pas qu'un être humain pût s'abaisser jusqu'à cirer les souliers d'un autre. Ils s'en tirèrent en installant dans la

chambre même du prince tout ce qu'ils purent trouver de plus perfectionné et de plus luxueux en brosses à chaussures et en boîtes de cirage.

Si l'Américain se fait rendre au dehors les services incompatibles avec la dignité de ses domestiques, on peut penser qu'il a perpétuellement la main à la poche afin d'en extraire des pourboires. Or précisément quand les Américains viennent en Europe ils se montrent scandalisés des demandes de pourboires et répètent tous : « Chez nous, pas de pourboires. » Seulement quand l'Européen va en Amérique il s'aperçoit que nulle part le pourboire n'est méprisé, qu'il est seulement plus gros qu'en France ; ce que l'Américain entend par la suppression du pourboire, c'est la suppression de l'ennui de mettre sans cesse la main à sa poche pour en extraire quelques sous. Il préfère payer une somme ronde et ne pas être ennuyé par des requêtes incessantes et mesquines. En Amérique on aime les totaux. Vous louez un appartement à New-York, on vous demande cent cinquante dollars par mois pour quelque chose qui vous reviendrait à trois cent francs, c'est-à-dire soixante dollars à Paris; mais le propriétaire fournit l'eau froide, l'eau chaude, la lumière électrique, le chauffage, et même le combustible nécessaire au fourneau de cuisine et il n'y a jamais de contributions à payer. Ce qui exaspère l'Américain chez nous, ce sont les détails des notes qu'on lui présente. Quand il entre dans un restaurant et qu'on lui compte le couvert, c'est-à-dire l'emploi des assiettes, de la cuillère, du couteau, de la

fourchette et de la serviette, il est immédiatement de mauvaise humeur, et cette mauvaise humeur redouble quand dans nos hôtels on lui détaille tout ce qu'il a pris et qu'il ne pouvait pas ne pas prendre sous peine de n'être pas logé. La bougie, le bain, le service, chez lui tout est compris dans le prix de la chambre.

Ce goût pour l'unification, ce besoin de simplifier la vie que, pour ma part, je considère comme l'indice d'une humanité supérieure, éclate partout dans la vie américaine, jusque dans les voyages. L'Américain n'a jamais de bagages à la main, et les filets du *pullman car* ne servent qu'au pardessus. Pas de valises, pas de couvertures non plus. Le « car » est chauffé par l'eau de la machine. Pour les petites distances les billets ressemblent aux nôtres; pour un voyage direct d'un point à un autre on se sert de ce qu'on appelle un « limited billet coupon », mais pour toutes les grandes distances on emploie « the unlimited ticket », espèce de bande de coupons, valable pour une durée indéfinie de temps et qui permet au voyageur de s'arrêter où il veut.

Il existe encore deux systèmes de billets de chemin de fer, le « commutation billet » ou billet d'abonnement, et enfin le « mileage ticket » ou le billet par mille, c'est-à-dire par distance parcourue. Le « commutation ticket » donne droit à un certain nombre de voyages d'un point à un autre et chacun de ces voyages est représenté par un coupon attaché à la souche d'un carnet. Plu-

sieurs voyageurs peuvent circuler ensemble avec le même carnet dont le conducteur détache le nombre de coupons correspondant à celui des voyageurs ; c'est une sorte de billet de famille. Enfin le « mileage ticket » est un carnet qui permet de circuler par tous les trains sur une même ligne et dont chaque coupon représente une distance en milles. Le voyageur reste dans le train tant qu'il veut et le conducteur détache du carnet une quantité de coupons égale au nombre de milles parcourus. Le prix de chaque mille est en moyenne de deux sous, ce qui fait un peu plus d'un sou par kilomètre, c'est-à-dire un peu moins de la moitié de ce que nous payons chez nous en première classe. Il est bon de remarquer qu'en Amérique il n'existe qu'une seule classe.

Les trains sont parcourus dans toute leur longueur par des *boys* qui vendent des journaux, des bonbons et cette fameuse gomme parfumée et sucrée que certains Américains mâchent perpétuellement, comme font chez nous les vieux loups de mer pour leur chique de tabac, et qui s'appelle du « chewing gum ». Voici comment procèdent ces jeunes garçons pressés et un peu encombrants. Ils parcourent le train une première fois en jetant sur les genoux de chaque voyageur un même objet, par exemple un cornet de chocolat à la crème. En un clin d'œil d'un bout à l'autre du train chaque voyageur a son cornet de chocolat sur les genoux. Immédiatement après la distribution commence la reprise; les boys sont repartis et parcou-

rant le train en sens inverse ils ramassent les objets qu'ils viennent de déposer sur vous. Après le chocolat à la crème c'est un « magazine » ou même un panier de fruits.

Les accidents sont assez fréquents, surtout dans l'Ouest, où les wagons contiennent soixante voyageurs et ne possèdent que deux portes très étroites à leurs extrémités. Les trains sont d'ailleurs plus dangereux pour le public qui ne voyage pas que pour celui qui voyage ; les déraillements sont très rares, mais le nombre des piétons écrasés par les trains est considérable, car les passages à niveau très nombreux ne sont gardés la plupart du temps que par une affiche sur laquelle on lit ces mots : *Stop and listen for the locomotive*, c'est-à-dire : *Arrêtez-vous, et écoutez si vous entendez la locomotive.*

Les locomotives sont renouvelées fréquemment et comportent presque toujours les systèmes les plus perfectionnés. En général on les amortit en dix ans, tandis qu'en France où on les entretient le plus longtemps possible elles vieillissent et se démodent. Les « Conventions » qui régissent notre système français de chemins de fer ayant prévu le rachat du matériel roulant, il en résulte que les Compagnies ont intérêt à le faire rouler jusqu'au bout de leur concession parce qu'à ce moment elles le feront figurer sur leurs comptes comme s'il était en bon état.

L'exploitation du télégraphe n'est pas un service public, elle est entre les mains des Compagnies

particulières, dont une seule, la « Western Union », qui a ses bureaux à New-York, possède plus de douze cent mille kilomètres de fils et vingt mille bureaux. Le prix d'un télégramme varie selon la distance avec un minimum de vingt sous les dix mots pour New-York ; l'adresse et la signature ne comptent pas, le mot additionnel coûte un sou. En dehors de New-York le prix du mot additionnel varie comme le prix initial du télégramme et proportionnellement à ce prix. Pour les télégrammes à longues distances on peut faire des économies sur les mots additionnels en envoyant le télégramme après six heures du soir ; c'est ce qu'on appelle le message de nuit, « night message ».

Le service des Postes et Télégraphes m'a paru meilleur qu'à Paris et moins bon qu'à Londres. Celui des téléphones est mieux fait que partout ailleurs. Il y a très peu de bureaux de poste; en revanche il y a une quantité considérable de boîtes aux lettres dont les Américains se servent avec une confiance extraordinaire. Ainsi quand ils ont à remettre à la poste des rouleaux, des paquets trop volumineux pour entrer dans l'orifice de la boîte, ils les placent en équilibre sur le couvercle, en les appuyant contre le bec de gaz qui soutient la boîte et il n'y a pas d'exemple que des facteurs improvisés viennent rafler pour leur propre compte les objets ainsi déposés. Il serait trop dangereux d'exploiter la confiance publique dans un pays où le juge Lynch a laissé des souvenirs encore vi-

vants et où le bec de gaz, après avoir soutenu les colis postaux, pourrait très bien servir de potence à l'indiscret qui abuserait de la confiance du citoyen américain envers son service postal. Le timbre-poste employé dans les Etats de l'Union coûte deux sous, mais la lettre peut peser trente grammes, c'est-à-dire le double de chez nous et la surtaxe n'est pas du tout rigoureuse. On peut hâter le départ et l'arrivée d'une lettre en ajoutant au timbre rouge qui coûte deux sous un timbre bleu qui en coûte dix et qu'on appelle « special delivery ». Ce timbre transforme la lettre ordinaire de trente grammes en un petit bleu qui est confié à un boy et porté directement du bureau du départ, soit à domicile, soit à la gare. Quand c'est à la gare un autre messager la porte du bureau d'arrivée à domicile, dans la localité où se trouve le destinataire. Les « special deliveries » jouissent du privilège d'être distribués le dimanche aussi bien que les autres jours, tandis que pour les lettres ordinaires il n'y a pas de distribution le dimanche.

Le facteur rural n'existe pas en Amérique; les gens qui habitent la campagne passent eux-mêmes au bureau de poste de leur village pour y chercher leur courrier; ils y ont un casier dont ils gardent la clef. Dans les villes rien n'est plus commode que le système des « messengers ». Chaque maison particulière a un « messenger signal »; c'est une sonnerie qui correspond avec le « messenger office » du quartier, de sorte que le citoyen américain peut dire qu'il a perpétuellement sous la main

un commissionnaire qui arrive à sa porte au moindre appel du bouton électrique.

La plupart des citoyens américains qui habitent dans les petites villes ou à la campagne remplacent le « messenger » des grandes villes par un cheval et un « buggy », et ils se plaisent à soigner et à entretenir eux-mêmes la bête et la voiture. Le « buggy » est la voiture nationale américaine; elle semble faite pour les routes qui sont presque toutes mauvaises. Il n'y a pas d'objet en Amérique qui rappelle de plus près le matériel des origines; le « buggy » est une boîte rectangulaire suspendue entre quatre roues et surmontée d'un siège pour deux personnes. Le premier « buggy » a dû être une caisse à biscuits; c'est une voiture qui est très commode pour le cheval parce qu'elle est très légère, mais elle est moins confortable pour le voyageur qui pour y monter et en descendre doit sauter par-dessus les roues.

Le cheval américain est une bête à qui l'on parle et qu'on ne se permet jamais de fouetter. Il n'y a pas d'homme meilleur pour les bêtes que l'Américain, ce qui ne l'empêche pas de permettre à quarante voyageurs de s'entasser dans un tramway construit pour vingt personnes et traîné par deux pauvres rosses. Il est vrai qu'il se rattrape en supprimant presque partout les tramways à chevaux pour les remplacer par des tramways à moteur mécanique. Et puis il ne faut pas oublier que l'Amérique est vraiment, comme l'a dit James Fullerton Muirhead, « a land of contrasts » — un

pays de contrastes — et ces contrastes il les explique lui-même lorsqu'il dit avec tant d'humour que l'Amérique est une vieille tête sur de jeunes épaules. Ainsi l'Américain adore les chevaux et il les éreinte. En Amérique la femme est respectée plus que partout ailleurs, et cependant dans le « sleeping car system » hommes et femmes sont placés au hasard l'un au-dessus de l'autre dans une promiscuité qui effaroucherait nos vieilles pudeurs européennes. Encore un contraste! l'Amérique est un pays réfractaire aux préjugés, mais le nègre y est toujours parqué et séparé du reste des humains.

Il est cependant entré dans les mœurs par le côté joyeux, par une sorte de bamboula qu'on appelle le « cake-walk ».

On danse beaucoup en Amérique et on y danse bien. On y danse à peu près toutes sortes de figures excepté ce que nous appelons en France le quadrille américain. Les Américains sont peut-être les meilleurs valseurs du monde. Ils ont une valse lente, pleine de dignité et de nuances; ils « reversent » c'est-à-dire qu'après avoir tourbillonné, tourné de droite à gauche, ils tourbillonnent de gauche à droite. On prétend que c'est souverain contre l'étourdissement. Le danseur doit arriver à une immobilité complète du thorax comme le soldat sous les armes, mais la danse américaine par excellence est le « two-step », le pas de deux, une sorte de polka glissée qui se danse sur des airs de marche. Le compositeur Souza est en grande vogue pour ces sortes de marches dont les airs sont pleins d'en-

train et de vigueur. Quant au « cake-walk » — ou danse des nègres — les blancs le considèrent comme un numéro sensationnel survenant à la fin d'un bal et indiquant le paroxysme de l'entrain et de la joie. C'est une procession qui doit descendre en ligne droite du cortège des fous au moyen âge, et qui consiste à s'en aller par couples en improvisant des grimaces et des contorsions comiques. Dans toutes les danses du reste, et même dans le « cake-walk », éclatent les égards courtois dont l'Américain entoure la femme, avec une étiquette moins rigide et moins raisonnée qu'en Europe.

Je me suis plu dans ce chapitre à souligner quelques-uns des contrastes qui m'avaient le plus frappé dans le pays américain. Il en est bien d'autres que je suis forcé de négliger; celui-ci par exemple : la coexistence en Amérique des plus belles santés humaines et d'une foule de morphinomanes, de cocaïnomanes et d'étheromanes plus nombreux que dans n'importe quelle autre contrée du monde.

Ce que je ne rangerai pas sous la rubrique des contrastes, c'est l'existence des « four hundred » rapprochée des déclarations démocratiques de l'Amérique, parce que, sur le Nouveau Continent, s'il y a une aristocratie, en dépit du principe qui veut qu'il n'y ait pas plus de différence de classes dans la société que dans les chemins de fer, c'est une aristocratie d'intelligence, née de la démocratie elle-même.

D'ailleurs, quand on objecte les « Quatre-Cents » à l'Américain, affirmant sa démocratie, il répond

péremptoirement que les « Quatre-Cents » n'ont pas théoriquement le droit de vivre, qu'ils sont des parasites, qu'ils existent contre les principes de l'Amérique, et ne comptent pas pour les vrais Américains. L'un d'eux m'a même fait cette déclaration inquiétante : Quand on écrit un livre sur l'Amérique on ne doit pas parler des « Quatre-Cents ». Je ne me suis pas conformé à ce précepte, mais c'est bien malgré moi ; c'est parce que j'appartiens à un pays où les préjugés sont encore trop vivaces et qui n'est pas assez riche pour se payer les énormes contrastes qui comportent les Grandes Idées du Grand Peuple Américain.

XII

LA RELIGION

Si l'on veut se rendre compte de la place que tiennent en Amérique non seulement ce qu'on appelle le sentiment religieux, mais encore les religions positives, il faut se souvenir que ce sont nos luttes religieuses qui ont donné aux Etats-Unis du Nord leurs premiers colons, protestants persécutés, et que les Etats-Unis du Sud ont été considérés par l'Eglise romaine comme un fief immense, dont elle a pu en un certain temps attribuer une part au Portugal et l'autre à l'Espagne. On peut donc dire que nos discordes et nos rivalités religieuses ont peuplé le Nouveau Monde. Seulement en touchant ce sol vierge, tous ces ferments de haine et de mort se sont transformés en principes de concorde et de vie. Et tandis que la moitié des guerres européennes, des massacres internationaux, et des révolutions intérieures qui ont troublé, désorganisé, ruiné les pays d'Europe, ont eu pour origine des luttes religieuses, c'est-à-dire des divergences théologiques et les préventions rivales de l'Eglise et de l'Etat,

en Amérique ce long et sanglant chapitre des malheurs humains est toujours resté fermé. On peut même ajouter qu'il restera toujours fermé et que l'Américain qui voudrait l'ouvrir passerait parmi ses semblables pour un fou dangereux. C'est le plus grand exemple d'intelligence et de bon sens qui nous soit venu de l'Amérique que cette tendance à ne pas admettre qu'un homme puisse rêver de rendre la vie actuelle insupportable ou impossible à ses semblables, afin de leur ménager la vie future d'après le plan qu'il en a conçu.

Si l'on cherche à quel besoin de l'âme humaine correspond une religion, on découvre qu'elle a pour but de donner à l'homme une explication plausible des phénomènes incompréhensibles qui l'entourent, de le défendre contre la terreur que lui inspire le néant, enfin de lui fournir une règle de conduite ici-bas afin qu'il puisse mettre ses actes en harmonie avec le plan du Créateur et avec ses propres espérances de la vie future. Toute religion commence donc par une explication scientifique et finit par une promesse de bonheur illimité après avoir imposé à ses sectateurs un certain nombre de préceptes moraux. Toutes les religions n'expliquent pas le monde de la même façon; toutes les religions ne promettent pas à l'homme la même vie future et cependant toutes les religions ont, à peu de chose près, la même morale. Je parle des religions accessibles à l'homme civilisé moyen. Cette concordance de presque toutes les religions sur des règles d'existence, opposée à leurs

divergences sur ce qui n'est pas la morale, provient probablement de ce que la morale n'est que la codification de nécessités physiologiques et psychologiques qui s'imposent aux êtres individuels ou collectifs sous peine de disparition et de mort.

Toutes les morales veulent que l'homme possède la maîtrise de soi-même, le « contrôle » de soi-même, diraient les Américains. Pourquoi? Parce que s'il se laissait aller à ses passions il abrégerait son existence. Toutes les morales défendent de tuer, de voler, de tromper. Pourquoi? Parce qu'une société qui se laisserait envahir par l'homicide, le vol et la fraude serait condamnée à disparaître à peu près immédiatement. On peut donc soutenir que la morale c'est l'intérêt individuel et l'intérêt social sanctionnés par l'idée de Dieu.

Si les religions se cantonnaient sur le terrain moral, comme elles ont toutes le même but et à peu près le même moyen d'atteindre ce but, elles seraient forcément toutes d'accord. Si elles se combattent, et si elles ont infligé à l'humanité par leurs dissensions des catastrophes à peu près équivalentes aux bienfaits qu'elles lui ont apportés, c'est précisément parce qu'elles ne se confinent pas dans leur chaire de morale et que les hommes qui les interprètent oublient leurs propres leçons pour essayer de se dominer et de se maîtriser les uns les autres. Mais si dans le Vieux Monde des luttes semblables se sont établies qui ont ensanglanté les annales humaines, c'est que les avantages convoités par l'homme sous le prétexte religieux n'étaient pas

assez nombreux pour satisfaire tous les conquérants. Il y avait plusieurs ambitieux pour aspirer au même objet, tiare, couronne, mître, tortil, terre, pré, bois, château maison, chaumière; l'énumération peut descendre jusqu'au bœuf et à l'âne du voisin que le Décalogue défend de convoiter. Il est bien évident que lorsque Moïse reçut le Décalogue, si chaque Hébreu avait eu à sa disposition plus de bœufs qu'il n'en pouvait conduire et plus d'ânes qu'il n'en pouvait garder, un éclat de rire général aurait accueilli la défense divine de convoiter le bœuf et l'âne du voisin.

Or c'est précisément cet état de choses invraisemblable où la réalité dépasse les désirs et les ambitions de l'homme, qui se trouva réalisé devant les yeux ébahis des nouveaux Américains. Ils arrivèrent dans un pays où il y avait trop de tout pour qu'on fût tenté de se disputer quelque chose, et où toutes les ambitions pouvant se satisfaire ne devaient plus entretenir entre les hommes la haine et l'envie. Ce n'était pas pourtant qu'ils fussent sans besoins ; il leur fallait avant tout se défendre contre les propres excès de la nature qui s'offrait à eux et contre l'excès même des richesses qu'elle mettait à leur disposition. Comme, isolés, ils auraient été perdus, ils avaient besoin avant tout de solidarité et par conséquent de paix entre eux. Ce qui pouvait leur servir dans la religion ce n'étaient ni l'explication du Nouveau Monde probablement créé avec l'ancien, ni même la promesse d'une vie future dont ils voulaient retarder l'échéance le plus

longtemps possible. C'était la règle de morale qui conserve l'individu en le gardant contre lui-même, et qui surtout conserve la société en la gardant contre l'égoïsme individuel. Ce qu'ils voulaient des différentes religions auxquelles ils avaient obéi jusqu'à présent, c'était par conséquent leur partie semblable, concordante et pacifiante. Ils étaient prêts à faire à Dieu une large place au feu du bivouac, mais c'était à ces mêmes conditions qu'ils imposaient aux autres immigrants : qu'il apportât son concours à l'œuvre commune, qu'il fut un bon, puissant et irrésistible gardien de la Paix ; et Dieu, semble-t-il, a accepté ce marché. Il a donné aux Américains ses préceptes, ses recettes d'ordre, de concorde et de paix, et en échange, il reçoit des hommages sincères sinon désintéressés.

Quatre-vingt-dix-huit pour cent de la population des Etats-Unis appartient au christianisme.

Les organisations non chrétiennes sont à peu près insignifiantes, à l'exception de celle des Israélites qui sont au nombre d'un million cinquante-huit mille. On sait que les Juifs comptent encore par familles dont les chefs sont membres de synagogues. Il y a en Amérique 200,000 chefs de famille juifs. Les synagogues sont au nombre de 336, elles sont évaluées à 50 millions de francs. Parmi les autres Eglises non chrétiennes il faut citer celles des Bouddhistes chinois, des Théosophistes, et quelques groupes qui n'ont pas l'air d'Eglises à nos yeux européens, telle que la société « of Ethical Culture », dirigée par le professeur

Félix Adler, ou encore le groupe agnostique qui fut fondé et dirigé par un avocat, homme politique et orateur extraordinaire nommé Ingersoll.

Robert Ingersoll naquit en 1833 et mourut en 1899. Il peut être considéré comme le chef d'un groupement qui a pris en Amérique les allures et les proportions d'une religion. Pour le comprendre il faut chercher un terme de comparaison et c'est à Auguste Comte qu'il ressemble le plus. L'agnosticisme, ai-je besoin de le dire, est un système philosophique qui dérive du positivisme et qui a pour principe d'ignorer tout ce qui n'est pas démontrable. Robert Ingersoll, qui était le grand agnostique s'est montré digne de fonder une religion telle que la comprennent les Européens, car il joignit à un grand talent des habitudes particulièrement agressives. Ainsi fidèle à son agnosticisme il ne formulait aucun dogme, mais il attaquait le christianisme comme système, la Bible comme inspiration, la personnification de Dieu et l'existence de l'Enfer. Personne n'a jamais parlé aussi librement des sujets religieux.

Parmi les Chrétiens, les Catholiques forment le groupe le plus important, à la condition toutefois qu'on ne classe pas les sectes dissidentes sous la rubrique générale de protestantisme. On estime la population catholique actuelle à dix millions trois cent mille. Ses progrès ont cependant été moins rapides que ceux de la population protestante, surtout si l'on tient compte du grand nombre d'émi-

grants catholiques qui arrivent chaque année en Amérique. Les catholiques possèdent plus de douze mille églises dont la valeur marchande est évaluée à environ 650 millions de francs. L'Eglise catholique est plus riche qu'aucune des sectes protestantes isolées.

En 1890 la population protestante globale était de 49,630,000 âmes. On l'estime maintenant à un peu plus de 52 millions. Parmi les protestants les principales Eglises sont celles des Méthodistes, des Baptistes, des Presbytériens, des Luthériens et des Episcopaliens.

Les Méthodistes, divisés en dix-sept sectes, possèdent 54,000 églises dont la valeur est estimée à 700 millions de francs. Chez les Méthodistes les plus nombreux sont ceux qu'on appelle les « Episcopal Methodist ». Les nègres des Etats-Unis se partagent entre cette secte et celle des Baptistes.

Les Baptistes, divisés en treize branches, possèdent 46.245 églises qui valent 450 millions. C'est dans l'Etat de New-York qu'ils sont le plus nombreux.

Les Luthériens, divisés en seize branches, dominent surtout en Pensylvanie. Ils ont 9,200 églises d'une valeur de 200 millions de francs. Les Presbytériens, divisés en douze branches, dont les principales se trouvent aussi en Pensylvanie et dans l'Etat de New-York, ont 1,500 églises d'une valeur de 500 millions. Les Episcopaliens, église d'Angleterre, qui se trouvent surtout dans l'Etat de

New-York, ont 5,500 églises d'une valeur de 450 millions.

Je néglige les sectes moins importantes telles que les Congrégationalistes, les « Brethren in Christ », les Saints des jours tardifs, « Latter Day Saints », les Mormons, les « Dunkards », les « Shakers » et les Salutistes. Cette énumération prouve au moins l'intensité de la vie religieuse aux Etats-Unis, intensité qui éclate aux yeux de tous; le voyageur qui parcourt New-York ne peut pas ne pas être frappé du nombre vraiment extraordinaire des églises. Il y a en Amérique plus d'églises qu'en Italie; il y a à New-York presque autant de sanctuaires qu'il y a de cafés à Paris.

Or toutes ces sectes et toutes ces confessions vivent et pullulent au sein d'une paix profonde. Comme le pouvoir ne s'occupe jamais d'une question religieuse, comme il ne reconnaît aucune église, n'en favorise aucune, n'en persécute aucune, comme aucun avantage temporel, aucun détriment temporel ne sont attachés à l'exercice d'un culte, rien n'empêche les disciples du Divin Maître d'appliquer les préceptes de concorde et d'amour tombés de sa bouche. Il n'y a pas de rivalités religieuses en Amérique où cependant les religions sont plus florissantes que partout ailleurs. Sur le tombeau du Christ, à Jérusalem même, à l'endroit où s'est accompli le plus grand événement qu'ait vu la terre, les sectes chrétiennes sont perpétuellement sur le point d'en venir aux mains. C'est qu'il ne s'agit ni de mystères, ni de dogmes, il s'agit de

la garde des troncs. En Amérique, dans le pays du dollar, les sectes ne se disputent pas la garde des troncs et elles vivent dans la paix. La Constitution fédérale contient les lignes suivantes : Art. 4. « Jamais un serment religieux ne sera exigé pour entrer en fonctions d'une charge officielle ou publique aux Etats-Unis. »

« Le Congrès ne fera aucune loi relativement à une institution religieuse ou en prohibant l'exercice ».

Jamais on n'a essayé de changer ces dispositions qui s'appliquent à toute l'Union et sont sous la garde du gouvernement national. Les Constitutions d'Etats contiennent presque toutes des dispositions analogues ; la plupart déclarent que tout homme est libre de servir Dieu selon sa conscience et que la libre démonstration du sentiment religieux ainsi que la forme des louanges au Créateur doivent être considérées comme sacrées. Presque toutes stipulent qu'aucun homme ne sera forcé de subvenir aux frais du culte; quelques-unes défendent la création d'une Eglise reconnue et même prohibent toute préférence marquée pour une secte particulière. Un très grand nombre de ces Constitutions interdisent de prélever sur le trésor public ou sur les fonds municipaux une somme quelconque au profit d'une Eglise, d'une secte, ou d'une école dépendant d'une communauté religieuse. Tel est le caractère distinctif des Constitutions vis-à-vis des Eglises. Il règne d'ailleurs dans ces pactes une diversité extrême vis-à-vis du sentiment religieux lui-même. Ainsi la

Constitution de Vermont et celle de Delaware déclarent que toute secte devra conserver une forme de culte religieux et celle de Vermont insiste sur l'observation du repos dominical. Six états du Sud excluent des fonctions officielles tout individu qui nie l'existence de l'Etre Suprême. La Pensylvanie et le Tennessee déclarent inéligible tout homme qui ne croit pas à l'existence de Dieu et à la vie future de récompense et de châtiment. Le Maryland et l'Arkansas refusent à un pareil mécréant le droit d'être juré ou témoin.

On le voit, la liberté religieuse en Amérique est comprise en ce sens qu'on peut choisir entre toutes les religions, plutôt qu'en ce sens qu'on peut avoir ou ne pas avoir de religion. Cela provient de ce que, jusqu'à ces derniers temps, presque personne en Amérique n'était opposé à toute idée religieuse.

L'agnosticisme d'Ingersoll devenu, malgré lui peut-être, chef d'une Eglise composée de gens qui se déclarent hors d'état de comprendre l'idée de Dieu, est un produit américain essentiellement moderne.

En Europe, quand un pouvoir refuse de protéger ou de reconnaître sous une forme quelconque une religion, lorsqu'il se déclare étranger à toute notion religieuse, à tout intérêt religieux, cette profession d'indifférence ne va pas sans quelque mépris pour l'idée même de religion, et un Etat neutre est volontiers appelé un Etat athée.

En Amérique l'abstention de l'Etat en matière de foi ne repose pas sur l'indifférence et le mépris,

elle repose d'abord sur les principes de liberté et d'égalité. La liberté proscrit toute intervention du pouvoir civil, qui ne pourrait être justifiée que si une pratique religieuse ou prétendue religieuse était antisociale ou immorale et menaçait le bien-être de la communauté. L'égalité serait violée si un Etat favorisait l'Eglise par des dons, des privilèges ou des immunités qui placeraient ses rivales dans une position désavantageuse. Enfin l'abstention de l'Etat repose encore sur une conception absolument juste de l'idée religieuse elle-même. Toute église est un corps spirituel, existant dans un but spirituel et se mouvant sur des chemins spirituels. C'est une réunion d'hommes reliés ensemble autour d'un être invisible par l'idée d'une vie divine, par l'ambition d'imiter cette vie et d'y conformer la leur autant que le leur permettra la fragilité humaine, et enfin par l'espoir d'un avenir éternel. Ce corps n'a rien de commun avec l'Etat, sa force lui vient d'en haut et son royaume n'est pas de ce monde.

Aujourd'hui, c'est cette dernière conception philosophique et élevée qui prévaut dans les rapports de l'Etat et de l'Eglise en Amérique et qui est acceptée aussi bien par les fidèles que par les gens chargés d'administrer l'Etat. Mais dans les commencements, l'indifférence de l'Etat en matière d'Eglise reposait seulement sur la notion de liberté et sur celle d'égalité C'était le désir de liberté qui avait poussé les croyants jusque dans le Nouveau Monde et, comme ils avaient besoin de bras nou-

veaux, de coadjuteurs, ils avaient besoin d'égalité. Il fallait que l'émigrant, apporteur de capital, pût venir avec son Dieu en même temps qu'avec ses bras, sa femme, ses enfants et ses outils. En fait, au début même des Etats-Unis et encore maintenant, le Christianisme n'a pas été et n'est pas considéré comme une religion reconnue, mais comme la religion nationale. Il s'ensuit que toute Eglise peut s'organiser comme il lui plaît sans demander aucune espèce d'autorisation.

Que l'esprit américain, que les nécessités américaines aient modifié le Protestantisme, cela n'a rien de bien étonnant. Le Protestantisme est une religion essentiellement plastique; ses formes ne sont pas rigides et son histoire est là pour prouver combien il se prête à l'intervention humaine et se plie aux nécessités politiques. Mais ce qu'il y a de véritablement surprenant c'est que le Catholicisme lui-même, en touchant le sol américain, ait subi les lois d'une sorte d'évolution naturelle et que cette religion aux dogmes absolus qui représente parmi nous la forme idéale du despotisme éclairé, se soit transformée aux souffles puissants de liberté qui se jouaient d'un océan à l'autre, en passant par dessus les forêts vierges et la croupe des monts Alléghanys.

C'est pourtant ce qui est arrivé. En touchant les rives américaines le Catholicisme a subi l'ivresse de la liberté, à ce point que, sur son trône immuable, son chef a pu se demander un instant s'il n'allait

pas être obligé de rappeler à l'ordre les brebis émancipées, en lançant sur le troupeau, ou du moins sur ses bergers, ses foudres spirituelles. Il n'est pas irrespectueux de supposer que le citoyen américain, utilitaire comme tout paysan, a pu pousser le sens pratique jusqu'au blasphème et se poser en face de toute religion cette question : à quoi cela sert-il ? Il a cherché et découvert bientôt l'utilité de cette force. Il a remarqué que non seulement la religion donnait des espoirs éternels, mais qu'elle fournissait aussi des recettes de bonheur temporel et immédiat. Il a pu constater qu'un citoyen qui suivrait en toute sincérité les préceptes de son Eglise et les commandements de son Dieu serait soumis aux autorités, laborieux, sobre, respectueux du bien d'autrui et même de la réputation d'autrui ; et qu'il réaliserait le type idéal du bon citoyen. L'Américain a pu remarquer qu'il y avait une conformité frappante entre les lois votées par les congrès humains et le code résumé proclamé sur le Sinaï par Jehovah, dont le Décalogue est devenu la substance des commandements de Dieu reconnus par tout le Christianisme, et que cette conformité était tellement étroite que le citoyen ne pouvait presque pas attenter à une loi votée par ses représentants sans manquer en même temps à un précepte édicté par son Dieu. Et l'Américain s'est dit : « La religion sert à fabriquer de braves gens, la religion est bonne. »

L'Eglise catholique obéit au même code de morale que les Eglises protestantes, mais elle a de

plus qu'elles un ensemble de pratiques qui répondent à des besoins plus compliqués de l'âme et qui ont amené d'ailleurs la grande séparation de la Réforme. L'Eglise catholique se vante dans les textes sacrés de posséder les promesses de la vie actuelle et de la vie future. *Vitae et nunc est et future.* Mais chez elle la culture de la vie future s'enveloppe tout de même d'un peu de mépris de la vie présente et ce sentiment se fait jour dans la formule célèbre : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? ».

Il en résulte que, dans le Catholicisme, la première préoccupation du croyant est de devenir un saint; celle de devenir un honnête homme n'est pas incompatible, mais elle est secondaire.

Je m'imagine que les gens qui débarquaient avec ce bagage trop parfait en Amérique durent inspirer quelque terreur aux bons colons qui, certes, voulaient bien gagner le Ciel, mais étaient présentement occupés à gagner l'univers et qui avaient plus besoin de voir arriver parmi eux de braves travailleurs que des saints authentiques. Il y avait là évidemment une différence de température. Un homme surgit bientôt qui la fit cesser. Cet homme fut le père Hecker, le fondateur des Paulistes. L'idée de créer une congrégation de Paulistes est à elle seule tout un programme de modernité, car, de tous les écrivains sacrés, saint Paul est peut-être le seul qui n'ait pas vieilli d'un jour. S'il pouvait ressusciter il aurait aujourd'hui plus de disciples qu'il

n'en eut jamais, car ce citoyen romain qui fut peut-être le véritable fondateur du christianisme affirma dès les premiers âges la tolérance en même temps que le sens pratique, c'est-à-dire deux vertus qui supposent un long apprentissage et une longue suite d'années puisqu'elles sont le résultat de l'expérience. Saint Paul introduisit dans le christianisme naissant l'esprit pratique de Rome; il donna Rome au christianisme en adaptant aux exigences de la ville impériale le dogme formulé par une douzaine de pêcheurs d'eau douce de la Judée. Mettre une congrégation religieuse sous la protection de saint Paul était un trait de génie qui passa d'abord pour un paradoxe comme tous les traits de génie.

La congrégation des Paulistes ne ressemble d'ailleurs pas plus à une congrégation européenne que le peuple américain à un peuple européen. Les congrégations catholiques ont pour base ce principe que la personnalité du moine doit être absorbée et fondue dans cette entité morale qui s'appelle l'Ordre. C'est l'application dans le domaine religieux du système de la discipline militaire qui sacrifie constamment l'individu au but poursuivi par la collectivité. Aussi n'est-ce pas arbitrairement que les congrégations s'intitulent elles-mêmes la milice du Christ, et sont considérées par les chefs de l'Eglise catholique comme une sorte d'armée permanente perpétuellement placée sous leur main, et dont ils peuvent user, aussi bien pour rétablir l'ordre troublé à l'intérieur de l'Eglise, par l'hérésie et le schisme, que pour une guerre de conquêtes

contre l'infidèle ou pour ces expéditions coloniales qui s'appellent des missions étrangères. Or, chez les Paulistes, la personnalité n'est pas abolie. Le Pauliste n'est pas un moine, il reste un prêtre relié à d'autres prêtres par la permanence de sa volonté et qui se meut dans une indépendance à peu près complète.

La forme congréganiste pratiquée en Europe n'était pas adaptable à l'Amérique, pas plus que les armées permanentes, pas plus que la paperasserie administrative, pas plus que cet ensemble d'institutions, de coutumes et de mœurs qui révèlent et encadrent la passivité de races soumises à des servitudes séculaires. Les races européennes naissent et meurent sous le joug. On dirait qu'elles ont peur de la liberté comme l'ataxique a peur de l'espace. En fondant les Paulistes, le père Hecker accomplissait donc un trait de génie, en même temps qu'il révélait les merveilleuses souplesses de la religion catholique qui, après avoir fourni de béquilles et d'appareils orthopédiques tant de peuples usés, allait pouvoir donner des ailes et des aérostats à une race neuve, avide d'air et de mouvement.

La doctrine fondamentale du père Hecker, propagée par les Paulistes, peut se résumer ainsi pour les lecteurs peu familiers avec la théologie : le but principal de la religion étant de rendre l'homme meilleur, avant de faire un saint il convient de faire un brave homme.

Sans doute la sainteté est l'état supérieur, le but

final; mais la base nécessaire de toute sainteté est l'honnêteté, et pour rendre la pensée par une image, le saint doit être établi sur les pilotis d'un brave homme; en d'autres termes, la culture des vertus surnaturelles doit être précédée de la culture des vertus naturelles.

Cette théorie fit dresser les oreilles à certains casuistes romains qui prétendirent que le père Hecker énervait l'Eglise en rabaissant sa mission à la culture des vertus humaines, qu'il organisait la religion de l'utilité; et on se doute bien que l'accusation de protestantisme, c'est-à-dire d'hérésie, était au fond de toutes ces critiques. Le père Hecker y répondit sans se laisser démonter et il n'eut pas de peine à prouver, non pas devant les inquisiteurs de Rome dont le siège est toujours fait, mais devant l'opinion publique dont la force maîtrise jusqu'aux congrégations romaines, que l'Eglise était faite pour les hommes et non pour les anges. De même, disait-il, que la discipline militaire serait absurde si elle avait pour but unique de former des héros prêts à mourir pour défendre un pont contre toute une armée comme Horatius Coclès, ou à se faire tuer pour avertir ses compagnons d'armes comme d'Assas, de même la discipline religieuse serait monstrueuse si elle transformait tous les hommes en saint Labre et toutes les femmes en sainte Marie Alacoque. La discipline militaire, ajoutait-il, doit former une moyenne de braves soldats et la discipline religieuse doit former une moyenne de bons chrétiens, c'est-à-dire de braves gens. Telles sont les bases

intellectuelles d'un système religieux qu'on a appelé l'Américanisme, et qui consiste, en réalité, dans l'utilisation immédiate des préceptes de la religion catholique pour l'amélioration individuelle et sociale de l'humanité. Ce système a franchi l'Océan et on ne pourrait affirmer qu'il n'a pas des partisans jusque dans l'Eglise de France, même parmi les prêtres les plus éminents, même et surtout parmi les évêques les plus jeunes. Il a aussi ses détracteurs, naturellement, car l'Eglise comme l'armée ont en France des fanatiques qui semblent créés et mis au monde pour rendre absurdes et odieuses ces deux forces sociales nécessaires, et qui sont d'autant plus dangereux et par conséquent haïssables que l'outrance de leurs doctrines séduit et entraîne les ignorants de bonne foi, les exaltés, et cette multitude respectable de candidats à la folie qui remplissent les cadres inférieurs de l'humanité. Je me souviens d'avoir entendu, dans une église de France, développer des idées semblables à celles du père Hecker par un jeune évêque pourvu de tous ses diplômes universitaires. Un fidèle à côté de moi donnait des signes d'impatience manifeste. Il vit dans mon regard que je m'inquiétais de son état de santé et de lui-même; il me rassura en me disant : « C'est honteux, il prêche comme un ministre protestant. » Il est probable que si l'orateur avait simplement manifesté son enthousiasme pour la Saint-Barthélemy, mon voisin se serait tenu tranquille et aurait écouté sans broncher l'apologie de ce déplorable moyen de propagande.

Si le père Hecker professait que la discipline militaire doit enfanter de bons soldats ordinaires avant d'enfanter des héros, et que la discipline religieuse doit faire de braves gens avant de faire des saints, il fut pourtant lui-même un héros et un saint et il poussa en lui jusqu'au surnaturel le culte des vertus naturelles. Et pourtant, tout catholique qu'il était, et par conséquent tout attaché à la suprématie de Rome, il peut être regardé comme le véritable fondateur de l'Eglise catholique américaine, ou en d'autres termes d'une Eglise nationale catholique américaine. Ce sont là des épithètes qui hurlent pour ainsi dire de se trouver accouplées, car l'une invoque l'universalité et les autres appliquent des restrictions. En réalité les mots de « Catholique Nationale Américaine » appliqués à l'Eglise des Etats-Unis n'ont pas de sens puisqu'ils sont contradictoires. L'Eglise catholique a la prétention d'être universelle, elle ne peut donc admettre qu'on la désigne par aucune épithète ayant un sens de particularisme. Une religion ne peut pas être à la fois nationale et universelle et l'Eglise catholique étant universelle ne peut être nationale. Le pontife romain ne s'y trompe pas, et l'Eglise romaine considère toute Eglise nationale comme une Eglise schismatique. Il ne s'agit pas pour les hommes d'adorer le même Dieu, il s'agit d'obéir au même pontife. Mais le père Hecker, comme les autres Américains, s'embarrassait peu des contradictions et il a créé, avec un respect sincère pour Rome et un amour ardent pour son pays, un état de choses qui

aboutira forcément à un conflit en introduisant la doctrine de Monroë dans le domaine ecclésiastique.

Bien des gens, et non des moindres, affirment que le vingtième siècle ne se passera pas sans que l'humanité assiste à une lutte gigantesque pour la suprématie sur la terre entre l'Europe et l'Amérique. Nous avons déjà entendu la voix d'un grand conducteur d'hommes sur l'ancien continent prêcher la concorde de l'Europe en face de l'impérialisme américain. Cette lutte contre l'Empire éclatera peut-être bientôt dans le domaine économique et financier; elle tardera, je l'espère, dans le domaine militaire; elle sera très prochaine, j'en ai la conviction, dans le domaine religieux et aura pour terrain les prétentions de l'Eglise catholique romaine à l'hégémonie universelle et les prétentions non moins formelles de l'Eglise catholique américaine à l'indépendance nationale. Je serais bien surpris si la lutte se terminait à l'avantage de Rome, et si l'Eglise romaine ne préférait pas s'américaniser elle-même plutôt que de perdre l'Amérique. Il ne faudrait pas que nos petits-fils s'étonnassent trop de voir un clergyman américain solennellement porté un jour sur la « Sedia gestatoria » dans l'encadrement des grands éventails de plumes d'autruche qu'on appelle les « flabelli », sous les voûtes de Saint-Pierre. La diplomatie italienne doit peut-être dès à présent s'habituer à l'idée de tolérer dans les eaux de Civita Vechia deux frégates américaines, destinées à remplacer le bon vieil « Orénoque » français du XIX[e] siècle et



à garantir l'indépendance et la sécurité d'un citoyen américain promu par le vote du Sacré Collège au poste de successeur des Apôtres.

Quelle serait la répercussion de cet événement sur les destinées religieuses de l'humanité? Le prophète Ezéchiel lui-même, s'il vivait de notre temps, serait peut-être embarrassé pour le dire. Il est permis de supposer néanmoins que l'Eglise catholique, si elle s'américanisait, introduirait parmi nous les notions américaines relatives aux rapports de l'homme avec son Créateur. Ces notions ne sont pas tout à fait les mêmes que celles de l'Europe. L'esprit religieux de l'Européen dérive de l'esprit monarchique, et, pour l'Européen, Dieu est le plus puissant des rois, un roi qui n'est pas fait pour son peuple mais un roi pour qui son peuple est fait. « Sire, disait Villeroy à Louis XV enfant, en lui montrant le carrousel et le jardin des Tuileries noirs de monde, tous ces gens-là sont à vous, c'est votre peuple, il vous appartient. » Et il a fallu que Louis XV fut un bien brave homme pour n'être pas plus dépravé et plus égoïste qu'il le fut après avoir entendu dans son enfance de pareilles sornettes; elles étaient de plus blasphématoires, ces sornettes, parce qu'elles appliquaient à un homme les formules que les prêtres réservent à Dieu à qui ils vouent et offrent perpétuellement l'humanité sortie de ses mains. Le Chrétien d'Europe se considère comme le bien, la chose, l'esclave de Dieu. Il est persuadé qu'il doit à Dieu de la reconnaissance, même pour ses rigueurs et ses colères, et Mme Schwetschine a

trouvé la formule même du dévouement des êtres religieux envers Dieu lorsqu'elle a écrit : « Je suis avec Dieu comme les femmes russes avec leurs maris, plus il me bat, plus je l'aime. »

Cependant comme le diable ne perd jamais ses droits, l'Européen se laisse volontiers aller, dans son dévouement vis-à-vis de la Divinité, à croire que Dieu doit être flatté d'avoir des serviteurs tels que lui, et les prédicateurs mystiques brodent volontiers des homélies sur ce thème un peu puéril que Dieu a besoin de nos hommages, et qu'au fond de son éternité bienheureuse il ne laisserait pas d'être un peu vexé si nous affections de ne pas nous occuper de lui.

Tout autre est l'état d'âme de l'Américain, toute autre est sa façon d'envisager les rapports de la créature et de son créateur, et si de ces rapports il tire un bénéfice moral, comme l'Européen, du moins ce bénéfice ne lui est-il pas procuré par une vanité enfantine, mais par un incommensurable orgueil.

Pour l'Européen, Dieu se suffit à soi-même et l'homme qui appartient à Dieu lui doit ses hommages et son dévouement. Pour l'Américain, Dieu ne se suffit pas à soi-même, l'Américain mépriserait un Dieu qui se suffirait à soi-même. Tous les chefs d'école religieuse aux Etats-Unis proclament que, pour obtenir les hommages des Américains, il faut que Dieu les mérite, et comment peut-il les mériter sinon par son dévouement à la société américaine ? « Nous n'avons, dit James, que de prudents égards pour un capitaliste, tandis que nous avons un res-

pect désintéressé pour tout génie inventif ou productif dont l'œuvre accroît les richesses de la race ou étend les liens de la sociabilité. De même nous ne devrions point de respect à un Dieu oisif qui ne sacrifierait ou n'interromprait pas son indolence pour secourir ses créatures. Ce n'est pas assez de dire que nous ne le devrions pas respecter, nos cœurs nous inclineraient à détester l'indignité de son nom; Dieu n'a de titres à notre vénération qu'autant qu'il opère en notre nature un travail de relèvement. C'est une chose aisée, dit-il encore, de trouver un Dieu des jours de fête qui n'ait qu'à recevoir nos hommages pour une création achevée il y a des myriades d'années, et qui ne lui a coûté ni efforts, ni patience, ni tendresse, ni pensée, mais la simple émission d'un mot. Ce dont mon cœur a soif, ce dont ma chair et mes os ont besoin, ce n'est point d'un Dieu du dimanche, mais d'un Dieu de tous les jours, un Dieu travailleur, imprégné de la poussière et de la sueur de nos appétits et passions, qui ne s'efforce pas d'enfler notre piétisme, mais de purifier patiemment et laborieusement notre existence physique et morale. Quand la religion décrit une création qui n'est qu'un caprice, qui n'implique pas une parcelle de ce travail honnête et de cette sueur nécessaires à toute besogne humaine, comme pour pétrir ou cuire une miche de pain, je refuse de reconnaître un Dieu si dénué de mérite humain qui semble au niveau d'un simple charlatan. »

Voilà le dernier mot du christianisme américain.

Le christianisme est fondé sur cette vérité que Dieu s'est fait homme. Dans le Dieu fait homme, c'est-à-dire dans le Christ, l'Européen a persisté à ne voir que le Dieu. L'Américain voit surtout l'homme. Déjà Channing avait transformé Dieu en une sorte d'ouvrier vertueux. « Si nous le concevions, disait-il, sans les qualités que nous nommons chez l'homme vertu morale, ce serait notre devoir de détruire la piété. » James a complété la pensée de Channing qui, de son côté, n'avait guère fait que compléter la pensée des premiers colons américains et tous, aussi bien les premiers pèlerins que les chefs d'école, aussi bien les matelots du XVIIe siècle que les philosophes du XIXe, ne consentent à adorer Dieu que si Dieu devient le premier serviteur de la nation.

On a remarqué que l'Américain ne blasphème jamais; cela tient peut-être à l'idée qu'il se fait de Dieu et à ce qu'il ne le considère pas comme un maître contre lequel il est permis de se révolter, mais comme un associé qu'il ne faut pas décourager par de mauvais traitements. Pour finir, il semble que, dans la sincérité de sa foi et la naïveté de son orgueil, le chrétien américain répète continuellement au Christ : « Ah! tu t'es fait homme, eh bien, tu vas te comporter comme un homme qui n'a droit au respect et à l'admiration de ses semblables que proportionnellement aux services qu'il leur rend. » C'est une conception très démocratique de la religion et de la Divinité dont nous avons, nous autres, une conception très monarchique.

On conçoit que quand ces idées font irruption dans le Protestantisme, elle troublent un peu la cervelle des pasteurs, et que quand elles pénètrent dans l'Eglise catholique, elles scandalisent horriblement ses chefs qui représentent, incarnent et exploitent la théorie monarchique la plus pure, l'absolutisme complet, qui ne laisse même pas à la liberté pourchassée le domaine de l'esprit comme refuge, car ce domaine il l'envahit, le conquiert, l'asservit par l'infaillibilité. Elles y ont pénétré cependant grâce à deux conversions éclatantes, celles de Brownson et celle du père Hecker, son disciple.

Brownson et Hecker étaient deux sociologues, deux socialistes. Brownson appartenait au parti démocratique et fit avec lui la campagne électorale de 1840. En voyant comment opérait le suffrage populaire il s'en dégoûta et devint conservateur, partisan du principe d'autorité; il traversa les formules bien connues qui conduisent l'esprit humain de l'anarchie au despotisme et dont voici les principales : pas de progrès sans liberté, pas de liberté sans ordre, par d'ordre sans autorité. Avec cette échelle on passe des Journées de Juin à l'Empire, quitte à redescendre ensuite dans la Commune. Donc ce que Brownson vint chercher dans l'Eglise catholique, ce fut une discipline. Ce que son disciple, le père Hecker, y vint chercher ce fut la satisfaction de ses instincts socialistes, car l'Eglise catholique a un clavier d'institutions tellement riche qu'elle peut satisfaire à la fois le Tsar

et le nihiliste, le propriétaire le plus susceptible et le collectiviste le plus intransigeant. C'est une curieuse figure que celle de ce père Hecker qui débuta dans la vie comme apprenti boulanger, et qui avait dans la tête et le cœur un zèle pour l'humanité plus ardent que le brasier de son four. Il a raconté lui-même que quelquefois la nuit, couché sur des copeaux devant le feu, il se réveillait en sursaut et courait sur les quais de l'East River, regardant couler l'eau sous les rayons de la lune et attiré comme par un appel irrésistible. Qu'est-ce que Dieu veut de moi, disait-il ? Vers 1830 il devint le disciple de Brownson. Brownson considérait le Christ comme le plus grand des démocrates et l'Evangile comme le programme de la démocratie. C'est exactement la doctrine actuelle de ceux qu'on appelle les démocrates chrétiens, et pour le maître et l'élève, comme pour Channing lui-même, le Christianisme était une sociologie qui leur tint lieu de religion. Ce fut la religion de la nature humaine qui est restée, au fond, la seule religion américaine.

Brownson fut donc poussé vers Rome par le besoin d'une discipline et Hecker par le sens de la solidarité. Brownson avait trouvé dans le protestantisme trop de liberté, par conséquent trop de désordre. Hecker trop d'individualité et par conséquent trop d'égoïsme. La nature ardente du père Hecker trouva aussi dans le catholicisme ce que la nature plus calme de Brownson y était venue chercher, les bienfaits de la discipline. Hecker

nouvellement converti était inquiet; il se croyait obligé notamment de faire jusqu'à Rome un pèlerinage à pied. Ce fut son évêque de New-York, Mgr. Mac Closkey qui le calma et se fit pour lui l'interprète de l'appel intérieur. L'autorité catholique, en face de la fantaisie mystique, lui apparut, dit M. Henry Bargy dans son remarquable livre *la Religion dans la Société aux Etats-Unis*, comme l'élément impersonnel, rationnel qui ordonne les inspirations en action et subordonne l'individu à la société. Le père Hecker fut au XIXe siècle le type du prêtre d'action. Grand admirateur de Léon XIII dont il partageait la prédilection pour saint Thomas, l'homme d'Etat qui a dit qu'il fallait de l'ordre partout, même dans la charité, le père Hecker avait personnifié son amour du peuple dans son culte pour saint Joseph qu'il appelait le saint du XIXe siècle, le saint ouvrier. Le père Hecker resta toute sa vie un démocrate en quelque sorte farouche. Je suis toujours, disait-il, pour le chien qui traîne la charrette. En somme, le père Hecker est le type le plus curieux du catholicisme transformé, comme le fut le protestantisme, par le contact de la terre américaine, et devenu lui aussi une sorte de religion de l'humanité avec tous les trésors d'indulgence, de tolérance que comporte ce nouveau rôle, mais aussi avec tous les procédés pratiques et humains qu'il exige. Il était obsédé par le besoin d'action. Sur le bateau du Nil où il promena ses derniers jours désespérés et désœuvrés, il recherchait quel type de catholicisme pourrait bien convenir aux Orientaux. Un

soir, après avoir entendu le « Domino Noir » d'Auber, il s'écriait que l'Eglise ne devait s'en prendre qu'à elle-même si les hommes recherchaient les divertissements profanes; c'est parce que l'Eglise n'a pas fait son devoir qu'il s'est formé tant de sociétés laïques de réforme ou de tempérance, et il donnait la synthèse de toute sa méthode quand il s'écriait : « L'Eglise pourvoit au salut de l'âme par des moyens spirituels tels que la prière, la pénitence, l'Eucharistie et les autres Sacrements; il lui faut maintenant pourvoir au salut et à la transfiguration du corps par des sacrements terrestres. »

En résumé, le père Hecker est le type de ces hommes de bonne volonté dont fourmille aujourd'hui l'Eglise catholique, en France comme ailleurs. Ils pensent que l'Eglise doit prouver son utilité par des œuvres laïques; si on les laissait faire ils appliqueraient le catholicisme comme remède à tous les maux. Je ne prétends pas que leur système soit inférieur à celui de l'arbitrage obligatoire qu'on préconise comme devant mettre fin aux guerres et aux grèves, seulement j'ai peur de son air de famille avec la méthode qu'employèrent les jésuites au Paraguay et qui aboutit, on le sait, à la constitution d'un système colonial dont la forêt vierge eut malheureusement trop vite raison.

C'est d'ailleurs une tendance naturelle à l'esprit humain que d'appliquer à toute chose les systèmes dont il a été frappé et dont il s'est épris. Et ce goût pour la généralisation, n'est jamais plus excusable et plus compréhensible que lorsqu'il porte sur des

vérités, déjà générales par elles-mêmes, comme les vérités philosophiques, ou essentiellement applicables à tous nos besoins matériels et moraux, comme les vérités religieuses. Comment s'étonnerait-on de voir des hommes de bonne foi apporter à leurs frères, comme une panacée, l'idée religieuse où ils trouvent l'explication de ce qui les entoure, la règle de leur vie, la solution de tous les problèmes moraux et la promesse d'un avenir éternellement bienheureux ?

Le savant résout tout par la science, le jurisconsulte résout tout par le Code, le militaire résout tout par la discipline, pourquoi l'homme religieux ne résoudrait-il pas tout par la religion ? Et voilà pourquoi les démocrates chrétiens, comme hier le père Hecker, comme aujourd'hui l'abbé Lemire, nous apportent l'Evangile et le catholicisme comme un code, un gouvernement, une règle, une administration et une sorte de gigantesque table de logarithmes applicable à la solution de tous les problèmes humains.

Malheureusement la fantaisie qui ne perd jamais ses droits les exerce en matière religieuse comme en toute autre matière, et si la fantaisie a été peu à peu chassée des vieux pays d'Europe envahis par la tradition, figés dans la routine, et qui ont cette qualité du vieillard qu'on appelle le sens de la mesure, elle prend sa revanche en Amérique. Là l'humanité étant redevenue jeune, tous les vieux clichés sont détruits, toutes les morales sont brisées, et les sociétés humaines à peine âgées d'un siècle, c'est-à-dire

encore au maillot, ont les qualités de l'enfance et l'amour de l'enfant pour l'énorme, l'incohérent et le merveilleux, en même temps que sa méconnaissance absolue du ridicule.

Dans un ouvrage admirable consacré par un auteur anglais, M. Bryce, à la vie américaine et intitulé « *The American Commonwealth* », j'ai trouvé cette affirmation que les voyageurs européens ont beaucoup exagéré sur un point les différences entre leur continent et les Etats-Unis. Ils ont présenté ce dernier pays comme celui des sectes étranges et des développements religieux anormaux. Ces sectes étranges et ces développements anormaux, d'après M. Bryce, existent certainement, mais ne jouent pas un plus grand rôle dans la vie de la nation qu'ils ne le font en Allemagne et en Angleterre, et sont certainement moins importants qu'en Russie. M. Bryce rappelle encore que les Mormons ont attiré l'attention du monde parce qu'ils ont essayé une sorte de religion républicaine et fait revivre la polygamie, depuis sévèrement interdite par le Congrès. Mais l'Eglise mormone est, d'après lui, principalement recrutée parmi les Européens; les Shakers, sont des gens intéressants et bien conduits mais ils sont peu nombreux et décroissent. Quant aux autres communautés religieuses, M. Bryce affirme qu'on en parle plus en Europe qu'en Amérique.

Je pense que M. Bryce doit avoir raison. Pourtant il m'a semblé, à moi aussi, voyageur européen, que les auteurs de toutes les inventions,

même religieuses avaient plus de chances de succès en Amérique que chez nous ; et je dis cela sans la moindre pensée d'ironie, car je suis, j'ose l'avouer, un des rares Français que l'armée du Salut ne fait pas rire. Cette application des procédés militaires à la religion me semble moins stupide que beaucoup d'autres choses, et quand je vois des gens jouer du trombone, de l'ophicléide et du tambour, se mettre des képis galonnés sur la tête, s'appeler mon commandant et même ma commandante et marcher au pas en affectant des airs de triomphe dans le but de sauver leur âme, je ne vois pas en quoi ils sont plus ridicules que ceux qui font absolument les mêmes gestes et emploient les mêmes instruments de musique dans le but de détruire le corps de leur prochain. Néanmoins il se passe tout de même en Amérique des mouvements de flux et de reflux dans les âmes qui paraissent avoir plus d'amplitude et de profondeur que chez nous. On me permettra d'en citer un exemple, celui de la « Christian Science » ou médecine de la foi, ou guérison par la croyance.

En 1875 parut à Boston un livre intitulé « *Science and Health, with a key to Scripture* ». Une portion de ce livre avait déjà paru quelques années auparavant sous forme de brochure, et les critiques américains avaient émis ce jugement : c'est évidemment l'ouvrage d'une femme ou d'un fou, auquel il ne faut attacher aucune importance, personne ne le lira. Or aujourd'hui 400,000 exemplaires de l'ouvrage circulent aux Etats-Unis,

exposant les principes, la philosophie de « la nouvelle religion chrétienne » la divine science de la guérison par l'esprit, qui compte plus d'un million d'adhérents aux Etats-Unis et qui, depuis quelques années, a traversé l'Atlantique pour s'établir en Angleterre, en Allemagne et même à Paris. Aujourd'hui il existe en Amérique cinq cents églises où se réunissent ses adhérents et les services religieux augmentent de 40 % par an. Les Américains font toujours figurer dans leurs statistiques religieuses la valeur vénale des églises comme monuments. La première « Church of Christ Scientists » à Boston est un édifice qui vaut 1,250,000 fr., et l'un des cinq temples de New-York a été bâti tout en marbre blanc comme la nouvelle Bourse, ce qui pour l'Américain est le comble du luxe. L'auteur de « *Science and Health* » la fondatrice de la religion nouvelle est Mrs. Mary Baker G. Eddy. Elle raconte elle-même comment, en 1860, la science de la divine guérison lui fut révélée. Depuis des années déjà elle était tourmentée par l'idée de rattacher tous les effets physiques à une cause mentale. Ce fut en 1860 que la guérison immédiate d'une grave blessure intérieure dont elle souffrait et que ni la chirurgie ni la médecine n'avaient pu modifier, lui révéla l'art de guérir toutes les maladies; elle se retira du monde et vécut pendant trois ans dans la retraite, étudiant la Bible dans laquelle elle a puisé toute la science qu'elle a exprimée plus tard dans son livre.

Voici l'essence de sa philosophie et le résumé de sa doctrine qui est, on le remarquera, le premier

système métaphysique de guérison proposé au monde depuis le temps des Apôtres :

Dieu est tout.

Dieu est bonté.

La bonté est esprit.

Dieu et l'esprit étant tout, rien n'est matière.

Dieu, la vie et la bonté toute puissante sont les contraires de la mort, du vice et de la maladie.

Or les contraires ne peuvent pas coexister; donc la maladie, la mort et le vice n'existent pas. Donc ce qui est mauvais n'est pas réel.

La Science Chrétienne dit à tous les malades : Sachez que Dieu est omniprésent et omnipuissant, que rien n'existe à côté de lui. Les malades le croient et ils sont guéris. Nous pourrons tous faire ce que le Christ a fait autrefois quand nous comprendrons Dieu le Père comme Il le comprenait. Nous ne sommes malades que parce que nous croyons être malades. Voici un furoncle par exemple : vous dites qu'il est douloureux, cela n'est pas possible car la matière sans l'esprit ne peut pas causer de douleur. Le furoncle manifeste votre croyance dans la douleur en s'enflant et en s'enflammant. Et c'est cette croyance même que vous appelez un furoncle. La divine science vous persuade que vous n'aurez plus de furoncle et vous n'avez plus de furoncle. »

On voit que Mrs. Eddy conclut à peu près comme Schopenhauer, que le monde n'est que volonté et représentation. Et cependant ces deux esprits se trouvent aux deux extrémités de la série humaine.

Mrs. Eddy n'est pas sans avoir effectué des guérisons miraculeuses; la dernière partie de son livre, comme une brochure destinée à recommander un produit pharmaceutique, est pleine des témoignages de reconnaissance des malades qu'elle a traités, ou qui ont lu son livre. Le traitement s'effectue par la prière seule, et non par une supplication à Dieu, mais par la prière comme la comprend et l'enseigne Mrs. Eddy, c'est-à-dire une attitude de l'esprit : simplement la conviction que Dieu ne veut pas la maladie et que la maladie n'est qu'une illusion. Le traitement peut se faire à distance. C'est à Boston que Mrs. Eddy a trouvé ses premiers adhérents, et cette ville toujours prête à se jeter sur les idées nouvelles est encore le centre du mouvement. Mrs. Eddy née dans le New Hampshire a fondé à Boston en 1879 son église mère dont elle fut nommée pasteur. Deux ans plus tard elle fondait le collège métaphysique de Massachussets, où pendant sept ans elle enseigna la science nouvelle à quatre mille élèves qui se sont répandus dans tous les Etats-Unis, traitant les malades comme faisaient les Apôtres envoyés par leur Maître.

Depuis une douzaine d'années Mrs. Eddy s'est à peu près retirée de la vie publique. Elle vit à Concord, dans le New Hampshire, dans une solitude presque complète. Elle doit avoir environ quatre-vingts ans, mais ses fidèles affirment qu'elle est restée active et jeune comme à trente ans et que sa vie prouve tout ce qu'elle prêche. Mrs. Eddy a été mariée trois fois; son dernier mariage a été très

heureux. Mr. Eddy était un de ses disciples, il était même professeur au collège métaphysique de Massachussets. L'église de Mrs. Eddy se recrute principalement parmi les femmes de la bonne société, instruites, désœuvrées, qui ont par conséquent le temps de cultiver leurs illusions et de faire prendre à leur âme les attitudes nécessaires. Lorsque commença le mouvement de la « Science chrétienne » le public haussa les épaules et la Faculté de médecine fit des quolibets. On ne rit plus, on ne se moque plus de la nouvelle religion. On l'attaque de toutes parts. On s'efforce de démontrer que la philosophie de Mrs. Eddy manque de logique; on l'accuse d'être animée d'un esprit mercantile (elle a certainement gagné une grosse fortune par la vente de ses livres, de ses brochures, de ses portraits et même des bibelots de souvenir). De temps à autre un procès plus ou moins retentissant contre un « healer » c'est-à-dire contre un apôtre de la science nouvelle. dont le traitement n'a pas eu de succès et qu'on accuse d'avoir causé la mort d'un malade, excite l'indignation populaire, et malgré tout le nombre des « Christian Scientists » augmente tous les ans. La plupart des adversaires de Mrs. Eddy se consolent en prédisant qu'à sa mort la Science chrétienne, système commercial de proportions monumentales, s'effondrera rapidement. Mrs. Eddy n'a pas encore désigné son successeur. Rien ne dit que si elle prend cette précaution « in extremis », un système qui proclame la toute-puissance de l'esprit et qui

caresse par conséquent la vanité humaine disparaîtra avec son inventeur. Mais même si la prophétie des adversaires doit s'accomplir, cette fondation par une femme d'une nouvelle foi, et d'une véritable religion restera un fait sans précédent dans l'histoire et doit être considéré comme un des phénomènes les plus intéressants qui se soient produits en Amérique.

Ce phénomène ne diffère de ceux que nous avons sous les yeux en Europe que par ses proportions, comme du reste tout ce qui se passe en Amérique. Chez nous aussi il y a des rebouteux, des magnétiseurs, des suggestionneurs, des gens qui prétendent guérir les malades par la volonté; chez nous aussi il y a des thaumaturges, seulement ils finissent plus souvent en police correctionnelle que dans des temples de marbre blanc.

XIII

LA LITTÉRATURE
LA PRESSE — LE MOUVEMENT INTELLECTUEL

Un vieux proverbe s'impose à moi au moment où j'aborde ce chapitre. *Ne sutor supra crepidam* dit ce proverbe, et sur les bancs du lycée on m'apprit à le traduire ainsi : il faut que le cordonnier ne s'occupe que de chaussure. C'est pourquoi, ayant indiqué que j'avais peut-être quelque compétence à considérer l'Amérique au point de vue des affaires et de l'industrie, je me demande si le lecteur tolérera mes incursions dans le domaine littéraire et philosophique. Pourquoi pas? De notre temps il n'y a plus de castes. Pour l'homme moyen il n'y a même presque plus de spécialités. Chacun est obligé de faire un peu de tout, d'avoir une lueur de tout, de se mêler à tout. Si la description de la journée d'un de nos contemporains valait la peine d'être conservée, on serait étonné de tout ce que fait de disparate et de varié un citoyen du vingtième siècle. Je suppose que le matin il s'occupe un peu de sa famille, que dans la journée il s'oc-

cupe un peu de ses affaires, voilà déjà deux fonctions. Il n'est pas excentrique de supposer qu'il cultive ses muscles et qu'il fait du sport sous une forme quelconque. S'il donne son avis sur un tableau, s'il va écouter une pièce ou un morceau de musique, s'il lit quelques pages d'un roman ou de la critique littéraire qu'en fait son journal, il a mis en jeu tous les lobes de sa cervelle et tous les muscles de son corps, et alors il faut pardonner à cet homme habitué aux occupations éclectiques si, comme auteur, il s'avise d'être aussi universel qu'il est forcé de l'être comme particulier.

Il est convenu que les peuples se reflètent dans leur littérature et cette convention sert de base à la plupart des histoires littéraires. Il faut y renoncer, je le crains, si l'on veut se faire une opinion exacte de la littérature américaine, car cette littérature qui devrait refléter la démocratie américaine n'a rien de particulièrement démocratique ni même de particulièrement américain. Et pour peu qu'on réfléchisse on trouve tout naturel que l'Amérique n'ait pas encore réussi à créer une école littéraire puisqu'elle n'a pas encore réussi à créer l'instrument même de la littérature, qui est la langue. Une littérature originale suppose une langue originale parlée depuis des siècles, et née à la fois de la race et du milieu. Or, l'Amérique a été peuplée par une race qui apportait dans un milieu nouveau des idées et une langue anciennes. Le milieu nouveau a commencé par modifier les habitudes, les mœurs et jusqu'à un certain point la structure physique de l'individu,

mais il n'a pas encore transformé sa mentalité ni sa langue.

Il est permis de supposer que nos descendants assisteront à cette métamorphose lente, que l'Américain modifiera la langue anglaise assez profondément pour en faire une langue américaine, comme il a modifié déjà les religions elles-mêmes. Dans quelques années, lorsque le télégraphe et le téléphone auront accentué leur œuvre simplificatrice, la race nouvelle sera probablement en possession d'une langue nouvelle avec laquelle les vieilles idées devront compter comme les anciens ouvriers comptèrent avec les outils transformés par la vapeur. Alors naîtra peut-être une littérature américaine autochtone. Jusque-là il n'y aura pas de littérature nationale en Amérique comme il y en a une en France, en Italie et en Russie. En attendant, les meilleurs auteurs s'accordent à croire, et ils ont raison, que pour les tendances de la pensée et de l'art les Etats-Unis font partie de l'Angleterre comme l'Angleterre fait elle-même partie des Etats-Unis. Les écrivains américains comme Fenimore Cooper, Hawthorne, Emerson et Longfellow sont des auteurs anglais, et les auteurs anglais eux-mêmes ont aujourd'hui une clientèle plus nombreuse en Amérique qu'en Angleterre.

Quand on aborde l'étude des choses de l'esprit il faut bien se garder d'y faire intervenir les rigueurs de la statistique. La statistique n'est applicable ni au génie, ni même au talent, autrement ce serait trop simple. On dirait par exemple : en Europe, sur

un million d'habitants il y a tant de littérateurs, de philosophes ou d'artistes de premier ordre, c'est-à-dire de génie ; voyons si en Amérique la proportion est semblable, et on conclurait à la supériorité ou à l'infériorité de la race américaine comme on conclut à la supériorité ou à l'infériorité physique d'une race d'après le nombre des tuberculeux et des paralytiques. Donc il ne faut pas tabler sur les 65 millions d'habitants que contiennent les Etats-Unis pour leur reprocher de n'avoir pas donné le jour à Tennyson, ou à Darwin, ainsi que le fait remarquer, avec sa perspicacité habituelle, M. James Bryce, qui m'a fréquemment servi de guide dans cette étude.

Cependant si la production du génie échappe à la statistique, celle des hommes de talent en relève jusqu'à un certain point et les Etats-Unis, en littérature du moins, n'ont pas le contingent d'hommes de second ordre que devrait leur assurer leur population, sur laquelle d'ailleurs il y a un déchet considérable à ce point de vue là, puisqu'elle contient huit millions de nègres et plusieurs millions d'immigrés récents qui ne parlent pas l'anglais. Il faut donc faire intervenir des raisons spéciales de cette pénurie littéraire et, avant toutes les autres, l'agitation de la vie américaine, peu favorable à la méditation et au recueillement.

L'Américain vit dans une sorte de fièvre entretenue par ses journaux, par son besoin de se tenir au courant de tout ce qui se passe en dehors de lui, de se mêler à la vie publique, et exclusive de ces heures de repos et de solitude nécessaires à la

gestation de toute œuvre de littérature et de philosophie. L'Américain a trop à faire pour passer des semaines et des mois à polir les détails de cette œuvre. Toute son intelligence est pour le moment tournée vers les affaires, vers les chemins de fer, la finance, le commerce, la mise en pratique des conceptions scientifiques. En France il est admis que tout habitant de Bordeaux, qu'il soit archevêque ou commissionnaire, place du vin. En Amérique tout le monde a quelque chose à vendre, même en dehors de ce que son métier l'amène à échanger contre de l'argent. Les avocats, les médecins, les prêtres trafiquent aussi bien que les bijoutiers ou les marchands de nouveautés. En Europe, en France surtout, un savant, un littérateur mettent un certain orgueil à dire : je ne fais pas d'affaires; et je ne sais pas jusqu'à quel point notre prospérité s'accommode de ce dédain des affaires où il entre un peu d'hypocrisie et beaucoup de snobisme. Alors que les représentants de toutes les grandes puissances civilisées se considèrent comme des commis voyageurs officiels, chargés de protéger l'exportation des produits de leurs nations, le diplomate français en est souvent encore à se prendre pour un homme du monde chargé d'écraser ses nationaux en leurs justes réclamations par ces mots dédaigneux : « Tout cela ce sont des affaires ! » En Amérique où tout sert à quelque chose, même la religion, tout peut être échangé contre de l'argent, et quand un Américain vient vous voir, si chez vous quelque chose lui plaît, il est très surpris que vous lui en refusiez

l'échange. Un jour un de mes amis de New-York étant venu me voir trouva ma demeure à son gré. « Combien en voulez-vous, me dit-il ? — Elle n'est pas à vendre, lui répondis-je. — Ah ! c'est singulier, reprit-il ; chez moi tout est à vendre » ; et avec un bon sourire il ajouta en se tournant vers sa compagne : « Excepté ma femme. » Ce jovial acheteur ne m'en voudra pas de le nommer, il s'appelle John W. Gates, un des rois de l'acier et de *Wall Street.*

Je ne voudrais pas contrister les négociants, mais ce perpétuel souci d'acheter et de vendre est à peu près incompatible avec la littérature et l'art, excepté pourtant chez quelques-uns de nos grands collectionneurs dont les galeries sont en transformation incessante, grâce à la fantaisie du visiteur ou au désordre du propriétaire. Aussi aux Etats-Unis, il y a une trentaine d'années, on n'aurait pas pu réunir, en dehors de Boston, la ville aristocratique et littéraire, une douzaine d'hommes cultivés. Aujourd'hui cependant la culture intellectuelle commence à se répandre. Des clubs littéraires et scientifiques se sont fondés. En dehors des clubs universitaires qui sont pour la plupart des merveilles de splendeur et d'élégance comme, par exemple, l'University Club de New-York, il s'est établi dans plusieurs villes des clubs fondés par des sociétés de dames pour l'étude d'un auteur célèbre et unique. C'est ainsi qu'à Saint-Louis il y a le club d'Eschyle où on ne s'occupe que d'Eschyle. Dans une ville de l'Est, un club se consacre exclusivement à l'étude du Dante. C'est encore l'application à la culture intellectuelle

des procédés industriels modernes et en particulier de celui de la division du travail.

Malgré tous ces clubs un peu spéciaux l'atmosphère américaine n'est pas chargée d'idées comme celle de l'Allemagne, ou de sens critique comme celle de la France, et les jeunes talents qui naissent trouvent peu à y prendre. On peut encore alléguer que, dans un pays neuf, manquent à peu près tous les objets qui éveillent les souvenirs et excitent l'imagination, comme les vieux châteaux, les cathédrales, les monuments historiques. Enfin, l'éclat de la littérature anglaise et celui de la peinture et de la sculpture françaises ont contribué à restreindre la production artistique et littéraire en Amérique, puisque les Américains trouvaient leurs idées et leurs sentiments exprimés d'une façon à peu près parfaite dans des livres anglais et dans des œuvres françaises, sans compter que les Américains, qui ne reconnaissent de droits d'auteur pour les Européens que dans des conditions nettement définies, ont pu pendant trop longtemps reproduire à vil prix les œuvres françaises et anglaises qui leur coûtaient moins cher que les œuvres américaines elles-mêmes.

Il resterait à examiner quel est le rôle de la presse au point de vue littéraire et artistique, et si les journaux américains ont contribué à développer ou à restreindre le goût de leurs lecteurs pour la littérature, la philosophie et l'art. Il n'y a rien en Amérique qui soit plus américain que la presse. La première sensation d'un lecteur français en face

d'un journal américain est celle de l'étonnement et de la gêne. Pour emprunter à Mr. Bryce une comparaison un peu familière, mais bien originale, je dirai que ce lecteur en face de ce journal se trouve un peu comme une vache en face d'une prairie. La première idée du ruminant doit être de se demander : comment ferai-je pour manger toute cette herbe? De même le lecteur français se dit : comment ferai-je pour lire toute cette prose? La vache s'aperçoit bien vite que la prairie n'est pas faite pour être dévorée en entier et se met à la tondre d'après la largeur de sa langue. Le lecteur français attend qu'un lecteur américain lui montre comment on trouve au milieu des innombrables rubriques et des pages de publicité du journal où tout est classé avec un ordre parfait les renseignements dont on a besoin. Il finit par s'apercevoir que, malgré ses pages nombreuses, le journal américain peut être lu aussi rapidement sinon plus rapidement même qu'un journal français, et cela grâce aux *headings*. Les « headings » sont les « en-tête » des articles qui, imprimées en caractères plus gros, racontent en style télégraphique l'article lui-même. Ces « en-tête » presque toujours rédigés par un spécialiste et non par l'auteur de l'article lui-même, suivant le principe de la division du travail, sont souvent des chefs-d'œuvre de concision et de clarté. Il est vrai que la langue anglaise se prête admirablement à cette énumération. C'est la langue par excellence du télégraphe et du prospectus.

Un journal américain, avec ses suppléments

dominicaux, équivaut à cinq ou six journaux français, car toutes les questions de politique, de littérature, d'art, de finance et de sport y sont traitées comme elles le seraient dans des journaux spéciaux. J'ai vu à New-York un journal du dimanche avec supplément en couleurs qui renfermait 132 pages. Evidemment c'est là le journal de l'avenir si on le considère exclusivement au point de vue de la fabrication, car au point de vue des tendances il y aurait des réserves à faire. La presse américaine, à côté de journaux admirables comme le *New-York Herald*, la *Tribune* ou le *Times*, contient nombre de feuilles à sensation qui sont aussi malfaisantes que celles de leurs confrères européens. Du reste les feuilles d'Europe évoluent en ce moment-ci dans l'ornière creusée depuis une trentaine d'années par le journalisme américain, et lui empruntent ses habitudes de reportage rapide, sensationnel, universel.

La presse aux Etats-Unis est une industrie comme une autre. Elle a perdu les allures sacerdotales qui chez nous la rendent parfois ridicule et odieuse. On considère qu'elle doit donner des dividendes à ses actionnaires plutôt que de servir des intérêts politiques, et cependant les intérêts politiques en Amérique portent exclusivement sur les affaires et ne sont que des intérêts matériels, ce qui n'empêche pas le directeur du journal américain de proclamer *that he is not in the business for his health!* — qu'il n'est pas dans les affaires pour soigner sa santé. C'est dire que le sentiment ne joue aucun rôle dans la presse, excepté lorsqu'il s'agit

de flatter les aspirations ou l'orgueil de la majorité des lecteurs.

Sans doute il y a en Amérique des partis politiques et il y a des journaux pour chacun de ces partis, mais ces journaux se sont fondés parce que ces partis leur offraient un certain nombre de lecteurs et non pour amener des adhérents nouveaux au parti dont ils défendaient les intérêts. Chez nous c'est tout le contraire. On éprouve le besoin de créer des journaux pour fonder un parti, ce qui revient à dire que le journal existe avant ses lecteurs, tandis qu'en Amérique c'est précisément parce qu'il y a des lecteurs qu'on fonde un journal. Ce souci constant du gain qui pousse le directeur de journal à satisfaire le plus grand nombre de lecteurs possible, a contribué au développement matériel de la presse, mais c'est le goût matériel qui a orienté les progrès réalisés. Le lecteur américain considère d'abord dans son journal la quantité de papier imprimé chaque jour et l'attrait des suppléments. Entre deux journaux de valeur égale il choisira celui qui représente ses préférences politiques, mais entre deux journaux de valeur inégale il n'hésitera pas à prendre celui qui froisse ses opinions avec le plus de papier et le plus de suppléments. Aussi l'organisation d'un journal américain ne peut-elle pas être comparée, tout au moins au point de vue du matériel, à celle d'un journal français.

Il n'y a pas en France ou en Europe quelque chose qui rappelle, même de loin, la salle de com-

position du *New-York Herald*, avec ses alignements de machines linotypes et ses presses colossales qui débitent par centaines de mille les exemplaires du fameux journal. Une seule de ces presses peut livrer en une heure plus de 80,000 exemplaires d'un numéro de seize pages, imprimés, collés et pliés. J'ai vu construire et fonctionner des presses analogues chez le plus célèbre fabricant de ces machines, Mr. Robert Hoe, et j'ai été stupéfait de constater à quel point l'organisation européenne était en retard.

De toutes les industries, la presse est peut-être la plus réfractaire par essence au système du trust, car chaque journal possède une personnalité dont la perte serait sa mort et qu'il perdrait pourtant en entrant dans un trust. Mais l'esprit national d'association et de coopération ne s'en manifeste pas moins là qu'ailleurs. Ainsi à côté des agences telles que « Laffan » ou « l'Associated Press » qui jouent aux Etats-Unis le même rôle qu'Havas ou Reuter en Europe, les journaux échangent entre eux les nouvelles. Le *New-York Herald*, sans risquer de porter atteinte à ses propres intérêts, alimente de nouvelles Pittsburg, Chicago, San Francisco et autres centres éloignés. Mr. Hearst que j'appellerai un des rois du journalisme, pour me conformer à l'usage de ce pays démocratique, possède le *New-York Journal*, organe à grand tirage. Il possède également un quotidien à Chicago et un autre quotidien à San Francisco. Ces trois journaux sont reliés ensemble par un fil télégraphique spécial. D'autres

journaux associés, au lieu de se concentrer dans une même ville, où ils se feraient concurrence , s'éparpillent dans plusieurs Etats afin d'éviter de se gêner tout en conservant les conditions du travail en commun. Ils réduisent ainsi leurs frais et augmentent leurs recettes de vente et de publicité. Je pourrais citer tel capitaliste de Chicago qui possède la majorité des actions d'un journal dans sa ville, et qui est non moins largement intéressé dans d'autres feuilles de Detroit ou de Cleveland (Ohio).

Mais ce qui étonne surtout le lecteur français transplanté en Amérique ce sont les « Magazines » illustrés, car il n'a jamais rien vu de semblable chez lui. Imprimés sur du papier de luxe avec des encres noires ou de couleur d'une finesse extrême, ces « Magazines » sont aussi soignés au point de vue littéraire qu'au point de vue artistique. Citerai-je quelques titres? Ici nous serons tout de suite frappés par leur bonhomie. Voilà le *Mac Lure's Magazine*, c'est la revue populaire qui, avec le *Munsey*, a le privilège du plus fort tirage. Voici le *Harper's Magazine*, revue essentiellement littéraire renommée pour ses contes et ses nouvelles, puis le *Collier's*. Ces noms sont simplement ceux de l'éditeur. Nous sommes loin, on le voit, de nos titres prétentieux qui correspondent d'ailleurs à notre besoin d'exagération. Si chez nous on avait appelé la *Revue des Deux-Mondes*, la Revue de M. Buloz, peut-être que M. Buloz eût été le seul lecteur de sa Revue qui, au contraire, a des abonnés nombreux dans les deux mondes. Et tel folliculaire

français qui trouve des titres comme l'Univers ou le Globe à peine assez grands pour annoncer ses élucubrations se croirait un monstre d'orgueil et de fatuité s'il s'intitulait journal de M. Dupont ou feuille de M. Durand.

Au fond c'est le même vice qui produit des effets dissemblables de chaque côté de l'Océan. En Europe où il y a moins de personnalité, un cabaretier n'aligne pas trois bouteilles d'eau-de-vie et six petits verres dans une vitrine sans les intituler « Grand Comptoir International ». En Amérique où la personnalité humaine domine tout, un industriel qui ouvre une brasserie géante grande comme une cathédrale l'appellera tranquillement « Martin's Restaurant ». D'ailleurs l'Européen et l'Américain se retrouvent quand il faut accoller des épithètes à ces entreprises et tous les deux abuseront de l'extraordinaire, de l'étonnant, de l'admirable, du *wonderful* du *marvellous* et autres superlatifs dont les Américains font volontiers abus.

Tous les journaux d'ailleurs ne se contentent pas là-bas d'avoir pour titre le nom de leur éditeur. Voici par exemple le « World's Work » — le travail du Monde — qui est bien un titre européen, quoique cette revue soit surtout consacrée au travail américain. Sa collection, qui raconte les efforts et les succès des Américains dans toutes les spécialités, mériterait de s'appeler l'histoire de notre époque. Voici encore parmi les « Magazines » dont le titre représente un programme et non un homme la *Country Life in America*, qui tient la tête des pério-

diques consacrés aux modes, aux sports, etc. D'ailleurs la langue anglaise a des ressources admirables pour les chercheurs de titres dont la spécialité est de mettre beaucoup d'idées en peu de mots. Elle a des mots qui contiennent des poignées d'idées. Celui-ci par exemple qui sert de titre à une revue : *Outing*.

Les revues industrielles se présentent par centaines, plus étonnantes les unes que les autres. Si on veut embrasser d'un seul coup d'œil toutes les richesses, toute l'activité, toutes les ambitions américaines, il n'y a qu'à en prendre une douzaine et à les étaler sur une table, comme par exemple — *The American Carpet and Upholstery Journal*, *The Furniture Trade Review*, *The Inland Printer*, *The Haberdasher*, *the Keystone*, ou quelques-unes de ces innombrables revues consacrées aux industries des mines ou de la métallurgie. Chaque numéro d'une de ces revues est un guide complet pour l'industrie spéciale qu'il représente et dont il annote et commente les moindres incidents intéressant son développement ou son évolution. Il est en outre une sorte de dictionnaire, d'almanach, où les industriels éprouvent le besoin de voir leurs noms et de faire de la publicité, parce qu'ils savent que c'est là que le lecteur résolu à un achat ira préciser ses idées. C'est ainsi que peu à peu le journal établit un trait d'union entre le producteur et le consommateur et prélève sur chacun d'eux, sous des formes différentes, une sorte de courtage bénévole. Avant d'acheter un meuble, un fusil, une voiture, une bai-

gnoire, l'Américain se croit obligé de rechercher les prix et la description dans des organes spéciaux où les fabricants de ces différents objets sont, eux, réellement obligés de venir faire leurs offres au public. Seulement ce système-là ne peut pas durer longtemps sans s'appuyer sur deux ou trois petits ressorts qui, en Europe, nous paraissent pour ainsi dire encore incompatibles avec la publicité, c'est-à-dire la sincérité et la loyauté, car si le lecteur ne trouvait dans son journal que des renseignements erronés fournis par l'industriel ou exagérés par le journal, l'association de ces trois éléments ne se produirait qu'une seule fois et ne se renouvellerait plus. Le lecteur y perdrait un fournisseur, l'industriel y perdrait un acheteur et le journal y perdrait à la fois ses deux clients, celui qui achète et celui qui fait de la publicité.

Un grand journal industriel avec la publicité qu'il comporte représente 100 ou 200 pages du format de nos illustrés; son prix dépasse rarement 25 sous, malgré les illustrations dont il est rempli.

L'industrie des journaux a elle-même ses journaux. Les agents de publicité ont des « Magazines » qui font de la réclame aux journaux, exposent les tirages, la solidité des clientèles et reproduisent les types et les caractères. Les « Magazines » de l'imprimerie qui sont nécessairement les plus soignés défendent les intérêts des imprimeurs, des fabricants de machines et de matériel.

Enfin il y a des journaux pour journalistes, feuilles hebdomadaires dont les plus importantes

publiées à New-York sont le *Journalist*, l'*Editor and Publisher* et le *Fourth Estate*. Ce dernier titre qui signifie le quatrième Etat, prouve tout au moins que les rédacteurs de ce journal ne se font pas de leur profession une idée trop vulgaire, puisqu'ils la placent immédiatement après la Monarchie, la Chambre des Pairs et celle des Communes.

Dans ces journaux paraissent toutes les nouvelles qui concernent l'industrie de la presse et la profession de journaliste, et une grande quantité d'annonces dans lesquelles les différentes agences vantent la rapidité, la sûreté de leurs informations; ils contiennent aussi la publicité des *Newspaper Brokers*. Le « *Newspaper Broker* » est un marchand de journaux, non pas un marchand d'exemplaires de journaux, mais un marchand qui vend des fonds de journaux, car en Amérique le journal est une marchandise courante. Il y a toujours des quantités de journaux à vendre; presque autant que chez nous des fonds de marchands de vin. Il y en a à tous les prix et dans toutes les conditions, et leur valeur marchande s'établit non seulement sur leur tirage, non seulement sur le nombre de leurs abonnés, mais sur l'avenir même du pays dans lequel ils sont édités, sur le chiffre probable de la population future.

Telle est cette presse américaine à laquelle rien n'échappe, où tout de la vie présente est noté avec précision et clarté, où, par le système de l'interview, les spécialistes les plus éminents dans chaque ordre de connaissance, et les héros des romans les plus

bizarres consentent à venir raconter au public ce qu'ils savent ou ce qu'ils ont fait. Cette presse ne connaît pas la réticence et pousse souvent la franchise jusqu'à la brutalité parce qu'elle a été créée et qu'elle continue de fonctionner par et pour le peuple. Elle est faite pour la masse; incontestablement elle élève cette masse à un certain niveau, mais comme compensation elle ramène à ce niveau les esprits supérieurs qui seraient tentés de le dépasser. Et on peut dire, sans être injuste pour elle, que l'admirable presse américaine qui vous donne avec ses nombreuses et quotidiennes enquêtes l'impression d'un monde entrevu par la portière d'un train-express, est cependant une des causes principales de la médiocrité de la production littéraire, artistique et scientifique du Nouveau Monde.

La nécessité de la production hâtive, l'habitude d'écrire et de dessiner pour le lendemain et de proportionner son œuvre à l'effort intellectuel de celui qui est destiné à l'apprécier, tout en prenant son repas, gâte la main et l'esprit du producteur. Figurons-nous ce que deviendraient les Salons annuels qui font la gloire de Paris, si les fabricants d'étoffes ou de dentelles pouvaient payer les dessinateurs tellement cher que nos grands peintres auraient un avantage considérable à travailler pour la rue du Sentier plutôt que pour l'aristocratie des deux Mondes. C'est exactement cette comparaison qui s'applique à la littérature, dans un pays où le journalisme est tellement fructueux qu'il tente presque tous les écrivains et les détourne du volume, les

forçant pour ainsi dire à monnayer des chefs-d'œuvre.

En résumé, dans les Etats-Unis, il se publie 2,158 journaux quotidiens, 14,827 hebdomadaires et 2,791 mensuels. A lui seul l'état de New-York voit publier 185 quotidiens, 1,048 hebdomadaires et 544 mensuels, soit pour toute l'Union 20,879 journaux. Le total des journaux publiés dans le monde entier ne dépasse pas 50,000, il en résulte que les Etats-Unis à eux seuls contiennent près de la moitié de la presse mondiale. Cependant en Amérique le journal n'a pas complètement tué le livre, loin de là, et dans la production littéraire de 1900 on compte encore 3,878 volumes produits par des auteurs américains, 1,390 volumes traduits en Amérique d'auteurs étrangers et 1,090 importés par des auteurs anglais.

Cette presse touffue, exorbitante, empêche peut-être, certainement même, les talents littéraires de se développer dans le sens du livre puisqu'elle les absorbe, mais elle contribue aussi à les faire naître, guette leur éclosion, leur offre des primes considérables et un débouché presque sans limites. Donc le mot de Sydney Smith qui s'écriait il y a une soixantaine d'années : *Who reads an American book?* Qui lit un livre américain? Ce mot n'est plus vrai.

Au point de vue historique, la littérature américaine présente trois périodes très distinctes. La première période s'étend depuis l'installation des premiers colons jusqu'au milieu du XVIIIe siè-

cle; la seconde comprend le prologue et le drame de la guerre de l'Indépendance et se clôt avec l'administration de Washington, et la troisième, qui dure encore, est celle du développement national.

La première période est celle de l'enfance; les temps n'étaient pas favorables à la littérature, car les mains de tous étaient trop engourdies par le contact quotidien du pic et de la hache, pour manier la plume. Il ne reste de cette période que des lettres de colons écrites à leurs familles et des discussions théologiques entre pasteurs, ou des sermons.

Le premier livre imprimé en Amérique porte la date de 1640. C'est un livre de psaumes qui parut à Cambridge dans le Massachussets. Cette période ne met réellement en lumière qu'un homme important, Benjamin Franklin, qui révéla l'Amérique nouvelle à l'Europe et en particulier à la France et dont les lettres et les essais ont de l'esprit et de l'élégance. C'est à Franklin qu'est due la fondation des premières bibliothèques par souscription publique dans les colonies. A cette époque, les livres étaient rares et chers, et les revues comme celles qu'on publie maintenant étaient inconnues. En 1731 Franklin fonda la bibliothèque de Philadelphie. Dès ce moment le peuple commençait à avoir honte de son ignorance, et comme les distractions étaient rares, tout le monde se mit à lire beaucoup, de telle sorte que les commerçants et les fermiers américains se trouvèrent bientôt plus avancés intellectuellement que leurs collègues

européens. Franklin est probablement celui qui a donné l'essor à la littérature américaine, car c'est créer une littérature par répercussion, que de créer des lecteurs. Franklin est un initiateur; il fut le premier explorateur scientifique renommé, le premier diplomate d'Amérique, le fondateur de la première bibliothèque publique et de la première société philosophique permanente de l'Amérique.

Au moment de la guerre de l'Indépendance, la pensée patriotique s'éveille; on voit naître des écrivains politiques parmi lesquels Georges Washington, Thomas Jefferson et quelques poètes, auteurs probables de « Marseillaises » ignorées. Quand la guerre est terminée et l'indépendance reconquise, les esprits s'apaisent et les Américains qui viennent de faire de l'histoire, ont une tendance à la raconter. Alors apparaissent Bancroft, Prescott; l'Amérique adolescente féconde le génie de Fénimore Cooper, le chantre des derniers peaux-rouges et des premiers colons. Et enfin quand elle est arrivée à l'âge adulte, quand elle s'est installée pour ainsi dire chez elle, elle s'offre à la fois le luxe d'un poète et celui d'un prosateur. Le poète s'appelle Bryant et le prosateur Washington Irving. Bryant, à 19 ans, publie sa première œuvre qui est un chef-d'œuvre, *Thanatopsis*, et Washington Irving publie ses impressions de voyage en Europe; il intitule son livre *Sketch Book* et trouve des lecteurs sur le vieux continent. Irving appartenait à l'Etat de New-York et c'est à New-York qu'il publiait son premier ouvrage. Il semble d'ailleurs avoir épuisé la faculté

génératrice littéraire de la grande cité industrielle, car après lui c'est Boston, ville plus stable et moins mouvementée, qui devient le centre de la pensée et de la littérature américaine. A ce moment où le souffle philosophique de Kant imprègne toutes les cervelles, l'école de Boston s'épanouit en une floraison d'hommes de lettres, tous contemporains : Longfellow, James Russel, Lowell, Olivier Holmes, Whittier, Emerson et Hawthorne. Edgar Allan Poë écrivit à la même époque, mais il n'appartient pas à la même école.

Ce groupe littéraire fonda la gloire de Boston qui a commencé par être un centre intellectuel avant de devenir un centre aristocratique, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Dans tous les cas, puisque j'ai promis de ne rien cacher à mes amis d'Amérique, je dois dire que Boston a pris à l'homme de lettres et à l'aristocrate ce qu'ils ont de commun, la vanité. Quand elle donnait l'hospitalité aux poètes et aux prosateurs américains, cette ville élégante s'intitulait avec modestie *the Hub of the World*, l'Essieu du monde. On lui accorde encore cette épithète grandiose, mais avec une pointe d'ironie ou de jalousie. Peut-être le Bostonien est-il tout simplement, d'après la locution proverbiale citée dans un chapitre précédent, « celui qui sait et qui sait qu'il sait »?

Dans ce groupe bostonien, le plus éclatant n'est pas un homme de lettres proprement dit, c'est un philosophe, l'auteur de ce qu'on a appelé le mouvement transcendantal, Emerson. Pour répandre

ses idées une Revue fut créée par une femme de grand talent qui s'appelait Marguerite Fuller. Cette revue qui dura peu de temps eut pourtant une très grande influence sur le développement de la littérature américaine, de sorte que cette littérature ayant été précédée comme il est logique, d'un grand effort philosophique, l'Amérique, pays des innovations, s'est à peu près conformée à la vieille règle classique versifiée par Boileau :

Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

Et chez elle la faculté de bien penser a fait naître l'art de bien dire.

Ce groupe de littérateurs de Boston qu'on appelle le « Boston group », a rempli toute la première partie du XIXe siècle. Il s'est survécu longtemps en la personne du poète Holmes, lequel a bien réellement réalisé la prophétie d'un de ses poèmes où il disait qu'il survivait pour être « la dernière feuille sur l'arbre en automne ». Le chef de ce groupe Washington Irving, était né en 1783 et avait débuté par un ouvrage burlesque intitulé « Knickerbockers History of New-York » qui eut autant de succès en Europe qu'en Amérique. Bryant naquit en 1794, Longfellow en 1807, Whittier, le poète quaker, en 1807 également, Holmes et Edgar Allan Poë en 1809. Emerson est né à Boston en 1803, Lowell est de 1819 ainsi que Walter Whitman. Fénimore Cooper est de 1783; il est contemporain de Nathaniel Thorne — William

Gilmore Simms est de 1806, de même que Harriet Beecher Stowe, l'auteur célèbre de la « Case de l'oncle Tom. »

S'il y a au monde une chose qui ne m'a jamais tenté, c'est celle qui consiste à décrire en prose les beautés de la poésie. Aussi, au lieu de m'évertuer à démontrer que Bryant est un poète patriotique et Longfellow un poète plein de sensibilité, je vais citer un morceau de Bryant intitulé « l'Amérique » et un morceau de Longfellow intitulé « l'Heure des Enfants », convaincu que jamais je ne décrirai mieux qu'eux-mêmes, le génie de ces deux littérateurs.

AMÉRIQUE

Mère de notre race dont la force se pare de grâce juvénile, pourquoi donc tes aïeux, pourquoi tes pairs hautains n'ont-ils que dédains et sarcasmes pour nous dont la florissante jeunesse fait leur admiration sans désarmer leur haine?



Les feux éclatants de l'aurore qui empourprent nos collines resplendissent sur ton visage, ô race jeune et forte dont le regard, rayonnant d'espérance, est aussi radieux que ton ciel et dont le pas agile a la légèreté du cerf qui fuit dans les forêts.



Ah! laisse-les rouler du haut de leur orgueil et sois en paix sous la garde de tes fils. Car ils ne

savent pas, ceux-là, combien tu es aimée — ils ignorent combien d'hommes au cœur débordant d'amour et de courage se livreraient pour te défendre !

Trop haineux et trop fiers, ils n'ont pas su comprendre tout ce que nous valons; combien douces et bonnes ces gracieuses enfants qui sont notre parure comme la fleur pare les vallées, combien généreux ces fils aussi robustes que les chênes de tes monts.

Ils ignorent comment sur les rivières solitaires du West nous accueillons l'hôte qui vient vers nous. Combien chez nous la foi est vénérée. Combien sacrée la vérité. Partout dans nos demeures, sur les bords de l'Océan, comme au sein des forêts, règne l'amour de l'homme et la crainte de Dieu.

L'esclave et l'opprimé, d'où qu'ils viennent, sont toujours assurés de trouver sur nos seuils la paix et la liberté, un toit pour abriter leur pauvre tête et reposer leur corps brisé, du pain pour apaiser leur faim.

Toute puissance humaine se brise à nos frontières et se voit obligée de rappeler ses meutes en défaut.

Ah! belle jeune mère, la grâce sur ton front resplendira toujours plus éclatante et pour toi les années se lèveront toujours plus radieuses, toujours plus glorieuses dans l'éclat de tes cieux — tandis que chaque année passée te laissera plus prospère et plus forte.



Chaque heure qui s'enfuit fait ton regard plus vif et plus fier ton aspect, et quand tes sœurs aînées voudront encore souiller ton nom de leurs mots de mépris — ton regard, ton seul regard, fera mourir soudain le dédain sur leurs lèvres!

L'HEURE DES ENFANTS

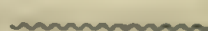
Quand la nuit tombe, alors que s'éteint la lumière et que monte l'obscurité, alors vient l'heure qui fait trêve aux soucis du jour — celle qu'on nomme l'heure des enfants.



Dans leur chambre, au-dessus de moi, j'entends le piétinement léger de leurs pas, une porte s'ouvre et leur voix si douce et si claire arrive jusqu'à moi.



De mon bureau je vois descendre, dans un rayon de lumière, Alice si grave, Allegra si riante et Edith avec ses cheveux d'or.



J'entends comme un murmure et puis plus rien — et dans leurs yeux si gais, je devine qu'elles ont

fait quelque complot et médité tout un plan pour venir me surprendre.

~~~~~~~~~~

Et tout à coup, les voilà qui de l'escalier s'élancent dans le hall, et par trois portes à la fois, elles envahissent mon domaine.

~~~~~~~~~~

Elles s'élancent à l'assaut de ma tour, grimpent sur les bras et le dossier de mon fauteuil et, si j'ai l'air de vouloir fuir, elles m'entourent. Il me semble qu'elles sont partout à la fois.

~~~~~~~~~~

Elles me mangent de baisers et leurs bras ceignent mon cou et je pense à l'évêque de Bingen sur le Rhin, dans sa maison des souris...

~~~~~~~~~~

Pensez-vous donc, ô petits bandits aux yeux bleus, pensez-vous, lorsque vous avez ainsi escaladé ma muraille, qu'une vieille moustache comme moi ne vous vaut pas toutes trois.

Je vous tiens dans ma forteresse et vous ne m'échapperez pas, bandits — non bien au contraire restez dans le donjon — restez dans la tour ronde qu'est mon cœur.

~~~~~~~~~~

Et je vous garderai prisonniers, toujours, toujours, jusqu'au moment où le temps aura ruiné la tour et réduit sa muraille en poussière.
~~~~~~~~~~

De même que la sensation doit logiquement précéder la parole qui l'exprime et la communique, de même que la faculté de penser doit précéder l'art de bien dire, de même chronologiquement, chez tous les peuples, la science a dû précéder la poésie et la prose, et le savant a dû dominer les hommes avant le littérateur. Et par le mot de savant l'homme, dès son apparition sur la terre, a désigné celui de ses semblables qui lui apprenait des choses utiles à son existence, mais non encore observées par les foules.

En Orient, berceau du genre humain, l'homme des premiers âges n'avait pour foyer et pour guide que les lumières célestes. Il commença par adorer le soleil, source de chaleur et de fécondité, et par admettre comme intermédiaires, entre le soleil et lui ceux qui lui expliquaient le soleil et qui, connaissant le soleil, lui semblaient participer un peu à son action bienfaisante et toute-puissante. Ce furent les prêtres, ce furent les chefs.

La nuit, lorsque le soleil avait disparu, les étoiles s'allumaient dans la profondeur des cieux et elles marchaient vers un but déterminé, comme une troupe qui sait où elle va. L'homme, perdu avec ses enfants et ses troupeaux, dans l'immensité des déserts avait besoin de savoir où allaient les étoiles, comme il avait besoin de savoir où allaient les cavaliers qui passaient sur son horizon, et il se mit à suivre ceux de ses semblables qui connaissaient la route suivie par les étoiles. Les premiers chefs des peuples pasteurs furent des as-

tronomes, et ainsi toujours l'homme a été conduit à subir la suprématie du savant, le seul qui connût des choses utiles.

Tous les phénomènes qui accompagnèrent l'organisation des sociétés primitives se sont reproduits dans la rapide enfance de la société américaine. Et quand les pauvres colons hollandais ou anglais débarquèrent en Pensylvanie, ils avaient besoin de savants comme les nomades d'Orient. Ils avaient besoin avant tout de savants utiles, de médecins. Il ne manqua même pas, à cette société naissante, le phénomène primitif de la confusion de tous les pouvoirs entre les mêmes mains et de l'entassement sur la même tête du Pouvoir religieux, du Pouvoir civil et du Pouvoir scientifique. Les premiers magistrats des infortunés Pilgrims furent leurs pasteurs; leurs pasteurs étaient aussi leurs médecins. Ils étaient les seuls qui avaient lu et possédaient des livres de physique et de thérapeutique. La science médicale d'alors était d'ailleurs à la portée des intelligences moyennes; elle consistait avant tout, lorsqu'un homme était malade, à lui soustraire une partie de son sang au moyen de la saignée et à modifier ce qu'on lui laissait au moyen de tisanes et de plantes médicinales. La saignée ne dépassait pas le génie d'un barbier, quant aux mixtures de plantes, dès le moyen âge, on en enseignait les recettes aux petites filles dans les couvents, et, dans tous les jardins, un coin était réservé aux plantes, presque toutes violemment aromatiques, destinées à restaurer la santé humaine.

Il y eut donc dans cette première période des ministres de Dieu qui saignaient les hommes, et des femmes médecins dont quelques-unes acquirent une réputation considérable. La science médicale fut d'ailleurs vite fondée et les premiers Américains qui reparurent en Europe étaient de jeunes étudiants en médecine de l'Université d'Edimbourg, destinés à cumuler plus tard aux Etats-Unis les professions presque également rémunératrices de pharmacien et de médecin. La botanique prit un essor vigoureux. Dès la fin du dix-septième siècle on peut citer aux Etats-Unis des botanistes fameux même en Europe. Après les botanistes vinrent les mathématiciens dont les calculs se traduisent en recettes pour les charpentiers et les tailleurs de pierres; puis les astronomes, obéissant à l'impulsion du grand Newton. Parmi ces premiers savants américains, nous retrouvons Benjamin Franklin qui marqua aussi à la tête de la littérature nationale. C'est surtout dans les sciences naturelles que l'Américain a excellé pendant ces derniers siècles. Et comment en serait-il autrement? N'a-t-il pas à sa disposition le plus merveilleux de tous les laboratoires et la plus riche collection de substances que l'homme puisse imaginer? N'a-t-il pas tout ce qui peut alimenter et renouveler la science et en particulier les remèdes nouveaux correspondant à des maladies nouvelles; depuis l'eucalyptus, vainqueur du paludisme, poussant à côté des marais où règnent les fièvres paludéennes, jusqu'au quinquina vainqueur de l'anémie, poussant sous les rayons d'un

soleil qui lui crée des débouchés en anémiant les hommes.

Dans ces premiers efforts de l'intellectualité américaine, si la littérature et la poésie n'arrivent qu'à leur rang, qui est le second après la science, l'art observe, lui aussi, l'ordre chronologique qui le subordonne à l'apparition de la littérature. Dans le XVIII[e] siècle, alors que les littérateurs comptent déjà par douzaines à Boston, on ne peut guère citer que trois artistes américains ayant acquis une renommée universelle : — Benjamin West, John Singleton Capley et Gilbert Stuart.

West est un personnage curieux (1). Né en Pensylvanie en 1738, il n'avait jamais vu un tableau lorsqu'à sept ans il dessina à l'encre rouge et à l'encre noire un enfant dont il surveillait le berceau. Ses parents, surpris, le poussèrent à continuer et ses livres se couvrirent de fleurs, d'oiseaux et de quadrupèdes avant qu'il pût y lire. Un jour on le trouva dans les champs, sous un buisson, occupé à dessiner de mémoire le portrait de tous les membres de sa famille. Pour avoir des couleurs il alla chez les Indiens apprendre la préparation du jaune et du rouge qui leur servent à se peindre la figure. Il y ajouta du bleu en prenant l'indigo du blanchissage de sa mère. Quant aux pinceaux, il en emprunta les éléments à la queue du chat de la maison. Il partit pour l'Angleterre où il devint peintre du roi et président de la « Royal Academy ».

(1) James Bryce, *American Commonwealth*

Capley né à Boston, en 1737, pratiqua la seule spécialité picturale qui fût appréciée par ses contemporains, le portrait. C'est comme portraitiste qu'il a glorieusement terminé ses jours à Londres. Engin Stuart, le plus grand des trois, élève de Benjamin West, étudia en Angleterre et revint aux Etats-Unis en 1772 pour faire le portrait de Washington.

Les conditions mêmes de la vie américaine étaient peu favorables au développement de l'art qui ne naît dans les peuples que lorsqu'ils ont su acquérir avec le temps une aristocratie, et non seulement une aristocratie de goût qui suppose un long affinement, mais une aristocratie d'argent obtenue par la conquête ou le travail, une aristocratie capable de payer, à leur valeur, les œuvres d'art, et de les disputer aux vieux pays où elles se produisent naturellement. Les stades de l'intellectualité humaine paraissent ainsi fixés : d'abord la science, ensuite la littérature reliée à la science par la philosophie, et enfin l'art.

L'Amérique a connu le premier stade avec ses habitants primitifs; elle a connu le second avec leurs fils et leurs petits-fils; tout permet de prévoir qu'elle n'est pas loin d'aborder le troisième stade, et déjà son influence a reflué jusqu'à nous à travers l'Atlantique. Ses littérateurs excentriques et outranciers n'ont point été sans influence sur nos symbolistes et nos décadents. Ses artistes qui ont, comme ses savants, des tendances industrielles, se font déjà sentir dans ce que nous appelons « l'Art Nouveau » où nous retrouvons des formes naturelles au Nou-

veau Monde, exaltées par l'imagination, comme l'art classique nous a présenté des formes du Vieux Monde embellies par la fantaisie. Et déjà, ne pourrait-on pas dire que la banane, la grenade, l'ananas, le nénuphar, tiennent à prendre, dans l'œuvre des artistes nouveaux, la place qu'occupaient, dans l'œuvre des artistes anciens, la feuille d'acanthe, le lierre et la tige de palmier, de sorte que « l'Art Nouveau » s'expliquerait par la conquête de nouveaux aspects de la nature effectuée par l'humanité?

Quant à l'empreinte de l'Amérique sur la science du Vieux Monde, elle est plus profonde encore, parce que les travailleurs américains ont surtout réalisé des progrès dans les sciences de la nature. Ils se rendent compte que leur pays s'est attardé à développer ses ressources et à élever le niveau intellectuel des masses, et que l'Europe le dépasse encore en ce qui concerne l'érudition et même la science. Aussi, avec des méthodes qui les rapprochent un peu du type du travail allemand, exact, solide, un peu sec, sans recherche de l'éclat, s'appliquent-ils à des études spéciales, minutieuses, à des contributions à la philologie, à la paléontologie, à la géologie ; ils ont utilisé pour ces dernières les merveilleuses ressources que leur offraient leurs Montagnes Rocheuses. De même encore s'adonnent ils à l'économie politique, à la jurisprudence. Enfin, et là ils sont probablement en avance sur l'Europe, ce sont de grands psychologues et de grands constructeurs d'enquêtes. Ici, je demande la permission d'insister un peu.

Dans le choix, pour ainsi dire instinctif, opéré par l'esprit américain au milieu des différentes branches de la philosophie, éclate tout d'abord l'esprit utilitaire de la race. En effet, la psychologie est l'étude de l'homme intellectuel. Les anciens l'avaient dégagée de tout lien avec l'homme matériel ; ils considéraient pour ainsi dire l'âme humaine en soi, abstraction faite du corps. Les modernes savent au contraire, que si l'esprit mène la matière, la matière influe sur l'esprit, qu'il n'y a pas dans l'homme une âme et un corps séparés, comme d'ailleurs tentent de l'établir les religions, mais deux parties indissolubles d'un même être dont chacune réagit sur l'autre, à ce point qu'un homme gras n'envisage pas la vie comme un homme maigre, et qu'on pourrait presque dire qu'il y a des âmes grasses et des âmes maigres. En d'autres termes la physiologie a envahi la psychologie à ce point que les deux sciences ont fusionné en une sorte de « trust » qui a pris pour titre la psycho-physiologie.

En Europe, où ces études ont pris naissance, elles se sont tournées par une pente à peu près naturelle vers l'hôpital. On s'est dit : « Puisque nous connaissons maintenant les réactions de la matière sur l'esprit, nous allons pouvoir étudier sous un autre aspect, et peut-être guérir avec des procédés nouveaux les maladies mentales ; ensuite nous chercherons la solution du même problème en l'abordant par l'extrémité opposée, c'est-à-dire que nous essaierons d'influer par des réactions men-

tales sur les maladies physiques. » Les médecins qui concevaient ce second projet ne se doutaient probablement pas qu'ils avaient déjà des précurseurs en Amérique, et que les « Christian Scientists » avaient établi de l'autre côté de l'Atlantique des succursales informes de la Salpêtrière. C'était là d'ailleurs une conception de malade qui ouvre sur la vie une perpétuelle enquête, à l'effet de découvrir un remède pour sa maladie, ou une conception de vieillard qui, à toute invention humaine applique le même criterium, et pose la même question : de combien cela peut-il prolonger la vie ?

La race américaine n'est ni un malade ni un vieillard, et dans la nouvelle science elle n'a pas cherché un remède ou un élixir de longue vie. Elle a cherché quelque chose d'utile pourtant, comme en tout, et elle est arrivée, par une série de déductions, à en appliquer les conquêtes à l'étude de l'enfant ; de l'enfant dont la vie intra-utérine est le résumé, le schéma de l'évolution accomplie par la race humaine, depuis le polype amorphe jusqu'à l'animal superbe dont le poète latin a dit que Dieu lui avait donné un visage sublime et la faculté de regarder le ciel; de l'enfant dont l'intelligence résume en quelques années le chemin parcouru par l'intelligence de la race entière, depuis les cavernes où on se disputait un couteau de silex jusqu'à l'époque où l'on transporte ses membres fatigués sur des automobiles qui font du 90 à l'heure.

Les Français ont révélé au reste du monde la psychologie pathologique avec les Charcot, les

Ribot et les Janet. Les Américains ont pris en mains la psychologie infantile avec deux auteurs principaux James Sully et Mark Baldwin. Ces deux auteurs ont d'ailleurs deux conceptions différentes de la psychologie infantile; l'un est un analytique, c'est James Sully, qui a réuni des milliers d'observations, de faits, d'anecdotes (1); l'autre est un synthétique, un théoricien qui groupe les faits en systèmes et les fait évoluer autour d'une idée générale : le rôle de l'imitation dans la formation intellectuelle (2). Leurs ouvrages correspondent admirablement aux préoccupations américaines et la preuve n'est pas difficile à faire. Les maîtres, les pères, le public se sont faits les collaborateurs de ces travaux magistraux et ont envoyé à leurs auteurs de nombreuses contributions dont quelques-unes provenaient de groupes de professeurs d'écoles normales ou d'universités. Cette bonne volonté du public a été aussitôt exploitée au moyen de questionnaires répandus et retournés par milliers qui ont servi de base aux statistiques les plus intéressantes. Cette méthode des enquêtes qui avait donné des résultats surprenants en Amérique a été essayée en France. Mais alors que le président de l'Université Clark à Worcester, M. Stanley Hall, et M. James Sully recueillaient les réponses amé-

(1) James Sully, *Studies of childhood*, traduit de l'anglais, par M. Nourry, Paris, Alcan, 1897.

(2) James-Mark Baldwin, *Mental development in the child and the race*, traduit de l'anglais, par A. Monod, Paris, Alcan, 1898,

ricaines par quantités invraisemblables, en France M. Binet obtenait péniblement quelques centaines de réponses.

Le seul défaut de cette documentation surabondante, c'est d'exposer ceux qui l'ont provoquée à attacher une importance peut-être exagérée à des petits faits presque insignifiants, et à découvrir, par exemple dans un bonhomme gribouillé par un bébé, un monde d'intentions et de sous-entendus aussi complexes que les réflexions d'un assyriologue devant trois ou quatre traits creusés sur une pierre et qui ne sont peut-être que la trace du désœuvrement d'un soldat d'Artaxercès Longuemain. Ainsi dans le livre admirable de James Sully on a reproduit une grande quantité de dessins comme on en trouve en marge du cahier de tous les écoliers à partir de cinq ans. J'avoue n'avoir pas été autrement frappé par les considérations que l'auteur en a tirées, encore que leur comparaison avec les œuvres des sauvages ne manque pas de piquant. Je préfère beaucoup les remarques subtiles du même auteur sur le mensonge chez l'enfant ou encore sur sa soumission instinctive à l'autorité.

Maintenant il reste une dernière question à soulever. Les Européens ont trouvé dans la psychophysiologie un côté utile; le traitement des maladies. Est-il admissible que l'Américain n'ait pas tiré des conclusions pratiques de ces études persistantes sur la psychophysiologie de l'enfant, lui qui répond à tout ce qu'on lui offre de nouveau par cette interrogation : à quoi cela sert-il ? A quoi sert donc

la psychophysiologie en Amérique? A établir ou plutôt à préciser un système complet d'éducation totalement différent du nôtre et dont je voudrais dire quelques mots. Du reste, la fin du XIXe siècle aura été marquée sur toute la surface de la terre par un véritable accès de puériculture. En France notamment l'œuvre principale de la troisième République est une œuvre scolaire. Quel que doive être son avenir, on peut dire qu'elle a pour point de départ une idée juste et scientifique, à savoir que c'est par l'enfance qu'il faut refaire l'humanité.

XIV

L'ÉDUCATION — LA VIE UNIVERSITAIRE

Tous les petits Français passent par l'école. Elle est devenue obligatoire chez nous après avoir été proclamée obligatoire chez la plupart des peuples civilisés, et ce retard dans la proclamation de l'obligation scolaire n'a pas empêché le Français routinier de cribler de ses quolibets les lois scolaires, et de ses calomnies l'homme d'Etat qui les fit voter. D'ailleurs cette étude universelle nous laisse à tous un souvenir d'amertume et comme un arrière-goût de supplice. On a dit, lorsque l'obligation du service militaire fut proclamée à son tour dans notre pays, que la caserne serait une prolongation de l'école. On pouvait dire déjà que l'école était une anticipation de la caserne. A la caserne et à l'école en effet domine le même système. Il consiste à sacrifier l'individu à l'ensemble et à supprimer la personnalité humaine pour obtenir des êtres de raison qui forment un régiment ou une classe, une régularité et une uniformité qui

charment notre œil et satisfont notre esprit, encore imbu des préjugés de l'esclavage.

Il est un fait que chacun de nous peut vérifier sur soi-même et autour de soi, c'est que l'école laisse dans l'âme de l'Européen des souvenirs d'amertume et de rancune. Lorsque plus tard le bourgeois en proclame la nécessité, comme il confesse le bien que lui a fait la caserne, cela ne prouve pas qu'il en ait gardé un bon souvenir, cela prouve simplement qu'il a gardé une reconnaissance rétrospective au traitement dont se sont bien trouvés son esprit et ses muscles. Mais après une maladie aussi, on avoue généralement l'utilité des remèdes sans contester leur saveur déplorable. Si l'Américain conservait de son passage à l'école des souvenirs aussi pénibles que ceux de l'Européen il ferait preuve d'injustice et de mauvais goût, car tout a été organisé là-bas pour concilier le bonheur actuel avec le bonheur futur de l'enfant par son développement normal, comme tout semble avoir été organisé et prévu chez nous pour broyer d'avance l'homme dans l'enfant et pour former ces légions de fonctionnaires qui sortent de la multitude des petits esclaves.

J'ai indiqué qu'en naissant le bébé américain était déjà quelqu'un. A mesure qu'il grandit, sa personnalité s'affirme et s'impose davantage ; il ne trouve autour de lui que des gens habitués à la respecter, de sorte qu'à six ans, il entre à la « grammar school », l'école primaire, avec l'assurance d'un clubman qui pénètre dans son cercle. Il y trouve

le reflet de sa propre famille. Généralement le professeur est une femme; une femme qui se met en toilette pour le recevoir comme il a vu sa propre mère s'habiller pour accueillir les amis de la maison. Et pour que l'illusion soit plus complète il trouve jusqu'à ses sœurs et leurs amies à l'école, car là-bas les sexes ne sont pas plus séparés à l'école que dans la famille, et de l'avis de tous ceux qui s'occupent de pédagogie ce mélange des sexes qui continue jusque dans les cours supérieurs, et jusqu'aux universités, a une importance considérable pour l'éducation.

Tout dans l'école est conditionné pour la satisfaction de la petite personne humaine qui vient y faire ses débuts. L'air, la lumière, le soleil y pénètrent largement et y sont distribués avec profusion. L'enfant y a son petit mobilier personnel, isolé : un pupitre, un siège qui se hausseront à mesure qu'il grandira et qu'il apprendra à adapter lui-même à ses propres dimensions modifiées par la croissance. Leur ingénieux mécanisme l'initiera aux premières merveilles de l'industrie.

Une fois qu'il a bien installé son corps, il va ouvrir son esprit à un système d'instruction uniquement orienté dans le sens du réel. Au lieu de surmener sa mémoire, en la forçant à retenir des leçons dont il ne comprend pas même le texte, on va l'amener à se rendre compte de ce qu'il a vu et à prendre connaissance de ses impressions, ce qui est le but primitif et final de toute espèce d'éducation. Le maître prononcera devant lui une phrase qui est

déjà une petite histoire, comme en aiment les enfants, et puis pour s'assurer qu'il l'a comprise il la fera répéter à l'enfant, la lui fera analyser, retourner, reconstituer sous un nouvel aspect, de façon à ce que l'enfant emmagasine et possède les idées dont elle était l'impression.

Je ne crois pas pouvoir mieux faire que d'emprunter ici quelques exemples de la méthode américaine à un des voyageurs français qui m'ont précédé aux Etats-Unis et dont la compétence en matière d'instruction assure à ses observations une autorité indiscutable, tandis que sa perspicacité et son esprit leur donnent un charme tout particulier. Je veux parler de Mlle M. Dugard, dont le livre, « la Société Américaine », a été remarqué des deux côtés de l'Océan. « Entrez dans la classe pendant la récitation de grammaire ; vous entendrez en chaque partie du discours des subdivisions minutieuses avec ordres et sous-ordres, vous verrez faire d'innombrables exercices de *spelling*, des dictées d'une liste de quarante, cinquante, soixante mots difficiles, de *parsing* et de *diagraming*, analyses régulièrement disposées entre des lignes horizontales et perpendiculaires, véritables constructions géométriques. Assistez aux leçons de lecture : vous entendrez le même paragraphe, le même mot répété dix, quinze fois, jusqu'à ce que la prononciation ou l'intonation soient correctes, et des questions toutes précises. « Deux hommes voyageaient par la grand'route, lit l'élève, lorsque l'un d'eux aperçut tout à coup un sac d'argent dans l'herbe,

sur le bord du chemin. » — « Combien y avait-il d'hommes? » demande la maîtresse. « Que faisaient-ils ? Où voyageaient-ils ? Où était le sac d'argent? etc. » (1)

Cet amour du concret et de l'utile, cette idée bien simple que tout ce qu'on apprend doit vous servir, accueille pour ainsi dire l'enfant au sortir du berceau et l'accompagne jusqu'au sortir de l'Université. A l'école maternelle où les enfants entrent lorsqu'ils savent à peine marcher on leur donne toutes sortes d'objets et on les habitue déjà à distinguer les couleurs, les grandeurs, les dimensions. Quelle est la couleur de cette boule? Quelle est la longueur de ce ruban? — Un peu plus tard on leur apprend l'hygiène et on commence l'étude de l'hygiène en les habituant à connaître leur taille, leur poids. « Chaque élève devra connaître la hauteur de sa taille, dit la circulaire du bureau d'éducation du Massachussets. Mesurez-la sur un tableau noir ou sur une porte ; inscrivez la date et le poids en regard. Reprenez les mesures à des intervalles réguliers ; engagez les élèves à comparer entre eux les progrès de leur croissance ; faites de même en ce qui concerne le poids. » — S'agit-il de donner des leçons de dessin à l'enfant ? On commence par lui faire reproduire un croquis de ce qu'il a sous les yeux, une chose courante, une plante, une feuille, un fruit. Enfin on dessine pour l'enfant tous les

(1) M. Dugard, *La Société Américaine*. Paris, Hachette, 1896, p. 225.

objets dont on lui parle ou dont on lui apprend la figuration, de façon que toutes les baies de son cerveau, l'oreille, l'œil, s'ouvrent à la vérité comme les fenêtres de son école s'ouvrent au soleil. L'enfant commence-t-il à écrire ? Au lieu de lui faire reproduire des centaines de fois un lambeau de phrase qui n'a aucun sens, on lui fera rédiger et écrire quelqu'une de ces formules de politesse, de bienséance, ou d'affaires qui encombrent la vie : un reçu, un billet à ordre, une lettre de recommandation, une invitation à dîner, une offre de service, une réponse à une annonce de journal, la description d'une pompe, d'une montre, le récit d'un voyage en tramway. C'est aussi facile à perpétrer que l'histoire de la mort de Socrate et cela sert beaucoup plus souvent.

Pour le calcul c'est la même chose. On habitue l'enfant à multiplier très vite de mémoire, à appliquer les règles de l'arithmétique aux choses de la vie usuelle, aux calculs de bourse, à la capitulation des valeurs. On lui apprend à soigner sa copie, ses lettres. Le rapport annuel de Kansas City pour 1893 dit ceci : « L'élève doit être si bien instruit de tous les détails de la composition matérielle que l'imprimeur et le correcteur n'aient qu'à reproduire son manuscrit, sans avoir à corriger les majuscules, la ponctuation, l'orthographe, la construction des phrases ou la disposition des paragraphes. » Bref, il faut qu'au sortir de l'école primaire, c'est-à-dire vers 13 ou 14 ans, l'enfant puisse entrer dans la vie pratique, dans les affaires, et n'ait pas d'ap-

prentissage à faire pour devenir copiste, comptable ou caissier. Chez nous, au contraire, malgré les sérieux progrès qui ont été accomplis, aussi bien dans les classes primaires que dans les classes secondaires, tout semble orienté vers l'inutile, depuis le modèle d'écriture qu'on donne aux enfants, jusqu'aux dissertations qu'on impose aux adultes.

Je me souviens très bien que, quand j'étais enfant, celui d'entre nous qui voulait se rendre compte de quelque chose de concret ne le faisait qu'à ses risques et périls, et le sens du réel ne se manifestait que par l'élevage des vers à soie dans les pupitres ou le démontage de nos montres d'argent. Le souvenir de cet exercice est inséparable de celui de mes meilleures heures d'étude, encore qu'il m'ait procuré une humiliation cuisante, car après avoir réussi à démonter ma montre, je ne pus parvenir à la reconstituer, et je fus obligé de la ramener en vrac chez moi. Cette première excursion dans la mécanique ne m'a jamais rapporté qu'une punition. J'aurais probablement eu un bon point si j'avais été élevé en Amérique.

Les Etats-Unis connaissent, comme nous, l'espèce de surenchère qui s'est établie autour de l'enfant devenu une proie convoitée par les différentes confessions religieuses, et le citoyen américain peut lire comme le citoyen français des tirades sur l'école sans Dieu. La Constitution américaine stipulait que l'école s'abstiendrait de prendre part aux luttes des sectes, qu'elle serait « unsectarian » ce que nous

traduisons en France par le mot neutre. Seulement la situation actuelle ne ressemble plus à celle des jours où naquit la Constitution; alors, sur le nouveau continent la lutte était uniquement établie entre les différentes sectes protestantes et le législateur. Dans une pensée d'apaisement, on ne voulait pas que l'Etat intervînt en faveur d'une de ces sectes avec tout le poids d'un service public : celui de l'école. Depuis, avec d'autres émigrants, d'autres religions ont débarqué sur le sol américain qui ont la prétention de mettre d'accord les sectes primitives en les repoussant toutes. Les catholiques notamment sont arrivés et alors il s'est établi une curieuse coalition entre eux et les athées, unis momentanément pour réclamer l'école sans Dieu.

L'usage, en effet, était séculaire de commencer les cours quotidiens par la lecture d'une page de l'Evangile comme aussi d'orner les murs des classes enfantines par des inscriptions et des sentences tirées de l'Ecriture Sainte. Les catholiques firent remarquer, avec raison, que c'étaient là des coutumes empruntées au rituel protestant, et que, puisqu'ils payaient comme les autres la taxe scolaire, c'était bien le moins qu'on n'imposât pas à leurs enfants la pratique extérieure du culte protestant. Comme, d'autre part, ils n'avaient pas l'espoir de faire adopter leurs prières particulières ils déclarèrent, comme ceux qu'on appelle en France des Jacobins, que la famille et le clergé suffisaient pour apprendre la religion à l'enfant et qu'on devait supprimer de l'école toute prière et toute cérémonie religieuse. Et pour réaliser

cette réforme qui consistait à chasser Dieu de l'école, les catholiques américains eurent recours à un procédé bien simple, tellement simple qu'il n'a jamais pu entrer encore dans nos cervelles compliquées.

Sous toutes les latitudes, quand un citoyen, un parti réclament une réforme, quel est l'unique argument qu'ils apportent? C'est un argument de droit. Ils disent : ce que je demande est juste. Or, toutes les nations civilisées ont installé au milieu d'elles un organisme chargé d'examiner les questions de droit et de prononcer sur celle de savoir si le citoyen qui se prétend lésé a tort ou raison. Il semblerait bien, par conséquent, qu'un citoyen devrait en toutes circonstances, pouvoir déférer aux tribunaux celui ou ceux de ses semblables dont il prétend avoir à se plaindre, et qu'ainsi la justice dont le nom est toujours invoqué dans les plaintes humaines serait appelée à prononcer elle-même sur l'utilité ou la nécessité de réformes réclamées en son nom. C'est d'ailleurs ainsi que se passent les choses en Amérique. Ce n'est pas ainsi qu'elles se passent chez nous. Chez nous on est encore embarrassé dans les langes de la monarchie absolue; on est prosterné devant le vieil adage qui assimile la volonté royale à la loi elle-même. « Cy veut le roi, cy veut la loi », et tout citoyen investi d'une parcelle, même infime, de l'autorité publique, se considère comme soustrait et comme supérieur aux tribunaux. Il ne relève que de la justice administrative, c'est-à-dire de lui-même.

En Amérique il n'y a pas de justice administrative, il n'y a qu'une justice, la même pour tous, et c'est toujours à elle qu'on s'adresse. C'est à elle que s'adressèrent les catholiques pour obtenir ce qu'ils appellent en France l'expulsion de Dieu de l'école. A Edgerton deux instituteurs furent cités par des parents catholiques devant les juges comme ayant violé la Constitution en lisant au commencement de la classe quelques versets de la Bible. Les magistrats d'Edgerton ainsi mis en demeure d'interpréter la Constitution furent très embarrassés. Or, quand les magistrats sont embarrassés, aussi bien dans un hémisphère que dans l'autre, ils se tirent d'embarras, en se partageant en deux groupes dont l'un dit oui et l'autre dit non. Le plaignant ne peut pas choisir, mais l'opinion publique a la liberté du choix entre les deux opinions. C'est ce que firent les magistrats d'Edgerton. Les uns condamnèrent, les autres acquittèrent les instituteurs. En fait le but poursuivi fut à peu près atteint et dans la plupart des classes les prières sont supprimées.

Il n'en reste pas moins une atmosphère de christianisme qui baigne l'école, comme elle baigne l'Amérique tout entière. Et là encore l'école, où l'enfant retrouve les mêmes idées que dans sa famille, enseignées par une femme qui pourrait être sa mère, partagées avec des petites filles qui pourraient être ses sœurs, réalise le programme national qui consiste à préparer l'enfant à la vie adulte, en l'armant, non seulement de connaissances spéciales,

mais d'une volonté plus forte et d'une moralité plus haute.

En France, l'école primaire conduit l'enfant jusqu'au lycée où se distribue l'instruction secondaire, et le lycée, qui reçoit l'enfant entre 9 et 12 ans, le mène directement jusqu'à l'enseignement supérieur où il arrive entre 16 et 19 ans. Les trois ordres d'enseignement correspondent entre eux et sont aménagés pour être traversés successivement par le même être humain qui acquiert des forces intellectuelles en les parcourant.

En Amérique nous ne trouvons pas cette ordonnance et cette méthode. Les Américains ne pouvaient pas obtenir immédiatement, dans des générations neuves, ces institutions et ces progrès qui se forment lentement par l'effort successif des générations, comme les bancs de pierres s'agglomèrent dans les profondeurs des Océans, par l'entassement des squelettes de milliards d'animaux morts que dépose chaque marée. L'œuvre de l'éducation humaine, dans la portion qui touche l'enfant, a cependant pu être organisée de toutes pièces et d'une façon magistrale et supérieure parce qu'elle correspond à des besoins immédiats et parce qu'elle a emprunté et perfectionné des procédés connus et actuels. Mais dès qu'on touche à l'éducation classique et à l'enseignement supérieur, on aborde un patrimoine laissé par des générations disparues et qui ne sont représentées en Amérique par rien du tout. De là un peu de désordre, un peu d'incohérence, quelque chose de semblable à ce qui se passait sur les navires d'autrefois

quand on y installait une mâture de fortune après une tempête. L'Américain, passé maître en fait de pédagogie enfantine, est encore un apprenti en fait de culture classique et d'enseignement supérieur, malgré les grands progrès réalisés dans ces dernières années.

D'abord l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur sont jusqu'à un certain point confondus. Au sortir de la classe de grammaire qui représente notre enseignement primaire, l'enfant américain se bourre de grec et de latin, dans des collèges qui sont les vestibules des universités et qui leur servent d'annexes. Nous n'avons pas en Europe l'équivalent d'une université américaine, sinon comme enseignement, du moins comme terme général.

Chez nous le mot d'université est appliqué à plusieurs institutions différentes. Dans son sens le plus général il désigne l'ensemble des institutions pédagogiques nationales. L'Université de France, c'est l'armée des professeurs français dont le ministre de l'Instruction publique est le grand maître, armée qui comprend de simples soldats comme les instituteurs primaires, des officiers comme les professeurs de lycée et jusqu'à des généraux et des maréchaux comme les professeurs au Collège de France ou à la Sorbonne.

Le mot générique d'université est encore employé pour désigner les principales divisions de ce grand corps. Ainsi la France est divisée en un certain

nombre d'universités à la tête desquelles il y a des recteurs ou des vices-recteurs nommés par l'Etat, Ce sont des circonscriptions universitaires comparables aux commandements de corps d'armée. Je demande pardon de ces comparaisons militaires, mais elles sont dans nos mœurs nationales. On a raconté, à satiété, l'anecdote de ce ministre de l'Instruction publique du second Empire qui, pour donner à un visiteur une haute idée de ses fonctions et de l'ordre qui régnait dans l'Université lui disait : « En ce moment-ci de Toulon jusqu'à Lille et de Brest jusqu'à Strasbourg tous les enfants de France font un thème latin. » Le visiteur se retire bouleversé d'admiration. Le collègue de ce ministre de l'Instruction publique, le général chargé du ministère de la Guerre, aurait pu dire, lui aussi : « Il est neuf heures et demie, en ce moment-ci, tous les soldats qui composent l'armée française sont en train d'astiquer tel morceau de cuir, » et son visiteur, s'il en avait eu un, serait sorti en exprimant la même admiration, parce que les Français croient avoir correspondu au plan du Créateur lorsqu'ils font tous le même geste à la même minute. C'est peut-être pour cela que Napoléon Ier est devenu notre grand homme national, lui qui apprit le maniement d'armes à la nation tout entière.

Enfin le mot d'université signifie encore l'ensemble des Facultés de sciences, de lettres, de médecine et de droit qui constituent ce qu'on appelle chez nous l'enseignement supérieur et dont les professeurs sont investis du privilège de délivrer les

diplômes exigibles pour l'exercice de certaines carrières.

En Amérique on appelle université un groupement d'institutions assez disparates comprenant des écoles d'enseignement secondaire telles que nos collèges, et des établissements d'enseignement supérieur tels que nos Facultés, réunis sous une même administration et qui, eux aussi, délivrent des diplômes. Il faut se hâter d'ajouter que rien ne ressemble moins à une université de France qu'une université d'Amérique. D'abord parce que l'Université de France est toujours une institution d'Etat qui relève du ministre, tandis qu'une université américaine est toujours un établissement autonome qui ne relève que de lui-même, et cela quand même il a été fondé et doté par un état américain. Il me semblerait puéril de rappeler que les universités américaines ne peuvent prétendre au passé glorieux des grandes institutions semblables qui ont été fondées par les rois ou les papes en Europe, et dont les plus anciennes et les plus célèbres sont les universités de Paris, d'Oxford et de Bologne.

La première université américaine date pourtant du dix-septième siècle. C'est l'université d'Harvard fondée par un ministre puritain, nommé John Harvard, de l'université de Cambridge, qui mourut dix-huit ans après le débarquement des premiers colons, c'est-à-dire en 1638, et qui donna la moitié de sa propriété pour la création d'un collège dans la nouvelle ville de Cambridge, à cinq kilomètres de Boston. Cette première fondation consacre un type

d'université dû à l'initiative privée, et qui ira en se multipliant. La fondation de la seconde université américaine consacre un second type d'université fondée par les deniers publics. C'est l'université de Virginie. En 1619 la Société anglaise de Virginia avait décidé d'affecter 10,000 acres de terrains qu'elle possédait dans la colonie à l'établissement d'un séminaire d'éducation. Le terrain fut même réservé dans une île de la Susquehanna. Ce fut en 1693 seulement qu'un nouveau don du gouvernement obtenu par les Virginiens leur permit de fonder un collège qui reçut le nom de Guillaume et Marie « William and Mary ». Il est à remarquer qu'au début aucun de ces établissements ne porta le titre d'université; ils se contentaient de celui de collège.

En somme, la plus grande diversité a présidé à la fondation et au développement de tous ces instituts qui se sont transformés à leur gré et qui, aujourd'hui, pour l'ensemble des Etats-Unis, s'élèvent au nombre de 415, comprenant environ 8,000 professeurs et plus de 120,000 étudiants. Parmi les professeurs, un huitième environ est composé de femmes, et parmi les étudiants plus d'un quart est composé de jeunes filles. Ces divisions et ces chiffres sont un peu arbitraires, d'abord parce que dans un grand nombre d'universités américaines en dehors des facultés des sciences, des lettres, de théologie, de droit et de médecine, dont l'ensemble répond à notre conception de l'université délivrant des grades, il y a des écoles spéciales affectées à des

branches particulières du savoir humain, telles que les Beaux-Arts, l'Agriculture, etc., qui confèrent des diplômes dont la valeur dépend un peu de la confiance qu'inspire l'établissement dont il porte l'estampille, et ensuite, parce que l'augmentation constante, régulière du nombre des étudiants et étudiantes qui fréquentent les universités bouleversent les statistiques annuelles et en changent les proportions.

La plupart de ces universités donnent à celui qui les visite une impression dont l'Européen pourra trouver le pendant en montant sur un des paquebots du Rhin et en descendant le cours du fleuve devant la ville de Bonn. Ces universités ressemblent à de véritables villes, neuves, élégantes, construites sans plan d'ensemble bien défini et auxquelles la fantaisie des particuliers aurait assuré un aspect pittoresque. Les salles de cours, les bâtiments d'administration, les laboratoires, les bibliothèques, les pensions d'étudiants sont venus se grouper les uns à côté des autres, au fur et à mesure des besoins, sans plan d'ensemble préconçu, mais pourtant avec un souci constant de la part des architectes d'ajouter, non seulement au confort des intérieurs, mais à l'apparence esthétique. Joignez à cela l'émulation des architectes, leur érudition grandissante, leur goût pour les reconstitutions des monuments anciens dans la pureté de leur style, et vous obtenez un ensemble harmonieux et pittoresque de façades, de pignons, de toits pointus, de coupoles, de clochetons, quelque chose de comparable

à ces rares accumulations de villas somptueuses qui se groupent dans certains sites célèbres fréquentés par l'opulence et l'oisiveté, et devant lesquels le badaud qui passe s'arrête malgré lui et jugeant de l'intérieur par l'extérieur s'écrie avec conviction : comme il doit faire bon là-dedans!

Le badaud transplanté en Amérique ne se tromperait pas devant les universités. Il y fait bon vivre, parce que là tout un peuple a accumulé les ressources de sa puissance, de son intelligence et de son cœur pour préparer à ses fils le nid des années décisives, la retraite studieuse d'où ils doivent s'élancer pour conquérir le monde extérieur, munis de toutes les armes offensives et défensives qu'auront forgées pour eux l'expérience des générations disparues et la tendresse des générations actuelles. Oui, il fait bon vivre dans les universités américaines, parce que tout y a été aménagé pour la célébration, dans les allégresses du printemps, de l'union féconde des deux grandes forces de l'humanité : la jeunesse et le travail; parce que l'étudiant au sein d'une indépendance qui n'est bornée que par sa propre volonté, sollicite en quelque sorte lui-même les conseils d'une autorité vraiment paternelle qui sait être modérée pour être stable.

Les universités sont de grandes familles qui s'administrent elles-mêmes et qui doivent leur bonheur à l'union de leurs membres et aussi à un facteur de la félicité humaine qu'il serait stupide de mépriser et qui s'appelle la richesse. Les universités sont riches. Elles trouvent toutes des dots dans

leur berceau, soit qu'elles aient pour parrain des collectivités sociales, comme les Etats, soit qu'elles aient pour marraines les initiatives privées dont quelques-unes se manifestent sous des formes vraiment attendrissantes; voyez par exemple ce couple d'Américains, Mr. et Mrs. Stanford Junior qui perdent un fils arrivé à l'âge d'étudiant. Le père et la mère, en souvenir de l'enfant mort, consacrent des millions à la fondation d'une université qui est une des merveilles de l'Amérique.

Quand les nobles sentiments ne suffisent pas, il reste encore à exploiter la vanité humaine que de pareilles fondations excusent et légitiment presque. Il reste surtout à tirer bénéfice de ce sens admirable de la solidarité qui semble naître avec l'opulence dans le cœur des millionnaires américains, car il ne faut pas nous y tromper, toutes ces générosités invraisemblables, toutes ces fondations gigantesques qui absorbent des fortunes représentent, à notre époque, l'équivalent de ce que l'histoire nous raconte des épisodes qui ont présidé à la naissance des aristocraties anciennes. L'Amérique traverse la période des ancêtres, car ce sont bien des ancêtres, que ces hommes à volonté superbe et à vie intense que nous voyons évoluer sous nos yeux de l'autre côté de l'Atlantique, dans leur rôle de fondateurs, d'arbitres, et avec leurs figures, qui semblent déjà historiques, de géants de volonté et d'intelligence.

Aussi les universités ne sont-elles jamais à court de ressources. Lorsqu'elles ont besoin d'un labora-

toire, d'une salle de cours, d'une chapelle, elles envoient une circulaire qui contient des formules de donations, ou même de testament, et les gens d'accourir avec leur obole; quelques-uns poussent même la bonne volonté jusqu'à mourir à temps, afin de ne pas trop faire attendre les étudiants.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que l'Université d'Harvard a pu établir ses budgets sur cinq millions de francs de recettes et quatre millions cinq cent mille francs de dépenses, soit un excédent de recettes de cinq cent mille francs. Dans ses dépenses figure une somme de cinq cent mille francs pour bourses aux étudiants, subventions charitables et prix à décerner aux meilleurs travaux.

En Europe la vie universitaire est relativement chère; ce n'est pas que les frais d'inscription soient considérables ni les frais d'examens, mais il faut pourvoir à l'entretien de l'étudiant et les universités sont généralement établies dans des villes peuplées, où le prix de la pension, celui du logis et les faux frais dépassent les ressources des familles modestes.

En Amérique, tout est organisé pour rendre les hautes études accessibles à tous. L'étudiant a, comme chez nous, la ressource de se loger dans les familles ou dans les pensions établies auprès de l'université, mais ce qu'il ne trouverait pas chez nous et ce qu'il trouve en Amérique, c'est un ensemble d'institutions de mutualité, où il peut vivre pour presque rien et dans lesquelles il peut faire l'apprentissage de la vie du citoyen car il les administre lui-même, en règle les dépenses et les recettes,

en assure la régularité et le bon ordre. Ce sont des espèces de cercles, où il trouve tout à des prix invraisemblables de bon marché, grâce au mécanisme de la vie en commun, grâce aussi souvent à de généreux donateurs. Là il loge, là il prend ses repas, là il passe ses soirées au milieu des études; les bibliothèques ne manquent pas, au sein des distractions, car les salles de concert, de musique, les cours d'agrément foisonnent. On peut en dire autant de tous les systèmes destinés à entretenir la vigueur physique : gymnases, manèges, salles d'escrime, larges piscines.

L'école américaine ne pousse pas beaucoup l'enfant vers la gymnastique. Dans les classes primaires c'est tout au plus si on fait exécuter aux élèves des mouvements d'ensemble qu'on qualifie de callisthénie. En revanche l'université fournit à l'étudiant, non seulement tout ce qui peut faire de lui un être intelligent, supérieur, mais aussi tout ce qu'il lui faut pour devenir, suivant l'expression célèbre, un bon animal, de telle sorte que la vie universitaire est un complément quasi obligatoire de toute éducation et une préface à peu près nécessaire à la vie d'un citoyen qui vient chercher dans ces admirables institutions, avec le couronnement de ses études, l'achèvement de sa personnalité physique et intellectuelle.

Les universités, faut-il le dire, s'appartiennent à elles-mêmes. Elles sont gouvernées et administrées par leur corps professionnel qui assure son propre recrutement, ou encore par des *trustees* qui représentent à peu près ce que chez nous on appellerait

des fidéi-commissaires, c'est-à-dire des gens qui sont, sous la sauvegarde de leur bonne foi, dépositaires de la propriété matérielle de l'Université, héritiers et exécuteurs de la volonté des fondateurs, et intermédiaires bénévoles entre l'Etat et le public. C'est une institution très américaine qui n'a jamais fleuri parmi nous et que développera peut-être, par un contre-coup inattendu, la loi Waldeck-Rousseau qui vient de régler le droit d'association et de soumettre les congrégations religieuses à la nécessité de l'autorisation. Il n'est pas interdit de prévoir que, lorsque les fumées de la bataille actuelle seront dissipées, on s'apercevra qu'il y a à tirer de cette loi, quelque opinion qu'on puisse avoir sur son interprétation, autre chose que des cris de persécution et de protestation. Alors, peut-être, se formera-t-il, en dépit d'une législation hostile, de véritables *trusees* français, des groupes de pères de familles, possesseurs réels des établissements pédagogiques où seront élevés leurs enfants et qui en transmettront la propriété représentée par des actions à d'autres pères de famille, dans des conditions prévues par les statuts. Si les catholiques français possédaient le sens pratique de leurs coreligionnaires américains ils auraient déjà dirigé de ce côté-là leurs efforts et les ressources dont ils disposent.

Dans les universités, comme dans toutes les institutions humaines, il faut une discipline, une force chargée de maintenir l'ordre et au besoin de le rétablir. Chez nous, telle est la mission de nombreux conseils pédagogiques superposés qui constituent

une juridiction complète avec plusieurs instances. En Amérique les étudiants sont leurs propres juges et leurs propres gendarmes. Enfin les cours universitaires aboutissent à des examens et à des diplômes qui empruntent leur valeur fiduciaire à la réputation dont jouit l'université elle-même. Ces diplômes ne sont pas délivrés comme chez nous après des épreuves uniques et des examens où la chance peut jouer un rôle égal à celui de la science; toute la vie de l'étudiant, avec son assiduité et ses succès partiels est représentée dans ses diplômes, et il en est tenu compte dans les épreuves qui couronnent sa carrière universitaire. Ainsi rien n'est abandonné au hasard, et par conséquent à l'injustice.

Dans ces universités ultra modernes vivent encore quelques-unes des pittoresques coutumes que des romans célèbres nous ont contées, et qui fleurirent, soit au Moyen Age, soit à la Renaissance. Le pauvre bachelier de Salamanque se rencontre en Amérique, demandant à son travail de quoi suivre les cours de l'Université et se faisant ouvrier, domestique même, pour devenir docteur.

Il est une question, controversée violemment en Amérique, et qui, chez nous, fournit encore quelquefois des idées aux écrivains qui en manquent : c'est celle de la coéducation, c'est-à-dire de la présence simultanée à l'école primaire, à l'école secondaire et à l'université des filles et des garçons. Cette présence simultanée choque nos préjugés. Elle est pourtant à peu près générale aux Etats-Unis où l'éducation des jeunes filles est la même que celle

des garçons. Je voudrais ici emprunter au livre de Mlle Dugard, *la Société Américaine*, un passage sur les universités de jeunes filles, qui a toute la valeur d'un témoignage de premier ordre, car Mlle Dugard a en matière d'éducation une compétence indiscutable, attestée par ses fonctions de professeur dans l'Université de France, et son récit, qui fourmille de détails pittoresques et charmants, me paraît illustrer la discussion de cette question brûlante de la coéducation des sexes.

« C'est surtout à Wellesley que le contraste m'a paru frappant. Lorsque, après une longue traversée de campagnes, parmi les cottages et les verdures, j'arrivai au *Collège Hall*, sorte de château du XVIIIe siècle, entouré de pelouses, c'était jour de congé. Dans le hall de marbre, fleuri de palmiers et de chrysanthèmes, les étudiantes, plusieurs vêtues de mousseline blanche, erraient librement, tandis que quelques-unes, dans le salon de réception aux sièges profonds et aux tapis épais, assises avec des jeunes hommes, causaient à l'écart, souriantes et dignes; dans une galerie supérieure, d'autres prenaient le thé avec des gentlemen, et d'en bas on voyait circuler les nègres avec des plateaux lourds de fruits et l'on entendait, mêlé à des rires discrets, un murmure confus de voix masculines. Au dîner, dans le large réfectoire aux tables étincelantes où elles prennent leur repas avec les professeurs, toutes descendirent en toilettes légères, de crêpe rose ou bleu pâle, quelques-unes décolletées, avec, au corsage et dans les cheveux, des guirlandes de feuilles cueil-

lies dans le parc, ces feuilles de l'automne américain, rouges et semées d'or, pareilles à des fleurs. En ces robes de soirée, elles-mêmes servirent le repas très simple — des viandes et des légumes bouillis, des pâtes sèches, des fruits, de l'eau — mais animé de causeries; au dessert, une d'entre elles, enfant de dix-sept ans qui avait voulu ménager une « surprise » arriva de l'office déguisée en négresse, la tête coiffée d'un madras jaune, aux oreilles de larges anneaux d'or, les dents blanches brillant dans sa figure noircie; ce fut une gaîté, et le repas finit en de frais éclats de rire... Ensuite nous montâmes à la chapelle, où il y avait concert; sur l'estrade, qui, dans la plupart des églises américaines, remplace l'autel et le chœur, étaient déjà groupés des musiciens venus de Boston, et dans l'hémicycle nombre de gentlemen invités par les étudiantes; les artistes exécutèrent des marches, des airs d'opéra; jeunes hommes et jeunes filles ne se séparèrent que vers onze heures, non sans s'être attardés dans le hall ou sur le perron à échanger des adieux dans la nuit et des poignées de mains.

« Le lendemain on travaillait. Dès sept heures et demie, les étudiantes circulaient dans le collège : les unes, simplement vêtues d'une jupe de lainage foncé et d'un corsage de toile serré d'une ceinture de cuir, transportaient des seaux, époussetaient, balayaient les galeries, droites, avec des allures de reines; les autres en toge noire et bonnet carré, costume dont leur grâce atténue le pédantisme, la toge se drapant en plis souples et le bonnet mêlant sur leur front

son gland de soie légère aux boucles de cheveux, traversaient le hall, tout affairées, ne s'arrêtant que quelques secondes pour lire les nouvelles d'Amérique et d'Europe que l'administration du collège fait chaque jour inscrire sur un tableau à l'entrée des galeries afin que celles-là mêmes qui n'ont pas le loisir de lire les journaux ne restent pas fermées à la vie du dehors, ou pour choisir, dans les corbeilles de fleurs des marchands ambulants groupés sous les palmiers, des touffes de violettes, d'anémones et de roses. A huit heures, réunion à la chapelle; silencieusement au chant des orgues les sept cents étudiantes défilent et prennent place dans les stalles; sur la plate-forme couverte d'un tapis rouge, la *Lady Principal*, debout au milieu des professeurs, devant la Bible ouverte, lit un psaume de David et les prières; les élèves à genoux les redisent à voix basse, et la lumière du matin, la jeune lumière d'Amérique, fait rayonner les versets gravés sur les murs en caractères du moyen âge « Le Seigneur dit encore : Qui enverrai-je et qui voudra marcher pour nous? » « Et je répondis : Me voici, Seigneur, envoie-moi », et tombant dorée d'un vitrail où se détache la figure du Christ, éclaire étrangement tous ces fronts penchés de jeunes filles inclinées, recueillies sous leur toge de docteur. Le service religieux terminé, je les suis aux cours. Je les vois au laboratoire disséquer des lapins qu'elles ont empoisonnés la veille pour une expérience; j'assiste à une dissertation sur Shakespeare et le drame au XVIe siècle; une conférence sur les phénomènes inconscients dans l'état

normal et hypnotique, avec discussion des psychologues français, Janet, Binet, Ribot; une leçon sur la théorie de la connaissance d'après Platon, accompagnée d'un commentaire du Protagoras, dans le texte. Les cours finis, pendant qu'au Horsford Parlor, salon avec tables chargées de brochures, rocking-chairs, colonnades, statues, pièce d'un goût disparate, à la fois musée et salle de travail, un professeur me dit la vie des étudiantes, leur forte culture biblique, leurs sociétés de philanthropie, le bien qu'elles font au sortir du collège, et que j'essaie d'ordonner ces images confuses de jeunes filles faisant le ménage et expliquant du grec, priant à la chapelle et offrant des tête-à-tête aux jeunes hommes, portant la robe de bal et la toge du docteur, par la baie du parloir ouverte sur le lac Waban j'aperçois, comme pour accentuer plus fortement ces contrastes, un groupe d'étudiantes descendre par un taillis jusqu'au bord de l'eau bleue, détacher les barques amarrées à la rive et, en quelques coups d'aviron adroits et fermes, disparaître rapides vers les lointains du lac.

« Inutile d'ajouter qu'à Wellesley et dans tous les collèges les jeunes filles ont des associations philosophiques et littéraires, des clubs athlétiques où elles se font photographier en costume de canotier ou de gymnaste, la rame ou l'épée à la main, en des poses masculines; qu'elles publient des journaux et des revues, qu'elles discutent dans leurs Debating Societies des questions politiques et sociales, que leurs examens d'admission sont aussi difficiles que ceux

des jeunes hommes, et parfois davantage — à Bryn-Mawr, on exige d'elles la triogonométrie plane et quatre langues, latin, grec, français, allemand, — et que dans leurs classes de freshman, sophomor, junior et senior, elles font les mêmes études...

« Hébreu, sanscrit, chimie, mécanique, calcul intégral et différentiel, sciences politiques, astronomie, embryologie, il n'est pas une partie des travaux masculins que les jeunes filles ne puissent aborder. A la fin de leurs études, beaucoup soutiennent des thèses. A Wellesley, l'an dernier, une d'elles a traité *De l'influence de la Commune sur la Révolution française;* une autre, *Des révolutions politiques de l'Espagne au* XIX[e] *siècle;* une autre encore, *Du principe fondamental de l'Esthétique.* A la suite de ces soutenances les Facultés peuvent leur conférer les grades de bachelier, maître ès arts ou docteur.

« Pensant que les femmes ont les mêmes droits intellectuels que les hommes, on a voulu que le collège fît pour elles, selon le vœu de Mathew Wassar, « tout ce qu'il fait pour eux ». L'égalité est même si entière que dans plusieurs Universités de l'Ouest, sous prétexte que la meilleure gardienne de l'innocence, c'est la science et que pour remplir entièrement son rôle, lutter contre le mal et tout ce qui contribue à la dégradation de son sexe, la femme ne doit rien ignorer de ce que pourront savoir son mari et ses fils, on n'hésite pas à faire de certains sujets de mœurs et de biologie que chez nous on oserait à peine traiter devant des jeunes hommes, l'objet

d'un enseignement régulier aux jeunes filles, et qu'à Vassar même, en cette contrée de l'Est où l'émancipation féminine a fait moins de progrès, les étudiantes doivent compléter leurs travaux d'économie sociale par la visite des maisons de correction. — Pour elles, comme pour l'homme, l'éducation est réellement une préparation à la vie pratique. »

La charmante narration qu'on vient de lire soulève le problème si grave de l'éducation de la femme, qui lui-même peut se diviser en deux questions. Convient-il de pousser si loin l'éducation des jeunes filles ? Dans le cas de l'affirmative, convient-il, tant au point de vue pédagogique qu'au point de vue moral, de leur distribuer l'enseignement conjointement aux garçons ?

Sur la première question, celle de savoir si l'instruction de la jeune fille doit être poussée aussi loin que possible, on peut s'attendre à voir nombre de gens réclamer le rôle de flatteur du passé. Il est facile, il est rémunérateur. Il est facile parce qu'il correspond au goût de l'homme pour la tradition, et à son horreur de la nouveauté qui n'est probablement qu'une des formes de sa paresse. Il est rémunérateur parce qu'il rapporte à celui qui le joue l'adhésion et l'enthousiasme des majorités qu'il flatte dans leurs penchants. C'est pourquoi l'homme de lettres qui ne dédaigne pas les succès faciles, tient-il toujours en réserve pour les périodes de pénurie cérébrale, des alinéas destinés à développer cette pensée, que la société d'autrefois n'était certes pas inférieure à la société d'à présent, que

le progrès est un mot dont se leurre notre vanité. C'est pourquoi au théâtre, l'acteur se croit-il favorisé par la chance à qui l'auteur distribue le rôle traditionnel du personnage à cheveux gris qui doit en des tirades souriantes ou indignées détailler les avantages du passé et les comparer aux misères du présent. C'est pourquoi, enfin, dans les dîners, vous êtes toujours exposé à l'obligation d'applaudir des hommes profonds qui développent la supériorité des commissionnaires sur celle du téléphone et qui, à chaque mets, ne manquent pas de vous révéler que de leur temps, le pain était mieux cuit, la viande plus savoureuse, et le vin plus naturel. Il est vrai qu'ils peuvent trouver des philosophes de l'école d'Herbert Spencer pour leur répondre qu'ils ne sont pas assez objectifs et qu'ils font tout simplement l'éloge de la jeunesse de leurs organes dont les fonctions étaient meilleures autrefois que maintenant.

Cette manie, en matière d'éducation féminine, se transforme en un grand enthousiasme pour la femme d'autrefois, avec des formules et des arguments d'une irrésistible improbité. Est-ce que la femme d'autrefois, dit-on, avait besoin, pour remplir son rôle ici-bas, d'apprendre la trigonométrie et de connaître l'état d'âme de Platon, de Cicéron ou de Descartes? Elle se contentait d'être belle, quand elle pouvait, fidèle et dévouée toujours, et les choses n'en allaient pas plus mal. C'est vrai, mais ce que nous appelons, nous autres, la femme d'autrefois, appartenait tout de même à une huma-

nité supérieure, si a l'aide du souvenir et de l'histoire on la compare à ses grand'mères. Et ces grand'mères elles-mêmes avaient vu se réaliser dans leur éducation des progrès considérables depuis le temps où leurs ancêtres suivaient dociles, dans les forêts vierges, leurs mâles aux dents pointues et aux ongles épais, qui disputaient à l'ours gris le souper de la mère et des enfants portés dans des gaines d'écorce.

Sans remonter aussi haut, ce n'est pas faire un grand effort de mémoire, ni un plongeon bien périlleux dans le passé, que de rappeler l'époque où les femmes tricotaient elles-mêmes des bas et des gilets pour toute la famille, où elles pétrissaient elles-mêmes chaque matin le pain de la journée ou chaque samedi le pain de la semaine. Depuis on a inventé la flanelle, on a inventé des machines dont les doigts d'acier représentent le salaire de plusieurs milliers de femmes, on a inventé des boulangeries qui envoient chaque matin dans les familles le pain du jour et le petit croissant tout chaud pour le café. Personne ne demande qu'on revienne aux anciennes aiguilles à tricoter ni aux anciens pétrins. Et pourtant les industriels de Manchester et les boulangers, ces obscurs mitrons, se sont heurtés à leur premier jour aux critiques et aux amertumes qui accueillent aujourd'hui les professeurs des universités et des collèges de jeunes filles, comme elles ont accueilli tout progrès, le suif succédant à la branche de pin enflammé, la stéarine détrônant le suif, le gaz faisant oublier la stéarine et

la lumière électrique obscurcissant le gaz. C'est ainsi que l'homme s'enfonce, avec une plainte éternelle, dans une vie de jour en jour plus compliquée dont il commence toujours par maudire les complications, quitte à ne plus pouvoir s'en passer lorsqu'il les a goûtées.

En ce qui concerne le problème féminin, je concède que la situation de mari d'une gradée de l'Université est plus difficile et exige plus d'effort intellectuel que celle de mari d'une fermière, mais il y a des compensations et il est logique que l'homme, dans son ascension perpétuelle vers la science et vers la vérité, tende la main à sa compagne pour l'attirer au même niveau que lui. Le mariage n'est pas seulement l'union des corps; il exige aussi celle des esprits. Or pour s'unir, les esprits doivent se ressembler, et dans le mariage aussi bien que dans l'atmosphère, les orages ont pour cause des différences trop grandes de densité et de température. Qu'une certaine période d'adaptation soit nécessaire, je ne le nie pas, mais ce qui semble difficile à admettre c'est que le bonheur dans le mariage soit interdit aux hommes et aux femmes qui sont parvenus à imposer à leurs semblables le sentiment de leur supériorité, car alors ce ne serait pas faire le procès des intellectuels, ce serait faire le procès du mariage lui-même.

Je suppose donc que le lecteur pensera avec moi que la question : Convient-il de pousser si loin l'instruction des jeunes filles? doit être résolue dans le sens de l'affirmative. Nous aborderons par consé-

quent la seconde question : Convient-il, tant au point de vue pédagogique qu'au point de vue moral, de leur distribuer l'enseignement conjointement avec les garçons? Je dis : tant au point de vue pédagogique qu'au point de vue moral, parce que les premières objections contre la coéducation des sexes ont été précisément pédagogiques et elles avaient même une allure scientifique assez imposante. On a dit : l'esprit féminin est (l'expérience nous l'apprend) plus vif que profond et plus rapide que solide; par conséquent au début de leurs études les filles comprendront plus vite que les garçons qui pourront être découragés par leur propre lenteur intellectuelle. Puis, à mesure que les garçons pénétreront davantage dans le sujet de leurs études ils reprendront une supériorité par suite de la solidité de leur outil intellectuel. Alors les filles se trouveront distancées et découragées peut-être, tandis que les garçons auront le droit de se plaindre d'avoir été retardés. Heureux s'ils ne se dégoûtent pas du travail.

Ces objections me paraissent plutôt spécieuses; d'abord on pourrait les opposer à toute constitution de groupes d'élèves, car dans toutes les classes il y a des esprits qui comprennent vite, d'autres qui comprennent lentement. Ce n'est pas une raison pour que les premiers se découragent. Ensuite l'effort scolaire est avant tout individuel; il n'est pas nécessaire que les jeunes gens arrivent ensemble au même point, et par conséquent que ceux qui sont en avance s'arrêtent pour attendre les autres. Chacun pour soi. Nous ferons donc bon marché de l'objection pédagogique.

Serons nous aussi coulants sur l'objection morale? Elle est excessivement sérieuse et destinée à soulever d'interminables controverses; elle se réduit en somme à prétendre que le voisinage des jeunes gens et des jeunes filles est de nature à créer entre eux ce qu'on appelle des liaisons dangereuses, au grand détriment de la morale et de la santé.

Me permettra-t-on de faire appel aux souvenirs d'enfance de chacun de nous? Est-ce que sous le régime de la séparation des sexes qui prédomine dans notre éducation, la crainte des liaisons dangereuse disparaît de l'esprit des éducateurs? Alors qu'est-ce que ces recommandations si sévères et si universelles dans toutes les maisons d'éducation contre ce qu'en langage congréganiste aussi bien qu'en langage laïque on nomme des amitiés particulières? Au collège, au séminaire, au couvent, l'amitié particulière est pourchassée et proscrite avec un louable acharnement, et il faut n'avoir jamais traversé une maison d'éducation entre la dixième et la quinzième année, pour n'avoir pas fait connaissance avec une formule d'une familiarité expressive qui résume toute la législation enfantine contre l'amitié particulière : rarement un, jamais deux, toujours trois. Or l'amitié particulière est-elle autre chose qu'une sorte d'insurrection de l'instinct obscur du sexe qui éveille la jeunesse à l'amour? D'autre part, quand on interroge chez nous un jeune homme ou une jeune fille sur un penchant naissant qu'on leur suppose, la première défense qu'ils invoquent contre tout soupçon est presque toujours le souvenir de l'éducation

commune. Le jeune homme vous dit : « Comment voulez-vous que je songe à cette jeune fille? j'ai été élevé avec elle. » Et la jeune fille, de son côté, répond : « Un tel? Quelle folie! je l'ai toujours connu; je le regarde comme mon frère. » Donc, insuffisance du système de la séparation des sexes contre les inconvénients qu'on reproche à leur promiscuité pédagogique et reconnaissance presque automatique des avantages de cette promiscuité par ceux qui en ont été privés.

Je ferai en outre remarquer que dans toutes ces questions-là, le principal défaut des commentateurs consiste à négliger une distinction fondamentale : celle des races, et à vouloir juger ce qui se passe d'un côté de l'Océan avec les idées et les préjugés qui fleurissent de l'autre côté. Nous autres Latins, nous sommes les esclaves d'une complexion personnelle qui nous porte à attacher une importance véritablement disproportionnée à la conquête immédiate de toute femme avec laquelle les hasards de la vie nous mettent en rapport. Il resterait même à démontrer que ce défaut est uniquement dû à notre race et que précisément le système d'éducation auquel nous sommes soumis n'y est pour rien. Le fait indéniable, c'est que chez les Latins, les vapeurs de la passion obscurcissent la sérénité de la pensée et vont souvent jusqu'à amoindrir, sinon à anéantir complètement toute délicatesse et toute idée de devoir. Voilà un jeune homme et voilà une jeune fille. Il connaît mieux qu'elle les rigueurs de la vie et ses fatalités. Il sait qu'un instant d'égarement mutuel peut avoir

pour résultat le malheur de toute son existence à elle, et ce garçon dont l'âme est délicate, qui ne pourrait pas vivre avec l'idée qu'un de ses semblables a été dépouillé par lui, oublie tout, marche sur tout, au risque de condamner la malheureuse qu'il croit aimer, à une honte et à une misère qui dureront autant qu'elle-même. Ce jeune homme est tiré à un très grand nombre d'exemplaires chez les Latins, tandis que l'Anglo-Saxon a une perception plus nette des devoirs de la vie.

Enfin, on peut discuter indéfiniment sur des hypothèses et sur des prévisions, mais il est une méthode qui force à conclure; c'est la méthode qui consiste à reconnaître des faits et à aligner des chiffres. Il est oiseux d'affirmer les avantages ou les inconvénients de la coéducation alors que ces avantages ou ces inconvénients s'inscrivent d'eux-mêmes sous nos yeux sur les différents registres de notre vie publique. Ce qui sera péremptoire, définitif et irréfutable, c'est de rechercher les répercussions de la coéducation ou de l'éducation séparée sur la moralité publique et de savoir lequel des deux systèmes verse dans les sociétés humaines le moins de délinquants et le moins de criminels. Or le système de la coéducation est appliqué en Europe en Suisse, et en Amérique dans tous les Etats-Unis, et les statistiques établissent que les contrées où il domine sont précisément celles où les crimes passionnels sont les moins nombreux, tandis que les mêmes crimes passionnels sévissent dans des conditions de fréquence particulière sur les peuples où

les enfants des deux sexes, soigneusement séparés les uns des autres pendant toute leur éducation, ne retrouvent pas dans l'école l'image et les traditions de la famille et ne sont soumis ni à la surveillance réciproque que les sexes exercent les uns sur les autres, ni à leur propre contrôle, comme disent les Américains.

Si j'étais appelé à me prononcer législativement entre les deux méthodes, je voterais pour la coéducation, après en avoir constaté les avantages en Amérique. Peut-être avant d'aller là-bas, imbu des préjugés européens, aurais-je voté contre. Ce qui prouve bien qu'avant de se décider il faut y aller voir, comme disent les gens du peuple.

XV

LES ARTS — LE THEATRE

On ne se doute pas de la somme d'efforts superposés et de la multitude d'années disparues que représente le moindre de ces objets d'art jetés à foison dans nos intérieurs modernes ou colportés dans nos rues. Ce petit Italien qui offre au passant une baigneuse pour quelques sous transporte sur son bras le résidu de trente ou quarante siècles d'histoire humaine. Il n'a pas fallu seulement, pour aboutir à ce morceau de plâtre, que Phidias taillât le marbre de Paros, que les aristocraties grecques conservassent les statues comme des diamants ou des reliques, que Rome, plus jeune et plus forte, vînt subjuguer par ses légions la Grèce qui devait la subjuguer par ses artistes, que les chrétiens nés dans la poussière de Rome devinssent à leur tour une aristocratie et sortissent de leur barbarie primitive; il n'a pas suffi que des papes apportassent sur le trône de saint Pierre les qualités et les vices des races vieillies et affinées et attendissent l'époque admirable de la Renaissance qui devait

venir chercher en Italie tous les trésors de l'antiquité pour en répandre l'esprit sur la surface du monde; il n'a pas fallu seulement ce long travail de la civilisation pour permettre au petit Italien de transporter son plâtre, il a fallu encore des périodes plus longues de transformation pour faire de l'homme des bois primitifs un paysan, du paysan un citadin, du citadin un oisif et de l'oisif un amateur de la forme et de la beauté.

Les arts naissent dans un pays quand la portion d'humanité qui s'y est établie a dompté la nature rebelle et s'est habituée à sa conquête; ils sont postérieurs à toutes les inventions qu'arrache à l'homme l'utilité immédiate; ils sont postérieurs à l'industrie, à la littérature; ils sont les derniers venus, ils sont la fleur de l'humanité qui n'apparaît sur la plante que lorsque cette plante a pour ainsi dire un surcroît de vie inutile.

Les arts ont donc besoin de nombreux siècles d'incubation et l'Amérique est un peuple enfant qui compte à peine trois siècles; les arts américains sont aussi et ne peuvent être que dans l'enfance. Dès le XVIIIe siècle pourtant on voit naître de timides essais de peinture historique dont le plus ancien est probablement le portrait de Washington par Gilbert Stewart. Au milieu du XVIIIe siècle il s'était déjà établi entre l'Amérique et l'Europe un va-et-vient artistique d'hommes et de produits. Les Américains venaient étudier chez nous et les Français envoyaient des œuvres en Amérique. Une école de paysagistes vraiment originale naquit aux Etats-

Unis, école dont le plus remarquable disciple fut le peintre poète Georges Innes qui a vu et rendu la nature dans ses phases les plus tendres et sous ses couleurs les plus riches. Cette école où marquèrent Wyant et Homer Martin, a encore un représentant illustre dans la personne de William Chase qui a produit en un style clair, simple et vrai, des toiles pleines d'atmosphère et de soleil.

De même que l'enfant est surtout frappé par le côté étrange des choses, les peuples jeunes se laissent volontiers séduire par les excentricités de toutes sortes. Et comme ils n'ont pas, dans un goût acquis, le moyen de les tempérer et de les corriger, ils les exagèrent. C'est ainsi que dans le Nouveau Monde notre école impressionniste a recruté aussitôt des imitateurs fervents, et que nos Claude Monet, nos Sisleys, nos Pissaro, nos Thornley sont devenus des modèles auxquels leurs disciples font subir trop souvent les déformations qu'eux-mêmes avaient imposées aux formes classiques. De sorte que toutes ces déformations, se multipliant les unes par les autres, aboutissent à des énormités déplorables.

Les portraitistes ont formé eux aussi une école respectable dont les deux représentants les plus notoires, Sargent et Whistler, passent souvent pour des peintres européens. Sargent a eu pour élève la femme américaine qui a le plus marqué en peinture jusqu'ici, Mrs Cécilia Baux, admirable dessinatrice, coloriste de premier ordre, qui manie le pinceau avec une virile énergie. En somme le peintre américain qui

a le plus d'influence, sinon sur le public, au moins sur les étudiants d'art est William Chase qui joint à un grand amour pour les antiques, une puissance de travail infatigable. Mais les édifices publics qui ont pullulé ces dernières années sur le sol de la République ont orienté une partie des peintres américains vers la décoration, et parmi eux je citerai Abbey et Robert Reid.

Une classe d'artistes tout à fait spéciale à l'Amérique est celle des illustrateurs, en tête de laquelle nous retrouvons le décorateur Abbey dont les compositions forment un ensemble si intéressant et qui a notamment illustré les choses du XVIIIe siècle, de façon à dispenser ceux qui le suivront de recourir aux sources originales. Cette classe d'illustrateurs s'est développée tout naturellement sous l'influence du goût public pour les Revues illustrées et pour les « Magazines ». L'école a été fondée vers 1876 par quelques jeunes artistes qui sont retournés en Amérique après avoir étudié le dessin et l'illustration en Europe et qui furent accueillis, encouragés et poussés par les éditeurs de deux célèbres Magazines, le *Century* et le *Scribner*. Il s'établit peu à peu entre les imprimeurs, les graveurs et les illustrateurs américains, fouettés par l'avidité des éditeurs qui les couvraient de dollars, une sorte de « steeple chase » qui a abouti à doter l'Amérique des plus belles publications de ce genre dans le monde entier, car là-bas, à côté de Magazines qui sacrifient au bon marché et à la photographie, il y a des Revues dont chaque numéro mériterait les honneurs d'une gale-

rie. Quelques-unes des œuvres de ces illustrateurs resteront historiques, comme par exemple l'illustration des œuvres de Shakespeare par Abbey.

On ne trouvera certainement pas étonnant de me voir ranger parmi les arts, des industries qui ont été inventées et qui ne peuvent être pratiquées que par de véritables artistes. Il est évident par exemple que le *Tiffany Glass* qui a révolutionné le vitrail, a sa place dans l'histoire des arts. Ce verre peut être employé pour la fabrication des vitraux, des mosaïques et des vases de toutes sortes. Il se prête à des superpositions, à des couches et à des combinaisons nouvelles et inattendues. Son apparition date de 1893 et déjà plusieurs grands musées d'Europe en possèdent des collections permanentes. Le grand hall de l'Université de Princeton décoré de mosaïques de *Tiffany Glass*, d'après les dessins de Holzer, est une œuvre magistrale qui suffirait à elle seule à la gloire de l'inventeur.

L'art céramique aux Etats-Unis doit à l'exhibition centenaire de 1876 un stimulant qui le mettra sans doute à la tête de toutes les fabrications européennes. Les potiers américains ont pu constater alors la supériorité de l'art européen; ils se sont mis à l'œuvre avec une ardeur extraordinaire et en quelques années ils ont réalisé plus de progrès que dans les deux siècles précédents. A l'exposition de Chicago ils ont envoyé des faïences et des porcelaines qui ne craignaient plus la comparaison avec aucune collection étrangère. Depuis, la course a continué, et aujourd'hui la céramique a produit des chefs-d'œu-



vre. Elle est à peine connue en Europe et elle ne l'est guère mieux en Amérique même, où le public a vécu longtemps sur le préjugé de la fabrication nationale et a préféré des marques étrangères. C'est à ce point que jusqu'à ces derniers temps, il était rare que les membres du gouvernement américain eux-mêmes commandassent des services de table à une manufacture américaine. La poterie n'est d'ailleurs pas encore arrivée à l'originalité, mais elle a atteint une supériorité extraordinaire dans l'imitation, à Rockwood principalement. La manufacture de faïence de Rockwood a été fondée en 1880 à Cincinnati (Ohio) par une femme. Cincinnati est d'ailleurs un centre de poteries; elle possédait déjà plusieurs fabriques où de nombreuses femmes étaient intéressées. Ces dames ont même fondé un club, *le Pottery Club de Cincinnati*. On fabrique maintenant à Rockwood, à côté du glacé, le mat qui atteint une rare perfection. Je citerai encore Middle Lane Pottery de East Hampton. On croit avoir retrouvé là le secret perdu des feuilles d'or recouvertes d'émail solide.

C'est l'Europe qui a influé surtout sur la poterie américaine, et cependant avant que les Européens n'aient débarqué en Amérique, les indigènes avaient déjà des potiers. Les Indiens de la côte Atlantique étaient les moins avancés; leur vaisselle était mal cuite et fragile, construite d'après des formes et décorée d'après des procédés rudimentaires; ceux de la vallée du Mississipi avaient un sens plus artistique, leurs poteries reproduisaient des formes hu-

maines ou animales, mais les Indiens de l'Ouest, du Mexique et de l'Arizona étaient les maîtres incontestés de cette fabrication. Leurs pots plissés, ridés formés de spirales de terre glaise, avec décorations gravées, leur vaisselle peinte en rouge, décorée de figures géométriques noires, et enfin surtout leurs ustensiles de terre glaise mélangée avec des coquilles écrasées que les Indiens modernes continuent à fabriquer, marquent un certain degré d'intelligence et de goût.

Comme on a beaucoup bâti en Amérique, l'architecture y a fait des progrès et même conquis une certaine originalité. L'architecture américaine par excellence est celle de la maison de campagne, maison de bois sans fondation, quelquefois plantée sur de courts pilotis qui empêchent l'humidité du sol d'envahir les rez-de-chaussée, ou encore la maison à soubassement de pierres jusqu'à hauteur d'homme et terminée en bois.

Les artistes américains recherchent surtout des effets pittoresques, ils usent, et abusent même quelquefois, des tourelles rondes ou à pans coupés, des « bow windows », des toits à auvents, de tout ce qui peut donner à leurs constructions un caractère disparate. Ils s'appliquent à chercher des points de vue et des jeux de perspective, et croient leur but atteint lorsque leur œuvre, enfoncée sous les arbres, trompe le spectateur, en lui apparaissant comme un spécimen de différents styles, selon qu'il la regarde d'un côté ou de l'autre. Les fenêtres sont irrégulièrement percées, mais entre les grandes et les pe-

tites ouvertures, il existe un rapport harmonieux.

Leur intérieur ne répond pas plus que leur extérieur à ce goût pour la symétrie que nous avons hérité des Grecs et des Romains et qui n'est, du reste, qu'une forme artistique éloignée de notre goût pour l'égalité. Nous avons emprunté aux Anglais et acclimaté chez nous l'épithète de confortable pour indiquer l'endroit où l'on se trouve bien. Les Américains remplacent ce mot par celui de *cosy*. Les *cosy corners*, ce sont les coins abrités, retirés, où l'on peut s'étendre sur des sièges qui semblent faits pour mouler les membres. La pratique de la fenêtre à guillotine n'est pas sans influence sur l'intérieur des appartements; elle permet de faire entrer l'air sans toucher aux choses qu'il semble naturel de placer en pleine lumière; les tables, les plantes, les bibelots, les coussins. Chez nous il faut déménager tout cela si on veut avoir un peu d'air; là-bas on soulève ou l'on abaisse la fenêtre sans toucher à rien et on peut régler à volonté l'introduction de l'oxygène nécessaire aux poumons, soit pendant la journée, soit pendant la nuit.

Pour les villes le produit architectural spécial de l'Amérique est la maison de vingt ou vingt-cinq étages qu'on appelle *Sky scrapers*. Ces léviathans disgracieux ont un squelette de fer; une carcasse qu'on recouvre de plâtre ou de stuc et dans laquelle se logent les marbres, les faïences et les verres qui rendent les appartements américains infiniment plus salubres que les nôtres. Comme le principe de ces bâtisses consiste à pousser, du côté des étoiles, des

constructions que la cherté des terrains ne permet pas d'étendre sur la surface du sol, il a fallu organiser en hauteur verticale l'équivalent de nos moyens de transports horizontaux. De là sont nés, non seulement les ascenseurs, mais leurs différents types. Et, de même que la nécessité de ne pas encombrer les lignes de chemin de fer a fait créer les trains express, la répartition indispensable et régulière des locataires aux différents étages a fait créer les ascenseurs express, c'est-à-dire ceux qui ne desservent que les couches supérieures de l'immeuble et qui suppriment les stations intermédiaires. Ainsi l'ascenseur express deviendra un ascenseur omnibus à partir du quinzième étage, comme les trains de voyageurs brûlent les stations de banlieue et ne desservent toutes les localités qu'après un long parcours.

Dans mon voyage en Amérique j'ai vu construire un de ces monstres. A. Pittsburg vivaient deux associés qui s'appellent Carnegie et H. C. Frick, dont les noms sont aussi connus en Europe qu'aux Etats-Unis. Ces deux colosses de l'industrie avaient collaboré à l'établissement des immenses usines qui ont donné à leurs fondateurs le sceptre de l'acier. Si on veut se rendre compte de l'importance des usines de Carnegie, on peut instituer entre elles et notre Creusot une comparaison qui, tout en respectant l'importance considérable du grand établissement français, lui attribuerait par rapport aux usines de Carnegie les dimensions d'une mercerie de quartier en face des magasins du Bon Marché. Mr. Carnegie et Mr. Frick, après avoir vécu longtemps en bonne in-

telligence, s'étaient séparés. H. C. Frick avait cessé d'avoir ses bureaux dans ce qu'on appelle à Pittsburg le *Carnegie Building*, et comme ce *building* avait été jusque-là la plus grande maison de Pittsburg, H. C. Frick en faisait construire une plus grande encore, afin d'avoir un *Frick Building* plus considérable que le *Carnegie Building*. Des relations cordiales s'étant établies entre Mr. Frick et moi, il m'avait invité à venir le voir à Pittsburg où il me fit visiter son *building* encore inachevé et dont le squelette de fer n'était pas même entièrement garni de ses revêtements. Les escaliers n'existaient pas, mais les ascenseurs fonctionnaient déjà. Comme je m'étonnais, dans les parties achevées, de l'abondance et la diversité des marbres destinés aux usages sanitaires, M. Frick me dit négligemment « J'en ai déjà fait venir pour un million de dollars. » Et, comme il vit que cette statistique m'intéressait il ajouta, qu'on avait déjà employé dans cette maison pour 500,000 francs de verres à vitres. Peut-être est-ce ici la place d'indiquer aux lecteurs français que, même dans les intérieurs modestes de l'Amérique le marbre est prodigué, pour tout ce qui touche les soins donnés au corps, les cabinets de toilette, les salles de bains et leurs accessoires; les cuisines, les buanderies et les laveries ont leurs parois, leurs planchers et leurs plafonds revêtus de plaques de marbre et, ce qu'il y a de particulier, c'est que l'Amérique ne fournit aucun de ces marbres qui viennent tous d'Italie. En parcourant les appartements déjà installés, je m'extasiais devant une de ces serrures

américaines à combinaisons compliquées et à aspect monumental. Mr. Frick m'en expliqua le mécanisme et m'en révéla le prix. Peu de temps après mon retour en Europe, j'eus l'agréable surprise de recevoir comme spécimen de l'industrie américaine une serrure identiquement semblable à celle que j'avais admirée. C'était un souvenir de H. C. Frick.

Je n'ai pas besoin d'expliquer que les Etats-Unis s'étendant presque du pôle à l'équateur, les différences de latitude ont conduit les architectes à une diversité considérable de styles. Ainsi toutes les maisons du sud relèvent de ce qu'on appelle le style colonial, c'est-à-dire qu'elles ont une façade grecque à colonnes et un portique à fronton. A New-York il n'y a pas que de belles maisons, il y a aussi les *brazen stone houses* toutes construites sur le même modèle, comme à Londres, et qui ressemblent un peu à des cités ouvrières où se seraient installés des patrons. Ce petit hôtel particulier n'a pas de rez-de-chaussée; il y a un sous-sol et trois étages, dont le premier est séparé du sol par un perron d'une dizaine de marches; il est construit de façon à inspirer des idées de profonde tristesse à l'Européen qui l'habiterait. D'abord l'escalier est sombre, ensuite chaque étage est composé de trois pièces. Sur le devant est le salon, sur la cour la salle à manger et, entre les deux, une pièce obscure éclairée par les portes à coulisses garnies de vitres des deux autres pièces. Ces maisons ont des toitures à l'italienne, c'est-à-dire en plate-forme et cette plate-forme sert à de nombreux usages. On la transforme l'été en

Roof Garden. On m'a même raconté l'histoire d'un ministre protestant qui, l'été, officie sur le toit de son église, et l'hiver transporte son culte à l'intérieur.

Dans les villes élégantes, dans les stations d'été comme Newport, les millionnaires américains se font bâtir des châteaux neufs sur des modèles anciens et commandent aux architectes des reproductions scrupuleusement exactes de nos monuments historiques. Pendant longtemps ces architectes ont copié l'architecture anglaise de l'époque de la reine Anne, puis l'architecture française est devenue de mode, et c'est chez nous surtout que les élèves architectes américains viennent apprendre leur art. Les deux écoles auraient d'ailleurs un intérêt égal à échanger leurs méthodes. Les Américains peuvent apprendre de nous l'ordonnance extérieure des monuments et cette correspondance des formes aux pensées d'une époque qui s'appelle le style. Nous, nous pourrions apprendre d'eux l'ingénieuse répartition des besoins de la vie; la construction de ces sous-sols admirables qui distribuent à la maison l'air, la chaleur, la lumière, l'eau, la nourriture et la propreté. Nous sommes certainement restés leurs maîtres en ce qui concerne l'art dans la maison; ils sont devenus incontestablement les nôtres en ce qui concerne la vie salubre et facile.

La musique est un art trop subtil et trop affiné pour les peuples jeunes. Elle est de naissance toute récente en Amérique. Elle y a débuté par ceux de ses monuments, qui, dans le Vieux Monde, ont pré-

cédé les autres, les oratorios, la musique sacrée. On organisa en 1816 à Boston une société qui avait pour but de faire connaître les œuvres de Haendel et de Haydn et cette société donna pour la première fois en 1818 le fameux *Messie* qu'elle a chanté une centaine de fois depuis et qui est resté populaire là-bas. L'oratorio ne parvint à New-York qu'en 1831. L'opéra l'y avait précédé de six années puisqu'en 1825 une troupe conduite par Garcia, le célèbre chanteur père de la Malibran, y chanta pour la première fois l'opéra italien et y introduisit la coutume, religieusement conservée, d'offrir aux artistes européens, des prix extravagants. Les compagnies exécutantes italiennes et anglaises se succédèrent, avec des destinées diverses, jusqu'en 1862, où la musique allemande fit une première apparition favorablement accueillie, puis la musique d'Offenbach bénéficia après 1870 de l'épouvantable actualité que la guerre donna aux productions françaises. Pendant une dizaine d'années Strakosch, l'impressario de la Patti, gagna beaucoup d'argent avec des saisons d'opéras italiens. Le caractère étrange, surhumain de la voix de la Patti, fascinait positivement les Américains. Ce fut en 1883 que s'ouvrit à New-York le *Metropolitan Opera House*, où l'on ne jura plus que par Wagner pendant trois ans. Depuis, l'Opéra de New-York est devenu essentiellement cosmopolite. Ses directeurs mettent leur gloire à organiser des régiments de généraux en faisant entendre à la fois, dans le même ouvrage, plusieurs artistes qu'on a l'habitude, dans le reste du monde, de présenter

comme des attractions uniques et qu'on entoure d'artistes secondaires. C'est l'endroit où l'on peut dire, si on ne recule pas devant les métaphores risquées, qu'on entend chanter ensemble le plus d'étoiles.

Pour la propagation du goût musical et, par répercussion, pour l'établissement d'une école et l'éclosion des talents, sinon des génies, il n'y a pas de véhicule plus puissant que ces grands orchestres qui existent dans nos capitales européennes et qui, en des concerts populaires, interprètent les œuvres des grands maîtres. En Amérique le premier orchestre important a été la *Philarmonic Society* de New-York, organisée en 1853 et qui existe toujours. Malheureusement presque tous ses membres et ses directeurs étaient Allemands, et cet orchestre a montré plus de goût à propager la musique allemande que la musique américaine. Boston a attendu 1881 pour posséder un orchestre, le *Boston Symphony Orchestra*, organisé grâce aux libéralités d'un banquier nommé Higginson, et qui ne craint de comparaison avec aucun des grands orchestres d'Europe. Presque tous les artistes qui ont fondé cet admirable orchestre y jouent encore, et son directeur Gericke vient de diriger son deux millième concert.

L'Amérique, obligée d'emprunter à l'Europe ses premiers artistes, est trop morcelée en des parties qui se ressemblent peu pour avoir pu produire une chanson nationale. Le Nord, l'Est sont peut-être trop absorbés par les soucis de la vie matérielle pour chanter. L'Ouest n'a pas de chansonniers non plus, mais le Sud en regorge; il a ses nègres qui chantent

comme l'oiseau. Il s'est trouvé des compositeurs pour noter ces chansons naïves et entre autres, Stephen Foster, dont une œuvre *The Old Folks Home* a été vendue à 500,000 exemplaires.

En somme, on ne peut pas dire que l'Amérique ait une musique originale, à traits caractéristiques, et si l'on voulait la représenter par quelque chose de vivant, c'est aux troupes cosmopolites qui chantent dans les grandes cités qu'il faudrait faire appel. La musique américaine est un mélange de toutes les voix, de tous les instruments et de toutes les idées musicales de la terre.

Rien n'est dépaysé comme un Français, et en particulier un Parisien, en face du théâtre américain. Le Français et le Parisien sont peut-être, de tous les habitants de la terre, ceux qui comprennent le mieux le théâtre et l'aiment le plus. Ce qu'ils voient en Amérique bouleverse toutes leurs idées et choque tous leurs goûts.

Le théâtre américain est dominé par deux systèmes, dont un seul suffirait à ruiner l'art dramatique le plus vigoureux, et qui s'appellent le *Star system* et le syndicat. Le *star system* comme son nom l'indique, consiste à substituer un individu quelconque passé à l'état d'étoile, à cet ensemble coordonné d'efforts, d'intelligence et de talent, que représente une soirée dramatique. Il en résulte que les pièces ne sont pas construites pour répondre à la pensée d'un auteur, à un idéal d'art, pour propager une thèse de droit social naturel ou sentimental, ni même pour divertir un public par l'agencement ingénieux des

situations. Elles sont bâties uniquement pour mettre en valeur les qualités, et même les défauts d'un homme ou d'une femme; à ce point que le constructeur de ces œuvres se considère comme très fort lorsqu'il est parvenu à les arranger de façon qu'à la fin de chaque acte, l'étoile reste seule en scène pour n'avoir pas à partager avec ses camarades les applaudissements frénétiques d'un public qu'elle remercie toute seule. Le lecteur a déjà prévu le résultat de ce système; avec lui l'acteur principal ou l'actrice en vue n'a pas d'autre but que de fixer, d'exagérer les particularités — sinon les tics — qui lui ont valu sa réputation d'étoile, et de recommencer perpétuellement dans tous les rôles les mêmes grimaces. Il s'ensuit qu'il n'y a plus de théâtre possible, puisqu'il n'y a plus de personnages différents. Ce n'est pas une pièce qu'on va voir, c'est un homme ou une dame qu'on va contempler et qui d'ailleurs se met en quatre pour vous être agréable. Les êtres vagues et amorphes qui l'entourent ne sont pas des artistes; ils sont destinés à faire du remplissage et ils jouent autour de lui ou d'elle le rôle effacé que remplissent, dans les caisses, les copeaux, la paille ou les vieux chiffons destinés à empêcher les objets précieux de se briser sous la rude secousse du commissionnaire.

Le syndicat, c'est l'invasion du théâtre par le *trust*. Il y a en Amérique des gens qui contrôlent le théâtre comme il y en a qui contrôlent l'acier ou le pétrole. Le grand contrôleur du trust des théâtres c'est M. Charles Frohman qui possède plus de théâtres et dirige plus de compagnies dramatiques que

tous ses confrères réunis. Ce trust a pris naissance pendant l'hiver de 1896 sous l'impulsion des frères Frohman, Charles et Daniel, qui possédaient la plupart des théâtres de New-York. Ils réunirent les directeurs de trente-sept théâtres installés dans les villes réparties sur les lignes de chemin de fer conduisant dans les principales directions. Ces théâtres sont fermés et attendent le passage d'une compagnie que leur envoie le syndicat. Et, de son côté, le Syndicat s'engage à les alimenter pendant un minimum de trente semaines par an; quand une pièce a réussi à New-York on admet qu'elle doit réussir partout ailleurs.

Avec ce système-là il n'y a pas de troupe, il n'y a pas de théâtre qui puisse exister en dehors du *trust*. Il n'y a pas de théâtre puisque le *trust* possède les compagnies qui jouent dans les théâtres, et il n'y a pas de troupes puisque le trust possède aussi tous les théâtres où jouent les compagnies.

Il n'existe pas en Amérique d'école d'art dramatique, en dehors de *the Sargeant School* qui est en quelque sorte le Conservatoire du *Trust* pour lequel il prépare des artistes. Or l'idéal dramatique du trust ne doit pas causer de grandes insomnies aux professeurs s'il tient dans une réplique célèbre qu'on prête à M. Charles Frohman : « Je ne fais pas d'art, je fais du spectacle. » En somme, la meilleure école dramatique, c'est encore les représentations burlesques qui sont très courues, et où les élèves acquièrent de l'assurance, de la souplesse, de la spon-

tanéité, et se révèlent à eux-mêmes leur propre tempérament.

Ces pièces burlesques peuvent, jusqu'à un certain point, passer pour le genre national du Nouveau Monde. Elles se composent d'une série d'excentricités désopilantes où les membres désarticulés jouent un rôle aussi important que la voix généralement mal placée et rauque des acteurs ; chez nous on en connaît des spécimens, les « music halls » parisiens ont presque toujours un numéro américain. C'est même souvent la seule partie du spectacle qui fasse rire sans forcer à rougir, car les auteurs et les acteurs américains, s'ils sont en perpétuelle insurrection contre les lois de l'équilibre sont toujours rigoureux observateurs de celles de la morale. Dans ce genre de pièce brillent surtout un auteur qui s'appelle Charles Hoyt, et une actrice qui n'a d'équivalent nulle part et qui constitue un type absolument yankee, May Irwin. Mrs May Irwin a été construite par la nature sur un plan gigantesque, surtout en largeur. Loin de dissimuler ses proportions inesthétiques, elle les exagère encore et en tire des effets d'un comique irrésistible en même temps que de superbes revenus. Elle a une bonhomie inaltérable, une gaieté et une vigueur qui ne tarissent pas, et, sous des aspects fantaisistes, une technique impeccable. Sa spécialité favorite est la chanson nègre; elle a pour compagnon de promenade un négrillon qui lui sert de modèle et dont elle étudie, sans se lasser, les mouvements et l'accent.

Le nègre tient une place importante dans le

théâtre américain qui tire de son patois, de sa ruse et de sa paresse des effets amusants. Le nègre chante en s'accompagnant du « banjo »; il danse une gigue aux soubresauts fantastiques, il reçoit des claques énormes sur sa figure noire et des coups de matraque violents sur sa tête incassable. La gaîté des théâtres de second ordre est vraiment sincère. On dirait que les Américains, absorbés toute la journée dans le souci des affaires ont un besoin irrésistible de se détendre le soir, et que leur distraction doit égaler leur travail en intensité. Les théâtres gais de New-York sont beaucoup plus drôles que ne l'étaient chez nous les cabarets de Montmartre dans leurs jours de jeunesse, et avant qu'ils se crussent obligés d'emprunter à la Comédie-Française un peu de sa solennité. Il y a à New-York un théâtre « Webber and Field » où le spectacle est plus souvent dans la salle que sur la scène et dans lequel un personnage connu ne peut guère s'aventurer sans devenir l'objet de violentes plaisanteries.

Je passerai sous silence les excentricités de la réclame; les étranges coutumes des auteurs qui, pour attirer le public, mettent dans le titre de leur pièce un nom de personnage illustre ou la mention d'un événement dont il n'est même pas question dans le cours de l'ouvrage; leurs sacrifices au goût des Américains qui aiment aller se coucher sur une bonne impression et détestent les pièces qui finissent mal. L'Européen qui assiste à la représentation d'auteurs célèbres dont les pièces ont été traduites par

les Américains ne doit pas s'étonner de rencontrer une mère de famille là où il avait vu une simple fille des rues, ni un mariage régulier avec accompagnement de gigue et de banjo, là où il avait frémi à l'aspect d'un suicide ou d'un massacre. Cependant j'ai vu à New-York un théâtre qui rappelle d'assez près notre illustre Comédie-Française, sans toutefois contenir une perle de première grandeur comparable à celle que nous appelons chez nous la divine Bartet. C'est le théâtre allemand dirigé par M. Conreid. Sa troupe est remarquable et entretenue dans le feu sacré de l'étude par de fréquents changements de programme. Conreid présente quantités d'acteurs célèbres et donne aussi des représentations populaires. Il joue beaucoup d'auteurs classiques, Schiller, Gœthe, Lessing. Bien que le directeur n'eût que peu de goût pour la pièce célèbre de Rostand, *Cyrano de Bergerac*, il l'a fait jouer pourtant sous le prétexte bien intelligent et bien pratique, c'est-à-dire bien américain, que son public ne pouvait pas ignorer une des meilleures productions de l'art français. Il existe parmi les autres curiosités théâtrales de New-York un théâtre chinois et un théâtre juif; dans ce dernier on joue les classiques de toutes les nations dans le dialecte hébraïque, et on transforme en juifs les principaux personnages; c'est ainsi qu'Hamlet devient le juif Hamlet. Le seul personnage de Shakespeare qui ne soit pas juif est Othello, celui-là on le laisse aux nègres! Enfin il y a peu de pièces américaines qui ne contiennent une scène d'ivrognerie ; les acteurs améri-

cains soignent particulièrement ces scènes-là. En somme, dans le théâtre américain nous retrouvons ce que nous avons déjà découvert dans tous les compartiments de l'activité humaine où s'exerce ce peuple étonnant; un sens pratique et utilitaire développé dans la race par le contact de la nature, et un besoin d'arriver, par l'analyse, à l'explication matérielle des choses. Croirait-on que les Américains ont failli inventer le théâtre mathématique? Et chose plus étrange encore, qu'ils ont failli transplanter cette invention du sol parisien, où elle s'étiolait, dans le sol américain où elle eût peut-être fait pousser des rejetons vigoureux?

Vers le milieu du siècle dernier vivait à Paris un homme très original qui s'appelait del Sarte et qui était professeur au Conservatoire. Il a vécu de 1811 à 1871, sous le règne de Louis-Philippe, période dans laquelle il y eut véritablement chez nous une débauche de théories, dont la plupart n'étaient que l'enveloppe, en termes abstraits et incompréhensibles, de fantaisies individuelles plus ou moins saugrenues. C'est inimaginable ce qu'on découvrit de lois en ce moment-là, depuis celle qui expliquait la marche des astres à travers l'espace, jusqu'à celle qu'on représentait d'avance comme chargée d'assurer le bonheur de l'homme dans son ménage, celui des enfants dans l'existence, sans oublier les malades dans les hôpitaux.

Del Sarte découvrit donc des lois; les lois qui régissent l'expression des pensées, au moyen des

gestes. La première loi qu'il découvrit fut la loi de trinité. Il y a, disait-il, trois ordres d'effets à obtenir au théâtre ; les effets mentaux, les effets sentimentaux et les effets passionnels. Les gestes parallèles au corps exprimeront l'idée pure, les gestes perpendiculaires, comme par exemple les bras ouverts, exprimeront l'émotion, les gestes opposés au corps exprimeront la sensualité. Il ajoutait à ce qu'il appelait ainsi des lois, une foule de rubriques destinées à les compléter, une entre autres qu'il appelait la loi de succession qui voulait qu'un geste, au lieu d'être un mouvement brusque et net, fût une sorte d'ondulation commençant par le regard et aboutissant au mouvement d'un membre. C'est un peu ce qu'on appelle l'art des préparations, mais débarrassé de ce fatras inutile dont Molière s'est si agréablement moqué dans le *Bourgeois gentilhomme*. On annonça donc que de tous les coins de la terre les artistes venaient se mettre à l'école de del Sarte. Il fut question de l'arrivée de la grande Jenny Lind qui venait chercher, disait-on, auprès du maître, l'explication rationnelle des effets foudroyants qu'elle produisait sur les auditoires charmés. On raconte aussi que les Américains avaient offert des sommes considérables à del Sarte pour venir fonder un Conservatoire à New-York. C'est d'ailleurs en Amérique où cette histoire a laissé plus de traces qu'en France, que j'ai appris tous ces détails dont j'ai vérifié l'exactitude. Il faut y voir l'empreinte d'une idée profondément juste qui a cours aux Etats-Unis, et partout où l'on observe sérieusement,

c'est que dans tous les arts, les hommes de génie n'ont qu'à gagner à prendre conscience de la technique de leur spécialité et que ces études techniques utiles au génie, indispensables au talent, sont encore bonnes pour la médiocrité.

XVI

LES SPORTS

Il est difficile, quand on doit exposer quelques considérations sur le sport, d'échapper à l'intervention ultra classique des athlètes grecs. Tout le monde sait que les Grecs sont réclamés comme ancêtres directs par quiconque a mis la main sur un maillet de croquet, et, ce qu'il y a de plus curieux dans ces revendications, c'est qu'elles sont justifiées, car les mêmes raisons qui amenèrent les Grecs à l'athlétisme ont conduit les Américains aux sports, et les qualités individuelles et sociales développées par là chez les Grecs l'ont été également chez les Américains.

A une époque où l'homme combattait à peu près nu et avec des armes dont la puissance dépendait uniquement des forces musculaires du combattant, ce fut une question de vie ou de mort pour les peuplades naissantes que de développer les muscles des guerriers et d'endurcir leurs corps au mépris des intempéries. Ainsi s'explique la place que tenaient les exercices physiques dans l'éducation des Spartiates, et l'importance qu'ils accordaient dans

leur vie nationale aux réunions de gymnastique. Ce culte de la force, cette familiarité avec le danger trempèrent les âmes en même temps qu'ils fortifiaient les corps. Et l'habitude de se fréquenter, le besoin d'unir des efforts, dans un but commun, amenèrent les hommes à se plaire ensemble, à s'estimer, à s'aimer. Les exercices physiques enfantèrent les qualités sociales et le patriotisme naquit dans les gymnases.

Nous voyons fonctionner en Amérique le même mécanisme. Les ancêtres eurent besoin d'être forts pour résister aux sauvages, aux bêtes, aux fléaux naturels qui conspiraient pour rendre inhabitable leur nouvelle patrie. Dans la lutte pour la vie qui s'établit aussitôt, les plus vigoureux eurent un avantage marqué, et tous comprirent qu'il fallait avant tout cultiver la vigueur. Quand la vie cessa d'être agricole et devint industrielle, la supériorité continua d'appartenir à la force corporelle, et ceux mêmes dont la vie n'était pas un sport fatigant furent entraînés peu à peu à porter au plus haut point leurs qualités physiques. C'est pourquoi le sport se développa, apportant avec lui ses bénéfices matériels et moraux ordinaires, parmi lesquels la solidarité sociale, essence même du patriotisme, tient une si large place.

Dans l'antiquité, le sport guerrier avait créé le compagnonnage. Aux époques intermédiaires, les exercices de toutes sortes exécutés en commun ont donné naissance à une infinité de sociétés dont les membres s'unissaient par les liens d'une véritable

amitié. Et s'il était besoin de rechercher l'influence de ce que fait l'homme sur ce qu'il pense, ne voyons-nous pas, à l'heure actuelle, l'automobilisme enfanter une classe nouvelle d'auxiliaires, les chauffeurs, qui ne sont réellement plus des domestiques, et que le bourgeois riche prend l'habitude de considérer comme des espèces d'écuyers qu'il admet à partager sa vie, parce qu'il leur fait partager ses dangers ?

Les sports sont cultivés en Amérique, avec cette intensité qui distingue toutes les œuvres et tous les goûts de là-bas, et aussi avec ce sens du pratique, forme de l'esprit scientifique, que nous retrouvons dans toutes les phases de la vie américaine, y compris la phase religieuse. Les Anglais, qui étaient passés maîtres dans toutes les branches du sport, se voient peu à peu détrônés par leurs frères cadets, qu'il s'agisse de boxe ou d'aviron, de courses de bateaux ou de courses de chevaux.

Les lutteurs américains ont sur leurs rivaux anglais l'avantage de n'être point gênés par des traditions trop étroites et des conventions de style où se glisse la routine, et de pouvoir suivre uniquement les conseils de l'expérience. Ce qu'ils observent, du reste, par un besoin de leur nature loyale et franche, ce sont ces mœurs de bonne foi, de sincérité et de courtoisie qui sont nées avec les luttes humaines, et n'en pourraient disparaître sans les abaisser au niveau de la sauvagerie. On comprend facilement que les Américains primitifs perfectionnèrent leur tir parce qu'il fallait tuer des hommes pour se défendre et des bêtes pour se nourrir, mais on com-

prend aussi qu'en montant leur mustang pour suivre les buffles ou pour échapper aux ours gris, ils n'avaient pas le temps de s'inquiéter des principes d'équitation du duc de Newcastle. Plus tard lorsque, vainqueurs des Peaux-Rouges, vainqueurs des fauves, et vainqueurs de la nature, ils instituèrent les sports, pour apaiser leurs besoins ataviques d'activité ou pour combattre l'anémie de l'existence bureaucratique, ils appliquèrent aux règles de leurs jeux l'esprit de liberté qu'ils avaient hérité et ne consacrèrent que les conventions indispensables à des hommes libres qui ne luttent plus pour se tuer.

De nos jours, rien n'est plus frappant que la différence profonde entre les mœurs et les idées de l'athlète américain et celles de l'athlète anglais. L'exemple du boxeur est typique. Je l'indique parce que la boxe est l'image fidèle du combat ramené aux seules ressources de la nature, et en même temps un sport national pour les Anglais et les Américains.

Transportons-nous par la pensée à Londres, au National Athletic Club, véritable conservatoire de la boxe anglaise, dont les sportsmen anglais disent qu'il a vu passer plus de gloires dans son ring que l'Abbaye de Westminster ne contient de héros, fréquenté par les lords et dont les séances n'ont pas moins de dignité que les conférences des collèges d'Oxford. Le combat a pris fin. Jack a battu John en seize reprises. Jack touche ses cinq mille francs; selon l'usage il abandonne à John une partie de ses droits sur la recette et, lavé, rafraîchi, massé, par-

fumé, rutilant en son frac noir, l'heureux vainqueur se rend au bar du Club, où le manager l'attend avec quelques membres influents qui lui offrent un cocktail. On le présente au rédacteur sportif du « Figaro » qui se trouve de passage à Londres et on lui offre à souper. La fête se prolonge tard dans la nuit, les tournées se succèdent, la fête se termine par une orgie qui voue le vaillant champion à la migraine le lendemain. Le travail opiniâtre de six semaines est perdu, l'athlète est devenu une loque.

Si au contraire, en sortant d'une arène de boxe, à Madison Square ou à Coney Island, nous rencontrons un groupe de gentlemen qui s'acheminent vers une des confortables petites demeures de la 57e Avenue, ou vers une « barrack » d'entraîneur entourée de son riant petit jardin, ne nous étonnons pas de découvrir parmi eux le champion qui, sous nos yeux, vient de gagner quarante mille francs en une heure de combat. Il rentre se coucher vertueusement, bourgeoisement, accompagné par ses seconds, par son entraîneur, par son manager, souvent par sa femme. Il va trouver sa chambre comme il la trouve tous les soirs, il prendra le même repas que la veille, sans champagne, sans cocktail ; il ne se croira pas obligé de colporter sa gloire nouvelle dans les « Music Halls » et, s'il s'endort ce soir-là un peu plus tard que de coutume, le lendemain il reprendra l'entraînement qui lui a donné la victoire, après en avoir toutefois porté le prix dans une banque. Il sait qu'on ne devient véritable athlète que par un parfait équilibre de la vie, par une rigoureuse mé-

thode dont la première règle est la modération en tout. De l'exercice, mais pas trop, de la nourriture, mais sans excès, des bains, mais dans une mesure déterminée, de la transpiration artificielle, mais à bon escient. Tout est réglé pour lui, tout est prévu, non seulement les conditions physiologiques, mais encore les conditions psychologiques, car l'athlète a une âme, son âme est unie à son corps, et aucun des deux conjoints ne doit souffrir. On lui règle les distractions comme on lui règle la nourriture ; on lui ménage de la joie comme on lui ménage de l'oxygène; on lui permet la musique, les cartes, les monologues, le plaisir du jardin ou de l'élevage, parce qu'il faut qu'il y ait un peu de sourire dans la vie du boxeur américain.

Ses idées sont véritablement scientifiques et elles assurent aux Américains la primauté dans le sport sur toutes les vieilles races qui les accusent d'excentricité. Il vaut la peine, en vérité, de citer l'extraordinaire phalange d'hommes que sont Corbett, Sharkey Rechlin, Kid Mac Roy, Terry, Mac Gowan, et de rappeler les victoires successives du yacht *Colombia* sur les divers *Shamrocks* que sir Thomas Lipton fit construire les uns après les autres, avec une générosité et un entêtement tout britanniques. Et les triomphes inattendus de la nouvelle école de jockeys américains; ceux-là aussi ont appelé la science, c'est-à-dire l'observation à leur aide. Ils ont remarqué que lorsqu'un homme veut porter un fardeau, il le place sur ses épaules et non sur ses reins, où ce poids paralyserait le jeu des muscles lombaires, et ils ont con-

staté qu'il était absurde d'asseoir un jockey sur l'appareil même de locomotion dont se sert le cheval pour courir. Cela ressemble un peu à l'erreur d'un cocher qui tournerait la manivelle de son frein ou emboîterait ses roues dans des sabots afin d'aller plus vite. Et les entraîneurs américains en ont conclu, *à priori*, qu'il valait mieux accrocher le jockey aux puissantes épaules du cheval, c'est-à-dire à l'endroit même où le coltineur pose son sac. Jusque-là le sportsman américain sacrifiait au raisonnement ; il voulut fortifier ce raisonnement par l'expérience ; il fit courir le même cheval d'abord avec le jockey sur les épaules et ensuite avec le même jockey sur les reins, et il mesura les foulées. Il constata que les premières étaient de deux ou trois centimètres plus longues que les secondes ; le système avait donc pour lui la raison et l'expérience; il fut adopté et assura le triomphe de la monte américaine.

Il en est de même pour tous les sports, pour la bicyclette, le tir, le tennis, le golf, le polo, le cricket, le foot-ball, le patinage, l'aviron, la marche et le poids. Non content de vaincre les autres pays dans leurs propres exercices, les Américains ont encore des sports qui leur sont exclusifs. C'est ainsi que, tandis que les Canadiens d'origine française pratiquent un jeu nommé la Brosse qu'on ne joue que chez eux, les Yankees en ont inventé un nommé le Base-Ball qui leur assure pendant longtemps encore une spécialité originale. Ils nous surpassent d'ailleurs dans nos passe-temps historiques les plus anciens et les plus français dont nous aurions dû

jalousement conserver la tradition. S'il est un noble exercice, c'est bien celui de la Courte-Paume, ce plaisir royal auquel excellait François Ier, sport difficile dont la complexité exige l'intervention continuelle d'un fonctionnaire nommé compteur qui marque les points et rectifie les erreurs des joueurs. Cet admirable jeu de Paume n'est plus représenté en France qu'en un endroit à Paris : le terrain des Tuileries; et par un cercle à Bordeaux. Mais il y a quatre ou cinq jeux de Paume à Londres et toutes les grandes villes d'Amérique en possèdent plusieurs.

Enfin si, sans vous déplacer, vous voulez vous rendre compte de ce que c'est que le sport américain, sortez des clubs, entrez dans l'écurie des cirques, regardez les clowns et les acrobates. Partout celui qui vous paraîtra le plus ingénieux, le plus vigoureux et aussi le plus excentrique, celui qui sait exécuter les tours les plus effrayants ou les plus drôles, celui qui sait le mieux dresser les chevaux, les chiens, les singes, les oiseaux et tire les effets les plus surprenants de ces frères inférieurs de l'humanité, qui, comme les hommes, ont besoin de sympathie et d'amour pour donner toute leur mesure, celui-là est généralement appelé l'Américain par ses camarades.

Autant les Anglais l'emportent sur nous dans les sports, autant les Américains l'emportent sur les Anglais. Le sportsman anglais observe la tradition; le sportsman américain la crée. Là encore l'Anglais est un descendant, l'Américain est un ancêtre et l'Américain n'a pas dit son dernier mot. La science

chez lui marche à pas de géant, aussi bien dans l'hygiène que dans l'athlétisme, dominée aujourd'hui comme elle l'était déjà il y a cinquante siècles par cette formule du plus illustre des hommes grecs : tout est harmonie dans la nature. Le plaisir n'est pas plus la cessation de la douleur que la douleur n'est la cessation du plaisir. Mais entre le plaisir et la douleur, qui sont deux extrêmes, s'étend un plan d'équilibre parfait, résultat du balancement musical et logique des choses et que sanctionne la raison.

L'homme évolue, la raison persiste. Les sports se transforment, leurs méthodes restent les mêmes et du temps de Roosevelt, comme du temps d'Alexandre, ceux-là ont toutes les chances de vaincre, qui prennent Aristote pour entraîneur.

Roosevelt ! Comment ne pas décerner à la fin de ce chapitre consacré au sport, un hommage à cette grande figure qui plane au-dessus de l'Union, à cet homme qui est resté le modèle de ceux dont il est devenu le chef et qui a, on peut le dire, écrit le programme même de leur existence, en rassemblant ses discours et ses écrits, c'est-à-dire ses propres pensées sous ce titre suggestif : *la Vie intense?* C'est un livre d'une énergie saine et rare que la France connaît désormais, grâce à la collaboration d'une charmante jeune femme, Mme la princesse de Faucigny-Lucinge, et d'un professeur au Collège de France, M. Jean Izoulet.

Il est intéressant de citer quelques lignes écrites par cet Américain qui est à la fois un homme d'Etat, un philosophe et un érudit; elles datent d'il y a

treize ans déjà et furent insérées dans un journal pour les enfants qu'on appelle le *Saint-Nicolas*. Le président Roosevelt y étudiait le garçon américain et disait son sentiment sur la place que doit occuper le sport dans la vie d'un homme.

« Il y a quarante ou cinquante ans, quiconque écrivait sur la moralité américaine ne pouvait manquer de déplorer les mœurs efféminées et luxurieuses des jeunes Américains qui étaient nés de parents riches. En ce temps-là, le garçon aisé, spécialement dans les grosses cités de l'Est, vivait trop luxueusement, s'adonnait au billard comme à la principale de ses récréations innocentes, et n'éprouvait qu'une faible honte de son inhabileté aux violents passe-temps et sports de plein air. De nos jours, il est forcé par l'opinion de tous les camarades de son âge de se bien comporter dans les exercices virils et de développer son corps dans les rudes sports qui exigent du cœur, de l'endurance et de l'adresse physique.

« Dans la guerre civile, les soldats qui venaient de la prairie, des déboisements et des rudes fermes où les souches parsemaient encore les clairières, et qui avaient appris dans leur enfance à monter à cheval, à tirer dès qu'ils pouvaient manier une carabine, et à camper dehors en toute occasion, étaient mieux préparés pour les travaux militaires, que ne pouvait l'être aucun lot de purs athlètes d'école ou de collège. De plus, mésestimer les sports athlétiques, est également mauvais, soit quand leur importance est majorée, soit quand elle est minorée.

Les Grecs furent des athlètes fameux, et tant que leur entraînement athlétique garda une place normale dans leur vie, ce fut une bonne chose. Il y a, naturellement, toujours le risque de se méprendre en prenant les moyens pour les fins. La chasse au renard est un sport de première classe; mais une des plus absurdes choses dans la vie réelle est de noter la respiration retenue avec laquelle certains excellents chasseurs de renards, par ailleurs tout à fait sains d'esprit, parlent de cet admirable passe-temps. Ils tendent à en faire presque un fétiche, comme, au dernier siècle, les nobles français et allemands en faisaient un de la chasse au cerf, quand ils poussaient la chasse et les réserves de gibier à un point qui était ruineux pour la vie nationale. Certains écrivains à ce sujet raffolent de citer l'anecdote de ce chasseur au renard qui, aux jours de la guerre civile d'Angleterre, fut découvert se livrant à son sport favori juste avant une grande bataille entre les cavaliers et les puritains, et précisément entre deux lignes qui s'avançaient à la rencontre l'une de l'autre. Ces écrivains apparemment considèrent comme un mérite chez cet homme que, à l'heure où sa patrie était plongée dans une lutte à mort, au lieu de prendre les armes et de se précipiter pour défendre la cause qu'il croyait juste, il se soit placidement livré à son sport usuel. Quand un homme confond les moyens et les fins au point de penser que la chasse au renard, ou le polo, ou le foot-ball, ou n'importe quel autre sport, doit être pris lui-même pour fin, au lieu d'être pris comme

simple moyen de préparation à faire œuvre qui compte, quand vient le temps, quand l'occasion appelle, eh bien, cet homme ferait mieux d'abandonner le sport tout à fait. »

C'est la raison même qui parle ici. Il est bien évident que le rôle du sport est considérable dans la vie, mais qu'il n'en saurait être le principal, excepté pour les professionnels. Il faut faire du sport comme on fait du thème latin. On fait du thème latin quand on est enfant pour apprendre à combiner les mots, afin d'exprimer sa pensée, mais quand on est arrivé dans la vie, on exprime sa pensée tout naturellement, sans faire de thème latin. De même on doit faire du sport pour apprendre à combiner ses mouvements, en vue de sa santé et de sa sécurité et, quand les deux sont assurées, le sport a accompli son œuvre comme le thème latin, et on peut se reposer.

XVII

LA POLITIQUE

Tous les diplomates français que les hasards de la carrière ont amenés à Washington ont dû subir la question qui m'accueillit lorsque je débarquai dans la capitale politique de l'Union. *How do you like Washington?* Comment trouvez-vous Washington? Et tous ont dû, comme moi, assurer poliment d'une admiration sans réserve leur interlocuteur, qui a ajouté aussitôt : *Compared with Paris?* Par rapport à Paris? C'est que l'orgueil de l'Américain, ou son patriotisme, ou sa vanité, sont toujours en éveil devant le jugement que les étrangers peuvent porter sur le Nouveau Monde. Chaque matin l'Américain lit dans son journal que l'Amérique est *the greatest country in the world*, le plus grand pays du monde, que tout ce qui y pousse est *the best on earth*, ce qu'il y a de meilleur sur la terre. Cela il le croit de toute son âme et cette croyance est un élément de sa force; mais pour être tout à fait tranquille elle a besoin de n'être pas contrariée par le sourire sceptique de l'Européen ; elle a besoin d'être

encouragée par les compliments, fussent-ils exagérés.

En ce qui concerne Washington on peut complimenter sans mentir, car avec ses villas entourées de verdure, ses belles avenues plantées d'arbres et ses squares pleins d'ombre, Washington est une des plus jolies villes de l'Union ; ce serait même peut-être la plus jolie si Boston n'existait pas, et surtout si elle était un peu moins encombrée par les nègres qui au nombre de quatre-vingt mille, les hommes couverts d'un chapeau à haute forme et les femmes vêtues d'une robe de soie verte, coudoient les blancs offusqués, dans les rues, les magasins et les tramways. A Washington plus que partout ailleurs éclate par conséquent la profonde antipathie pour le nègre, antipathie que les Européens ne comprennent pas, d'abord parce qu'ils ont pris au sérieux la théorie de l'égalité de toutes les races et aussi, peut-être, parce que le nègre ne nous apparaissant qu'au théâtre, au café-concert ou au cirque, son image reste liée dans nos cerveaux à des souvenirs joyeux. Il est infiniment probable, du reste, que si les nègres entraient dans notre vie domestique et y apportaient les mêmes inconvénients qu'aux Etats-Unis ils exciteraient parmi nous les mêmes répugnances et deviendraient, eux aussi, les martyrs de la petite presse et des vaudevillistes. C'est ainsi que nous avons toutes les peines du monde à nous expliquer le mouvement d'opinion d'Outre-Mer qui entame la popularité de Roosevelt, parce que le président a eu le courage de résiter au préjugé de sa race, et

de nommer un nègre fonctionnaire. L'infortuné président n'en est pas moins critiqué par ses compatriotes pour cet acte de haute philosophie et pour ce grand précédent d'humanité.

L'emplacement de la capitale des Etats-Unis fut choisi par le premier congrès, et le district de Colombie, dont elle est le chef-lieu, fut découpé dans les Etats de Maryland et de Virginie. Mais le congrès lui-même ne fit que suivre les indications d'un Français nommé Charles Lenfant, volontaire de la guerre de l'Indépendance, qui dessina le plan de la nouvelle ville et désigna la place du Capitole dont la première pierre fut posée par le fondateur des Etats-Unis : Georges Washington lui-même. Ce palais du congrès, ce cœur politique de l'Union, est un monument de style corinthien; il ne manque ni de grandeur ni de beauté quoiqu'on puisse critiquer les proportions un peu grêles de ses colonnades. Il contient quelques jolis groupes de marbre, de belles portes de bronze et les deux Chambres dont les salles n'offrent aucun intérêt particulier. A côté de lui, à l'est, s'élève la Bibliothèque nationale, édifice immense dans lequel on a entassé deux millions de volumes et à peu près pour trente millions de marbre et de dorure. En dehors de ces deux édifices et de la Maison Blanche, charmante habitation qui a d'ailleurs pour principal mérite ses heureuses proportions, la capitale des Etats-Unis ne présente que des demeures particulières, des « buildings » dignes d'être décrits dans un guide. Elle n'a pas d'importance commerciale ou industrielle; elle n'a

même pas de municipalité; elle est administrée par le congrès qui délègue ses pouvoirs entre les mains de trois fonctionnaires, deux civils et un militaire, désignés chaque année par le président. Elle est simplement le siège du gouvernement et sa population est essentiellement flottante, car la plupart des quarante mille fonctionnaires qui assurent la marche des services administratifs ne résident pas à Washington plus de quatre années consécutives. C'est la durée d'une législature; c'est la durée d'une marée politique. Tous les quatre ans, en moyenne, l'opinion change; les démocrates succèdent aux républicains ou les républicains aux démocrates, et les fonctionnaires balayés du parti vaincu cèdent leurs postes aux fonctionnaires du parti vainqueur qu'ils vont remplacer dans leurs vacances de quatre années. Ces mouvements s'effectuent sans protestations et sans haines et presque aussi automatiquement que des coups de piston. Par conséquent la vie sociale de Washington dépend de la vie politique et, quoique la ville, avec ses verdures, soit surtout splendide à la fin du printemps et dans les mois d'automne, elle n'est intéressante à habiter que l'hiver, pendant les sessions du congrès.

Jadis la société de la capitale avait pour seuls éléments les familles et représentants des fonctionnaires et les membres du Corps diplomatique; encore ces derniers qui ne trouvaient pas beaucoup de raffinement dans les salons s'en allaient-ils chercher à New-York et à Boston des relations mieux adaptées à leur éducation et à leur genre

de vie. Ils n'apparaissaient dans la capitale que pour l'accomplissement matériel de leurs devoirs professionnels. Les exigences de l'étiquette cadraient mal avec le laisser-aller de la démocratie américaine. Les chancelleries de l'Europe regardaient les Américains comme des commerçants et des industriels mal dégrossis, et favorisaient l'abstention des diplomates en leur prescrivant de se tenir le plus possible à l'écart. Mais voilà qu'en moins de dix ans, par un bond prodigieux pour lequel ils se ramassaient depuis si longtemps, sans que presque personne s'en doutât, les Américains prennent soudainement leur place au milieu de ces nations dédaigneuses. Un jour c'est l'Angleterre qu'ils défient, le lendemain c'est l'Espagne qu'ils chassent de Cuba et des Philippines, le surlendemain on les voit mêler leurs soldats et leurs marins sur un pied d'égalité parfaite à ceux de l'Europe pour châtier la Chine. Ils interdisent aux autres nations de s'occuper des affaires du continent américain, sans s'interdire à eux-mêmes le droit de s'intéresser aux événements de l'Afrique ou de l'Asie. Enfin Jonathan, à l'aurore du XXe siècle, vient de jouer, au naturel, la scène fameuse de Jean Bart culbutant l'un sur l'autre les seigneurs dorés de Louis XIV, pour montrer au roi comment il a su passer à travers les escadres. Jonathan est arrivé en bousculant tous les peuples jusqu'au premier rang des nations.

Aujourd'hui les grandes puissances flattent l'orgueil américain ; elles envoient en Amérique des

princes et des statues, elles annulent les traités gênants afin d'éviter aux Etats-Unis la peine de les déchirer. Demain, s'il plaît à l'Amérique appuyée sur cent millions d'habitants, sur d'immenses richesses, sur une marine formidable, d'être maîtresse sur le continent qui unit les deux pôles et sur tous les pays d'Orient, que fera l'Europe? Lui enverra-t-elle des escadres?

Leur prodigieuse et soudaine prospérité, le succès de leurs premières ambitions politiques, n'inspirent pas seulement aux Américains la volonté d'en imposer aux Européens, ils veulent aussi leur ressembler. Ils sont comme ces grands jeunes gens qui pour s'imposer aux hommes faits, s'empressent de les imiter et de fumer comme eux. Les gens moroses diront que c'est de la vanité; les observateurs comprendront que c'est de l'humanité tout simplement. Les dédains des vieilles nations ont exaspéré la jeune Amérique; aujourd'hui qu'elle a inspiré aux vieilles nations le respect de sa force, elle veut les battre sur leur propre terrain et leur inspirer le respect de son élégance. Et je ne parle pas ici seulement des Américains que les hasards de la politique ou de la spéculation ont mis sur le même pied que l'aristocratie européenne qui leur fournit des gendres. Les classes populaires elles-mêmes éprouvent ce sentiment de revanche et ce besoin — qu'on me passe ce terme familier — « d'épater » l'Européen par la bonne éducation. Un jour, pendant son voyage aux Etats-Unis, le frère de l'Empereur d'Allemagne fut l'objet d'une

démonstration populaire des plus grandioses. La foule avertie avait envahi la voie et se pressait autour du train. Le prince, en tenue d'amiral allemand, debout sur la plateforme de son wagon, saluait militairement en portant l'extrémité des doigts à son bicorne. Tout à coup un assistant qui se piquait probablement d'être initié aux belles manières l'interpella ainsi : *Hallo, Henry, take your hat off before the ladies!* « Allons, Henri, enlevez votre chapeau devant les dames ! » Ce « Hallo » sert de début à toutes les rencontres en Amérique, au moins pour les gens ordinaires. C'est lui qui est devenu chez nous la base du langage téléphonique pour attaquer l'interlocuteur.

Le monde gouvernemental tend d'ailleurs à s'éloigner de plus en plus de la bonhomie primitive. Les prodigieux succès de l'Amérique ont mis les Américains en contact fréquent avec les vieilles nations et les vieilles nations commencent à déteindre sur l'Amérique. Elles ne lui ont pas donné encore leur esprit routinier, étroit et prudent, mais elles lui ont transmis ce qui peut en paraître le symbole aux esprits chagrins : le protocole, le goût de l'uniforme. L'uniforme est devenu de rigueur à certaines réceptions solennelles. A la Maison-Blanche, et dans la plupart des cérémonies publiques, le groupe des diplomates étrangers, avec ses chamarrures, est devenu pour l'Américain un sujet de curiosité, d'attraction et d'orgueil. On dirait que les rudes fils des Pilgrims de jadis se complaisent dans la naïveté de cette réflexion : c'est pourtant

pour nous que tous ces gens-là s'habillent aussi bien ! A la Maison-Blanche le corps diplomatique défile dans ses plus beaux atours. On se presse, on se bouscule, on s'écrase pour voir ce groupe doré. Et toujours derrière le président et les membres du cabinet il y a un essaim de jeunes et jolies femmes qui ont obtenu, à force d'intrigue et de sollicitations, une place pour contempler l'auguste défilé, comme chez nous on se procure une fenêtre sur les boulevards pour voir passer les masques du Mardi Gras.

La Maison-Blanche a d'ailleurs connu des présidents dont les femmes ont su en faire un centre social et mondain des plus exquis. On a gardé le souvenir de l'amabilité de Mrs Cleveland, et depuis que Roosevelt est au pouvoir, Mrs Roosevelt et sa charmante fille, que les Parisiens connaissent par les beaux portraits de Chartran, ont eu à cœur de reprendre les traditions d'hospitalité et d'élégance, un instant négligées à la Maison-Blanche. Tout ce que peuvent faire ces femmes remarquables c'est de donner à la Maison-Blanche une allure de cour d'Europe, mais ce qu'elles n'ont ni l'intention ni le pouvoir de lui enlever, c'est le caractère profondément démocratique et américain qu'elle revêt au moins une fois l'an, à la réception populaire, traditionnelle, qui se tient ordinairement dans la deuxième quinzaine de février. Le jour de cette réception, les portes du palais sont ouvertes à neuf heures et, jusqu'à minuit, tous ceux qui veulent aller saluer le chef de l'Etat,

hommes, femmes, enfants, sont admis sans restriction. Le défilé dure trois ou quatre heures. Les uns viennent en habit noir, d'autres en redingote, d'autres en veston, mais tous parfaitement propres et convenables, passent et serrent la main du président. Jamais le moindre scandale, jamais la moindre note discordante. La foule fait le tour des salons, s'arrête devant quelques tableaux et sort, comme elle est entrée, respectueusement et sans bruit. C'est un bel exemple de discipline spontanée et républicaine donné par une démocratie. Dans les capitales d'Europe on n'aurait pas de peine à organiser des défilés de diplomates. Oserait-on de même faire passer tout un peuple à travers les palais des rois?

La Maison-Blanche a le monopole des fêtes officielles. Les membres du gouvernement et les hauts dignitaires ne donnent jamais de fêtes, la plupart d'entre eux, très modestement rétribués, sont petitement logés et croient avoir suffisamment sacrifié aux devoirs de la représentation lorsqu'ils ont offert quelques dîners. En outre les membres du Sénat et de la Chambre ont leur installation dans les capitales des Etats qu'ils représentent et se dispensent d'une installation coûteuse à Washington. Quelques-uns seulement ont des salons et peuvent recevoir. Puisqu'il n'y a pas de fêtes officielles, puisque le Président de la République ne se rend jamais dans aucune ambassade, les chefs de Mission ne se croient pas tenus à représenter avec

faste. Leurs invitations n'en sont d'ailleurs que plus précieuses et plus recherchées.

Cependant il se forme, peu à peu, une société brillante à Washington. Ville neuve, sans traditions, sans passé, Washington était désignée pour servir de rendez-vous aux parvenus de la fortune que la fière aristocratie de New-York affectait de dédaigner. La capitale a donc vu depuis dix ans arriver dans ses murs des familles extrêmement riches. Un cercle des *Quatre-Cents* n'était pas encore constitué comme à New-York. Quiconque apportait de l'argent et une réputation passable était reçu à bras ouverts. Il pouvait compter même sur l'assiduité des diplomates qui sont moins exigeants en Amérique qu'en Europe pour les généalogies, qui vont volontiers là où on les amuse et qui, au besoin, établissent eux-mêmes la situation sociale des arrivants. Ceux-ci prodiguèrent l'argent, firent bâtir des demeures somptueuses, achetèrent des équipages de haut style et donnèrent des fêtes étonnantes. Je sais telle dame qui, pour un bal, avait consacré quinze mille dollars à mettre des fleurs dans ses salons. Ces débauches de fleurs sont d'ailleurs habituelles. Quand une jeune fille doit faire son entrée dans le monde, c'est-à-dire est une des débutantes de la saison, il est d'usage que sa famille offre un thé pour la présenter à la société, et généralement ce thé est encadré dans des amoncellements de fleurs qui représentent une petite fortune. Dans ces fêtes somptueuses on trouve facilement trace de la vanité, mais on ne rencontre jamais

le ridicule; cela tient surtout à ce que les femmes se chargent de tout préparer. Là où préside l'Américaine le bon goût règne toujours.

Ainsi m'est apparue Washington avec sa population qui est presque un damier, puisque le tiers en est noir, avec son agglomération unique de politiciens, avec cette absence absolue de ce que l'on est justement habitué à rencontrer dans toutes les autres grandes villes, de grands commerçants, de grands industriels, de grands financiers. On n'y rencontre pas non plus de littérateurs ou d'artistes. Et si par une bizarrerie inexpliquée on n'affectait pas de n'y pas parler politique on pourrait se croire à Versailles, pendant les années qui suivirent la guerre.

Quand on séjourne à Washington on comprend tout de suite pourquoi la politique y est une industrie spéciale, et par conséquent pourquoi les hommes remarquables des Etats-Unis affectent de ne pas s'en occuper, et considèrent presque comme une injure le titre de politicien. C'est là d'ailleurs un phénomène qui commence à se manifester parmi nous en France, où la politique avec ses radotages, ses grossièretés, avec cette obligation où elle vous met de fréquenter des gens qu'on méprise, tend à éloigner de la vie publique les âmes fières et délicates.

Quant au mécanisme que les politiciens mettent en mouvement, il n'en est pas ici-bas de plus ingénieux ni de plus parfait. L'homme, perpétuellement ballotté entre l'anarchie et la tyrannie se trouve presque partout obligé de sacrifier, soit son besoin

d'ordre à son besoin de liberté, et alors c'est la République, soit son besoin de liberté à son besoin d'ordre, et alors c'est la Monarchie. Les Américains ont su trouver et savent conserver un gouvernement qui assure la liberté aussi bien que la République la plus démocratique, et qui garantit l'ordre aussi bien que la monarchie la plus absolue. Il n'y a pas de citoyen qui soit plus libre que l'Américain ; il n'y a pas de monarque qui soit plus absolu que le Président de la République des Etats-Unis.

Les Américains, dans l'organisation de leur gouvernement, n'ont reculé devant aucune difficulté. Dans le Vieux Monde, le terrain de transaction entre les idées libérales et les idées autoritaires, entre la République et la Monarchie, est l'irresponsabilité du souverain. Le roi règne et ne gouverne pas. C'est le parlement qui gouverne par ses délégués qui sont les ministres. L'Amérique ne connaît pas ces hypocrisies. Son président gouverne et il est responsable.

On sait que le gouvernement américain est composé de deux systèmes étroitement liés : le gouvernement des états et le gouvernement fédéral. Ces deux gouvernements sont superposés et enchevêtrés, chacun ayant sa vie propre et son autorité directe sur chaque citoyen, d'où une complexité politique extrême, compromis admirable entre la centralisation monarchique vers laquelle tendent les grands Etats, et le respect de la liberté provinciale et individuelle, qui est le caractère essentiel de la République.

En face de ce Président de la République dont

les pouvoirs réels sont assurément égaux à ceux de l'empereur d'Allemagne, le pouvoir législatif est représenté par un congrès composé d'un Sénat et d'une Chambre. Comme chez nous, les deux Chambres ont une égalité absolue, mais comme chez nous aussi, le Sénat voit peu à peu augmenter son prestige au détriment de celui de la Chambre, et pour des raisons encore plus impérieuses. Le Sénat représente les états. Il y a deux sénateurs pour chaque état, quelle que soit sa dimension, qu'il ait 170,000 habitants comme le Delaware ou six millions comme l'état de New-York. Ils sont élus pour six ans et le Sénat est renouvelable par tiers tous les deux ans. Les fonctions du Sénat sont de la plus haute importance; il a des fonctions législatives puisqu'il fait la loi d'accord avec la Chambre; il a des fonctions exécutives puisqu'il doit approuver les nominations de fonctionnaires et d'ambassadeurs faites par le Président et les traités passés par lui; il a des fonctions judiciaires puisqu'il juge comme Haute-Cour, les accusés que lui défère la Chambre.

La Chambre, elle, représente non plus les états, mais la population. Le nombre des représentants croît donc avec celui des habitants. Dans le premier congrès, celui de 1789, la Chambre des députés comptait 65 membres, soit un député par 30,000 habitants. Aujourd'hui la proportion est changée. Il y a un député par 174,000 habitants et la Chambre compte 556 membres. Certains états comme le Delaware n'ont qu'un député, mais l'état de New-York

en a 34. Ils sont élus pour deux ans. Les députés sont pour la plupart des avocats; les industriels et les financiers ne pouvant ni ne voulant abandonner leurs affaires pour aller résider à Washington. Bien que les sénateurs et les députés soient payés un prix qui nous semblerait excessif, puisqu'ils touchent chacun 25,000 francs par an, ils ne jouissent que d'une influence sociale très limitée et le congrès lui-même n'a aucun caractère auguste pour les Américains. J'étais à Washington quand la question du Panama a été discutée par le congrès qui rejeta le projet du canal dans l'isthme. Autour de moi les gens disaient : « Ce n'est rien, c'est le congrès », et ils ne traitèrent la chose sérieusement que lorsque le projet arriva devant le Sénat. Ce petit fait montre quelle supériorité possède le Sénat dans l'opinion et dans les conflits qui sont fréquents entre les deux Chambres, mais insignifiants au fond, car ce sont pour la plupart des conflits d'amour-propre dont personne ne s'occupe en dehors de Washington.

Y a-t-il des partis politiques en Amérique? Forcément, car tout gouvernement représentatif reposant sur une majorité suppose une minorité. Les représentants sont donc rangés en deux fractions principales; les républicains et les démocrates, seulement ces partis ne ressemblent pas à ceux de France; ils n'ont ni traditions opposées ni principes contraires. Ils ne proposent même pas des solutions différentes pour les problèmes politiques ou les questions sociales. La seule différence qu'on puisse relever entre eux, c'est que les démocrates sont

moins centralistes que les républicains. Si par hypothèse un conflit éclatait entre les états et le gouvernement central, les démocrates défendraient les droits des états et les républicains ceux du pouvoir central. Sur les petites questions elles-mêmes, les enchevêtrements électoraux et la diversité des intérêts obligent les partis à une prudence qui confine à l'abstention. S'agit-il par exemple de l'alcool ? Les démocrates obligés de ménager leurs électeurs irlandais et les républicains retenus par leurs électeurs allemands et nègres sont réduits à l'expectative. S'agit-il du libre-échange ? Les démocrates qui devraient être libre-échangistes, comme les républicains sont plutôt protectionnistes, se tiennent tranquilles pour ne pas mécontenter la Pensylvanie et la Louisiane, protectionnistes, la première à cause de son acier, la seconde à cause de son sucre. Bref, des considérations électorales lient bras et jambes aux partis. Comme chez nous, les députés regardent à leurs intérêts personnels et, suivant un mot devenu célèbre, songent à leurs circonscriptions. Cela est d'autant plus frappant en Amérique que la politique est un métier dédaigné des hommes considérables, qui ne donne ni influence, ni renommée, ni gloire et qui force ceux qui l'exercent à travailler comme des forçats entre les périodes électorales qui se multiplient et les séances législatives. Le politicien n'a donc, comme compensation que l'argent qu'il gagne, soit directement, soit par les services occultes rendus aux gens qui ont besoin de l'Etat.

Nous avons vu que le rôle joué ces derniers temps par les Américains vis-à-vis de l'Europe était en train de modifier leurs mœurs politiques. Il serait intéressant de rechercher quelle est l'opinion des Américains sur les principales nations européennes, quelles sont leurs dispositions, leurs sympathies ou leurs antipathies, car dans ce pays d'opinion l'attitude officielle du gouvernement dépendra forcément des impressions plus ou moins profondes de la masse. Et d'abord, quand on parle de l'Amérique, il ne faut pas tenir compte des différences que pourrait créer une immigration incessante. L'Amérique a une telle puissance d'absorption; c'est un creuset tellement puissant que l'Européen, à quelque nationalité qu'il appartienne, s'il y entre avec ses préjugés nationaux, en sort avec une âme américaine identique à l'âme de ses nouveaux concitoyens.

Les hautes classes américaines, en dépit de leur goût pour les flatteries, qui n'est qu'une face de leur sociabilité et la preuve de leur envie de plaire, sont en somme plus modestes, comme dit Mr Bryce, que l'Allemand dédaigneux, le Français plein de prétention et l'Anglais pharisaïquement suffisant. Quant au peuple, il est profondément imbu des idées de liberté et d'égalité sociales; il regarde les Européens comme des serfs, il est fier de la pureté de sa vie domestique et persuadé que l'Amérique est la seule nation qui possède la liberté politique, plus complète qu'en Angleterre et plus ordonnée qu'en France. Les penseurs se croient les égaux des nôtres et, s'ils utilisent nos travaux au lieu de se donner la

peine d'en accomplir eux-mêmes, c'est, disent-ils, parce qu'ils ont des devoirs plus immédiats à remplir; ils ont leur continent à conquérir, leurs immigrés à assimiler et leurs institutions à perfectionner. Ils font d'ailleurs preuve d'une certaine candeur qui se traduit par une facilité extrême à gonfler les petites gloires locales jusqu'aux dimensions des renommées universelles.

Les Américains n'ont plus pour l'Angleterre la haine que releva M. de Tocqueville en 1833 et qui succédait à une influence illimitée exercée sur eux par leur mère patrie jusqu'en 1776. Leur gratitude très sincère et très forte envers la France, au moment de la guerre de l'Indépendance, s'est traduite par une imitation fidèle de nos coutumes, de nos idées, de notre littérature pendant la plus grande partie du XIX[e] siècle. Aujourd'hui la France n'est plus qu'un facteur insignifiant pour l'Amérique. Notre influence subsiste cependant pour tout ce qui touche à l'art, et l'Allemagne qui nous a remplacés, sur tant de points n'a pu nous détrôner là, parce que, si ses émigrants sont nombreux, ils sont en général d'une mentalité inférieure. L'Américain parle anglais, écrit en anglais, pense en anglais; il est donc anglais, mais les questions politiques, sociales, économiques ne se posent pas en Amérique, comme en Angleterre et, au fond, ces deux Anglais, non seulement sont éloignés l'un de l'autre, mais encore séparés par des défiances incurables, la mère patrie n'ayant peut-être pas renoncé assez vite à des allures protectrices que ses colonies émancipées ne peuvent plus supporter.

XVIII

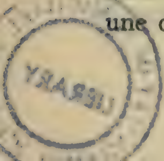
LES AFFAIRES

C'est à Boston que doit se faire conduire l'observateur, s'il veut étudier l'Amérique dans son aristocratie intellectuelle, à New-York s'il veut connaître l'Amérique dans son aristocratie financière et mondaine, à Washington si l'étude de la politique américaine le tente, et c'est Chicago qu'il lui faudra visiter pour comprendre, dans leur grandeur complexe, les affaires américaines. Dans les autres capitales l'Européen trouve des spectacles avec lesquels il est familier; il peut se livrer à des comparaisons qui ne seront pas toutes douloureuses pour son orgueil. Chez lui aussi il y a des aristocraties intellectuelles, il y a des sommités mondaines, il y a des gouvernements, une politique, des arts, une littérature et, en plus d'un cas, il peut constater que la jeune Amérique n'a pas encore remporté dans toutes ces spécialités une victoire complète sur la vieille Europe, ce qui serait d'ailleurs le triomphe de l'homme sur le temps. Mais en arrivant à Chicago l'Européen doit renoncer à tout parallèle comme à


LIBRARY
ST. MICHAEL'S ... UNIVERSITY OF ...

tout orgueil et ne peut que s'incliner devant la supériorité écrasante des Américains.

Avant de quitter la France, j'étais allé prendre congé du général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, et le général avait bien voulu me munir d'un grand nombre de lettres d'introduction auprès des principaux citoyens de sa patrie. Pour Chicago j'étais adressé à M. Robert Lincoln, fils de l'ancien Président de la République qui *contrôle*, c'est-à-dire qui préside aux destinées des fameux wagons Pullman dont les usines sont une des merveilles de l'Amérique. Nous nous rendîmes donc chez lui en arrivant à Chicago, accompagnés du lieutenant de vaisseau vicomte de Faramond, attaché naval à l'ambassade de France, qui avait été chargé de me seconder dans ma mission, et qui devint tout de suite pour moi un ami en même temps qu'un guide. Comme l'heure était matinale, j'avais l'intention de déposer simplement ma carte à la « Pullman Car Cy », quitte à y retourner plus tard. Mais M. Lincoln, étant chez lui, je fus introduit immédiatement et reçu avec une cordialité exquise. « Qui voulez-vous voir à Chicago ? » me dit-il. J'énumérais une quinzaine de personnages choisis parmi les grands industriels et les grands commerçants de la région. Je désirais faire connaissance avec eux et j'avais réservé pour cela plusieurs jours. « Il est midi, me dit M. Lincoln, venez à une heure et demie déjeuner avec moi au Club, vous y trouverez tous ces messieurs. » A l'heure dite, dans une des salles à manger du Chicago-Club, en face


LIBRARY

d'une table somptueusement dressée, au milieu des verdures exotiques et sous de véritables tonnelles d'orchidées et de roses, les principaux citoyens de Chicago se trouvaient réunis. C'est ainsi qu'en quelques heures j'ai pu me mettre en relation et causer avec toutes les personnes que je désirais voir. Parmi elles, il s'en trouvait deux qui n'appartenaient ni au commerce ni à l'industrie et qui pourtant n'étaient pas dépaysés; c'était le Dr Harper, président de l'Université de Chicago et Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul. C'est en causant avec les convives, c'est en les écoutant, que l'idée me vint de donner au compte rendu de mon étude le titre qui est en tête de cet ouvrage. Là j'ai vu, sous un autre aspect, l'hospitalité américaine et j'ai été à la fois émerveillé et touché de la façon dont ces grands chefs accueillaient l'étranger, de la confiance qu'on témoigne là-bas à celui qui vient étudier de bonne foi, car je n'ai pas besoin d'ajouter que ce déjeuner élégant ne fut que le prologue de mes visites dans les cités du travail, dont les états-majors se mirent à ma disposition avec la plus courtoise obligeance.

La concision dans les paroles, la sobriété dans les écrits, la précision dans les idées, la vision perpétuelle et claire du but à atteindre, telles sont les qualités principales de l'homme d'affaires américain, tel est le secret qui lui permet de remplir sa tâche quotidienne. Il se dépense peu en paroles et en gestes inutiles, car ce grand actif n'est pas un agité, et les écrivains qui ont parlé de sa nervosité le connaissaient bien mal. Il reste au contraire tou-

jours maître de sa volonté et n'impose à ses nerfs d'acier que les vibrations indispensables. D'ailleurs ce n'est pas à ses impressions, c'est à son idée qu'il obéit. Jamais il ne procède par tâtonnements, car il voit grand et il sait toujours exactement où il va et pourquoi il y va. Avant d'entreprendre une affaire il en pèse les chances et une fois sa décision prise, il se met à l'œuvre de tout son cœur, d'un cœur qui ignore à la fois les retards et les retours en arrière. Jamais il ne récrimine, jamais il n'accuse la fatalité; il a trop de confiance en lui-même pour admettre des puissances supérieures et fatales. Son instinct le guide vers les solutions claires et les moyens rapides, et c'est ce qui le conduit à entreprendre de si grandes choses. Pour les mener à bien il a sa puissance de travail sans limites et son activité sans lassitude. Il a le fanatisme du travail et le mépris du repos. Il s'absorbe tout entier dans le souci des affaires et aime par-dessus tout l'industrie ou le commerce auxquels il s'est consacré. C'est dans cet ensemble de qualités, chez ses enfants, encore plus que dans ses ressources naturelles, qu'il faut chercher le secret et la force de la prospérité de l'Amérique. Ce sol privilégié ne produit pas seulement des richesses sans limites; il produit aussi des hommes capables de les exploiter.

Ce qui m'avait frappé jusqu'alors dans les villes américaines, ainsi que tous les étrangers du reste, c'était la pompe et la magnificence des monuments publics. Ce qui me frappa dans l'empire du travail dont Chicago est le centre, ce fut la simplicité de

l'architecture industrielle. Les usines ont beau représenter des capitaux considérables, elles sont toujours nues et sobres et plus souvent elles ne sont que des halls en bois couvert de tôles striées. Les usines Carnegie, par exemple, qui sont les plus importantes du monde et dont les machines réalisent au fur et à mesure les derniers progrès de la perfection technique n'ont pas le plus petit ornement extérieur. Toute la beauté de ces usines réside dans la proportion et la puissance de leur outillage. Elles donnent une impression saisissante, effrayante presque, de force, mais cette force n'a rien de brutal et se plie harmonieusement aux infinis besoins des industries les plus diverses. Les constructeurs américains ont créé des machines qui, par la précision de leur travail et l'ingéniosité de leurs dispositions, sont de véritables œuvres d'art. Les transformations multiples et rapides que la matière première subit dans le mystère de leurs organes compliqués, donnent au spectateur l'impression qu'il a affaire à un être intelligent, dont le travail est à la fois puissant et délicat, souple et minutieux. Et devant de pareilles machines, dans le clavier des sensations humaines, vibrent les mêmes touches que dans un musée, devant un des triomphes de la beauté plastique.

Citerai-je des exemples? En voici un qui met en lumière l'ingéniosité des mécanismes. C'est la machine de la *Niagara Falls Cy.* Elle prend le blé, le choisit, le moud, le blute, pétrit la farine, exécute toutes les opérations de la boulangerie et livre un excellent pain cuit à point. Là c'est l'électricité qui

travaille et l'homme se contente de surveiller. A côté de ce serviteur qui sait tout faire, en voilà un autre qui a pour lui sa rapidité. C'est une machine dans une brasserie de Milwaukee, la *Pabst Brewery Cy*, qui lave et nettoie neuf mille bouteilles à l'heure. Quant à la puissance de ces esclaves d'acier, c'est un établissement métallurgique de San Francisco, le *Union Iron Works* qui m'en fournira l'exemple. Là une presse hydraulique réservée à la construction des tourelles blindées, courbe et modèle, à froid, des plaques d'acier de huit mètres de long. Et puisque je parle de leurs qualités, je dois aussi dire un mot de la puissance de production de ces outillages. La *Burnham Williams Baldwim Locomotive Works Cy* est un très ancien établissement de constructions mécaniques dont le fondateur construisit sa première locomotive en 1832. En février 1902 les chefs actuels célébrèrent par un jubilé solennel le 70e anniversaire de leur établissement, et en même temps la sortie de sa vingt millième locomotive. Cette maison occupe douze mille ouvriers. En 1901 elle construisit 1,360 locomotives. En 1902 elle a dû atteindre le chiffre de 1,500, soit une moyenne de quatre machines par jour. Cet établissement est en train de révolutionner l'industrie des chemins de fer par la transformation rapide des locomotives à charbon en locomotives à pétrole. Cette transformation ne coûte que quelques centaines de francs et la substitution du pétrole brut au charbon permet de réaliser des économies considérables, sans compter qu'elle achemine doucement

l'humanité entière vers la solution d'un problème social devenu inquiétant, celui des mines de houille et celui des mineurs. C'est là un phénomène que je tiens à signaler ici car, dans ma conviction, il est le point de départ d'un régime nouveau dont les conséquences peuvent être incalculables et se faire sentir aussi bien dans le domaine social que dans le domaine financier.

Comment ne pas mentionner encore la *Lakavanna Steel C°* de Buffalo outillée pour produire chaque année 1,300,000 tonnes de rails, de plaques et de tôles d'acier, soit à elle seule le dixième de la production des Etats-Unis? La *Lakavanna Steel C°* est montée pour engager la lutte avec la *United Steel Corporation*, c'est-à-dire avec le trust de l'acier, et nous pouvons nous attendre à voir avant peu trembler la terre entière sous l'étreinte de ces deux léviathans. Mais qu'ils se dévorent ou qu'ils fusionnent, que deviendra notre pauvre métallurgie européenne sous la pluie de leurs écailles? Faut-il s'étonner dans ces conditions, de trouver les chantiers de construction en pleine activité? Quand j'ai passé à Philadelphie, la *William Cramp and Sons* avait à la fois en construction douze navires, dont deux de 17,000 tonnes. Quant à la *Union Iron Works* elle avait sur le chantier onze navires de guerre et une véritable flotte de commerce.

Les industries alimentaires le disputent aux autres dans cette course effrénée. Ainsi il y a à Saint-Louis une brasserie qui s'appelle la *Anhauser Bush C°*; elle produit annuellement 1,200,000 barils

de bière; la *Pabst Brewery C°* de Milwaukee ne produit qu'un million de barils. Le baril américain équivaut à 118 litres. Je ferai remarquer que je ne m'occupe ici que de l'industrie, c'est-à-dire des produits du travail humain. Quant aux matières premières sur lesquelles s'exerce ce travail j'en parlerai plus loin et on se doute déjà, aux aspects colossaux de l'industrie, de l'inépuisable quantité de ces matières premières.

Pendant des siècles, alors que l'industrie américaine faisait ses premiers pas, l'Amérique vendait à l'Europe la matière première dont elle regorge et la lui rachetait ensuite sous forme de produits fabriqués. L'Europe encaissait la différence des deux prix, c'est-à-dire le produit de son travail. L'ambition des Américains est de faire cesser cet état de choses; ils veulent d'abord s'affranchir de l'étranger pour satisfaire leurs propres besoins, et ensuite, envahir ses marchés. C'est pourquoi ils ont commencé à frapper les produits extérieurs de droits énormes qui ont eu pour effet de fermer l'Amérique à l'industrie européenne et de stimuler chez eux l'industrie nationale. Sur les graphiques qui représentent d'une façon saisissante pour les yeux les mouvements commerciaux, la courbe consacrée à l'importation étrangère s'est mise à baisser, tandis que la courbe de l'exportation se relevait régulièrement. Des crises peuvent survenir qui introduiront ce que les économistes appellent des hachures dans ces courbes, relèveront celles qui baissent et abaisseront celles qui se lèvent, mais l'orientation semble défi-

nitive. D'année en année on voit diminuer l'arrivage d'articles européens qui trouvaient jadis en Amérique de larges débouchés. Autrefois les soieries et les rubans venaient exclusivement d'Europe. Les Etats-Unis en produisent aujourd'hui pour près de 500 millions de francs par an. L'importation du velours, celle de la passementerie, de la ganterie, de la vannerie, de la verrerie baisse perpétuellement et déjà débouchent en Europe les soies et cristaux fabriqués en Amérique. Les fabricants s'essaient dans toutes nos spécialités, y compris le jouet et l'article de Paris. On confectionne aux Etats-Unis des quantités considérables de jouets et c'est tout juste si on n'y parle pas encore du trust des poupées.

Les besoins de l'Américain sont, comme son activité, impérieux, immédiats, presque insatiables. C'est pourquoi cette énorme production de toute espèce de choses s'écoule avec facilité dans le pays lui-même. Si l'Amérique produit beaucoup, elle consomme en proportion; de même que si l'Amérique gagne énormément elle dépense énormément aussi; nous avons donc quelques années de répit devant nous, car l'Amérique n'exporte que son excédent, mais cet excédent suffit déjà à doubler son exportation par rapport à son importation, et quand les grands travaux seront terminés, quand l'Amérique n'aura plus besoin de tant de fer ni de tant d'acier, les industries d'Europe connaîtront des jours pénibles. Les commandes considérables du pays américain les retardent encore. Les chemins de fer ont leur réseau à com-

pléter, leurs lignes anciennes à transformer et peuvent pendant quelque temps encore occuper tous les établissements métallurgiques du pays. Leurs recettes totales en 1901 ont été de 7 milliards de francs, en augmentation de 680 millions de francs sur l'année précédente. Nous ne pouvons pas nous faire une idée de la quantité de métal dont l'Amérique a besoin chaque année. Les statisticiens qui emploient leurs loisirs à des calculs ingénieux et à l'établissement de moyennes saisissantes ont cherché quelle était la consommation de l'acier par tête d'habitant. Ils ont découvert que de 1866 à 1870 chaque habitant du globe n'avait guère usé que 8 kilos par an. En 1901, l'habitant de notre planète devenu plus exigeant, en a consommé 27 kilos, mais l'Américain forcené n'a été satisfait dans cette même année, que lorsqu'il en a usé 220 kilos par tête.

Il me semble que ces chiffres ont leur poésie et leur beauté, leur éloquence aussi et leur charme que ne saurait atteindre la rhétorique, réduite à de pauvres petites épithètes telles que formidables ou grandioses, alors que le sujet comporte les dimensions sans limites des mathématiques. Dans ma famille il y a un grand-père doublé d'un grand savant, qui adore ses petits enfants. Chaque année, il les adosse l'un après l'autre, à la porte de son cabinet et marque d'un trait de crayon l'empreinte de leur taille grandissante. Il n'y a sur cette porte que des traits et des chiffres, et pourtant quand on regarde la porte on y voit, non seulement l'histoire des enfants, avec ses périodes de crise et de poussée, mais

on y découvre en quelque sorte les annales joyeuses ou tristes de la famille. La porte avec ses chiffres évoque et fait vivre la figure même des enfants qui y ont passé et qui sont là vivants et remuants sous l'œil attendri du grand-père. C'est ainsi que les chiffres arides que je donne ici sont peut-être la meilleure manière de montrer l'Amérique avec ses ressources, avec son génie, avec ses grandes idées.

Les Etats-Unis, en tenant compte de leurs récentes acquisitions, renferment 88 millions d'habitants, c'est-à-dire à peu près 5 0/0 de la population totale du globe. Autrement dit, la population américaine représente la vingtième partie de la race humaine. Si tous les hommes se ressemblaient, l'Amérique devrait cultiver la vingtième partie des terres et fournir la vingtième partie de la subsistance. Or sur 640 millions d'hectares défrichés sur la surface du globe, les Américains en cultivent à eux seuls 160 millions, soit le quart, et ils fournissent actuellement, au monde entier, à peu près le tiers des produits nécessaires à la vie. Si on voulait continuer à jongler avec les chiffres, on en pourrait tirer cette conclusion rigoureuse, qu'un seul Américain comme agriculteur, vaut cinq hommes ordinaires et, comme producteur, sept hommes ordinaires. Sans doute ce merveilleux résultat est dû, pour le moins, autant à la fécondité du sol qu'à l'activité de l'homme, car si l'homme est infatigable le sol est neuf et n'a pas encore été surmené. Mais il est à peu près certain qu'au premier symptôme

d'épuisement les Américains donneront aux vieilles races une nouvelle leçon, en découvrant le moyen de rendre à la terre sa vigueur première et de maintenir leur suprématie agricole.

Pour le maïs, de 1895 à 1900, la terre a produit 6 milliards 400 millions d'hectolitres sur lesquels les Etats-Unis ont donné 4 milliards 960 millions d'hectolitres, soit 75 o/o de la production totale. Pour le blé, les Etats-Unis sont moins féconds, mais ils contribuent encore pour plus de 20 o/o à la production totale du monde. L'Amérique ne produit encore que fort peu de riz, mais elle s'outille pour en cultiver et son premier essai a consisté à aménager pour cette culture 250,000 acres de terrain, avec des puits artésiens et des systèmes d'irrigation perfectionnés. De ces chiffres il n'est peut-être pas inutile de rapprocher ceux que donna la statistique en 1870. En 1870 la production du blé ne dépassait pas aux Etats-Unis 94 millions d'hectolitres. En 1901 elle atteint 297 millions avec une augmentation de 217 o/o. Pour le maïs, l'augmentation a été de 92 o/o. Nous retrouvons les mêmes proportions en examinant tous les autres grands produits agricoles. De 1895 à 1960, les Etats-Unis ont fourni 84,5 o/o du coton produit par le monde entier, alors que la part de l'Egypte n'a pas dépassé 13 o/o tandis que celle des Indes Orientales et de la Chine est tombée à 5 o/o. Le coton américain est représenté par 585 millions de balles. L'Américain fournit la dixième partie de la production totale de la laine. Il arrive en troisième rang pour la production du

lin et au quatrième pour la production du chanvre. Si là encore nous regardons à quelques années en arrière, nous trouvons que la production du coton a augmenté en trente ans de 226 o/o. Mais cette augmentation est bien plus saisissante, si on considère le coton, non plus comme matière première, mais comme produit fabriqué. En 1870 les filatures américaines n'absorbèrent que 857,000 balles de coton. En 1901 il leur en a fallu 3,547,000 balles. Donc pendant que l'agriculture augmentait de 236 o/o en trente ans, l'industrie cotonière, dans la même période, augmentait de 506 o/o.

Maintenant que nous avons exploré le sol, descendons dans le sous-sol. Ce que nous allons y trouver est encore plus surprenant. En 1870 les mines de cuivre américaines donnaient 12,000 tonnes. Dix ans après elles en donnaient 27,000 tonnes, tandis que le monde entier en produisait 152,000 tonnes. De 1880 à 1890 la production quintuple avec 116,315 tonnes sur les 269,455 tonnes que fournit le monde. En 1900 l'Amérique extrait 370,000 tonnes, c'est-à-dire plus que la production du monde entier dix ans auparavant, et dix fois ce qu'elle produisait elle-même en 1880.

L'Amérique tire également de ses riches gisements de fer plus du tiers du minerai consommé dans le monde, 42 o/o en chiffres exacts. L'Espagne a été pendant fort longtemps la reine du plomb; elle a été détrônée par les Etats-Unis qui prenaient le premier rang dès 1895. En 1902 la production américaine atteint 29,6 o/o de la production globale

et l'Espagne recule à 18,7 0/0. Pour le mercure c'est la même chose. En 1901 la production de l'Espagne a été réduite à 28 0/0 de la production globale, tandis que celle des Etats-Unis s'élevait à 33 0/0.

Mais si l'on veut trouver au milieu de tous ces pourcentages un véritable chapitre de roman, c'est à l'histoire de la production de l'or américain qu'il faut le demander. Ce roman est de nos jours; il a commencé en 1889. A cette époque les premiers chercheurs d'or arrivèrent au Colorado et se fixèrent dans le district de Cripple Creek où jusqu'alors une population misérable et clairsemée vivait de l'élevage. La vie fut dure pour eux, au début, et la conquête de l'or commença par la misère, mais bientôt le bruit s'étant répandu qu'ils avaient trouvé des filons d'une richesse fabuleuse, la fièvre gagna les habitants et des foules exaltées et ardentes envahirent les montagnes pour leur arracher par des moyens primitifs les précieuses pyrites.

En 1891 la production de l'or aux Etats-Unis était d'un million de francs. L'année suivante elle passa à 3 millions, atteignit 36 millions en 1895, 60 millions en 1898 pour dépasser 125 millions en 1901. Donc en dix ans la production de l'or a centuplé malgré les difficultés d'exploitation des gisements qu'il faut aller chercher dans des montagnes inaccessibles.

Tous ces chiffres ont été vérifiés par moi sur place et recueillis dans des circonstances que je me reprocherais de ne pas raconter. J'ai rencontré aux

Etats-Unis un Allemand des plus remarquables, le conseiller Max Goldberger, qui menait pour le compte de son gouvernement une enquête parallèle et semblable à la mienne. Il me parut piquant que l'Allemagne fût amenée à la même heure que la France à étudier aux Etats-Unis les mêmes problèmes économiques. Et la parité de nos missions, la simultanéité de certaines réceptions dont nous fûmes l'objet, créa entre nous des relations courtoises qui ont abouti à l'échange de quelques-unes de nos vues et de plusieurs de nos observations. Le conseiller Goldberger a consigné avant moi dans une des grandes Revues de son pays, *Die Woche*, des résultats de sa mission et je dois lui témoigner ma reconnaissance d'avoir bien voulu m'autoriser à me servir de la plupart des chiffres statistiques qui figurent dans ce chapitre.

En 1870 les Etats-Unis produisirent 32 millions de tonnes de charbon, à peu près ce que produit actuellement la France. Trente ans plus tard, en 1901, ils ont extrait de leur sous-sol 290 millions de tonnes. L'Europe, en réunissant toutes ses houillères, peut exploiter 28,488 kilomètres carrés de terrain; les Etats-Unis à eux seuls en possèdent 30,000 kilomètres carrés. C'est un Français, le père Hennepin qui, en 1679, signala le premier la présence d'une mine de charbon en Amérique sur les bords de l'Illinois. La mise en valeur a été lente, mais les Américains, appliquant à l'extraction de la houille les idées larges et neuves qu'ils appliquent aux autres industries, ont rapidement rattrapé le temps perdu.

Ils ont voulu produire vite et beaucoup, et ils sont arrivés par surcroît à produire à bon marché, tout en organisant à grands frais le travail souterrain. En Europe le travail à la main est resté la règle; en Amérique il devient l'exception. Là le mineur est remplacé par l'électricité et l'air comprimé dans la partie la plus rude et la plus dangereuse de son travail. C'est avec des machines qu'on exécute automatiquement l'opération dangereuse qu'on nomme le havage et qui consiste à provoquer l'éboulement du bloc de houille. Ce sont des locomotives électriques qui effectuent le roulage si lent et si pénible dans les mines d'Europe, et la machine, en se substituant au mineur devant le danger et devant l'effort, n'a pas été pour lui un rival; elle est restée un serviteur avantageux; elle ne l'a atteint ni dans ses salaires ni dans son recrutement, tout en diminuant les frais de l'extraction.

Non seulement les ouvriers sont aussi bien payés qu'ils l'étaient avant l'introduction des machines dans la mine, mais la machine fournit du travail à un plus grand nombre d'hommes. J'ai pu vérifier par moi-même un fait très curieux rapporté par M. Lozé dans *l'Economiste Français* et qui juge sans appel la question du machinisme. Dans un chantier de 10 mètres de long, 6 hommes exploitaient une couche de charbon de 2 mètres d'épaisseur; ils tiraient et transportaient la houille en avançant d'un mètre environ par journée de huit heures. On installa une machine, une des 4,000 haveuses mécaniques qui sont en service dans les mines

américaines, alors qu'il n'en existe pas chez nous; cette machine conduite par un mécanicien et un chauffeur commença à miner et elle minait si rapidement qu'il fallait la faire suivre sans interruption par un piqueur et six chargeurs; par conséquent le personnel du chantier, en y comprenant le mécanicien et le chauffeur fut porté de 6 à 9 hommes. Ce n'était plus un mètre par journée de huit heures qu'on gagnait sur la veine, ce fut $2^{m},50$; la machine économisait donc du travail et en même temps elle en procurait. Que devient le sophisme cher à certaines écoles socialistes d'Europe qui représentent la machine comme l'ennemi de l'ouvrier et le travail mécanique comme le bourreau du travail humain? Enfin le travail mécanique dans les mines est plus profitable parce qu'il fournit du gros charbon en plus grande quantité.

Leurs procédés d'exploitation procurent aux Américains le charbon à meilleur marché que partout ailleurs et, remarque curieuse, le prix moyen du charbon qui, en France et en Angleterre, va toujours en augmentant, va toujours en décroissant aux Etats-Unis. Il y a là une comparaison presque effrayante pour qui connaît l'importance de la houille dans la vie de l'humanité. En l'année 1900 la tonne de charbon a pu être livrée sur le carreau de la mine : dans le Nord et le Pas-de-Calais à 14 fr. 60; dans la Loire à 18 fr. 02, dans le Tarn et l'Aveyron à 13 fr. 52. Cette même année la tonne métrique en Angleterre atteignait le prix de 13 fr. 19, inférieure de 1 fr. 76 à la moyenne

française, mais aux Etats-Unis, dans la même année, la tonne de charbon ne se vendait que 5 fr. 84. Il convient de faire ressortir que c'est en Amérique que la main-d'œuvre pèse le plus lourdement sur les prix du charbon, puisque les salaires du mineur y sont plus élevés que partout ailleurs, mais il est juste aussi de faire remarquer que le mineur américain produit plus que tous les autres mineurs du monde, grâce à la qualité de ses mines, grâce à ses machines et grâce aussi à son habileté professionnelle. Un mineur anglais extrait 300 tonnes par an, un mineur français 200 et un mineur américain 450 tonnes.

Pour comprendre l'importance de ces considérations il faut se souvenir que le prix de la houille pour être envisagé comme le régulateur du prix de tous les objets fabriqués, et aussi comme le régulateur du prix de tous les objets transportés. Le jour où chez nous la houille européenne sera aux prises avec la houille américaine cette rivalité pourra produire une profonde révolution économique. Verrons-nous cette rivalité? Assisterons-nous à cette transformation? Déjà les charbons américains ont débouché en Europe, trop timidement il est vrai pour qu'on puisse trouver une indication dans ces essais restreints, mais si l'on tient compte de la qualité supérieure du charbon américain, de son prix de revient à la mine, on arrive à conclure rapidement que la question de l'arrivée de la houille américaine tient tout entière dans la question du transport et ce problème du transport a lui-même deux faces, une

face terrestre et une face maritime. Les Etats-Unis n'ont pas encore des chemins de fer à la hauteur de leur production qui a débordé ses entreprises de roulage; le prix de transport est moins élevé qu'en Angleterre, mais les voies sont encore insuffisantes comme d'ailleurs aussi le matériel roulant. Seulement on travaille ferme pour arriver à la hauteur des besoins. D'abord le wagon de bois de 10 tonnes a été abandonné au profit du wagon en tôle d'acier dont la capacité va jusqu'à 50 tonnes. On a perfectionné aussi les appareils de chargement et de déchargement. A l'origine, les charbons européens avaient meilleur aspect que les charbons américains, et les Anglais surtout critiquaient à leur arrivée dans les ports d'Europe ces charbons mal triés, mal lavés et brisés. Les Américains ont fait leur profit de ces critiques et leur charbon nous arrive aujourd'hui en parfait état.

Ma conviction est que d'ici peu, grâce à des initiatives intelligentes, grâce peut-être au fameux trust appelé en France le trust de l'Océan, le charbon américain pénétrera dans nos ports et ce sera là un événement économique d'une importance considérable. Cet événement sera favorable à la France. Jusqu'à ce jour elle a été tributaire de l'Angleterre pour près du tiers de sa consommation. Je suis de ceux qui pensent qu'une lutte entre les deux nations qui ont donné la liberté au genre humain serait pour lui un fléau, mais si ce malheur arrivait, la dépendance de la France vis-à-vis de l'Angleterre pourrait être pour nous une source de graves em-

barras. Ce serait donc un bien à la fois politique et commercial que de voir l'Amérique houillère devenir un des fournisseurs habituels de notre industrie. Les deux peuples s'aiment déjà, ils sont placés trop loin l'un de l'autre pour pouvoir se nuire; ils ont, comme il y a deux siècles, les mêmes aspirations et les mêmes rivalités, seulement, ces aspirations et ces rivalités sont sorties du domaine militaire pour entrer dans le domaine commercial. Que les hommes d'affaires des deux pays se chargent donc de continuer la chaîne dont les premiers anneaux furent forgés, dans le feu des batailles, par les soldats de Lafayette et de Rochambeau, unis aux volontaires de Washington.

Deux pays surtout fournissent le monde de pétrole, la Russie et les Etats-Unis. En 1900 l'humanité a brûlé 151 millions de barils de pétrole; la Russie en avait fourni un peu plus de 77 et les Etats-Unis un peu plus de 63. L'année suivante la Russie fléchissait avec 71 millions, et les Etats-Unis se rapprochaient d'elle avec 69 millions de barils. Depuis le commencement de l'année 1901 une nouvelle nappe d'huile minérale a été découverte au Texas qui a fourni en un an 14 millions de barils, pendant que la Californie qui produisait 175,000 barils en 1876, en donnait 9 millions en 1901 et 11 millions en 1902. L'Amérique, dans l'industrie du pétrole, arrive donc au premier rang comme dans la plupart des autres industries.

A propos de la houille j'ai signalé tout à l'heure

les progrès que le développement de sa production a imposés aux Compagnies de chemins de fer et j'ai noté l'apparition des grands wagons charbonniers en tôle de 50 tonnes. Les répercussions de l'industrie et des productions naturelles sur les chemins de fer peuvent être généralisées pour toute l'Amérique et, dans la construction et l'exploitation des chemins de fer, nous allons trouver encore une fois cet esprit pratique dont les manifestations éclatent à chaque page de cette étude. Il est puéril de dire que si on a construit des chemins de fer, c'est pour se procurer les moyens de transporter les hommes et les choses le plus rapidement possible d'un endroit à un autre. C'est là la philosophie même du chemin de fer; ce fut là le programme américain. Chez nous les compagnies de chemins de fer sont un peu comme Louis XIV, qui tenait avant tout à éblouir la postérité, quitte à faire attendre un peu les contemporains. Elles veulent établir du premier coup leurs lignes d'une façon grandiose et définitive, sans se préoccuper ni de l'argent ni du temps. Nos travaux d'art semblent construits pour l'éternité et nos principales gares rivalisent de majesté avec les cathédrales. L'Américain s'est occupé d'assurer, avant tout, le transport des marchandises en se disant qu'on perfectionnerait à loisir le materiel et les voies; ses lignes ne supportent pas la comparaison avec les nôtres, ses travaux d'art sont sommaires, ses gares, rudimentaires, seulement en quelques années il a pu construire 310,000 kilomètres de réseau, sans compter 96,000 kilomètres de voie secondaires, alors que

l'Europe tout entière ne compte que 276,000 kilomètres de chemins de fer.

Avec son système économique et pratique il a pu faire face à tous les besoins de son industrie et desservir ses innombrables usines dont le capital, évalué en 1870 à 2 milliards 113 millions de dollars, dépassait en 1900 9 milliards 874 millions de dollars, c'est-à-dire 50 milliards de francs, avec une augmentation de 366 0/0 en trente ans. Ce capital des usines répondait à une fabrication évaluée en 1870 à 4 milliards 23 millions de dollars, en 1900 à 13 milliards 40 millions de dollars, soit plus de 67 milliards de francs avec une augmentation de 208 0/0.

La faveur dont jouissaient ces produits dans le monde entier était facile à établir; elle résulte des chiffres représentant la valeur des exportations au commencement et à la fin d'une période de vingt années. Il y a vingt ans les fabriques américaines vendaient à l'étranger pour 63 millions de dollars. En 1901 elles encaissaient 412 millions de dollars pour leurs ventes à l'extérieur, avec une progression de 506 0/0. Enfin deux chiffres globaux vont nous dire le résidu final de tous ces mouvements de valeur qui peuvent fatiguer l'imagination. Pour un rentier, ce résidu s'appelle son épargne annuelle; il est représenté par la différence qui existe entre ses dépenses et ses revenus. Pour un commerçant, ce résidu s'appelle son gain; il est représenté par la différence entre la valeur de ce qu'il a acheté et celle de ce qu'il a vendu; enfin pour un pays, ce résidu s'établit en évaluant la différence qui existe entre ses importa-

tions et ses exportations. Il est bien évident que si un pays est obligé d'acheter plus qu'il ne peut vendre, le résultat final est la sortie d'une somme de richesse qui n'a pas été compensée, c'est-à-dire l'appauvrissement du pays. Si au contraire un pays vend plus qu'il n'achète, c'est-à-dire exporte plus qu'il n'importe le résultat final se traduit par une somme de richesse qu'il acquiert et qu'il consolide.

Une nation qui n'importerait rien et qui n'exporterait rien vivrait sur son sol en dehors du mouvement commercial de l'humanité et ressemblerait à un paysan qui ne mangerait que les produits de sa terre, se vêtirait avec eux et n'aurait jamais rien à porter au marché. Ce serait Robinson Crusoë. Mais une nation qui exporterait tout et qui n'importerait rien, deviendrait une nation de mercenaires comme la Suisse ancienne, qui vendait jusqu'aux bras de ses soldats, ou une nation de domestiques qui ne vendent rien et reçoivent tout, ou une nation de marins comme les Hollandais que les autres nourrissaient et qui n'avaient à leur vendre que l'effort de ses voiles gonflées sous le vent et ses parterres de tulipes.

La richesse parmi les hommes, s'établissant par le travail et par l'échange, on peut soutenir que l'avenir de l'humanité est au pays le plus actif et à celui qui parviendra à établir l'écart le plus grand entre ce qu'il donne et ce qu'il reçoit. La valeur des importations représente sinon une richesse, au moins un symptôme de richesse, puisqu'elle indique des besoins qui croissent avec les richesses; et la valeur des exportations indique les richesses réa-

lisées et l'accroissement des ressources correspondant à l'accroissement des besoins. Il faut donc, pour qu'une nation apparaisse comme bien portante et prospère, que ses importations augmentent, mais surtout que ses exportations augmentent, et que l'écart s'élargisse chaque année entre les importations et les exportations, au profit de ces dernières. C'est là le phénomène économique que nous constatons aux Etats-Unis.

En 1870, les importations s'élevaient à 332 millions de dollars, en 1901, elles montaient à 880 millions avec une augmentation de 165 0/0. Mais pendant la même période les exportations augmentaient de 485 0/0, puisqu'elles passaient de 254 millions de dollars en 1870, à 1 milliard 487 millions en 1901. Ainsi en 1870 l'Amérique achetait à l'Europe des marchandises représentées par le chiffre de 332 millions de dollars et n'en vendait que pour 254 millions. Et vingt ans plus tard, ce qu'elle achète à l'Europe, est représenté par 880 millions de la même monnaie, mais ce qu'elle lui vend est représenté par 1 milliard 487 millions de dollars.

Ces chiffres sont la gloire des Etats-Unis et les Américains en sont aussi fiers que les nations européennes peuvent l'être des pages de leur histoire. Cette fierté n'est d'ailleurs pas l'apanage exclusif du citoyen riche et lettré qui sait les établir et les interpréter. Le plus humble ouvrier de ces usines gigantesques, dont ces chiffres colossaux représentent la vie et le travail, les connaît et en éprouve un orgueil immense. Ils ont tous raison d'être fiers,

aussi bien le banquier dans son comptoir que le forgeron dans sa forge, car pour eux ces chiffres représentent exactement la même chose que les noms des victoires remportées, des villes conquises et immortalisées par les traités ou violées et ouvertes sous le sabot des chevaux, les roues des canons et les plumets des guerriers. Ils représentent l'effort humain et un effort sans précédent dans l'histoire des hommes. Cette histoire fut tissée longtemps en l'honneur des conquérants qui, eux aussi, suscitaient l'effort, mais conduisaient les hommes aveuglés dans des endroits où ils donnaient et recevaient la mort, où ils détruisaient la richesse et les résultats du labeur humain. Enfin d'autres chefs sont venus qui demandèrent la gloire, non plus aux massacres et à l'incendie, mais à la solidarité et à l'activité, non plus à la mort mais à la vie.

N'ont-ils pas le droit d'être fiers et orgueilleux de ce qu'ils ont fait et, lorsque l'étranger vient s'édifier à leur exemple et s'améliorer à leur contact, ne sont-ils pas dans leur rôle en lui ouvrant leurs usines, leurs ateliers, leurs exploitations, en le guidant avec bonne grâce vers ce qui pourrait le frapper et l'intéresser et en jouissant de ses admirations et de ses surprises ?

L'Américain pense que son pays est le premier pays du monde et son patriotisme exige que l'étranger partage son enthousiasme. Cet enthousiasme, il est légitime et il est naturel, car la prospérité que les Etats-Unis d'Amérique ont acquise en moins de vingt ans est l'œuvre de quelques grands hommes

d'affaires, de quelques rois du mouvement industriel qui peuvent encore la contempler. Ils ont vu grandir leur pays, ils ont été les artisans de cette œuvre et ils sont persuadés avec raison que l'avenir lui appartient. Voici du reste, qu'eux-mêmes, après avoir accompli le travail, ils en dégagent la philosophie et en formulent les préceptes. Un de ces Américains qui ont tout créé dans leur pays, chemins de fer, commerce, industrie et dont le nom reste dans la mémoire des siens comme restent dans la notre les noms des grands ministres ou des grands conquérants, M. Andrew Carnegie vient d'écrire un livre intitulé *Empire of Business*, l'Empire des Affaires. Ce livre est rempli de remarques ingénieuses ou profondes, de recettes trouvées et expérimentées par un spécialiste. C'est ainsi, qu'on me pardonne cette comparaison ambitieuse, que César jadis expliquait dans ses commentaires comment il avait remporté ses victoires ou que Napoléon dictait à Saint-Hélène les procédés découverts par son merveilleux génie d'organisateur. Je voudrais offrir au lecteur européen la fleur de cette philosophie pratique.

« Quiconque reçoit un salaire fixe n'est pas un homme d'affaires. Un homme d'affaires doit posséder une partie de l'entreprise qu'il dirige. Il faut que chacune de ses déterminations soit prise à ses risques et périls.

« Mettez tous vos œufs dans le même panier, mais surveillez le panier. Telle doit être la devise de l'homme éclairé qui se fait ainsi une spécialité; or se faire une spécialité est de toute importance.

« On se plaint des difficultés des débuts; il est vrai que pour commencer on est l'esclave du salaire, mais pour avoir des débuts faciles il s'agit seulement d'être doué sinon d'une intelligence supérieure du moins d'un zèle infatigable.

« Les hommes d'affaires sont toujours à l'affût, guettant les jeunes gens qui promettent et n'en découvrent jamais assez. Les médiocres peuvent du reste suppléer à leur manque de facultés intellectuelles par leur assiduité et leur bonne volonté; ils attirent ainsi l'attention de leurs patrons. En Amérique dès que pour une raison quelconque ils se sont distingués parmi leurs compagnons de travail, ils peuvent considérer leur fortune comme faite.

Andrew Carnegie pense encore que l'instruction donne du prestige et que l'homme d'affaires instruit est supérieur à l'homme d'affaires ignorant. « C'est pourquoi, dit-il, on n'entre jamais trop tôt dans la carrière, et en général il vaut mieux quitter le collège de bonne heure que d'y rester jusqu'à l'époque des examens, car dans les affaires l'éducation pratique est supérieure à l'éducation théorique.

« Un jeune homme qui reste au collège jusqu'à vingt ans n'est plus assez souple; il manque de discipline, de concentration et surtout de cette ambition qui est indispensable au succès. L'homme d'affaires est nécessaire à la communauté. Son travail développe les ressources de son pays; il contribue donc à l'avancement de la race.

« Le spéculateur est un parasite. Quand il réussit il commet un vol, puisqu'il reçoit son argent sans

avoir rendu aucun service en échange. Quand il perd, il est volé à son tour. Un spéculateur ne peut jamais faire un honnête homme d'affaires.

« Les statistiques américaines démontrent que 95 o/o des jeunes gens qui s'établissent à leur compte pour débuter font faillite. Il faut donc aller apprendre les affaires chez les autres.

« Les affaires constituent la plus vertueuse et la plus morale des professions humaines. Les artistes sont vaniteux, jaloux et étroits. L'homme d'affaires est universel; il doit avoir un jugement sain sur toutes choses. Cependant la carrière des affaires offre un danger; elle peut devenir sordide. Le gain doit être le but du commencement de la carrière; quand elle finit, le gain n'est plus son but. Le véritable homme d'affaires, lorsqu'il est en possession du succès ne songe qu'à se rendre utile à ses semblables; il dote son pays de collèges et de bibliothèques, si bien qu'en parlant de lui on peut encore dire ce que Cromwell disait des hommes d'affaires de son temps : « S'ils prennent en gloutons, ils donnent en princes. »

« Le vieux préjugé qui existait contre le commerce a disparu. Le commerce gouverne le monde. »

M. Carnegie n'a pas que des idées sur la prédominance des affaires; il a aussi des théories sociales dont il formule ainsi la principale :

« La répartition des bénéfices est la loi de l'avenir. Autrefois l'ouvrier devait obéissance à son patron; aujourd'hui le patron obéit à l'ouvrier quand l'ouvrier lui prête ses économies. »

Les millionnaires américains, s'ils suivent les préceptes de M. Carnegie et s'ils affectent un certain mépris pour les études poussées trop loin, accordent généralement à ces études, vers la fin de leur carrière, des compensations magnifiques, car ils se croient obligés de fonder des collèges, des académies, des établissements d'instruction publique. Alors comment peuvent-ils combiner le dédain qu'ils affectent au début pour l'instruction avec le respect un peu fétichiste qu'ils lui témoignent vers la fin de leur vie? Qui viendrait habiter ces somptueux établissements, si tout le monde était docile aux enseignements de leurs fondateurs, proclamant leur inutilité et la supériorité de l'instruction pratique qui s'acquiert dans les usines, sur l'instruction théorique qu'on distribue dans les universités? Je suis le premier à confesser que rien n'est absurde comme notre système qui consiste à maintenir des jeunes gens dans les écoles superposées d'où ils sortent à 26 ans, usés déjà par le travail cérébral. Mais de là à leur imposer la construction d'un pont ou l'exploitation d'une mine sans leur avoir donné le temps d'apprendre l'algèbre, il y a un pas immense que certains Américains ont peut-être tort de vouloir franchir, même en préceptes. Avouons que nous avons exagéré les bienfaits de l'instruction théorique, au détriment de l'instruction pratique. Reconnaissons qu'ils sont en train de faire exactement le contraire, et espérons qu'en unissant nos deux exagérations nous les corrigerons l'une par l'autre, pour

arriver à ce point médiane où, d'après le proverbe, se tient la vérité.

En attendant ces jours bénis et encore lointains, où l'humanité saura reconnaître et modifier ses exagérations, il est intéressant de voir la grande société américaine traverser sous nos yeux les phases qu'ont parcourues nos civilisations vieillies et se coordonner d'après les lois de l'évolution dégagées par des sociologues comme Herbert Spencer ou d'illustres savants comme Darwin. Les dernières découvertes permettent d'affirmer que la race humaine est aussi peu maîtresse de son développement et qu'elle est soumise à des lois aussi fatales que les races animales. On a étudié et fixé depuis fort longtemps les lois qui président à la société des abeilles, à celle des fourmis, à celle de ces chiens de prairie qui furent les premiers habitants du Nouveau-Monde et dont les croisements nous ont donné nos espèces canines. Et aujourd'hui on pourrait presque définir, avec une certitude mathématique, comment vivrait, s'organiserait et se comporterait un essaim d'abeilles transporté par un coup de vent dans une île où jamais ne volèrent les abeilles, ou bien une compagnie de fourmis, transportée dans une motte de terre, sous des cieux que ne contempla jamais l'œil à facettes des fourmis.

Pour les races humaines on a aussi trouvé des lois qui président à leur formation et auxquelles elles obéissent, sans le vouloir, comme aux lois de la pesanteur et de l'électricité, parce qu'elles correspondent à des besoins physiologiques et presque

à la formation de leurs cellules élémentaires. Parmi ces lois, il en est une qui proscrit ce que nous entendons par l'égalité absolue. L'égalité absolue n'existe dans aucun groupe d'êtres vivants, puisque le groupe lui-même est fondé sur la différenciation des fonctions, qui amène la différenciation des individus. Or, de même qu'à la naissance des sociétés animales nous les voyons enfanter une sorte d'aristocratie, qui a pour cause l'aptitude plus ou moins grande des individus à rendre des services sociaux, de même dans les troupeaux humains, nous voyons toujours des bêtes de tête sortir de la masse pour la diriger. Et là aussi ces aristocraties sont choisies parmi les individus dont les aptitudes répondent le mieux aux besoins de l'époque. L'homme ici-bas a commencé sans doute par être un animal de proie. Il s'est uni à ses semblables les plus proches pour faire la guerre à ses semblables plus éloignés, et leur ravir des biens qui n'étaient pas assez abondants et que tous ne savaient pas encore produire. C'est pourquoi la première période des sociétés humaines a été forcément une période militaire.

De cette période est sortie une aristocratie militaire, et l'histoire confirme ces premières données de la science, puisque les titres des dignités abolies qui subsistent encore parmi nous, rappellent tous des services militaires antérieurs et des supériorités militaires. Princes, ducs, comtes, marquis, barons sont des vestiges du passé, équivalents exacts à ceux plus modernes de maréchaux, généraux, capitaines ou lieutenants. Le moyen âge, à côté de ces sociétés

militaires, vit surgir quelques rares exemples de sociétés industrielles comme les Vénitiens ou comme la ligue hanséatique, et aussitôt la lutte s'établit entre ces sociétés du nouveau type et celles de l'ancien, qui presque partout furent victorieuses, le soldat ayant fini par soumettre le marchand. Puis à la fin du XVI[e] siècle se produisit le plus grand événement de la planète après le déluge. On découvrit l'Amérique, et une société humaine formée des débris, des scories des vieilles sociétés européennes, vint s'installer dans ces contrées vierges où elle joua pour le reste du monde le rôle que les savants imposent dans leurs laboratoires à des représentants choisis dans les espèces qu'ils veulent étudier.

Ce fut une émouvante et tragique expérience, que cette formation d'une société nouvelle qui, grâce aux essais des devanciers, à la science acquise des aïeux et aux facilités d'un milieu nouveau, traversa rapidement la phase militaire dans laquelle nos sociétés s'attardent encore et déboucha victorieusement dans la phase industrielle, où ses aînés n'arriveront que derrière elle. Mais la race humaine dans cette phase nouvelle et dans ce milieu nouveau, obéissant à des traditions inconscientes se mit bientôt à enfanter une aristocratie, c'est-à-dire des guides, des bêtes de tête nécessaires au troupeau, et la reine nécessaire à la ruche. Cette aristocratie devait répondre, par ses aptitudes, aux besoins du moment. Or, dans le moment, le groupe humain d'où elle sortait n'avait pas besoin de soldats; il n'avait pas besoin de prêtres; son aristocratie ne

fût donc ni militaire ni religieuse. Le groupe humain avait un continent à organiser, des richesses incalculables à diriger, à extraire et à administrer, le groupe humain avait besoin d'organisateurs et d'administrateurs. Ses ducs, ses comtes et ses marquis s'appellent Roosevelt, Morgan, Rockefeller, Vanderbilt, Hyde, Stielman, Cassatt, Schiff, Berwind, tous ces grands contrôleurs de trusts dont les noms sonnent aussi haut de l'autre côté de l'océan que chez nous ceux des Richelieu, des Montmorency, des La Rochefoucauld, des Talleyrand, des Masséna, des Bismarck et des Andrassi, et leur influence, née de la force des choses actuelles persistera tant que les choses actuelles auront de la force, tant que la société américaine restera dans sa phase industrielle.

Si, égarée par l'orgueil, elle ne se contentait pas de battre les nations d'Europe sur son terrain à elle, et voulait les battre sur leur terrain propre, alors, on peut prédire, sans risque de se tromper, qu'elle changerait d'aristocratie en changeant de destinée. Et sur ses sommets, elle ferait apparaître, à la place de l'organisateur qui produit, le soldat qui détruit. Alors disparaîtraient comme une fantasmagorie ces chiffres de leur industrie et de leur commerce qui viennent de passer sous nos yeux, y laissant des éblouissements.

Alors le philosophe et l'homme d'Etat européens qui se demandent si le Vieux Monde ne va pas être forcé de suivre l'exemple du Nouveau Monde, pour n'être pas absorbé par lui, et qui prononcent au seuil du XX[e] siècle ces mots qui seront peut-être

le titre de la plus belle conquête de ce siècle finissant : les Etats-Unis d'Europe, ceux-là pourront se rassurer. Les Etats-Unis d'Amérique seront descendus au niveau des Etats désunis d'Europe. Mais l'humanité aura manqué les destinées que rêvaient pour elle ce philosophe et cet homme d'Etat. C'est pourquoi nous devons souhaiter que les Etats-Unis d'Amérique continuent à nous offrir un modèle, quand même ils deviendraient pour nous un danger. Car enfin, songe-t-on à ce qui se passera si la progression des chiffres représentant leurs produits et leurs richesses continue encore son ascension pendant vingt années nouvelles ? Alors, en face d'une Amérique débordante de force et de santé nous aurons une Europe anémiée par l'effort de ses armements, ataxique et appauvrie. Il faut avoir le courage de regarder cet avenir, par conséquent il faut se résoudre aux sacrifices qu'il exige. Et ce serait pour l'auteur de cet ouvrage un grand bonheur de penser qu'en décrivant à ses frères d'Europe les grandeurs de leurs frères d'Amérique, il a contribué à créer de ce côté-ci de l'Atlantique un courant d'enthousiasme et par conséquent d'imitation.

Puisse ce courant donner enfin au Vieux Monde un peu de l'esprit pratique du Nouveau, et faire disparaître ce préjugé mortel auquel obéissent les peuples de l'Europe obstinée qui, sous le prétexte de conserver leur vie, détruisent chez eux les sources de la vie elle-même.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. PAUL DUPONT. — Paris, 1er Arrt. — 131.3.1904 (Cl.)

26


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY


LIBRARY

E
AUTHOR 168
Weiller, Lazare .W42
TITLE Les grandes idées d'un grand p
peuple
DATE	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER

E
Weiller, Lazare 168
.W42
Les Grandes idées d'un grand peuple

